La Saison des orages

Andrzej Sapkowski

Traduit du polonais par Caroline Raszka-Dewez

EXERGUE

*« Des fantômes et des damnés,*

*Des monstres aux longues pattes*

*Et des créatures qui frappent la nuit,*

*Protège-nous, bon Seigneur ! »*

Prière connue sous le nom de « la litanie

de Cornouailles », datant des XIVe-XVe siècles

*« On dit que le progrès éclaire l’obscurité.*

*Mais les ténèbres existeront toujours ! Toujours !*

*Et toujours les ténèbres seront peuplées de crocs et de serres, de la mort et du sang. Il y aura toujours des créatures qui frapperont la nuit.*

*Mais nous, les sorceleurs, sommes là pour les en empêcher. »*

Vesemir de Kaer Morhen

*« Quand on lutte contre des monstres, il faut prendre garde de ne pas devenir monstre soi-même. Si tu plonges longuement ton regard dans l’abîme, l’abîme finit par ancrer son regard en toi. »*

Par-delà le Bien et le Mal, Friedrich Nietzsche[[1]](#footnote-1)

*« Plonger son regard dans l’abîme est à mon sens une idiotie totale. Il existe sur terre une multitude de choses bien plus dignes d’un regard. »*

Un demi-siècle de poésie, Jaskier

# CHAPITRE PREMIER

Il n’existait que pour tuer.

Il était allongé sur le sable chauffé par le soleil.

À travers ses antennes piliformes et ses pédicelles plaqués au sol, il percevait les vibrations qui se propageaient.

Les secousses étaient encore lointaines ; Idr les ressentait distinctement pourtant, et leur intensité lui permettait de déterminer non seulement la direction exacte prise par sa proie et la cadence à laquelle elle se déplaçait, mais également d’en estimer le poids. Pour la majorité des prédateurs de son espèce, le poids de la victime était d’une importance capitale. Rester en planque, charger, pourchasser, impliquait une perte d’énergie qui devait être compensée par la qualité de la pâture. La plupart de ces prédateurs renonçaient à attaquer lorsque la proie était trop petite. Mais pas lui. Idr n’existait pas pour manger et entretenir la race. Lui n’avait pas été créé dans ce but.

Idr vivait pour tuer.

En déplaçant prudemment ses pattes, il se dégagea du chablis, rampa par-dessus la souche putréfiée ; délaissant l’arbre déraciné, il traversa la plaine en trois bonds, tel un fantôme, plongea dans les fougères touffues, se fondit dans les fourrés. Il se mouvait rapidement et sans bruit ; déjà il se retrouvait en train de courir et de sauter telle une gigantesque sauterelle.

Il s’enfonça dans le taillis, aplatit sur le sol la cuirasse segmentée de son ventre. Les vibrations se faisaient de plus en plus précises. Les impulsions de ses vibrisses et de ses poils ras lui projetaient une image. Un plan. Idr savait déjà comment surprendre sa victime, il savait à quel endroit lui couper la route, la contraindre à la fuite. Il allait fondre sur elle et l’attaquer par-derrière, pour la fendre de ses mandibules, coupantes comme un rasoir. Il avait évalué la longueur et la hauteur de son saut. Déjà les tremblements et les impulsions créaient en lui la joie éprouvée au moment où la proie se débattrait sous sa charge, l’euphorie procurée par le goût du sang chaud. La volupté ressentie lorsqu’un hurlement de douleur transpercerait l’air. Il frissonna légèrement en serrant et desserrant ses pinces et ses pédipalpes.

Les secousses du sol étaient très nettes, Idr commença à les distinguer. Il savait déjà que les victimes étaient plusieurs, au nombre de trois probablement, peut-être quatre. Deux d’entre elles ébranlaient le sol de manière habituelle ; les vibrations de la troisième indiquaient une masse et un poids faibles. Quant à la quatrième, si tant est qu’il y en eût une quatrième, elle produisait des martèlements irréguliers, faibles et hésitants. Idr s’arrêta, tendit ses antennes par-dessus l’herbe afin de tester les mouvements de l’air.

Les tremblements du sol finirent par signaler enfin ce qu’il escomptait. Les victimes s’étaient séparées. L’une, la plus importante, était restée à l’arrière. Et la quatrième, la plus floue, avait disparu. C’était un faux signal, un écho trompeur. Idr l’ignora.

La petite proie s’éloigna davantage des deux autres. Le sol se mit à trembler plus fort. Et plus près. Idr tendit ses pattes arrière, prit son élan et bondit.

La fillette poussa un cri strident. Plutôt que de se sauver, elle resta pétrifiée sur place. Et elle se mit à hurler, sans discontinuer.

\* \* \*

Le sorceleur se rua dans sa direction tout en dégageant son épée. Il se rendit compte aussitôt que quelque chose n’allait pas. Qu’il venait d’être abusé.

L’homme qui traînait un chariot avec du bois mort hurla et, sous les yeux de Geralt, fut projeté d’une toise en l’air ; du sang jaillit par saccades, larges et abondantes. L’homme retomba pour aussitôt s’envoler à nouveau, cette fois en deux parties d’où le sang fusait copieusement. Il ne criait plus. C’était au tour de la femme de hurler à présent, de la même voix stridente que sa fille, figée, paralysée par la peur.

Le sorceleur n’y croyait plus, mais il parvint pourtant à sauver la fillette. Il bondit jusqu’à elle et la poussa avec force, rejetant parmi les fougères, à l’intérieur de la forêt, la femme éclaboussée de sang. Et il comprit sur-le-champ qu’il s’agissait d’une ruse. D’un stratagème. Car la forme grise, plate, aux multiples pattes et incroyablement rapide, s’éloignait déjà du chariot et de la première victime. Elle se dirigeait vers la seconde. Vers la petite fille, qui n’avait pas cessé de piailler. Geralt se précipita à sa suite.

Si la fillette était restée clouée sur place, il ne serait pas arrivé à temps. Mais elle fit montre de lucidité et se lança dans une fuite frénétique. Le monstre gris l’aurait cependant rattrapée rapidement et sans efforts, il l’aurait rattrapée et tuée, avant de faire demi-tour pour achever également la femme. Oui, les choses se seraient passées ainsi sans la présence du sorceleur.

D’une enjambée, Geralt rejoignit le monstre ; son talon vint écraser l’une des pattes arrière d’Idr. Si le sorceleur n’avait pas bondi sur le côté, il aurait perdu une jambe : la créature grise avait fait demi-tour avec une agilité incroyable, tandis que ses pinces falciformes se refermaient dans un claquement, le ratant d’un cheveu. Avant que le sorceleur retrouve son équilibre, le monstre avait pris son élan et attaquait. Geralt se protégea instinctivement et, d’un coup large et plutôt chaotique de son épée, il repoussa la bête ; il ne l’avait pas blessée, mais il avait repris l’initiative.

Il se redressa, attaqua, frappant à partir de l’oreille, brisant la cuirasse sur le céphalothorax plat. Avant que la créature étourdie reprenne ses esprits, d’une deuxième frappe, le sorceleur faucha sa mandibule gauche. Le monstre se jeta sur lui en agitant ses pattes, tentant, de son autre mandibule, de l’encorner tel un taureau. Le sorceleur faucha la deuxième mandibule également. D’un revers rapide, il cingla l’une de ses pédipalpes. Et martela à nouveau le céphalothorax.

\* \* \*

Idr perçut enfin le danger. Il comprit qu’il devait fuir. Fuir loin, très loin, se terrer quelque part, se mettre à l’abri. Il n’existait que pour tuer. Pour tuer, il devait se régénérer. Il devait fuir... Loin...

\* \* \*

Le sorceleur ne le laissa pas s’enfuir. Il le rattrapa, piétina le segment arrière de son corps ; il frappa d’en haut, en prenant son élan. Cette fois, la cuirasse du céphalothorax céda, elle éclata avec fracas, laissant s’échapper une épaisse sanie verdâtre. Le monstre se débattait, ses pattes moulinaient sauvagement la terre.

Geralt continua à assener des coups de son épée, cherchant désormais à séparer définitivement la gueule plate du reste du corps.

Il respirait lourdement.

Au loin on entendit un grondement. Le déchaînement du vent et les nuages qui noircissaient rapidement laissaient augurer un bel orage.

\* \* \*

Dès leur première rencontre, Geralt avait associé Albert Smulka, nouvellement nommé au poste de zupan de la commune, à un bulbe de rutabaga : de forme arrondie, mal lavé, la peau épaisse, il était, globalement, assez inintéressant. En d’autres termes, il se distinguait peu des employés communaux à qui Geralt avait habituellement affaire.

— C’est donc bien vrai, dit le zupan. Rien de tel en fin de compte qu’un sorceleur lorsqu’on a des problèmes.

Quelques instants plus tard, sans attendre de Geralt aucune réaction, Albert Smulka poursuivait son monologue :

— Jonas, mon prédécesseur, ne cessait de chanter tes louanges. Dire que je le prenais pour un bonimenteur. Disons que je ne lui accordais pas grand crédit. Je sais comment on peut enrober les choses dans de belles histoires. Surtout chez les gens ignorants : à tout instant ils voient qui un miracle, qui une merveille, ou bien encore un sorceleur aux pouvoirs surhumains. Et il se révèle soudain, ma foi, que c’est la pure vérité. Là-bas, dans le bois, derrière le petit cours d’eau, tant de gens ont disparu qu’il est impossible désormais d’en faire le compte. Mais puisque le chemin pour venir au village est plus rapide de ce côté, eh bien, ils passent par là, les imbéciles... Courant à leur propre perte. Sans tenir compte des avertissements. À cette heure on vit une époque où il vaut mieux ne pas rôder dans les endroits déserts, ne pas traîner dans les bois. Partout des monstres, partout des ogres. Dans les contreforts du Tukaj, en Témérie, une chose terrible vient de se produire : dans un village minier, quinze personnes se sont fait tuer par une espèce de fantôme forestier. Rogowizna, c’est le nom de ce village. Tu as dû en entendre parler. Non ? Mais je te dis la vérité, parole. Paraît même que des sorcières ont mené une enquête dans ledit Rogowizna. Mais soit, à quoi bon bavasser. Nous ici, à Ansegis, nous sommes en sécurité. Grâce à toi.

Le zupan sortit une cassette de sa commode. Il posa sur la table une feuille de papier, trempa sa plume dans l’encrier.

— Tu avais promis de tuer le monstre, dit-il sans relever la tête. Il en résulte que tu n’as pas raconté de sornettes. Pour un vagabond, tu es un homme de parole... Et puis, tu leur as sauvé la vie, à ces braves gens. La petite dame et la petiote. T’ont-elles au moins remercié ? Sont-elles tombées à tes pieds ?

Non, pensa le sorceleur en serrant les mâchoires. Parce qu’elles n’avaient pas encore totalement recouvré leurs esprits. Et avant que cela arrive, je serai parti loin d’ici. Avant qu’elles comprennent que je me suis servi d’elles comme d’un appât, persuadé, dans ma présomptueuse vanité, que je parviendrais à les sauver tous les trois. Je serai parti avant que la fillette prenne conscience, avant qu’elle comprenne que c’est par ma faute si elle se retrouve à demi orpheline.

Il se sentait mal. Sans doute était-ce le résultat des élixirs avalés avant le combat. Certainement.

Le zupan parsema le papier de sable, après quoi il le secoua pour faire tomber le surplus par terre.

— Ce monstre, dit-il, est véritablement affreux. J’ai jeté un coup d’œil à la charogne lorsqu’on l’a ramenée... Qu’est-ce que c’était, au juste ?

Geralt n’avait aucune certitude à ce sujet, mais il ne comptait pas se trahir.

— Un arachnomorphe.

Albert Smulka remua les lèvres, essayant vainement de répéter.

— Pff ! Peu importe son nom, qu’il aille au diable. C’est avec cette épée que tu l’as abattu ? Avec ce fer ? Je peux ?

— Non.

— Ah ! C’est que la lame doit être ensorcelée sans doute. Et ça ne doit pas être donné... Morceau de roi... Mais on parle, on parle, et le temps passe. Le contrat est réalisé, l’heure est au paiement. Mais avant, les formalités. Signe la facture. C’est-à-dire, mets une croix ou bien un autre signe.

Le sorceleur prit la facture qu’on lui tendait, il se tourna vers la lumière.

— Regardez-moi ça ! (Le zupan secoua la tête en grimaçant.) On sait lire, peut-être ?

Geralt reposa le papier sur la table, le poussa vers le fonctionnaire.

— Une petite erreur s’est glissée dans ce document, annonça-t-il d’une voix basse et tranquille. Nous nous étions mis d’accord pour cinquante couronnes. La facture est établie pour quatre-vingts couronnes.

Albert Smulka joignit ses mains, y appuya son menton.

— Ce n’est pas une erreur. (Il avait, lui aussi, baissé la voix.) Plutôt un gage de reconnaissance. Tu as tué un terrible monstre, ça n’a pas dû être une tâche facile... Personne, donc, ne s’étonnera d’un tel montant...

— Je ne comprends pas.

— Tout juste. Ne fais pas l’innocent. Tu veux me faire croire que Jonas, quand il était à ma place, ne t’établissait pas ce genre de factures ? Je te parierais ma tête que...

— Que quoi ? l’interrompit Geralt. Qu’il gonflait les factures ? Et qu’il partageait moitié-moitié avec moi la différence dont il réduisait le Trésor royal ?

— Moitié-moitié ! (Le zupan fit la grimace.) N’exagérons rien, sorceleur, n’exagérons rien. Qui pourrait penser que tu es aussi important ? De la différence, tu obtiendras un tiers. Dix couronnes. Pour toi, c’est déjà une belle prime, de toute façon. Et moi, j’ai droit à davantage, ne serait-ce qu’eu égard à la fonction. Les fonctionnaires devraient être riches. Plus le fonctionnaire est riche, plus le prestige de l’État est grand. Du reste, que peux-tu savoir sur le sujet ? Je suis las déjà de cette discussion. Vas-tu signer, oui ou non, cette facture ?

La pluie martelait le toit, dehors il pleuvait des hallebardes. Mais il ne tonnait plus, l’orage s’était éloigné.

# 

# INTERLUDE

Deux jours plus tard

— ... Je vous en prie, très chère. (Belohun, le roi de Kerack, invita sa convive d’un geste impérieux.) Je vous en prie. Serviteurs ! Une chaise !

La voûte de la salle, splendide, était ornée d’un plafond, une fresque représentant un voilier au milieu des vagues, des tritons, des hippocampes et des créatures rappelant des homards. Sur l’un des murs, une autre fresque reproduisait la carte du monde. Une carte parfaitement fantaisiste et qui, comme l’avait constaté Corail depuis longtemps, n’avait que peu en commun avec la localisation effective des terres et des océans. Mais elle était jolie et de bon goût.

Deux pages vinrent installer une lourde chaise curule sculptée. La magicienne y prit place et posa ses mains sur les appuis de telle sorte que ses bracelets, bien en évidence, ne pouvaient passer inaperçus.

Elle portait sur ses cheveux frisés un petit diadème en rubis, et sur son profond décolleté, un collier, en rubis également.

Belohun, le fils d’Osmyk, était, on peut le dire, un roi de la première génération. Son père avait fait fortune dans le commerce maritime et, semblerait-il, également dans la piraterie. Après avoir usé la concurrence et monopolisé le cabotage maritime de la région, Osmyk se fit roi. L’acte usurpateur du couronnement ne finalisa à vrai dire qu’un statu quo, aussi ne provoqua-t-il guère d’objections, pas plus que de protestations. Profitant des guerres et querelles privées antérieures, Osmyk mit de l’ordre dans les conflits de frontières et de pouvoir avec ses voisins, Verden et Cidaris. On n’ignora plus désormais où commençait le domaine de Kerack et où il se terminait, ni qui en était le chef. Et puisque le chef était roi, ce titre lui revenait. Par l’ordre naturel des choses, le titre et le pouvoir se transmettaient de père en fils ; par conséquent, lorsque, après la mort d’Osmyk, son fils Belohun monta sur le trône, personne ne fut étonné. À la vérité, des fils, Osmyk en avait d’autres, quatre autres pour le moins, mais tous avaient renoncé au droit au trône, l’un d’eux de son plein gré, d’ailleurs, à ce qu’on raconte. Ainsi Belohun régnait-il sur Kerack depuis une bonne vingtaine d’années, tirant profit des chantiers navals, du transport, de la pêche et de la piraterie, conformément à la tradition familiale.

Et pour l’heure, assis sur son trône surélevé, coiffé d’un colback en zibeline, son sceptre à la main, le roi Belohun accordait audience. Majestueux tel le géotrupe du fumier sur une bouse de vache.

— Ma chère et vénérable dame Lytta Neyd, dit-il en guise de bienvenue. Notre magicienne préférée, Lytta Neyd. Qui a daigné honorer une nouvelle fois Kerack de sa visite. Et à nouveau pour plusieurs jours, je présume ?

— L’air marin m’est bénéfique. (Provocatrice, Corail plaça une jambe sur l’autre, faisant admirer ses petites bottines en liège dernier cri.) Avec votre aimable permission, Votre Majesté.

Le roi laissa aller son regard sur ses fils, assis à ses côtés. Tous deux avaient grandi comme des perches, ne rappelant en rien leur père, osseux, nerveux, mais peu impressionnant par la taille. Ils n’avaient pas l’air de frères non plus. L’aîné, Egmund, noir comme un corbeau ; Xander, à peine plus jeune, d’un blond presque albinos. Tous deux observaient Lytta sans aucune sympathie. À l’évidence, ils étaient agacés du privilège accordé aux magiciens en vertu duquel ces derniers n’étaient pas tenus de rester debout en présence du roi, mais étaient libres de s’asseoir tandis qu’il leur accordait audience. Ce privilège avait pourtant une portée universelle, et quiconque voulait passer pour une personne civilisée ne pouvait le prendre à la légère.

— Nous donnons notre aimable permission, prononça lentement Belohun. Avec une certaine restriction.

Corail leva la main et regarda ostensiblement ses ongles. Ce qui était censé signifier qu’elle se fichait pas mal de la restriction de Belohun. Le roi ne déchiffra pas le signal. Ou, s’il l’avait fait, le cachait-il habilement.

— Il est parvenu à nos oreilles, souffla-t-il, irrité, que la vénérable dame Neyd procurait des concoctions magiques aux femmes qui ne voulaient pas avoir d’enfants. Et qu’elle aidait également les femmes enceintes à avorter. Mais ici, à Kerack, nous considérons ce processus immoral.

— Une chose à laquelle une femme a droit naturellement, rétorqua sèchement Corail, ne peut ipso facto être immorale.

Le roi redressa sa maigre silhouette sur le trône :

— Une femme n’est en droit d’espérer de son mari que deux faveurs : une grossesse pour l’été et une paire de laptis en fines lanières d’écorce pour l’hiver. Tant le premier cadeau que le second ont pour mission d’ancrer la femme à la maison. La maison est l’endroit approprié pour les femmes, celui qui lui est attribué naturellement. Une femme avec un gros ventre et sa progéniture accrochée à ses jupons ne s’éloignera pas de son foyer, aucune idée saugrenue ne germera dans sa tête, ainsi son époux aura-t-il l’esprit libre. Un homme à l’esprit libre pourra travailler dur en vue d’accroître la fortune et la prospérité de son souverain. Et un homme qui, rassuré sur son ménage, travaille à la sueur de son front sans relâche n’imaginera aucun projet stupide. Mais si l’on convainc une femme qu’elle peut procréer quand bon lui semble, qu’elle n’y est pas obligée si elle n’en éprouve pas le désir, et si, de surcroît, quelqu’un lui souffle le procédé et lui suggère le remède, eh bien, vénérable ! l’ordre social commencera alors à vaciller.

— Parfaitement, intervint le prince Xander qui guettait depuis longtemps l’occasion d’intervenir. Absolument.

— Une femme peu disposée à la maternité, poursuivit Belohun, une femme que son ventre, un berceau et des mioches n’emprisonnent pas dans son logis, cédera rapidement à la concupiscence. C’est un fait évident et inéluctable. Et l’homme verra alors disparaître sa tranquillité intérieure et l’équilibre de son esprit ; dans son harmonie de tous les jours, quelque chose, soudain, se mettra à dysfonctionner et à sentir mauvais ; il se révélera, étrangement, qu’aucune harmonie n’existe ni aucun ordre. Et surtout pas celui qui se justifie par un dur labeur quotidien. Ni le fait que c’est moi-même qui m’empare des fruits de ce labeur. Et à partir de ce genre d’idées, un pas suffit vers les troubles. Les séditions, les émeutes, les rébellions. As-tu saisi, Neyd ? Qui donne aux femmes des moyens de prévention contre les grossesses ou permettant leur interruption, celui-là détruit l’ordre social, il incite à l’agitation et à la révolte.

— Absolument, intervint Xander. C’est parfaitement vrai !

Lytta n’avait cure des airs dominateurs et des apparences d’autorité de Belohun, elle savait parfaitement qu’en tant que magicienne, elle était intouchable, et la seule chose que le roi pouvait faire, c’était discourir. Elle se garda néanmoins de lui démontrer avec force que, dans son royaume, les choses dysfonctionnaient et sentaient mauvais depuis déjà longtemps, que de l’ordre, il n’y en avait aucunement et que la seule harmonie connue de ses habitants était l’harmoniflûte — un instrument de musique, cousin de l’accordéon. Et qu’y mêler les femmes, la maternité ou son manque d’attrait était une preuve évidente non seulement de misogynie, mais également de crétinisme.

Au lieu de quoi, elle répondit :

— L’accroissement de la fortune et de la prospérité est un thème récurrent dans ta longue argumentation. Je te comprends d’autant mieux que mon bien-être m’est également très cher. Et pour rien au monde je ne renoncerais à ce qui me l’assure. J’estime qu’une femme est libre d’enfanter si elle le désire, et de ne pas enfanter si elle ne le souhaite pas, mais je n’entamerai pas de polémique, chacun a bien le droit, finalement, d’avoir son propre avis sur la question. Je soulignerai simplement que sur l’aide médicale que j’apporte aux femmes, je perçois des rémunérations. Qui représentent une source non négligeable de mes revenus. Nous sommes dans une économie de marché libre, sire. Je te prie instamment de ne pas fourrer ton nez dans la source de mes revenus, car, tu ne l’ignores pas, mes revenus sont également ceux du Chapitre et de toute la confrérie. Et la confrérie réagit expressément mal à toute tentative de ponction de ses revenus.

— Essaierais-tu de me menacer, Neyd ?

— Mais pas le moins du monde. Bien au contraire, je m’engage à te fournir une aide considérable et ma collaboration. À cause de l’exploitation que tu exerces et de tes pillages, si des troubles venaient à se manifester à Kerack ; si, pour employer de grands mots, le flambeau s’enflammait, et que la populace insurgée se précipitait pour te jeter dehors, te détrôner et aller te pendre ensuite à une branche morte, sache, Belohun, que tu pourrais compter alors sur ma confrérie. Sur les magiciens. Nous t’apporterons notre aide. Nous ne laisserons pas place aux révoltes et à l’anarchie, car cela ne nous convient pas davantage. Exploite donc tant que tu veux et accrois ta fortune. Accrois-la en paix. Et n’empêche pas les autres d’en faire autant. Je t’en prie instamment, et te le conseille vivement.

— Tu le conseilles ? s’emporta Xander en se levant de sa chaise. Toi, tu donnes des conseils ? Mon père est le roi ! Les rois n’écoutent pas les conseils, les rois donnent des ordres !

— Assieds-toi, fils, se renfrogna Belohun, et ne dis rien. Quant à toi, magicienne, tends bien l’oreille. J’ai quelque chose à te dire.

— Je t’écoute.

— Je me prends une nouvelle femme... Dix-sept ans... Une petite cerise, je te le dis. Une cerisette sur un lit de crème.

— Je te félicite !

— J’agis pour des raisons diplomatiques. Je me soucie de ma succession, et de l’ordre dans l’État.

Resté jusqu’alors muet comme une tombe, Egmund redressa vivement la tête.

— La succession ? gronda-t-il, et l’éclat mauvais de son regard n’échappa pas à l’attention de Lytta. Quelle succession ? Tu as six fils et huit filles, bâtards compris ! Cela ne te suffit-il pas ?

— Vois par toi-même, répliqua Belohun en agitant sa main osseuse. Vois par toi-même, Lytta. Il faut que je veille à ma succession. Je devrais laisser le royaume et la couronne à un homme qui interpelle ainsi un membre de sa famille ? Par chance, je suis toujours en vie et c’est encore moi qui règne. Et je compte régner encore longtemps. Comme je le disais, je me marie...

— Oui, et donc ?

— Si...

Le roi se gratta derrière l’oreille, jeta un regard à Lytta par-dessous ses paupières plissées.

— Si elle... je veux dire, ma nouvelle épouse... si ma nouvelle épouse s’adressait à toi pour obtenir ces moyens... Je t’interdis de les lui donner. Parce que je m’y oppose ! Parce que ces moyens sont immoraux !

— On peut trouver un accord, répondit Corail avec un délicieux sourire. Si elle s’adresse à moi, ta petite cerise n’obtiendra rien. Je le jure.

— Là, c’est clair, se dérida Belohun. Voyez comme nous nous entendons à merveille. Une compréhension réciproque et un respect mutuel, voilà l’essentiel. Même les différences doivent s’exprimer de belles manières.

— Parfaitement, intervint Xander.

Egmund prit la mouche, il jura dans sa barbe.

Corail enroula une boucle rousse autour de son doigt, leva la tête, regarda le plafond.

— Dans le cadre du respect mutuel et de la compréhension réciproque, de même que dans un souci d’harmonie et d’ordre dans ton royaume... je suis en possession d’une certaine information. Une information confidentielle. J’ai en horreur la délation, mais plus encore l’imposture et l’escroquerie. Et il s’agit, cher sire, de malversations financières éhontées. D’aucuns essaieraient de te détrousser.

Belohun se pencha sur son trône, et son visage se tordit férocement.

— Qui ? Des noms !

*« Kerack, ville située au nord du royaume de Cidaris, à l’embouchure de la rivière Adalatte. Autrefois capitale du royaume indépendant de K. ; à la suite de règnes malhabiles et de l’extinction de la lignée régnante, le royaume périclita, perdit de son importance et fut annexé et partagé entre ses voisins. La ville possède un port, plusieurs fabriques, un phare ; elle compte près de 2000 habitants. »*

Encyclopædia Maxima Mundi, tome VIII, Effenberg et Talbot

# CHAPITRE 2

Les mâts se dressaient dans la baie couverte de voiles blanches et colorées. Les plus gros bateaux étaient ancrés dans la rade, fermée par un cap et un brise-lames. Dans le port même, près des môles en bois, étaient amarrées les embarcations plus modestes, et les très petites. Sur la plage, presque toutes les places étaient occupées par des barques. Ou ce qu’il en restait.

À l’extrémité du cap fouetté par les vagues blanches du ressac s’élevait un phare de briques blanches et rouges, vestige restauré de l’époque elfique.

Le sorceleur pressa de ses éperons les flancs de sa jument. Ablette redressa le museau, dilata ses naseaux, comme si elle aussi se réjouissait de l’odeur maritime portée par le vent. Aiguillonnée, elle se dirigea vers les dunes. Vers la ville déjà proche.

La ville de Kerack, principale métropole du royaume du même nom, était située sur les deux rives qui formaient l’embouchure de la rivière Adalatte ; elle était divisée en trois zones distinctes et clairement dissemblables.

Sur la rive gauche étaient installés le complexe portuaire, les docks et le centre industriel et commercial qui comprenait les chantiers navals et les ateliers, de même que les conserveries, les magasins et les entrepôts, les halles et les marchés.

Les baraques et cabanes des indigents et du peuple travailleur, les maisons et échoppes des marchands, les abattoirs, les étals des bouchers, occupaient la rive opposée ; sur ce terrain, nommé Palmyre, on trouvait également de nombreux troquets et lupanars, qui ne commençaient à s’animer en général qu’à la tombée de la nuit, car Palmyre était aussi le quartier des distractions et des plaisirs défendus. Et l’on pouvait facilement y perdre sa bourse ou recevoir un coup de couteau dans les côtes, Geralt ne l’ignorait pas.

Sur la rive gauche, éloignée de la mer, une haute palissade construite en épais madriers abritait le véritable Kerack, un quartier entier constitué de ruelles étroites au milieu des maisons des riches marchands et financiers, ainsi que des comptoirs, des banques, des monts-de-piété, des ateliers de cordonnier et de tailleur, des magasins et des officines. Y étaient installés également des tavernes et des cabarets de classe supérieure, y compris des lupanars, qui, à vrai dire, offraient exactement les mêmes distractions que ceux du Palmyre portuaire, mais à des prix, en revanche, beaucoup plus élevés. Le centre du quartier était constitué d’une place de marché carrée, regroupant l’hôtel de ville, le théâtre, le tribunal, le bureau de douane et les résidences des élites locales. Dominant l’hôtel de ville, sur un socle affreusement souillé par les fientes des mouettes, se dressait le tombeau du fondateur de la cité, le roi Osmyk. C’était un beau canular, car la cité portuaire existait bien avant qu’Osmyk ne débarque ici, seuls les diables sachant d’où il venait.

Un peu plus en hauteur, sur une colline, s’élevait le château et résidence du roi, aux formes et à la silhouette assez atypiques : il s’agissait en effet d’un ancien temple, transformé et agrandi après que les prêtres l’eurent abandonné, eu égard au manque total d’intérêt de la part de la population. Même le campanile du temple, c’est-à-dire son clocher, avait subsisté, et Belohun, le roi actuel de Kerack, avait ordonné de faire sonner son énorme cloche tous les jours à l’heure du midi, et aussi — pour faire enrager ses sujets, de toute évidence — à minuit.

La cloche était précisément en train de carillonner lorsque le sorceleur s’engagea parmi les premières bicoques de Palmyre.

Palmyre empestait le poisson, la lessive et la cuisine de bas étage ; dans les ruelles, il fallut beaucoup de temps et de patience au sorceleur pour se frayer un passage au milieu d’une foule effroyable. Il éprouva un réel soulagement lorsqu’enfin il fut parvenu au pont et se retrouva sur la rive gauche de l’Adalatte. L’eau de la rivière sentait mauvais, elle charriait des moutons d’écume, grâce à l’œuvre d’une gargote installée en amont. De là il n’y avait plus très loin jusqu’à la route qui menait à la ville ceinte d’une palissade.

Geralt laissa son cheval dans les écuries à l’entrée de la cité, il paya deux jours d’avance et versa un bakchich au valet pour assurer de vrais soins à Ablette. Puis il dirigea ses pas vers le poste de garde. Pour entrer dans Kerack, on ne pouvait éviter de passer par le poste de garde où il fallait se soumettre au contrôle et aux procédures peu agréables qui l’accompagnaient. Cette obligation irritait quelque peu le sorceleur, mais il en comprenait l’intention : la visite d’hôtes venant du Palmyre portuaire, surtout lorsqu’il s’agissait de marins débarquant de contrées étrangères, n’enchantait guère les habitants de la cité derrière la palissade.

Il pénétra dans la tour de guet, une construction en rondins empilés qui abritait le corps de garde, Geralt le savait. Il pensait savoir aussi ce qui l’attendait. Il se trompait.

Il avait visité nombre de corps de garde au cours de sa vie. Des petits, des moyens et des grands, dans des recoins du monde proches ou tout à fait éloignés, dans des régions plus ou moins civilisées, ou pas du tout. Tous les corps de garde empestaient le remugle, la sueur, le cuir et l’urine, ainsi que la mitraille et la graisse de conservation. Il en allait de même dans le corps de garde de Kerack. Ou, plus exactement, il en serait allé de même si les relents classiques des corps de garde n’étaient engloutis par une odeur lourde et insupportable de flatuosités, qui montait jusqu’au plafond. À n’en pas douter, l’essentiel du menu de la garnison locale était constitué de plantes légumineuses à grosses graines telles que pois, fèves et fayots.

La garnison, par ailleurs, était entièrement féminine. Composée de six femmes, qui, attablées, étaient justement en train d’engouffrer leur repas de midi. Toutes ces dames avalaient goulûment et bruyamment le contenu d’une écuelle en argile, une chose surnageant au milieu d’une sauce claire au paprika.

La plus grande des gardiennes — la commandante, selon toute apparence — repoussa son écuelle et se leva. Geralt, qui avait toujours estimé qu’il n’existait pas de femmes laides, se sentit soudain obligé de reconsidérer son point de vue.

— Ton arme sur le banc.

Comme toutes les autres femmes présentes, la gardienne avait la boule à zéro. Ses cheveux avaient eu le temps de repousser un peu, formant sur son crâne chauve une espèce de tapis de poils durs malpropre. Par-dessous son caftan déboutonné et sa chemise dépoitraillée, on voyait saillir les muscles de son ventre qui rappelait une énorme échine de porc fumée ficelée. Pour rester dans les considérations charcutières, ses biceps faisaient la taille d’un jambon de porc.

— Pose ton arme sur le banc, répéta-t-elle. T’es sourd ou quoi ?

L’une de ses subalternes, toujours penchée au-dessus de son écuelle, se redressa légèrement et émit un pet, bien sonore et prolongé. Ses camarades partirent d’un rire gras. Geralt s’éventa de son gant. La gardienne observait l’épée du sorceleur.

— Eh ! Les filles ! Venez voir ça !

« Les filles » se levèrent, un peu à contrecœur, en prenant leur temps. Toutes, ainsi que le constata Geralt, étaient habillées dans un style plutôt libre et léger, et qui, surtout, leur permettait de s’enorgueillir de leur musculature. L’une portait un pantalon en cuir, court, aux jambes éventrées pour que ses cuisses puissent passer. En guise de haut, elle avait croisé des ceintures depuis la taille jusqu’aux épaules.

— Un sorceleur, constata-t-elle. Deux épées. L’une en acier, l’autre en argent.

Une deuxième gardienne, grande et large d’épaules comme les autres, s’approcha. D’un geste désinvolte, elle écarta la chemise de Geralt, saisit sa chaîne en argent, et tira sur son médaillon.

— Il a la marque, confirma-t-elle. Avec un loup qui montre les crocs dessus. En définitive, c’est bien un sorceleur, à la vérité. On le laisse passer ?

— Le règlement ne l’interdit pas. Il nous a remis ses épées...

— Justement. (D’une voix tranquille, Geralt se joignit à la conversation.) Je vous les ai remises. Elles seront placées toutes deux, je présume, dans un dépôt surveillé ? Et récupérables contre une quittance ? Que l’on va sur-le-champ me remettre ?

Les gardiennes l’entourèrent en retroussant les lèvres. D’un mouvement qu’on aurait dit fortuit, l’une d’elles le bouscula. Une autre émit un pet retentissant.

— Que ça te serve de quittance, pouffa-t-elle.

— Un sorceleur ! Un dompteur de monstres sur gages ! Et qui nous a remis ses épées. Sans broncher. Soumis comme un morveux.

— Sûrement qu’il nous remettrait son dard aussi, si on lui demandait de le faire.

— Eh bien ! On n’a qu’à lui demander, alors. Hein, les filles ? Qu’il le sorte donc de sa braguette.

— Qu’on admire un peu le dard d’un sorceleur. On va voir un peu à quoi ça ressemble, un dard sorcelien !

— Ça suffit ! rugit la commandante. Elles se lâchent un peu, les pouffiasses ! Gonschorek, viens ici, toi ! Gonschorek !

Du local voisin surgit un individu, chauve et d’un certain âge, en houppelande gris foncé et béret de laine vissé sur la tête. À peine était-il entré qu’il se mit à tousser, il ôta son béret et commença à s’en éventer. Sans un mot, il prit les épées enroulées dans des sangles et fit signe à Geralt de le suivre. Le sorceleur ne tergiversa pas. Dans le cocktail d’émanations qui emplissaient le corps de garde, les gaz intestinaux finissaient résolument par l’emporter.

Une robuste grille en fer protégeait l’entrée de la pièce dans laquelle ils pénétrèrent. Le type en houppelande fit grincer une grosse clef dans la serrure. Il suspendit les épées sur une patère, parmi d’autres épées, sabres, coutelas et cimeterres. Il ouvrit un registre en lambeaux, gribouilla lentement et longuement dessus, sans cesser de tousser ; il avait du mal à respirer, peinait à reprendre son souffle. Pour finir, il tendit à Geralt la quittance qu’il venait de rédiger.

— Dois-je comprendre que mes épées sont ici en lieu sûr ? Enfermées sous clef et sous bonne garde ?

Le type en gris respirait toujours avec difficulté ; en haletant, il referma la grille et montra la clef au sorceleur. Cela ne convainquit pas Geralt. Chaque grille pouvait être forcée, et les effets sonores des flatulences des dames de la garde étaient capables de couvrir toutes les tentatives d’effraction. Il n’avait pourtant pas d’autre solution. Il fallait qu’il règle ce pour quoi il était venu à Kerack. Et quitte la cité au plus vite.

\* \* \*

L’auberge, ou plutôt, comme le signalait l’enseigne, l’hostellerie Natura Rerum, était située dans un bâtiment pas très grand, quoique de bon goût, en bois de cèdre, couvert d’un toit en pente surmonté d’une haute cheminée. La façade était agrémentée d’un perron auquel menaient des marches bordées de généreux aloès dans des pots en bois. Il émanait du local des odeurs de cuisine, des viandes rôties sur le grill, surtout. Le fumet était si tentant que le sorceleur associa aussitôt le Natura Rerum à l’Eden, au jardin des délices, au pays de cocagne, au lait et au miel ruisselant sur la route des bienheureux.

Il se révéla bientôt que l’Eden en question, comme tout jardin des délices, était protégé. Il avait son cerbère, un gardien avec une épée flamboyante. Geralt avait eu l’occasion de le voir à l’œuvre. Le cerbère, un homme de petite taille, mais bâti en athlète, venait, sous ses yeux, de chasser du jardin des délices un jeune gringalet. Le jeune homme protestait avec force cris et gestes, ce qui, très clairement, énervait le cerbère.

— Tu as interdiction d’entrer, Muus. Et tu le sais parfaitement. Donc, éloigne-toi. Je ne vais pas me répéter.

Le jeune homme s’écarta suffisamment vite pour éviter d’être bousculé. Son crâne, comme le remarqua Geralt, était prématurément dégarni ; ses cheveux blonds, rares et longs, ne poussaient que sur le sommet de la tête, ce qui lui donnait, globalement, un aspect assez hideux.

— Je m’en tape de votre interdiction, et de vous avec ! hurla le jeune homme, à une distance de sécurité. Vous ne m’accordez aucune faveur ? Vous n’êtes pas les seuls ici, j’irai voir la concurrence ! M’as-tu-vu ! Parvenus ! L’enseigne est dorée, mais il reste toujours du crottin sur la tige de vos chaussures ! Et vous ne signifiez rien d’autre pour moi que ce crottin justement ! Et la merde sera toujours de la merde !

Geralt s’inquiéta quelque peu. Malgré son aspect hideux, le jeune homme dégarni était vêtu comme un parfait seigneur, pas très richement, certes, mais bien plus élégamment que lui-même en tout cas. Si donc l’élégance était le critère déterminant...

— Et toi, où est-ce que tu comptes aller ainsi, je te le demande ?

La voix sèche du cerbère interrompit le cours des pensées du sorceleur. Et confirma ses craintes.

— C’est un endroit exclusif, poursuivit le cerbère en bloquant le passage de sa personne. Tu comprends ce que ça veut dire ? Fermé, c’est pareil. Pour certains.

— Et pourquoi pour moi ?

— L’habit ne fait pas l’homme. (Campé deux marches au-dessus de Geralt, le cerbère pouvait regarder le sorceleur de haut.) Tu es l’exemple vivant, étranger, de cette sentence populaire. Tes habits te font pas du tout. Peut-être es-tu paré d’autres qualités cachées, je ne vais pas explorer plus avant. Je le répète, il s’agit d’un endroit fermé. On ne tolère pas les gens attifés comme des bandits, ici. Ni armés.

— Je ne suis pas armé.

— Mais tu as l’air de l’être. Dirige donc gentiment tes pas dans une autre direction.

— Un peu moins de zèle, Tarp.

À la porte du local était apparu un homme au teint bistre, vêtu d’un caftan satiné. Il avait les sourcils broussailleux, le regard pénétrant, et le nez busqué. Et gros.

— Il est clair que tu ignores à qui tu as affaire, informa-t-il le cerbère. Tu ignores qui est venu nous rendre visite.

Le silence prolongé du cerbère confirma qu’il l’ignorait, effectivement.

— Geralt de Riv. Sorceleur. Connu pour protéger les gens et leur sauver la vie. Comme il l’a prouvé la semaine dernière, ici même dans notre voisinage, à Ansegis, où il a secouru une mère et sa fille. Et quelques mois avant cela, à Cizmar, il avait tué une leucrote anthropophage, ça a fait beaucoup de bruit à l’époque, il a d’ailleurs été blessé par la bête. Comment pourrais-je interdire l’accès à mon local à un homme qui vit de pratiques si honorables ? Au contraire, je me réjouis d’accueillir un tel invité. Et je suis honoré qu’il ait daigné me rendre visite. Messire Geralt, l’hostellerie Natura Rerum vous accueille en son sein. Je suis Febus Ravenga, le propriétaire de ce modeste logis.

La table à laquelle le Maître installa Geralt était recouverte d’une nappe. Toutes les tables au Natura Rerum étaient ornées d’une nappe, et la plupart étaient occupées. Geralt ne se rappelait pas la dernière fois où il avait vu un tel chic dans une taverne.

Ne voulant passer pour un provincial et un rustre, il évita de regarder autour de lui, même si l’envie l’en démangeait. Un coup d’œil discret toutefois révélait un décor modeste, quoique délicat et coquet. Coquette aussi sans être toujours délicate était la clientèle, qui se composait en majorité, selon les estimations du sorceleur, de marchands et d’artisans. Il y avait des capitaines de navire, hâlés et barbus. Il ne manquait pas non plus de gentilshommes en vêtements bigarrés. Une odeur de viande rôtie, fine et agréable, d’ail et de cumin, embaumait l’air ; ainsi que celle des grosses fortunes.

Geralt se sentit observé. Lorsque cela arrivait, ses sens de sorceleur le lui signalaient aussitôt. Discrètement, du coin de l’œil, il jeta un regard.

L’observatrice, très discrète elle aussi — le commun des mortels ne l’aurait pas remarquée —, était une jeune femme aux cheveux roux renard. Elle faisait mine d’être entièrement absorbée par son mets à l’odeur appétissante même à distance, et qui semblait bien savoureux. Son style et le langage de son corps ne laissaient aucune place au doute. Pour le sorceleur en tout cas. Il aurait parié qu’elle était magicienne.

D’un raclement de gorge, le Maître l’arracha à ses considérations et à une soudaine nostalgie.

— Aujourd’hui, annonça-t-il solennellement et non sans fierté, nous proposons du jarret de veau à l’étouffée sur verdure, avec champignons et haricots. Du cimier d’agneau rôti aux aubergines. De la poitrine de porc à la bière, servie avec des prunes glacées. De l’épaule de sanglier, servie avec des pommes en marmelade. Du magret de canard poêlé, avec chou rouge et canneberge. Des calmars farcis à la chicorée, avec sauce blanche et raisins. Des grenouilles grillées sauce crème fraîche, servies avec des poires à l’étouffée. Mais aussi, comme d’habitude, nos spécialités : cuisse d’oie au vin blanc, avec fruits choisis cuits au four, et turbot à l’encre de seiche caramélisée, servi avec des queues d’écrevisses.

— Si tu apprécies le poisson, je te recommande chaudement le turbot, dit Febus Ravenga, surgi d’on ne sait où. Pêché du matin, cela va sans dire. La fierté et l’orgueil de notre chef.

— Eh bien ! Va pour le turbot à l’encre. (Conscient que cela serait du plus parfait mauvais goût, le sorceleur lutta contre une envie irrationnelle de commander plusieurs plats à la fois.) Merci du conseil. Je commençais à souffrir de l’embarras du choix.

— Quel vin monsieur daignerait-il choisir ? demanda le Maître.

— Choisissez pour moi, je vous prie, quelque chose qui soit approprié. Je ne m’y connais guère en vin.

— Peu de gens s’y connaissent, observa Febus Ravenga en souriant. Et très peu nombreux sont ceux qui l’avouent. Soyez sans crainte, monsieur le sorceleur, nous choisirons le type de vin et le millésime qui conviennent. Je ne vous dérange pas davantage et vous souhaite bon appétit.

Ce souhait, toutefois, ne devait pas être exaucé. Geralt n’eut pas l’heur non plus de goûter le vin qu’on avait choisi pour lui. Le goût du turbot à l’encre de seiche resterait également pour lui un mystère ce jour-là.

La femme aux cheveux roux laissa tomber soudain toute discrétion ; elle trouva le regard du sorceleur. Lui octroya un sourire. Geralt ne put s’empêcher d’y voir de la malice.

Il ressentit un frisson.

— Sorceleur, répondant au nom de Geralt de Riv ?

Cette question lui fut posée par l’un des trois individus de noir vêtus qui s’étaient approchés furtivement de sa table.

— C’est moi-même.

— Au nom de la loi, vous êtes en état d’arrestation.

*« Quel jugement dois-je craindre, ne faisant nul tort ? »*

Le Marchand de Venise, William Shakespeare

# 

# CHAPITRE 3

Son avocate, commise d’office, évitait de regarder Geralt dans les yeux. Avec une ténacité digne d’une meilleure affaire, elle compulsait des documents rangés dans une pochette. Ceux-ci n’étaient guère nombreux. La pochette en contenait deux, exactement. Sans doute l’avocate du sorceleur devait-elle les apprendre par cœur. Pour briller, espérait-il, par sa plaidoirie. Espoir vain, pourtant, il le craignait.

— Pendant tes arrêts, tu en es venu à te battre contre tes deux codétenus. Peut-être devrais-je en connaître la raison ?

— Primo, j’avais rejeté leurs avances, ils ne voulaient pas comprendre qu’un non voulait dire non. Secundo, j’aime bien me battre. Tertio, c’est tout à fait faux. Ils se sont blessés eux-mêmes. Contre le mur. Pour me calomnier.

Il parlait lentement et d’un air détaché. Après une semaine passée en prison, il était totalement désabusé.

L’avocate referma la pochette. Pour l’ouvrir de nouveau aussitôt. Après quoi, elle arrangea sa coiffure, étudiée avec art.

— D’après ce que j’en sais, lâcha-t-elle dans un soupir, tes codétenus ne porteront pas plainte. Concentrons-nous sur l’accusation du procureur. L’assesseur du tribunal va t’accuser d’un sérieux délit, passible d’une peine sévère.

Comment pourrait-il en être autrement, songea-t-il en admirant la beauté de l’avocate. Il se demandait l’âge qu’elle avait à son entrée à l’école des magiciennes. Et celui qu’elle avait en la quittant.

Les deux écoles de magie en fonction, celle des garçons à Ban Ard, et celle des filles, à Aretuza, sur l’île de Thanedd, ne produisaient pas que des absolvents et des absolventes, il en sortait également des rebuts. En dépit d’un important écrémage effectué lors des examens d’entrée et qui permettait en principe le passage au crible et le rejet des cas désespérés, la véritable sélection n’avait lieu qu’au cours des premiers semestres, qui démasquaient tous ceux qui avaient su jusque-là tromper leur monde. Ceux pour qui la pensée se révélait une expérience fâcheuse et dangereuse. Les imbéciles, les paresseux et les tire-au-flanc chroniques des deux sexes qui n’avaient rien à faire dans une école de magie. Le souci étant qu’il s’agissait d’ordinaire de la progéniture issue de familles riches ou qui, pour une raison ou une autre, étaient considérées comme influentes. Une fois ces élèves exclus de l’école, il fallait faire quelque chose de cette jeunesse difficile. Avec les garçons, il n’y avait pas de problèmes, les exclus de Ban Ard se retrouvaient dans la diplomatie ; l’armée, la marine ou la police leur tendaient les bras, et aux plus idiots restait la politique. Le rebut de l’école de magie incarné par le beau sexe n’était plus difficile à exploiter qu’en apparence. Bien que renvoyées, les jeunes demoiselles avaient franchi le seuil de l’école de magie et goûté à un certain degré du grand art. Or, l’influence des magiciennes sur les puissants et toutes les sphères de la vie politico-économique était trop puissante pour laisser les demoiselles sur le carreau. Un havre de paix leur était assuré. Elles échouaient dans la justice. Devenaient juristes.

Le défenseur referma sa pochette. Puis la rouvrit.

— Je te conseille de plaider coupable, dit-elle, nous pourrons compter alors sur une mesure plus clémente...

— Coupable de quoi ? l’interrompit le sorceleur.

— Lorsque le tribunal te demandera si tu plaides coupable, réponds par l’affirmative. Reconnaître ta faute sera considéré comme une circonstance atténuante.

— Et comment comptes-tu alors me défendre ?

L’avocate referma sa pochette. Comme le couvercle d’un cercueil.

— Allons-y. La cour attend.

La cour attendait. L’accusé précédent était justement en train de quitter la salle du tribunal. Il n’avait pas l’air radieux, comme le constata Geralt.

Un pavois souillé par les mouches était suspendu au mur. Il représentait l’emblème de Kerack, un dauphin bleu azur nageant*[[2]](#footnote-2)*. Juste sous l’emblème était placée la table des juges. Trois personnes y étaient installées : un greffier chétif ; un sous-juge blafard ; et madame la juge, une femme à l’allure, aussi bien qu’au visage, posée.

Le banc à la droite des juges était occupé par l’assesseur du tribunal, qui remplissait les fonctions de procureur. Il avait la mine grave. Tellement grave que l’on se garderait de le rencontrer au coin d’une sombre ruelle.

Et en face, à la gauche du jury, se trouvait le banc des accusés. La place dévolue au sorceleur.

Ensuite, tout alla très vite.

— Geralt, dénommé Geralt de Riv, sorceleur de profession, est accusé de malversation, d’usurpation et d’appropriation de biens appartenant à la Couronne. Agissant en intelligence avec d’autres personnes par lui corrompues, l’accusé a majoré le montant de factures établies pour ses prestations de services, en vue de s’octroyer le surplus. Avec comme conséquences des pertes pour le Trésor public. La preuve en est la dénonciation notitia criminis, jointe à l’acte par l’accusation. Ladite dénonciation...

L’expression lasse du visage de la juge et son regard absent attestaient sans aucune équivoque que les pensées de la femme posée étaient ailleurs. Et que la préoccupaient bien d’autres questions et problèmes : la lessive, les enfants, la couleur des rideaux, la pâte à pétrir pour le gâteau au pavot et les vergetures sur ses fesses, augurant une crise conjugale. Le sorceleur admit humblement qu’il était de moindre importance. Qu’il ne pouvait concurrencer ce genre de préoccupations.

— Le crime commis par l’accusé, poursuivait, impassible, l’accusateur, non seulement ruine le pays, mais il compromet et détruit l’ordre social. La législation en vigueur exige...

— La dénonciation jointe à l’acte doit être traitée par la cour comme probatio de relato, l’interrompit la juge, une preuve rapportée par un tiers. L’accusation peut-elle présenter d’autres preuves ?

— Nous manquons... temporairement... d’autres preuves. Comme nous l’avons déjà établi, l’accusé est un sorceleur. Il s’agit d’un mutant qui se trouve au ban de la société des hommes, qui méprise les droits humains et se place au-dessus d’eux. Dans sa profession criminogène et sociopathe, il fraie avec le milieu criminel, ainsi qu’avec des non-humains, y compris des races traditionnellement ennemies du genre humain. Enfreindre la loi fait partie de la nature nihiliste du sorceleur. Dans le cas d’un sorceleur, Votre Honneur, le manque de preuves est la meilleure preuve... Cela démontre la perfidie, de même que...

— L’accusé, intervint la juge, manifestement peu curieuse de savoir ce que démontrait encore le manque de preuves, l’accusé plaide-t-il coupable ?

— Non. (Geralt ignora les signaux désespérés de son avocate.) Je suis innocent, je n’ai commis aucun crime.

Geralt avait un peu de pratique, il avait déjà eu affaire à la justice et s’était quelque peu familiarisé avec la littérature sur le sujet.

— On m’accuse à cause d’un préjugé...

— Objection ! hurla l’assesseur. L’accusé prend la parole.

— Rejetée !

— À cause d’un préjugé sur ma personne et sur ma profession, c’est-à-dire un praeiudicium ; praeiudicium implique donc par avance une affabulation. De plus, on m’accuse sur la base d’une seule et unique dénonciation anonyme. Testimonium unius valet. Testis unus, testis nullus. Ergo, ce n’est pas une accusation, mais une présomption, soit praesumptio. Et la présomption laisse des doutes.

— In dubio pro reo ! se réveilla le défenseur. In dubio pro reo, Votre Honneur !

— La cour, intervint la juge en assenant un coup de son marteau qui réveilla le sous-juge blafard, décide de fixer une caution d’un montant de cinq cents couronnes novigradiennes.

Geralt poussa un soupir. Il était curieux de savoir si ses deux compagnons de cellule étaient déjà revenus à eux, et s’ils avaient tiré quelque leçon de ce qui s’était passé. Ou bien s’il allait devoir leur donner une nouvelle tripotée et les battre à coups de pied.

*« Qu’est une ville, si ce n’est le peuple ? »*

Coriolan, William Shakespeare

# CHAPITRE 4

Juste à côté de la place du marché populeux se trouvait un étal, bricolé à la va-vite avec des planches ; il était tenu par une vieille petite bonne femme, coiffée d’un chapeau de paille, rondelette, et aux joues vermeilles ; elle avait tout de la bonne fée des contes. Au-dessus de sa tête on pouvait lire cette phrase : « La chance et la joie, vous ne les trouverez que chez moi ; le cornichon est offert. » Geralt s’arrêta, dénicha quelques piécettes de cuivre au fond de sa poche.

— Verse-moi un demi-quart de chance, mémé, demanda-t-il d’une voix morose.

Il prit son inspiration, but son verre d’un trait et souffla un bon coup. Il essuya les larmes que le tord-boyaux lui avait tirées des yeux.

Il était libre. Et furieux.

Chose curieuse, il avait appris sa mise en liberté de la bouche d’une personne qu’il connaissait. Du moins, de vue. C’était ce même jeune homme presque chauve qui s’était fait chasser récemment des marches du Natura Rerum sous ses yeux. Il s’agissait, en vérité, du scribouillard du tribunal.

— Tu es libre, lui communiqua le jeune homme dégarni en croisant et décroisant ses doigts maigres et noircis d’encre. On a payé ta caution.

— Qui l’a payée ?

L’information se révéla confidentielle, le gratte-papier refusa de la dévoiler. De même qu’il refusa tout aussi sèchement de restituer à Geralt la besace qu’on lui avait confisquée. Et qui contenait, entre autres choses, de l’argent liquide et des chèques de banque. Les biens personnels du sorceleur, l’informa le scribouillard non sans acrimonie, avaient été traités par les autorités comme cautio pro expensis, une provision sur le compte des frais de justice et en prévision des peines.

Réclamer à cor et à cri ne rimait à rien et n’avait pas de sens. Geralt devait déjà s’estimer heureux qu’à sa sortie de prison on lui ait rendu les affaires qu’il avait dans ses poches au moment de son arrestation. Des petits trucs personnels et de la menue monnaie. Si menue que personne n’aurait envie de la voler.

Il calcula le nombre de pièces qu’il possédait. Et sourit à la petite vieille.

— Encore un demi-quart de joie, s’il vous plaît. Gardez le cornichon.

Avec le tord-boyaux de la petite bonne femme le monde devint sensiblement plus beau. Geralt savait que cet état ne durerait pas longtemps, il accéléra donc le pas. Il avait des choses à régler.

Par chance, Ablette, sa jument, avait échappé à l’attention du tribunal, et n’entrait pas dans le compte du cautio pro expensis. Soignée et nourrie, elle se trouvait toujours dans le box de l’écurie où il l’avait amenée. Indépendamment de l’état de ses propres biens, le sorceleur se devait de récompenser ces attentions. Grâce à une cachette cousue dans la selle, une poignée de pièces d’argent avaient été épargnées ; quelques-unes allèrent immédiatement au valet, qui resta bouche bée face à cette générosité.

Au-dessus de la mer, l’horizon s’assombrissait. Geralt crut y percevoir des étincelles d’éclairs.

Avant de pénétrer dans le corps de garde, il inspira prudemment une grande bouffée d’air frais. Rien n’y fit. Ces dames gardiennes avaient dû ingérer davantage de flageolets que d’ordinaire. Qui sait, peut-être étions-nous dimanche aujourd’hui ?

Comme d’habitude, les unes mangeaient. Les autres étaient occupées à jouer aux osselets. À la vue du sorceleur, toutes se levèrent de table. Et firent cercle autour de lui.

— Visez un peu ! Le sorceleur ! s’exclama la commandante en venant se placer tout près de Geralt. Le voilà revenu !

— Je quitte la ville. Je suis venu récupérer mon bien.

— Si je puis me permettre, qu’est-ce qu’il va nous donner en échange ? (Une deuxième gardienne, comme par inadvertance, le bouscula du coude.) Qu’est-ce que ça va nous rapporter ? Il va falloir t’acquitter, mon frère, eh oui ! Eh les filles ! Qu’est-ce qu’on lui demande de faire ?

— Il n’a qu’à nous baiser le cul à toutes !

— Avec une léchouille ! Et un patin !

— Comme tu y vas ! Pour qu’il nous contamine encore, avec je ne sais quoi ?

— Mais il nous doit bien un petit plaisir, non ? lança une autre en frottant contre Geralt son buste dur comme la pierre.

— Il n’a qu’à nous chanter une petite chanson ! dit en pétant bien fort la suivante. Je lui donne le ton, pour la mélodie !

— Qu’il s’inspire plutôt du mien ! (Une des gardiennes péta plus bruyamment encore.) Il est plus sonore !

Les autres femmes se tenaient les côtes tant elles riaient.

Geralt se fraya un chemin en s’efforçant de ne pas user de la force. À ce moment-là, la porte de l’entrepôt s’ouvrit, laissant apparaître l’individu en houppelande grise et en béret. Le dépositaire, semblait-il, Gonschorek. À la vue du sorceleur, il ouvrit grand la bouche.

— Vous ? bafouilla-t-il. Mais comment donc ? Vos épées...

— C’est cela même. Mes épées. Merci de me les apporter.

— C’est que... C’est que... (Gonschorek faillit s’étouffer, il se tint la poitrine ; il avait du mal à reprendre sa respiration.) C’est que je ne les ai pas, vos épées !

— Pardon ?

— Je ne les ai pas... (Le visage de Gonschorek devint tout rouge. Et se tordit comme au paroxysme de la douleur.) C’est qu’on les a emport...

— Plaît-il ?

Geralt sentit une fureur froide l’envahir.

— Em-por-tées...

— Comment ça, emportées ? (Il empoigna le dépositaire par ses revers !) Emportées par qui, sacredieu ? Qu’est-ce que ça veut dire, par la peste ?

— La quittance...

— Tout juste !

Geralt sentit sur son bras une poigne de fer : la commandante de la garde l’éloigna du dépositaire, qui était en train de suffoquer.

— Tout juste, la quittance ! Montre-la-moi !

Le sorceleur ne l’avait pas. La quittance du dépôt était restée dans sa besace, laquelle avait été réquisitionnée par la justice. En tant qu’acompte au titre des frais et de la prévision des peines.

— La quittance !

— Je ne l’ai pas. Mais...

— Pas de quittance, pas de dépôt. (La commandante ne l’avait pas laissé achever sa phrase.) Tes épées ne sont plus là, t’as pas entendu ? Sûrement qu’c’est toi qui les as emportées. Et maintenant tu nous fais une scène ? Tu veux nous plumer ? Pas question. Fiche le camp d’ici.

— Je ne sortirai pas avant de...

Sans relâcher la pression, la commandante tira Geralt en arrière et lui fit faire demi-tour. Le visage contre la porte.

— Fous le camp.

Geralt s’était méfié de la réaction de la femme, il ne pouvait cependant opposer aucune résistance à quelqu’un qui avait des épaules de gladiateur, un ventre semblable à une échine de porc et des mollets de discobole, et qui, ajouté à cela, lâchait des pets de mulet. Il repoussa la commandante et la frappa de toutes ses forces d’un coup dans la mâchoire. Un crochet du droit. Son préféré.

Les soldates se figèrent. Mais pour un instant seulement. Avant même que la commandante ne s’affale sur la table, provoquant une fontaine de flageolets sauce paprika, il les avait déjà toutes sur le dos. Sans tergiverser, il administra un soufflet à l’une, en cogna une autre si fort que ses dents volèrent en éclats, il servit le signe d’Ard aux deux suivantes ; telles des poupées, elles fusèrent vers le râtelier aux hallebardes, les faisant toutes dégringoler avec un vacarme et un grondement indescriptibles.

Il reçut une taloche sur l’oreille, elle venait de la commandante, ruisselante de sauce. La deuxième gardienne, celle au buste dur comme la pierre, l’attrapa par-derrière dans une étreinte d’ours. Il la percuta si violemment de son coude qu’elle se mit à hurler. Il repoussa la commandante sur la table, lui assena un vigoureux crochet du droit. Il flanqua à celle au nez cassé un coup au plexus solaire qui l’envoya à terre ; il l’entendit aussitôt dégobiller. Une autre, touchée déjà à la tempe, heurta un pilier de sa boule à zéro, elle s’affaissa, ses yeux s’embrumèrent aussitôt.

Mais les quatre dernières tenaient encore debout. Et la supériorité du sorceleur vint à son terme. Il fut touché à l’arrière du crâne, immédiatement après à l’oreille, à nouveau. Puis sur les reins. L’une des femmes lui fit un croche-pied ; lorsqu’il tomba, deux gardiennes se jetèrent sur lui, l’aplatirent et le rouèrent de coups de poing. Les deux restantes ne se privèrent pas de le marteler de leurs pieds.

D’une frappe portée au visage avec le front, Geralt élimina l’une des femmes qui le maintenaient au sol, mais la seconde l’assaillit aussitôt. À la sauce qui en dégoulinait, le sorceleur reconnut la commandante. Elle lui flanqua un crochet dans les dents. En réponse, il lui projeta du sang directement dans les yeux.

— Un couteau ! s’écria-t-elle en agitant sa tête rasée. Donnez-moi un couteau ! Je vais lui couper les couilles !

— Pourquoi un couteau ! beugla une autre. Je vais les lui arracher avec mes dents !

— Stop ! Garde-à-vous ! Qu’est-ce que cela signifie ? Garde-à-vous, j’ai dit !

La voix de stentor qui appelait à l’obéissance déchira la mêlée, fit hésiter les gardiennes. Elles libérèrent Geralt de leur étreinte. Il se leva péniblement, le corps quelque peu meurtri. La vue du champ de bataille améliora un tantinet son humeur. Non sans satisfaction, il apprécia ses prouesses. La gardienne allongée près du mur ouvrait déjà les yeux, mais n’était toujours pas en état ne serait-ce que de s’asseoir. La seconde, pliée en deux, crachait du sang et se massait les dents avec les doigts. La troisième, celle au nez cassé, tentait de se relever, mais retombait sans cesse, glissant dans la mare de ses propres vomissures de flageolets. De la demi-douzaine de femmes, seule une moitié tenait encore debout. Le résultat avait donc de quoi satisfaire le sorceleur. Même si l’on considère que, sans l’intervention, lui-même aurait subi de sérieuses blessures, et allez savoir s’il aurait été capable de se relever par ses propres moyens !

Celui qui était intervenu était un homme richement vêtu, à l’autorité rayonnante et aux nobles traits. Geralt ne savait pas qui il était. Il connaissait parfaitement, en revanche, son compagnon. Un gandin en petit chapeau fantasque planté d’une plume d’aigrette, aux cheveux blonds frisés au fer qui lui arrivaient jusqu’aux épaules. Vêtu d’un pourpoint couleur lie-de-vin et d’une chemise avec un jabot de dentelle. Flanqué de son inséparable luth et de son sempiternel sourire aux lèvres.

— Bonjour, sorceleur ! Mais de quoi as-tu l’air ? Avec cette tête amochée ! C’est à mourir de rire !

— Salut, Jaskier. Moi aussi, je suis content de te voir.

— Qu’est-ce qui se passe ici ? (L’homme aux nobles traits mit ses poings sur ses hanches.) Alors ? Qu’en est-il ici ? Règlement de compte ? Allez, allez !

— C’est lui ! (La commandante secoua ses oreilles pour en ôter le restant de sauce, et elle pointa un doigt accusateur vers Geralt.) C’est lui, le coupable, monsieur l’instigateur ! Il a fait des histoires et s’est fâché, et ensuite il s’est mis à donner des coups. Et tout ça à cause de je ne sais quelles épées placées au dépôt, parce qu’il n’avait pas la quittance. Gonschorek confirmera... Eh ! Gonschorek, qu’est-ce que t’as à te recroqueviller dans ton coin ? Tu t’es chié dessus ? Bouge donc ton cul, lève-toi, dis à monsieur l’instigateur... Eh dis donc ! Gonschorek ? Qu’est-ce que t’as ?

Il suffisait d’observer attentivement le dépositaire pour deviner ce qu’il avait. Nul besoin de prendre son pouls en voyant son visage, blanc comme la craie. Gonschorek était mort. Naturellement et tout simplement, il n’était plus de ce monde.

\* \* \*

— Nous ouvrirons une enquête, M. de Riv, dit Ferrant de Lettenhove, l’instigateur du tribunal royal. Puisque vous déposez une plainte officielle et demandez une action en justice, nous devons ouvrir une enquête, c’est ce que dit la loi. Nous mettrons sur la sellette tous ceux qui avaient accès à vos affaires lors de votre détention, ainsi qu’au tribunal Nous arrêterons les suspects...

— Les mêmes que d’habitude ?

— Pardon ?

— Rien, rien.

— Oui. L’affaire sera assurément éclaircie, et les coupables du vol de vos épées seront tenus pour responsables. Si vol il y a eu effectivement. Je vous garantis que nous résoudrons cette énigme et que la vérité sera mise à jour. Tôt ou tard.

— Je préférerais que ce fût tôt. (Le sorceleur n’appréciait guère le ton de l’instigateur.) Mes épées, c’est mon existence, sans elles je ne peux exercer mon métier. Je sais que ma profession est mal considérée par beaucoup, et ma personne souffre d’une image négative par conséquent. Qui est due à des préjugés, des idées préconçues et de la xénophobie. J’espère que ce fait n’aura pas d’influence sur l’enquête.

— Il n’en aura pas, rétorqua sèchement Ferrant de Lettenhove. Car l’on respecte la loi ici.

Une fois le corps du défunt Gonschorek emporté par les pages, on procéda, sur ordre de l’instigateur, à une fouille du magasin d’armes et du local tout entier. Comme on pouvait s’y attendre, on n’y trouva aucune trace des épées du sorceleur. La commandante, toujours fâchée contre Geralt, leur désigna le socle muni d’une pointe sur lequel le défunt embrochait les quittances des dépôts réalisées. Parmi ces quittances on retrouva rapidement celle du sorceleur. La commandante feuilleta le registre, et le leur fourra sous le nez quelques secondes plus tard.

— Tenez, dit-elle d’un air de triomphe, comme un bœuf, voilà l’accusé de réception. Signé : « Gerland de Ryb ». J’vous l’avais bien dit, comme quoi le sorceleur était bien venu, et qu’il avait emporté ses épées lui-même. Et maintenant, il raconte des histoires, sûrement pour rafler une compensation. À cause de lui, Gonschorek a cassé sa pipe. Avec tous ces tracas, il s’est fait trop de bile et il est mort d’apoplexie.

Ni elle, cependant, ni aucune des gardiennes ne se risqua à certifier avoir effectivement vu le sorceleur en train de récupérer ses armes. « Y en a toudis qui traînent ici », fut l’explication fournie, et elles, elles étaient occupées, parce qu’elles étaient en train de manger.

Des mouettes tournoyaient au-dessus du tribunal en poussant des hurlements effroyables. Le vent avait chassé vers le sud un nuage d’orage qui venait de la mer. Le soleil fit son apparition.

— Je tenais à vous mettre en garde, dit Geralt, mes épées sont entourées de sorts puissants. Seuls des sorceleurs peuvent les toucher, aux autres elles ôtent leurs forces vitales. Cela se manifeste principalement par la disparition de la force virile. C’est-à-dire, l’impuissance. Totale et permanente.

— Nous prendrons cela en considération, dit l’instigateur en hochant la tête. Pour l’instant, je vous demanderais néanmoins de ne pas quitter la ville. Je suis disposé à fermer les yeux sur le scandale au corps de garde, du reste, ce genre de scandale y est courant, les dames gardiennes se laissent par trop souvent aller à leurs émotions. Et puisque Julian... c’est-à-dire, sieur Jaskier répond de vous, je suis certain qu’au tribunal aussi, votre affaire se dénouera de manière favorable.

— Mon affaire, rétorqua le sorceleur en clignant des yeux, c’est du harcèlement. Des brimades, qui proviennent de partis pris et de l’aversion...

— On examinera les preuves, l’interrompit l’instigateur. Et sur la base de celles-ci, des mesures seront prises. Ainsi que le veut la loi. La même loi qui vous permet d’être en liberté. Sous caution, et donc conditionnelle. Vous devriez, M. de Riv, respecter ces conditions.

— Qui a payé ladite caution ?

Ferrant de Lettenhove refusa froidement de révéler l’incognito du bienfaiteur de Geralt, il prit congé et, escorté de ses pages, se dirigea vers la sortie du tribunal. Jaskier n’attendait rien d’autre. À peine venaient-ils de quitter la place du marché et de s’engager dans une ruelle qu’il dévoila au sorceleur tout ce qu’il savait.

— Un véritable enchaînement de coïncidences malencontreuses. Et d’incidents fâcheux. Et pour ce qui est de ta caution, c’est une certaine Lytta Neyd qui l’a payée pour toi, Corail, pour ses intimes, de la couleur de son fard à lèvres. C’est une magicienne, au service de Belohun, le roitelet local. Tous se creusent la tête pour comprendre pourquoi. Parce que c’est elle, justement, et personne d’autre, qui t’a envoyé derrière les barreaux.

— Quoi ?

— Je viens de te le dire. C’est Corail qui t’a dénoncé. Pour le coup, personne n’en fut étonné, il est de notoriété publique que les magiciennes ont une dent contre toi. Et soudain, incroyable ! La magicienne paie ta rançon et te sort du cachot dans lequel on t’avait jeté par son intermédiaire. Toute la ville...

— « De notoriété publique » ? « Toute la ville » ? Qu’est-ce que tu me chantes là, Jaskier ?

— J’use de métaphores et de périphrases. Ne fais pas semblant de ne pas savoir. Tu me connais, non ? Il est clair qu’il ne s’agit pas de « toute la ville », mais uniquement de quelques personnes bien informées faisant partie des proches du cercle des gouvernants.

— Et tu ferais, toi aussi, partie de ces proches ?

— Tu as tapé dans le mille. Ferrant est mon cousin, le fils du frère de mon père. J’étais passé lui rendre visite, en tant que parent. Et j’ai entendu parler de ton histoire. J’ai aussitôt plaidé en ta faveur ; tu n’en doutes pas, j’imagine. Je me suis porté garant de ton honnêteté. J’ai parlé de Yennefer...

— Merci beaucoup.

— Épargne-moi ton sarcasme. Il fallait que je parle d’elle pour prouver à mon cousin que l’envoûteuse locale te calomniait et te noircissait par jalousie et par envie. Que toute cette accusation était fausse, que tu ne t’abaisserais jamais à des escroqueries financières. À la suite de mon intervention, Ferrant de Lettenhove, l’instigateur royal, l’exécuteur de la loi le plus haut placé, est à présent convaincu de ton innocence...

— Je n’ai pas eu ce sentiment, constata Geralt. Au contraire. J’ai eu l’impression qu’il ne me faisait pas confiance. Ni en ce qui concerne les prétendues malversations, ni sur l’affaire de la disparition de mes épées. Tu as entendu ce qu’il a dit au sujet des preuves ? Pour lui, ce sont des fétiches. La preuve de la magouille sera donc la dénonciation, et celle de la mystification du vol des épées, la signature « Garland de Ryb » dans le registre. Sans compter la façon dont il m’a déconseillé de quitter la ville...

— Tu le juges injustement, répliqua Jaskier. Je le connais mieux que toi. Le fait que je me porte garant de toi vaut pour lui bien davantage qu’une dizaine de ces fausses preuves. Et il a eu raison de te mettre en garde. Pourquoi, à ton avis, nous sommes-nous précipités lui et moi vers le corps de garde ? Pour t’éviter de faire des bêtises ! Quelqu’un, dis-tu, te met dans le pétrin, fabrique de fausses preuves ? Ne mets donc pas entre les mains de ce quelqu’un des preuves irréfutables. Et fuir en serait une.

— Tu as peut-être raison, concéda Geralt. Mais mon instinct me dicte autre chose. Je devrais prendre la poudre d’escampette avant d’être totalement cerné. D’abord l’arrestation, puis la caution, juste après les épées... Quelle sera l’étape suivante ? Sacrebleu, sans mes épées, je me sens comme... comme un escargot sans sa coquille.

— Ne te mets pas martel en tête, à mon avis. Et d’ailleurs, manque-t-il de magasins ici ? Laisse tomber tes anciennes épées et achètes-en d’autres.

— Et si on te volait ton luth, à toi ? Obtenu, si je me souviens bien, dans des circonstances assez dramatiques ? Tu ne te mettrais pas martel en tête ? Tu laisserais tomber ? Et tu irais t’en acheter un nouveau au magasin du coin ?

Instinctivement, Jaskier posa sa main sur son luth en promenant un regard effrayé autour de lui. Parmi les passants cependant, aucun n’avait l’air d’un voleur d’instruments potentiel ni ne manifestait d’intérêt malsain pour son précieux luth.

— C’est sûr, soupira-t-il. Je comprends. Tout comme mon luth, tes épées sont uniques en leur genre et irremplaçables. De plus, elles sont... Comment disais-tu ? Ensorcelées ? Elles provoquent une impuissance magique... Sacrebleu, Geralt ! C’est maintenant que tu me le dis. J’ai pourtant passé beaucoup de temps en ta compagnie, ces épées étaient à portée de ma main ! Et parfois plus proches encore ! À présent tout est clair, je comprends maintenant... Ces derniers temps, par la peste, j’avais quelques difficultés...

— Calme-toi. C’est une blague, cette histoire d’impuissance. J’ai inventé ça sur le moment, en comptant que ce bobard se propage. Que le brigand prenne peur...

— S’il prend peur, il sera prêt à noyer ces épées dans le purin, constata froidement le barde, le visage toujours un peu pâle. Et jamais tu ne les récupéreras. Remets-t’en plutôt à mon cousin Ferrant. Il est instigateur ici depuis des années, il possède toute une armée de shérifs, d’agents et de mouchards. Ils retrouveront le voleur en un clin d’œil, tu verras.

— S’il est encore là, répondit le sorceleur en grinçant des dents. Il a pu déguerpir quand j’étais au trou. Comment m’as-tu dit que s’appelait la magicienne à qui je dois mon séjour là-bas ?

— Lytta Neyd, dite Corail. Je devine ce que tu comptes faire, camarade. Mais je ne sais pas si c’est la meilleure idée. C’est une magicienne. Une magicienne et une femme en même temps, en un mot, un genre étranger, qui fonctionne selon des mécanismes et des principes incompréhensibles pour des hommes ordinaires. Ce que je vais te dire, d’ailleurs, tu le sais très bien. Parce que tu as sur le sujet une expérience très riche, n’est-ce pas ?... Qu’est-ce que c’est que ce bruit ?

Ils avaient déambulé sans but dans les rues et s’étaient retrouvés non loin d’une placette qui bruissait de manière ininterrompue de coups de marteau. Effectivement, un grand atelier de tonnellerie y était installé. Au bord même de la rue, sous un auvent, étaient entassées des cordes de douelles conditionnées. Portées par de jeunes hommes aux pieds nus, les douelles étaient acheminées sur des tables où, sur des tréteaux spéciaux, elles étaient renforcées et travaillées à l’aide de planes. Les douelles façonnées étaient dirigées ensuite vers d’autres artisans, qui, assis à califourchon, les pieds dans la sciure jusqu’aux chevilles, les parachevaient sur de longs bancs en ébène ! Les douelles terminées se retrouvaient entre les mains de tonneliers pour assemblage. Geralt observa les artisans durant quelques minutes, admirant la manière dont, sous l’action de la pression de cerceaux ingénieux et d’un treuil qui faisait tourner les vis, le tonneau prenait forme, aussitôt ceint à l’aide de cercles métalliques. Les immenses chaudrons dans lesquels on faisait tremper les tonneaux laissaient échapper de la vapeur jusque dans la rue. Une odeur de bois grillé dans le feu parvenait de la cour, du fond de l’atelier ; c’est là qu’on faisait chauffer les tonneaux avant traitement.

— Dès que je vois un tonneau, déclara Jaskier, j’ai envie d’une bière. Allons jusqu’au coin de la rue. Je connais là un charmant estaminet.

— Vas-y seul. Moi, je vais rendre visite à la magicienne. Je crois savoir de qui il s’agit, je l’ai déjà vue. Où puis-je la trouver ? Ne fais pas la moue, Jaskier. C’est elle qui est, apparemment, la source et la cause première de mes ennuis. Je ne vais pas attendre la suite des événements, je vais aller la voir directement et l’interroger. Je ne peux pas croupir ici, dans cette petite ville. Ne serait-ce que pour la simple et bonne raison que je suis plutôt raide en ce moment, pour ce qui est des deniers.

— À cela nous trouverons un remède, répliqua fièrement le troubadour. Je t’aiderai financièrement... Geralt ? Que se passe-t-il ?

— Retourne à la tonnellerie et rapporte-moi une douelle.

— Quoi ?

— Rapporte-moi une douelle. Vite.

La ruelle était barrée par trois robustes escogriffes, mal rasés, mal lavés et à la mine louche. L’un d’eux, si trapu qu’on l’aurait dit presque carré, tenait entre ses mains un gourdin gros comme un treuil à cabestan. Le deuxième, une veste en peau de mouton retournée sur le dos, tenait un couperet, et il avait une hache d’abordage derrière la ceinture ; le troisième, le teint bistre comme un navigateur, était armé d’un long couteau très impressionnant.

— Eh toi, là ! Fumier de rivien ! commença en premier le type carré. Comment te sens-tu sans tes épées dans le dos ? Comme le cul à l’air sous le vent, hein ?

Geralt n’entra pas dans la discussion. Il attendait. Il entendait Jaskier se quereller avec le tonnelier au sujet de la douelle.

— T’as plus de crocs, bâtard, reptile venimeux, poursuivait le type carré, visiblement le plus rompu des trois à l’art oratoire. Personne n’a peur d’un serpent sans crocs ! Parce que c’est tout comme un godin ou une espèce de lamproie visqueuse. Nous, une saloperie pareille, on la jette à terre et on l’écrase jusqu’à la réduire en bouillie. Pour qu’elle ose plus se pointer dans nos villes, parmi les honnêtes gens. Tu vas pas souiller nos rues de ta morve, crapule ! Frappe-le, mon brave !

— Geralt, attrape !

Le sorceleur attrapa au vol la douelle lancée par Jaskier, il fit un bond de côté pour éviter le coup de bâton, flanqua un coup sur la tête du carré, virevolta, cogna au coude le sbire en peau de mouton qui hurla et lâcha son couperet. Le sorceleur le frappa à la pliure du genou et le fit tomber, après quoi il exécuta une pirouette et abattit la douelle sur le front de l’individu. Sans attendre que le sbire s’écroule, en poursuivant son mouvement, il esquiva à nouveau le bâton du type presque carré, frappa sur les doigts qui enserraient le gourdin. Le type poussa un hurlement de douleur et lâcha son arme ; Geralt le frappa une nouvelle fois sur l’oreille, dans les côtes et sur l’autre oreille. Ensuite il lui flanqua un coup bien assené entre les jambes. Le type s’effondra, de carré il devint sphérique, il se tortilla, se ratatina, et vint toucher le sol de son front.

Le truand au teint bistre, le plus alerte et le plus rapide des trois, frétilla autour du sorceleur. Faisant adroitement passer son couteau d’une main à l’autre, il attaqua, jambes fléchies, bras en croix. Geralt évita le coup sans peine, il recula un peu, attendant que son adversaire allonge le pas. Et lorsque cela se produisit, d’une frappe énergique de sa douelle, il repoussa le couteau, d’une pirouette il contourna son agresseur et l’assomma d’une claque sur l’occiput. L’homme au couteau tomba à genoux, et le sorceleur lui assena un coup sur le nerf droit. L’homme beugla et se raidit ; à ce moment-là, le sorceleur lui envoya sa douelle juste sous l’oreille. Sur le nerf connu des carabins comme étant le plexus carotidien.

— Ouille ! lança-t-il, debout au-dessus de l’homme au couteau en train de se tortiller, de suffoquer et de s’étrangler à force de crier. Ça a dû faire mal !

Toujours agenouillé, le sbire en peau retournée sortit son couperet de sa ceinture en se demandant que faire. Geralt dissipa ses doutes en lui envoyant sa douelle sur les reins.

Des pages de la garde locale accouraient dans la ruelle, dispersant les curieux qui s’étaient rassemblés. Jaskier tentait de les apaiser, il en appelait à ses relations, expliquait fiévreusement qu’Untel avait attaqué le premier, et l’autre avait réagi en autodéfense. D’un geste, le sorceleur appela le barde.

— Veille à ce qu’on embarque ces gredins au plus vite, le somma-t-il. Use de ton influence auprès de ton cousin instigateur pour qu’il les questionne solidement. Soit ils ont trempé personnellement dans le vol de mes épées, soit ils ont été embauchés par quelqu’un. Ils savaient que je n’avais aucune arme, c’est pour cela qu’ils ont osé m’attaquer. Va rendre la douelle au tonnelier.

— J’ai été obligé de l’acheter, avoua Jaskier. Et j’ai sûrement bien fait. Tu maîtrises pas mal le bois, d’après ce que j’ai constaté. Tu devrais toujours avoir une douelle sur toi.

— Je vais rendre une petite visite à la magicienne. Dois-je l’emporter avec moi ?

— Pour la magicienne, répliqua le barde en faisant la grimace, il faudrait, à mon avis, quelque chose de plus lourd, un rancher, par exemple. Un philosophe de ma connaissance avait coutume de dire : « Quand tu vas voir une femme, n’oublie pas d’emporter avec toi... »

— Jaskier !

— Bon ! Bon ! Je vais t’expliquer comment y aller. Mais avant cela, si je puis te donner un conseil...

— Je t’écoute ?

— Va donc faire un tour aux bains. Et chez le barbier.

*« Gardez-vous des illusions, car les apparences sont trompeuses. Rarement les choses sont telles qu’elles semblent être. Et les femmes, jamais. »*

Un demi-siècle de poésie, Jaskier

# CHAPITRE 5

L’eau se mit à tournoyer et à bouillonner dans le bassin de la fontaine ; des gouttelettes ambrées jaillirent. Lytta Neyd, surnommée Corail, une magicienne, tendit le bras, scanda des formules de stabilisation. L’eau devint lisse, comme recouverte d’huile, des éclats de lumière scintillèrent à sa surface. L’image, un peu floue et obscure au début, gagna en intensité et cessa de trembler ; quoiqu’un peu déformée par le mouvement de l’eau, elle était nette et lisible. Corail se pencha un peu. Elle vit la rue du Marché-aux-Épices, l’artère principale de la ville. Un homme aux cheveux blancs était en train de traverser. La magicienne regarda l’image attentivement. Elle observait. Cherchait des indices. Des détails. Des éléments qui lui permettraient de faire une évaluation pertinente. De prévoir ce qui allait se passer.

En ce qui concernait les hommes, les vrais, Lytta avait une opinion toute faite, forgée par des années d’expérience. Elle savait reconnaître un homme, un vrai, au milieu d’un troupeau d’imitations plus ou moins réussies. Nul besoin pour elle de recourir au contact physique ; d’ailleurs, comme la plupart des magiciennes, elle considérait ce moyen de tester la virilité non seulement comme trivial, mais aussi trompeur, il ne pouvait que la fourvoyer. Une dégustation spontanée, ainsi qu’elle le déclarait après ses expériences, permettait, certes, peut-être, d’en tester la saveur, mais laissait par trop souvent un arrière-goût. Et provoquait une indigestion. Et des aigreurs. Ainsi que des vomissements aussi, parfois.

Se fiant à des prémisses en apparence futiles et insignifiantes, Lytta savait reconnaître un véritable mâle, même à distance. Un mâle véritable, la magicienne l’avait constaté à maintes reprises, se passionnait pour la pêche, mais uniquement à la mouche artificielle. Il collectionnait les petits soldats, les œuvres graphiques érotiques, et les modèles réduits de bateaux faits main, y compris en bouteille, et l’on ne manquait jamais de trouver dans sa demeure des carafes vides d’alcool le plus cher. Il savait très bien cuisiner, réalisait à merveille de vrais chefs-d’œuvre culinaires. Et puis, avouons-le, le simple fait de le voir apparaître suffisait, bien souvent, à vous donner envie.

Le sorceleur Geralt, dont la magicienne avait beaucoup entendu parler, sur qui elle avait rassemblé nombre d’informations, et qu’elle était justement en train d’observer dans l’eau du bassin, ne remplissait, apparemment, qu’une seule des conditions énumérées précédemment.

— Mosaïque !

— Je suis là, maîtresse.

— Nous allons avoir un invité. Veille à ce que tout soit prêt, et à la hauteur. Mais d’abord, apporte-moi ma robe.

— La rose-thé ? Ou l’eau de mer ?

— La blanche. Lui porte du noir, nous allons lui offrir un yin yang. Et pour mes souliers, quelque chose qui soit assorti ; choisis une paire avec des talons aiguilles surtout, de quatre pouces au moins. Je ne peux permettre qu’il me regarde de trop haut.

— Maîtresse... La robe blanche...

— Eh bien ?

— Elle est si...

— Modeste ? Sans falbalas ni fanfreluches ? Voyons, Mosaïque, voyons ! Tu n’apprendras donc jamais ?

\* \* \*

Un escogriffe pansu et trapu, au nez cassé et aux yeux de petits cochons, accueillit Geralt sans mot dire. Il le toisa des pieds à la tête, et une fois encore de la tête aux pieds. Après quoi, il s’écarta, lui faisant signe qu’il pouvait passer.

Dans l’entrée l’attendait une jeune fille aux cheveux lissés, plaqués, même. Sans un mot, d’un simple geste, elle l’invita à l’intérieur.

Il entra et se retrouva dans un patio fleuri. Au milieu était installée une fontaine d’eau aspergeante, ornée d’une statuette en marbre : une jeune fille nue en train de danser, une petite fille, plutôt, si l’on s’en référait à ses attributs sexuels secondaires à peine développés. Sculptée par le ciseau d’un maître, la statuette attirait l’attention par un autre détail encore : elle n’était reliée au socle que par un seul point : le gros orteil. Il est impossible que cette construction tienne debout sans le concours de la magie, estima le sorceleur.

— Geralt de Riv. Bonjour. Et bienvenue.

Lytta Neyd présentait des traits trop anguleux pour que sa beauté puisse être qualifiée de classique. Le fard à joues pêche chaude qui effleurait délicatement ses pommettes atténuait cette angulosité, mais sans la masquer totalement. Quant à ses lèvres, soulignées d’un rouge corail, elles étaient d’une forme parfaite, trop parfaite même. Mais ce n’était pas là l’essentiel.

Lytta Neyd était rousse. D’un roux classique et naturel. Le pourpre roussâtre, fondant, de ses cheveux rappelait la fourrure estivale d’un renard. Si l’on plaçait un renard roux qu’on aurait attrapé à côté de Lytta Neyd, leur coloration, Geralt en était absolument persuadé, se révélerait identique et impossible à distinguer. Et lorsque la magicienne fit bouger sa tête, le pourpre scintilla d’accents jaunâtres, plus clairs, exactement comme sur la robe d’un renard. D’ordinaire, ce type de pigmentation était accompagné de taches de rousseur. De très nombreuses taches de rousseur. Dans le cas de Lytta Neyd toutefois, on n’aurait pu le certifier.

Geralt ressentit une angoisse soudaine, oubliée et assoupie, mais qui venait de s’éveiller quelque part au fond de lui. Il ressentait une attirance naturelle, étrange et difficile à expliquer, pour les rousses ; à plusieurs reprises déjà, cette pigmentation particulière du système pileux l’avait poussé à commettre des bêtises. Il convenait en conséquence que le sorceleur se tînt sur ses gardes, et il se l’imposa fermement. La tâche, du reste, lui était simplifiée. Un an venait de s’écouler justement depuis que l’envie de commettre ce genre de bêtises lui était passée.

Érotiquement excitant, le roux n’était pas l’unique attrait de la magicienne. Sa robe, d’un blanc immaculé, était modeste et sans effet aucun ; cela n’était pas sans intention, une intention judicieuse et préméditée, sans aucun doute. La simplicité du vêtement ne dissipait pas l’attention du public, mais la concentrait sur la séduisante silhouette. Et le profond décolleté. En bref, Lytta Neyd aurait pu poser efficacement pour une illustration du Bon Livre du prophète Lebioda, celle du chapitre intitulé « Le désir de la chair ».

Pour être plus bref encore, Lytta Neyd était ce genre de femme avec laquelle seul un parfait idiot souhaiterait se lier davantage que quarante-huit heures. En général, curieusement, se pressaient en pagaille autour de ces femmes des hommes en quête d’une liaison tout à fait durable.

Elle sentait le freesia et l’abricot.

Geralt s’inclina, après quoi il feignit d’être davantage captivé par la statuette de la fontaine que par le décolleté et la silhouette de la magicienne.

— Je t’en prie, l’invita Lytta en désignant la table au plateau de malachite et les deux fauteuils en osier.

Elle attendit qu’il fût assis ; en prenant place elle-même, elle fit admirer son joli mollet et ses bottines en peau de salamandre. Le sorceleur feignit d’avoir toute son attention absorbée par les carafes et la coupe remplie de fruits.

— Du vin ? C’est du Nuragus de Toussaint, plus intéressant selon moi que l’Est Est, à la réputation très surfaite. J’ai aussi du Côte-de-Blessure, si tu as une préférence pour le rouge. Sers-nous, Mosaïque.

— Merci. (Il prit la coupe des mains de la fille aux cheveux plaqués, lui sourit.) Mosaïque. Joli nom.

Il perçut l’effroi dans ses yeux.

Lytta Neyd posa sa coupe sur la table. Avec un bruit sec, censé concentrer l’attention de son invité.

— Qu’est-ce qui peut bien amener le célèbre Geralt de Riv dans ma modeste demeure ? commença-t-elle en agitant sa tête et ses boucles rousses. Je meurs de curiosité.

— Tu as payé ma garantie, dit-il sur un ton glacial à dessein, ma caution, je veux dire. Grâce à ta générosité, je suis sorti du cachot. Où je m’étais justement retrouvé grâce à toi également. N’est-ce pas la vérité ? C’est bien à toi que je dois d’avoir passé une semaine en cellule ?

— Quatre jours.

— Quatre jours et quatre nuits. J’aimerais, si cela est possible, connaître les raisons qui t’ont guidée. Les deux.

— Les deux ? (Elle souleva ses sourcils et sa coupe.) Il n’y en a qu’une seule. Et toujours la même.

— Ah bon ! (Geralt feignait de consacrer toute son attention sur Mosaïque, qui s’affairait de l’autre côté du patio.) Ainsi, pour la même raison que tu m’as dénoncé et envoyé au cachot, tu m’en as fait sortir ensuite ?

— Bravo !

— Je pose donc la question : pourquoi ?

— Pour te prouver que c’est en mon pouvoir.

Il but une gorgée de vin. Délicieux, ma foi.

— Tu m’as prouvé que c’était en ton pouvoir, dit-il en hochant la tête. En principe, tu aurais pu simplement m’en faire part, ne serait-ce qu’en me croisant dans la rue. Je t’aurais crue. Tu as préféré un autre moyen, plus concluant. Je te pose donc la question : et ensuite ?

— Je m’interroge moi-même, répondit-elle en lui lançant un regard carnassier par-dessous ses cils. Mais laissons les choses suivre leur cours. Disons pour l’instant que j’agis au nom et pour le compte de quelques confrères. Des magiciens qui ont quelques projets pour toi. Lesdits magiciens, qui n’ignorent pas mes talents en matière de diplomatie, ont reconnu que j’étais la personne appropriée pour te faire part de ces projets. C’est tout ce que je peux te révéler pour le moment.

— C’est bien peu.

— Tu as raison. Mais pour l’instant, je n’en sais guère plus moi-même, à ma grande honte ; je ne m’attendais pas à ce que tu surgisses si vite, je ne pensais pas que tu découvrirais aussi rapidement qui avait payé ta caution. Cela devait rester confidentiel, comme on me l’avait assuré. Lorsque j’en saurai davantage, je t’en révélerai davantage. Sois patient.

— Et l’affaire de mes épées ? C’est un élément du jeu ? De ces projets secrets des magiciens ? Une preuve supplémentaire que c’est en ton pouvoir ?

— Je ne sais rien en ce qui concerne tes épées, quoi que cela puisse signifier, quoi que cela puisse impliquer.

Il ne la crut pas totalement. Mais ne creusa pas le sujet.

— Ces derniers temps, fit-il remarquer, tes confrères magiciens manifestent à qui mieux mieux leur antipathie et leur animosité à mon égard. Ils font des pieds et des mains pour me chercher des noises et me compliquer la vie. Je peux être sûr de trouver, dans chaque mésaventure que je rencontre, la trace de leur implication. Un enchaînement de coïncidences malencontreuses. Ils me jettent en prison, puis me libèrent, m’informent ensuite qu’ils ont des projets pour moi. Qu’est-ce que tes confrères vont inventer encore ? Je ne me risquerais pas à faire des conjectures. Et toi tu me demandes, de manière hautement diplomatique, j’en conviens, d’être patient. Je n’ai pas le choix, de toute façon, je suis bien obligé d’attendre que l’affaire soulevée par ta dénonciation soit examinée au tribunal.

— Mais pour l’heure, répliqua en souriant la magicienne, tu peux profiter pleinement de ta liberté et te réjouir de ses bienfaits. Tu répondras devant le juge en homme libre. Si tant est que l’affaire arrive jusque devant le tribunal, ce qui est loin d’être certain. Et même si c’est le cas, tu n’as aucune raison de t’en faire, crois-moi. Tu peux avoir confiance.

— Je crains que cela risque d’être difficile, rétorqua le sorceleur en lui rendant son sourire. Les agissements de tes confrères ont fortement ébranlé ma foi, ces derniers temps. Mais je vais faire un effort. Et maintenant, je vais m’en aller. Et attendre patiemment, avec confiance. Je te salue.

— Un instant encore. Ne pars pas déjà. Mosaïque, du vin.

La magicienne changea de position dans son fauteuil. Le sorceleur feignait toujours obstinément de ne pas voir ses genoux ni ses cuisses qui se profilaient par la fente de sa robe.

— Soit ! dit-elle après quelques secondes, inutile de tourner autour du pot. Les sorceleurs n’ont jamais eu la cote dans notre milieu, mais il nous suffisait de vous ignorer. C’est ce qui s’est passé jusqu’à un certain temps.

— Jusqu’à ce que j’aie une liaison avec Yennefer, conclut-il pour mettre fin aux tergiversations.

— Absolument pas, tu te trompes, répliqua-t-elle en le fixant de ses yeux couleur de jade. Doublement, d’ailleurs. Primo, ce n’est pas toi qui as eu une liaison avec Yennefer, mais elle avec toi. Secundo, cette liaison ne bouleversa pas grand monde, bien des extravagances ont déjà été constatées parmi nous. Le tournant fut marqué par votre séparation. Quand donc est-ce arrivé ? Voici un an de cela ? Ah, donc, comme le temps passe vite...

Elle fit une pause, à dessein, espérant une réaction de sa part.

Lorsqu’il fut clair que celle-ci ne viendrait pas, elle reprit :

— Il y a un an exactement, une partie de notre cercle — peu nombreuse, mais influente — daigna alors te remarquer. Ce qui s’était passé exactement entre vous n’était pas évident pour tout le monde. Certains jugèrent que Yennefer, revenant à la raison, avait rompu avec toi et t’avait mis dehors. D’autres se risquèrent à supposer que c’était toi qui, commençant à y voir clair, avais plaqué Yennefer et mis les voiles. Finalement, comme je l’ai mentionné, tu es devenu un sujet d’intérêt. Et d’antipathie parallèlement, comme tu l’as parfaitement compris. Bah ! Certains, même, voulaient te punir d’une manière ou d’une autre. Heureusement pour toi, la majorité a reconnu que cela n’en valait pas la peine.

— Et toi ? À quelle partie du cercle appartenais-tu ?

Lytta fit la moue de ses lèvres corail.

— À celle que ton aventure amoureuse ne faisait qu’amuser, figure-toi, rire, même. Elle me fournissait parfois l’occasion de jouer, d’ailleurs. À titre personnel, je te dois un afflux considérable de capitaux, sorceleur. Nous faisions des paris, pour savoir combien de temps tu résisterais avec Yennefer ; les montants étaient élevés. J’ai visé le plus juste, comme il se révéla, et j’ai remporté la cagnotte.

— Il est préférable que je m’en aille, dans ce cas. Je n’aurais pas dû te rendre visite, nous ne devrions pas être vus ensemble. Les gens seraient prêts à croire que nous avons tout manigancé.

— Cela t’importe-t-il, ce que les gens sont prêts à croire ?

— Pas vraiment. Et ton gain me réjouit. Je pensais te rembourser les cinq cents couronnes de la caution. Mais puisque tu as remporté la cagnotte, je ne ressens plus cette obligation. Nous sommes quittes.

— J’espère que le remboursement auquel tu fais allusion ne trahit pas ton intention de filer en douce et de décamper ? (Un éclat mauvais apparut dans les yeux verts de Lytta Neyd.) Sans attendre le procès ? Non, non, telles ne sont pas tes intentions, c’est impossible. Tu le sais, n’est-ce pas ?

— Ne te sens pas obligée de me prouver que c’est en ton pouvoir.

— Je préférerais ne pas l’être, je te le dis la main sur le cœur.

Elle posa sa main sur son décolleté, dans l’intention évidente d’y attirer son regard. Geralt feignit de ne rien remarquer, laissant de nouveau aller son regard vers Mosaïque. Lytta se racla la gorge.

— Par ailleurs, pour ce qui est d’être quittes — je veux parler des gains du pari —, dit-elle, tu as raison effectivement, tu as droit à ta part. Je ne me risquerais pas à te proposer de l’argent... mais que dirais-tu d’un crédit illimité au Natura Rerum ? Pour la durée de ton séjour ici ? Par ma faute, ta précédente visite à l’hostellerie s’est terminée avant même de commencer, donc maintenant...

— Non, merci. J’apprécie ton geste et tes intentions ; mais non, merci.

— Tu es sûr ? Oui, tu l’es sans aucun doute. J’ai évoqué inutilement ton arrestation. Tu m’as provoquée. Et tu m’as trompée. Tes yeux, ces étranges yeux de mutant, si sincères en apparence, ne cessent de bouger. Ils sont trompeurs. Tu n’es pas sincère, oh non ! Je sais, je sais, dans la bouche d’une magicienne, il s’agit d’un compliment. C’est ce que tu voulais dire, n’est-ce pas ?

— Bravo !

— Et pourrais-tu te montrer sincère ? Si je l’exigeais ?

— Si tu me le demandais.

— Ah ! Qu’il en soit ainsi. Et donc, je te le demande. Pourquoi justement Yennefer ? Pourquoi elle et personne d’autre ? Tu pourrais le définir ? L’exprimer ?

— S’il s’agit d’un nouveau pari...

— Non, ça ne l’est pas. Pourquoi justement Yennefer de Vengerberg ?

Mosaïque surgit telle une ombre. Avec une nouvelle carafe. Et des petits biscuits. Geralt la regarda dans les yeux. Elle détourna la tête aussitôt.

— Pourquoi Yennefer ? répéta-t-il en observant Mosaïque. Pourquoi justement elle ? Je te répondrai sincèrement, je ne le sais pas moi-même. Il y a des femmes comme ça... Un seul regard suffit...

Mosaïque ouvrit les lèvres, elle remua la tête délicatement. Pour dire non. Avec effroi. Elle savait. Et le suppliait d’arrêter. Mais il avait déjà poussé le jeu trop loin.

— Il y a des femmes qui attirent, reprit-il, laissant ses yeux se promener sur la silhouette de la jeune fille. Comme un aimant. Des femmes dont on ne peut détourner le regard...

— Laisse-nous, Mosaïque. (On perçut dans la voix de la magicienne le grincement d’un bloc de glace venant heurter le fer.) Quant à toi, Geralt de Riv, je te remercie. Pour ta visite. Pour ta patience. Et ta sincérité.

*« Une épée de sorceleur (fig. 40) se distingue en cela qu’elle est comme un composé des autres épées, la cinquième essence de ce qui fait le meilleur des autres armes. Son acier remarquable et la façon de le forger, propre aux fonderies et aux forges naines, donnent au fer sa légèreté, ainsi que sa souplesse extraordinaire. Une épée sorcelienne est également affûtée à la méthode naine — une méthode, ajoutons-le, secrète, et qui le demeurera pour des siècles, car les nains montagnards sont extrêmement jaloux de leurs secrets. Envoyez en l’air une épée affûtée par des nains, et celle-ci parviendra à couper en deux un tissu de soie. Avec leurs glaives, les sorceleurs, nous le savons d’après les récits de témoins oculaires, étaient parfaitement capables d’assurer de tels numéros. »*

Traité sur l’arme blanche, Pandolfo Forteguerra

# CHAPITRE 6

Le bref orage matinal et la pluie avaient momentanément rafraîchi l’atmosphère, et puis, portée depuis Palmyre par la brise, l’odeur du fretin, de la graisse brûlée et du poisson pourri redevint insupportable.

Geralt passa la nuit chez Jaskier. La petite pièce occupée par le barde était, comment dire... chaleureuse. Au sens propre : pour atteindre le lit, il fallait quasiment embrasser le mur. Par chance, c’était un lit à deux places, et on y dormait plutôt bien, quoiqu’il grinçât affreusement, et la paillasse avait été sacrément durcie par les marchands de passage, amateurs notoires du sexe extra-conjugal.

Cette nuit-là, allez savoir pourquoi, Geralt rêva de Lytta Neyd.

Pour le petit déjeuner, ils se rendirent aux halles toutes proches, où l’on servait de petites sardines sensationnelles ; le barde avait eu le temps de se renseigner. C’est Jaskier qui régalait. Cela ne dérangeait pas Geralt. Finalement, le contraire s’était produit bien souvent, les jours où Jaskier, complètement fauché, avait profité des largesses du sorceleur.

Ils s’assirent donc à une table grossièrement rabotée et attaquèrent les petites sardines croustillantes qu’on leur avait apportées sur une assiette en bois grande comme une roue de brouette. Jaskier — Geralt l’avait remarqué — jetait régulièrement des coups d’œil apeurés autour de lui. Et se figeait aussitôt qu’un passant semblait les dévisager avec un peu trop d’insistance.

— Je crois quand même que tu devrais te procurer une arme, marmonna enfin le poète, n’importe laquelle. Et la porter à la vue de tous. Il serait bon de tirer une leçon de la bagarre d’hier, ne songes-tu pas ? Tiens, regarde, tu vois les boucliers et les cottes de mailles qui sont exposés là-bas ? C’est une armurerie. Sans doute y vendent-ils aussi des épées.

— Les armes sont interdites dans cette ville. (Geralt termina de ronger une arête, et il recracha une nageoire.) Elles sont confisquées aux nouveaux venus. On dirait bien que seuls les bandits ont le droit de se promener armés.

— Oui, et c’est ce qu’ils font. (D’un signe de tête, le barde désigna un escogriffe qui passait, une hache d’armes à son bras.) Mais à Kerrack, c’est Ferrant de Lettenhove qui édite les interdictions, veille à leur respect et condamne les transgressions, et il est, comme tu le sais, mon cousin germain. Étant donné que le népotisme est un droit naturel sacré, nous pouvons tous deux nous contreficher des lois locales. Nous sommes autorisés, je l’affirme par la présente, à posséder et à porter des armes. Nous allons terminer notre petit déjeuner et nous irons t’en acheter une.

— Patronne ! Ils sont excellents ces poissons ! Merci de nous en faire cuire encore une dizaine !

— Je mange ces sardines (Geralt jeta la grande arête qu’il venait de terminer de ronger), et je constate que la perte de mes épées n’est rien d’autre qu’une punition pour ma gourmandise et mon snobisme. Pour mon envie de luxe. J’ai trouvé un travail dans les environs, et l’idée m’est venue de passer à Kerack pour m’offrir un festin au Natura Rerum, une hostellerie renommée dans le monde entier. Alors que j’aurais pu aller n’importe où manger des tripes, du chou aux petits pois ou une soupe de poisson...

— Soit dit par parenthèse, dit Jaskier en se léchant les doigts, le Natura Rerum, même si sa cuisine est digne d’être connue, n’est qu’une taverne parmi d’autres. Je connais des endroits où l’on sert des plats tout aussi bons, voire meilleurs. Ne serait-ce qu’au Safran et Poivre, à Gors Velen, ou bien chez Hen Cerbin à Novigrad, qui possède sa propre brasserie. À La Sonatine, par exemple, à Cidaris, pas très loin d’ici, on trouve les meilleurs fruits de mer de toute la côte. Le Rivoli, à Maribor, et son coq de bruyère à la Brokilone, bien lardé ; miam ! miam ! Le Blason, à Alderberg, et leur célèbre râble de lapin aux morilles à la roi Videmont. Le Hofmeier, à Hirundum ! Ah ! Passer là-bas en automne, après Saovine, pour se régaler d’une oie rôtie dans une sauce aux poires... Ou bien Les Deux Loches, à quelques miles d’Ard Carraigh, une auberge ordinaire à une enfourchure, mais où ils te servent les meilleurs jambonneaux que j’aie jamais mangés de ma vie... Tiens ! Regarde qui vient nous voir ! Quand on parle du loup ! Salut ! Ferrant... c’est-à-dire, humm... monsieur l’instigateur...

D’un geste, Ferrant ordonna à ses soldats de rester dans la rue et il se dirigea seul vers eux.

— Julian. Monsieur de Riv. J’apporte des informations.

— Je ne cache pas, rétorqua Geralt, que je commençais à m’impatienter. Que donnent les aveux des criminels ? Ceux qui m’ont attaqué hier, profitant du fait que j’étais désarmé ? Ils l’ont clamé haut et fort. C’est bien la preuve qu’ils ont trempé dans le vol de mes épées.

— Les preuves manquent, hélas ! répondit l’instigateur en haussant les épaules. Les trois prisonniers font partie de la lie de la société, et ils ne sont pas très futés. Ils t’ont agressé, encouragés, c’est exact, par le fait que tu te trouvais désarmé. La rumeur du vol s’est répandue incroyablement vite, le mérite en revient aux dames du corps de garde. Il s’est trouvé des amateurs aussitôt... Ce qui n’a rien d’étonnant, du reste. Tu ne fais pas partie de ceux que l’on apprécie particulièrement... Et tu ne fais rien pour t’attirer la sympathie et la popularité. Durant ta détention, tu en es venu à te bagarrer avec tes codétenus...

— Certes, dit le sorceleur en hochant la tête, tout cela est ma faute. Les types d’hier aussi ont été blessés ? Ils n’ont pas demandé de dédommagements ?

Jaskier commença à rire, mais s’interrompit aussitôt.

— Les témoins de la bagarre d’hier, poursuivit âprement Ferrant de Lettenhove, ont déclaré que les trois hommes avaient été frappés avec une douelle de tonnelier. Qu’ils avaient été frappés de manière particulièrement coriace. Si coriace que l’un d’eux s’est souillé.

— L’émotion, sans doute.

— Alors même qu’ils étaient hors de combat et ne présentaient plus de danger, on a continué à les battre. (L’expression du visage de l’instigateur n’avait pas changé.) Ce qui signifie que les limites de la légitime défense ont été franchies.

— Je n’ai pas peur. J’ai une bonne avocate.

— Une sardine, peut-être ? proposa Jaskier, rompant le silence pesant.

— Je t’informe qu’une enquête est en cours, annonça enfin l’instigateur. Les hommes que l’on a arrêtés hier ne sont pas impliqués dans le vol de tes épées. Plusieurs personnes qui auraient pu prendre part au délit ont été interrogées, mais nous n’avons trouvé aucune preuve. Aucune piste n’a pu nous être indiquée par nos informateurs. On sait pourtant... et c’est là l’objet principal de ma venue... que dans le milieu local la rumeur du vol de tes épées a suscité de l’émoi. Se sont même présentés, paraît-il, des hommes de passage, avides de se mesurer à un sorceleur, surtout non armé. Je te recommande donc d’être vigilant. Je ne peux exclure d’autres incidents. Je ne suis pas certain non plus, Julian, que dans cette situation, la compagnie de M. de Riv...

— Je me suis retrouvé dans des situations bien plus dangereuses en compagnie de Geralt, l’interrompit violemment Jaskier, la bande de voyous du coin n’est rien du tout en comparaison. Si tu le juges nécessaire, cousin, octroie-nous une escorte armée. Elle servira d’intimidation. Parce que lorsque nous flanquerons une nouvelle rossée à ces vermines, Geralt et moi, elles iront se plaindre ensuite du franchissement des limites de la légitime défense.

— S’il s’agit effectivement de vermines, dit Geralt, et non pas d’hommes de main appointés, embauchés par quelqu’un. L’enquête se déroule-t-elle aussi sous cet angle ?

— Toutes les éventualités sont prises en compte, l’interrompit Ferrant de Lettenhove. L’enquête se poursuit. Je vous octroierai une escorte.

— Tu nous en vois ravis.

— Au revoir. Je vous souhaite bonne chance.

Des mouettes s’égosillaient au-dessus des toits.

\* \* \*

Il aurait parfaitement pu se passer de la visite chez l’armurier, ainsi qu’il le constata. Il avait suffi à Geralt d’un seul coup d’œil sur le choix des épées qu’il offrait. Lorsque, ensuite, il eut connaissance de leur prix, sans un mot et avec un haussement d’épaules, il quitta le magasin.

Jaskier l’avait rejoint dans la rue.

— Je pensais que nous nous étions compris. Tu devais acheter n’importe quoi, du moment que tu n’aies pas l’air d’être désarmé.

— Je ne vais pas dilapider de l’argent, même si c’est le tien, pour n’importe quoi. C’était de la camelote, Jaskier. Une épée grossière produite en masse. Et de jolies petites épées de parade, qui conviendraient à un bal masqué, si tu voulais te déguiser en escrimeur. Et les prix proposés sont à se rouler par terre de rire.

— Trouvons une autre boutique ! Ou bien un atelier !

— Ce sera partout pareil. On trouve trop d’armes sans intérêt et à bas prix qui ne sont bonnes qu’à une seule vraie bagarre ; et qui ne serviront plus au vainqueur, car une arme ramassée sur le champ de combat ne vaut plus rien. Et on écoule des babioles brillantes avec lesquelles paradent les élégants. Et que tu ne pourrais même pas utiliser pour couper du saucisson. Du pâté, éventuellement.

— Comme toujours tu exagères !

— Dans ta bouche, c’est un compliment.

— Involontaire ! Alors, dis-moi donc où trouver une bonne épée ? Qui ne soit pas moins bonne que celles qui t’ont été volées ? Meilleure, même ?

— Bien sûr, il existe des maîtres dans le métier de forgeurs d’épée. Il se pourrait qu’on découvre une lame correcte dans leur entrepôt. Mais moi, il faut que j’aie une épée adaptée à ma main. Qui soit forgée et réalisée sur commande. Cela prend des mois, parfois même une année entière. Je ne dispose pas d’autant de temps.

— Mais il faut quand même que tu t’achètes une épée quelconque, constata le barde, lucide. Et ce de manière urgente, à mon avis. Que nous reste-t-il ? Quelle solution te reste-t-il ? Peut-être...

Il baissa la voix, regarda autour de lui.

— Peut-être... Peut-être Kaer Morhen. Là-bas, à coup sûr...

— Oui, à coup sûr, l’interrompit Geralt en serrant les mâchoires. Et comment donc ! Là-bas il y a toujours assez de lames, un choix complet, y compris en argent. Mais c’est loin, et il n’y a pas un seul jour sans orage ni averse. Les eaux des rivières ont monté, les routes sont détrempées. Le trajet me prendrait un mois. Par ailleurs...

Il cogna rageusement dans une corbeille trouée que quelqu’un venait de jeter.

— Je me suis fait voler, Jaskier, tromper et voler comme le dernier des pigeons. Vesemir n’hésiterait pas à se railler de moi sans pitié ; mes camarades, s’ils se trouvaient à la Forteresse, auraient bien du plaisir et se paieraient ma tête pendant des années. Non, par la peste, il n’en est pas question. Je dois me débrouiller autrement. Et seul.

Ils entendirent des flûtes et des tambourins. Ils débouchèrent sur une placette où se tenait le marché aux légumes ; un groupe de goliards y donnait une représentation. Leur répertoire était celui d’une matinée, c’est-à-dire juste stupide et absolument pas drôle. Jaskier se faufila jusqu’aux étals, où, avec une compétence digne d’admiration, mais surprenante chez un poète, il commença aussitôt l’évaluation et la dégustation des cornichons, betteraves et pommes exhibés sur les comptoirs, entamant chaque fois des discussions et des flirts avec les marchandes.

— Du chou mariné ! annonça-t-il en allant puiser un peu dudit chou dans un tonneau à l’aide de pinces en bois. Goûte, Geralt. Délicieux, pas vrai ? Du chou pareil, c’est une chose savoureuse et salvatrice. C’est, par ailleurs, un parfait antidépresseur.

— Vraiment ?

— Tu t’enfiles un pot de chou mariné, arrosé d’un pot de lait caillé... et très vite ta dépression deviendra le moindre de tes soucis. Ta dépression, tu l’oublies. Parfois pour longtemps. Qui observes-tu ainsi ? C’est qui, cette fille ?

— Une fille que je connais. Attends-moi ici. Je vais échanger quelques mots avec elle et je reviens.

Il s’agissait de Mosaïque, dont Geralt avait fait la connaissance chez Lytta Neyd. L’apprentie timide, aux cheveux très plaqués, de la magicienne. Vêtue d’une robe couleur palissandre, modeste, bien qu’élégante. Et chaussée de cothurnes de liège dans lesquels elle se déplaçait tout à fait gracieusement, considérant les déchets glissants des légumes qui inondaient le pavé inégal.

Il s’approcha d’elle, la surprenant près des tomates, dont elle déposait quelques pièces dans un panier accroché par l’anse à son coude.

— Bonjour.

À sa vue, elle pâlit légèrement, alors qu’elle était déjà très pâle de peau. Et s’il n’y avait eu l’étal, elle aurait reculé d’un pas ou deux. Elle fit un mouvement comme pour cacher son panier derrière le dos. Non, pas le panier. Son bras. Elle cachait son avant-bras et sa main, soigneusement enveloppés d’un foulard en soie. Il avait capté le signal, mais une impulsion inexpliquée lui commandait d’agir. Il saisit la main de la jeune fille.

— Laisse, murmura-t-elle en tentant de se dégager.

— Montre-moi. J’insiste.

— Pas ici...

Elle le laissa l’accompagner à l’extérieur du marché, jusqu’à un endroit où ils pouvaient être un peu seuls. Il déroula le foulard. Et, ne pouvant s’en empêcher, il poussa un juron. Un très long et très vilain juron.

La main gauche de la jeune fille était à l’envers. Retournée au niveau du poignet. Le pouce pointait vers la gauche, le dessus de la main était dirigé vers le bas, et la paume vers le haut. La ligne de vie, constata-t-il machinalement, était longue et régulière. Celle du cœur nette, mais saccadée, discontinue.

— Qui t’a fait ça ? C’est elle ?

— C’est toi.

— Quoi ?

— C’est toi. (Elle secoua sa main pour se dégager.) Tu t’es servi de moi pour te moquer d’elle. Elle ne laisse pas passer ce genre de choses.

— Je ne pouvais pas...

— Prévoir ? dit-elle en le regardant dans les yeux.

Il l’avait mal jugée, elle n’était ni timide, ni effrayée.

— Tu pouvais le prévoir, et tu aurais dû. Mais tu as préféré jouer avec le feu. Cela valait le coup au moins ? En as-tu tiré de la satisfaction, t’es-tu senti mieux ? As-tu trouvé de quoi te vanter devant tes collègues à l’auberge ?

Il ne répondit pas. Il ne trouvait pas les mots. Mais soudain, à sa grande surprise, Mosaïque lui sourit.

— Je ne t’en veux pas, dit-elle sans gêne. Moi-même j’ai été amusée par ton jeu ; si je n’avais pas eu aussi peur, j’aurais ri. Rends-moi mon panier, je suis pressée. J’ai encore des courses à faire. Et j’ai rendez-vous chez l’alchimiste...

— Attends. On ne peut pas te laisser dans cet état.

— Je t’en prie. (La voix de Mosaïque s’était légèrement altérée.) Ne t’en mêle pas. Tu ne ferais qu’empirer les choses...

» Je m’en suis tirée à bon compte de toute façon, ajouta-t-elle au bout d’un instant. Elle m’a traitée gentiment.

— Gentiment ?

— Elle aurait pu me retourner les deux mains. Elle aurait pu me retourner le pied, le talon devant, elle aurait pu m’inverser les deux pieds, mettre le gauche à la place du droit et vice versa ; je l’ai déjà vu faire sur quelqu’un.

— Est-ce que... ?

— C’était douloureux ? Pas longtemps. Parce que j’ai perdu connaissance presque aussitôt. Qu’est-ce que tu as à me regarder ? C’est ce qui s’est passé. J’espère que ce sera la même chose quand elle me remettra la main en place. D’ici quelques jours, quand elle aura savouré sa vengeance.

— Je vais la voir. Immédiatement.

— Mauvaise idée. Tu ne peux pas...

Il l’interrompit d’un geste vif. Il entendit la foule frémir, il la vit se disperser. Les clercs vagants avaient cessé de jouer. Geralt aperçut Jaskier qui, de loin, lui faisait de grands gestes désespérés.

— Eh toi ! Engeance de sorceleur ! Je te convoque en duel ! Nous allons nous battre !

— Ma parole ! Écarte-toi, Mosaïque.

Un individu, trapu et de petite taille, portant un masque de cuir et une armure en cuir bouilli — de la peau de bœuf renforcée —, sortit de la foule. L’individu agita le trident qu’il avait à la main droite ; d’un geste brusque de la main gauche, il déploya en l’air un filet de pêche, l’agitant plusieurs fois.

— Je suis Tonton Zroga, surnommé le Rétiaire ! Je t’appelle au combat, sorc...

Geralt leva le bras et le frappa du Signe d’Aard, y mettant autant d’énergie qu’il le pouvait. La foule hurla. Tonton Zroga, surnommé le Rétiaire, s’envola en gesticulant, pris dans son propre filet, balaya au passage un étal de craquelins, et retomba lourdement sur le sol ; avec un tintement puissant, sa tête vint heurter une statuette en fonte d’un gnome accroupi, installée, allez savoir pourquoi, devant un magasin proposant de la passementerie. Les goliards accueillirent son vol plané avec des bravos sonores. Le Rétiaire restait allongé, il était vivant, même si les signes de vie qu’il donnait étaient plutôt faibles. Sans se presser, Geralt s’approcha et lui donna un coup de pied bien senti dans la région du foie. Quelqu’un le saisit par la manche. C’était Mosaïque.

— Non. Je t’en prie. S’il te plaît, non ! On ne peut pas.

Geralt aurait bien donné encore quelques coups de pied à l’homme au filet ; il savait parfaitement ce que l’on pouvait ou pas, et ce qu’il fallait. Et il n’avait pas coutume de prêter l’oreille à quiconque dans ce genre d’affaires. Surtout pas à ceux qui n’avaient jamais reçu de coups de pied.

— Je t’en prie, répéta Mosaïque. Ne t’acharne pas sur lui. À cause de moi. À cause d’elle. Et parce que tu t’es perdu toi-même.

Il obéit. Il la prit par le bras. La regarda dans les yeux.

— Je vais voir ta maîtresse, l’informa-t-il sèchement.

— Ce n’est pas bien, dit-elle en secouant la tête. Il y aura des conséquences.

— Pour toi ?

— Non. Pas pour moi.

« Wild nights ! Wild nights !

Were I with thee,

Wild nights should be

Our luxury ! »

Emily Dickinson

« So daily I renew my idle duty

I touch her here and there — I know my place

I kiss her open mouth and I praise her beauty

And people call me traitor to my face »

Leonard Cohen

# CHAPITRE 7

La hanche de la magicienne était ornée d’un superbe tatouage, un poisson aux zébrures bigarrées, foisonnant de détails incroyables.

Nil admirari, songea le sorceleur. Nil admirari.

\* \* \*

— Je n’en crois pas mes yeux ! s’exclama Lytta Neyd.

Les choses furent ce qu’elles furent, il était le seul responsable de ce qui s’était passé. Alors qu’il se rendait chez la magicienne, sur le chemin de la villa il passa devant un jardin et ne résista pas à la tentation d’arracher un freesia dans un parterre. Il se souvenait de l’odeur dominante de son parfum.

— Je n’en crois pas mes yeux, répéta Lytta Neyd, debout à sa porte.

Elle l’avait accueilli en personne ; le portier trapu n’était pas là. Peut-être était-ce son jour de congé.

— Je devine que tu es venu me gronder pour la main de Mosaïque. Et tu m’as apporté une fleur. Un freesia blanc. Entre, avant que ça ne fasse toute une histoire et que la ville ne se mette à gronder de rumeurs. Un homme sur le seuil de ma maison, une fleur à la main ! Les plus anciens ne se souviennent pas d’une chose pareille.

Elle portait une innocente robe noire, association de soie et de mousseline, toute fine, qui ondoyait à chaque mouvement d’air. Le sorceleur ne bougeait pas, il était en admiration, son freesia dans sa main tendue ; il voulait sourire, mais n’y parvenait vraiment pas. Nil admirari. Il se répéta en pensée cette sentence qu’il avait retenue de l’université d’Oxenfurt ; elle figurait sur le fronton décorant l’entrée de la faculté de philosophie. Il l’avait eue à l’esprit tout le long du trajet qui le menait à la villa de Lytta.

— Ne crie pas sur moi, dit-elle en prenant le freesia d’entre ses doigts. Je réparerai la main de la jeune fille dès qu’elle fera son apparition. Sans douleur. Je lui demanderai même pardon peut-être. Je te demande pardon, à toi. Seulement, ne crie pas sur moi.

Il hocha la tête, tentant à nouveau de sourire. En vain.

— Je me demande, dit-elle en rapprochant le freesia de son visage et en y plongeant ses yeux de jade, si tu connais la symbolique des fleurs ? Sais-tu ce que dit ce freesia, et quel est le message que tu me fais parvenir en toute conscience ? Ou bien cette fleur est-elle tout à fait fortuite, et le message... inconscient ?

Nil admirari.

— Mais c’est sans importance, d’ailleurs, dit-elle en s’approchant très près de lui. Car soit tu me signales clairement, consciemment et de manière calculée, ce que tu désires... soit tu te caches avec ton désir, trahi par ton inconscience. Dans les deux cas, je te dois des remerciements. Pour la fleur. Et pour ce qu’elle dit. Je te remercie. Et je te revaudrai ça. Je vais t’offrir aussi quelque chose. Tiens, prends ce ruban. Tire. Franchement.

Ce que je fais le mieux, se dit-il en tirant. Le ruban tressé se libéra facilement de ses œillets. Jusqu’au bout. Et la robe en soie et mousseline ruissela alors, telle de l’eau, sur le corps de Lytta, venant se déposer tout doucement autour de ses chevilles. Il ferma les yeux un instant, sa nudité l’éblouit comme un soudain éclat de lumière. Qu’est-ce que je fais ? songea-t-il en mettant ses bras autour du cou de Lytta. Qu’est-ce que je fais ? songea-t-il en sentant sur sa bouche l’odeur du fard à lèvres corail. Ce que je fais n’a absolument aucun sens, songea-t-il en amenant délicatement la magicienne vers la petite commode à l’entrée du patio et en l’installant sur le plateau en malachite.

Elle sentait le freesia et l’abricot. Et autre chose encore. La mandarine peut-être. Ou le vétiver.

Cela dura un petit moment, et vers la fin, la commode se mit à vaciller fortement. Bien qu’elle enlaçât fermement le sorceleur, à aucun instant Corail ne lâcha son freesia. L’odeur de la fleur ne couvrait pas la sienne.

— Ton enthousiasme me flatte. (Elle décolla ses lèvres des siennes et n’ouvrit qu’alors les yeux.) Et me fait beaucoup d’honneur. Mais j’ai un lit, tu sais.

\* \* \*

C’est un fait, elle avait bien un lit. Énorme. Immense comme le pont d’une frégate. Elle le guidait, et lui la suivait, ne se lassant pas de la contempler. Elle ne tourna pas la tête. Elle ne doutait pas qu’il la suivait. Qu’il irait là où elle le mènerait, sans hésitation. Sans la quitter du regard.

Le lit était immense, avec un baldaquin ; les housses étaient en soie, le drap en satin.

Ils en usèrent sans l’ombre d’une affectation, sur toute sa superficie. Sur le moindre pouce. Le moindre empan. Le moindre pli des draps.

\* \* \*

— Lytta...

— Tu peux m’appeler Corail. Mais pour l’instant, ne dis rien.

Nil admirari. Le parfum du freesia et de l’abricot. Les cheveux roux étalés sur l’oreiller.

\* \* \*

— Lytta...

— Tu peux m’appeler Corail. Et tu peux recommencer.

\* \* \*

La hanche de la magicienne était ornée d’un superbe tatouage, un poisson aux zébrures bigarrées, foisonnant de détails incroyables ; il avait de grandes nageoires, de forme triangulaire. Les nouveaux riches, argentés et snobinards, avaient coutume de garnir leurs aquariums et leurs bassins de poissons de ce type, appelés scalaires. Geralt, et il n’était pas le seul, avait donc toujours associé ces poissons au snobisme et à une prétentieuse affectation. Il était surpris par conséquent que Corail ait porté son choix précisément sur un tel tatouage et pas un autre. Son étonnement ne dura guère, l’explication vint rapidement. À la voir, Lytta était, certes, tout à fait jeune d’apparence. Mais son tatouage datait des années de sa véritable jeunesse. Du temps où les poissons scalaires, rapportés d’au-delà des mers, étaient une attraction rarissime, où les nantis étaient peu nombreux et les nouveaux riches commençaient tout juste à s’enrichir ; rares étaient ceux qui pouvaient se permettre un aquarium. Son tatouage est donc comme un acte de naissance, songea Geralt en caressant le scalaire du bout des doigts. Incroyable que Lytta l’ait gardé, plutôt que de l’effacer par magie. Bah ! se dit-il en déplaçant ses caresses dans des régions éloignées du poisson. Se souvenir de ses jeunes années n’est pas désagréable. Se séparer d’un tel mémento n’est pas si simple. Même s’il est ringard et d’un banal pathétique.

Le sorceleur se redressa sur son coude et observa attentivement la magicienne, essayant de repérer sur son corps d’autres souvenirs pareillement nostalgiques. Il n’en trouva pas. Il n’y comptait pas, il voulait tout simplement l’admirer un peu. Corail poussa un soupir. Lassée, visiblement, par les pérégrinations abstraites et fort approximatives de la main du sorceleur, elle la saisit et la dirigea résolument vers un endroit concret et le seul pertinent de son point de vue, semble-t-il. Parfait, songea Geralt ; il attira vers lui la magicienne et plongea son visage dans ses cheveux. Un poisson rayé, quelle idée ! Comme s’il n’y avait rien de plus essentiel qui soit digne d’attention. Qui vaille la peine qu’on y pense.

\* \* \*

Des modèles réduits de bateaux, peut-être bien, songea de manière confuse Corail, qui peinait à maîtriser sa respiration rapide. Peut-être des petits soldats, ou la pêche à la mouche artificielle. Mais ce qui compte... ce qui compte vraiment... c’est la manière dont il m’embrasse.

Geralt l’embrassa. Comme si elle était pour lui le monde entier.

\* \* \*

La première nuit ils dormirent peu. Et même lorsque Lytta se fut endormie, le sorceleur eut du mal à trouver le sommeil. Elle entourait si fort sa taille de son bras qu’il respirait difficilement, et elle avait rejeté sa jambe en travers de sa cuisse.

Elle fut moins exclusive la seconde nuit. Elle ne le tenait ni ne l’enlaçait plus aussi fort qu’auparavant. Elle ne craignait plus, apparemment, qu’il s’enfuie au petit jour.

\* \* \*

— Tu es perdu dans tes pensées. Tu as un air viril et sinistre. Quelle en est la raison ?

— Je m’interroge... hum... sur le naturalisme de notre relation.

— Quoi donc ?

— Je viens de le dire. Le naturalisme.

— Tu as employé, me semble-t-il, le terme de « relation » ? Vraiment, la charge sémantique de cette notion est surprenante. D’après ce que je constate, tu es atteint, qui plus est, d’une tristesse postcoïtale. Un état naturel ; en vérité, il touche toutes les entités supérieures. Moi aussi, sorceleur, j’ai une petite larme qui pointe justement au coin de l’œil... Déride-toi, allez. Je plaisantais.

— Tu m’as attiré... comme un mâle.

— Qu’est-ce que cela veut dire ?

— Tu m’as attiré. Comme un insecte. Avec des phéromones magiques au parfum de freesia et d’abricot.

— Tu parles sérieusement ?

— Ne te fâche pas. Je t’en prie, Corail.

— Je ne suis pas fâchée. Au contraire. Après réflexion, je dois reconnaître que tu as raison. Oui, c’est du naturalisme au sens propre. Sauf que c’est tout le contraire. C’est toi qui m’as charmée et séduite. Au premier regard. De manière naturaliste et animale, tu as exécuté devant moi la parade nuptiale du mâle ; tu étais là à frétiller, à trépigner, à dresser ta queue.

— Ce n’est pas vrai.

— Tu dressais ta queue et tu battais des ailes comme un tétras-lyre. Tu gloussais et tu roucoulais...

— Je ne roucoulais pas.

— Si, tu roucoulais.

— Non.

— Si ! Embrasse-moi.

\* \* \*

— Corail ?

— Quoi ?

— Lytta Neyd... Ce n’est pas non plus ton vrai nom, n’est-ce pas ?

— Mon vrai nom était embarrassant à l’usage.

— C’est-à-dire ?

— Essaie un peu de dire rapidement : Astrid Lyttneyd Àsgeirrfinnbjornsdottir.

— Je comprends.

— J’en doute.

\* \* \*

— Corail ?

— Moui ?

— Et Mosaïque ? D’où lui vient son sobriquet ?

— Tu sais ce que je n’aime pas, sorceleur ? Les questions sur les autres femmes. Particulièrement lorsque celui qui pose ces questions est au lit avec moi. Et qu’il m’interroge au lieu de se concentrer sur l’endroit précis où se trouve sa main. Tu ne te serais pas risqué à agir de même en étant au lit avec Yennefer.

— Moi, je n’aime pas que l’on prononce certains prénoms. Particulièrement au moment où...

— Dois-je arrêter ?

— Ce n’est pas ce que j’ai dit.

Corail l’embrassa sur le bras.

— Quand elle est entrée à l’école, elle se prénommait Aïque ; je ne me souviens pas de son nom de famille. Non seulement elle avait un prénom étrange, mais elle souffrait aussi d’une dépigmentation de la peau. Elle avait la joue parsemée de petites taches, on aurait vraiment dit une mosaïque. On l’a guérie, cela va de soi, juste après le deuxième trimestre ; une magicienne ne peut avoir aucun défaut. Mais le méchant sobriquet du début lui est resté. Et il cessa rapidement d’être méchant. Elle-même s’est mise à l’apprécier. Mais assez parlé de Mosaïque. Parle-moi ; et de moi. Eh bien ! Allez.

— Quoi, allez ?

— Parle-moi de moi. Dis comment je suis. Je suis belle, non ? Eh bien, dis-le.

— Tu es belle. Rousse. Et avec des taches de rousseur.

— Je n’ai pas de taches de rousseur. J’ai effacé magiquement mes taches de rousseur.

— Pas toutes. Tu en as oublié quelques-unes. Et moi, je les ai découvertes.

— Où les as-tu... ? Ah ! Oui, bien sûr. C’est vrai. J’ai donc des taches de rousseur. Et quoi d’autre ?

— Tu es sucrée.

— Pardon ?

— Tu es sucrée. Comme une gaufre au miel.

— Tu ne serais pas en train de te gausser de moi, au moins ?

— Regarde-moi. Dans les yeux. Y vois-tu ne serait-ce qu’une ombre d’hypocrisie ?

— Non. Et c’est bien ce qui m’inquiète.

\* \* \*

— Assieds-toi au bord du lit.

— Pourquoi ?

— Je veux prendre ma revanche.

— Pardon ?

— Pour les taches de rousseur que tu as trouvées. Pour le soin que tu as mis à les découvrir à cet endroit et pour ta minutieuse... investigation. Je veux prendre ma revanche et te rendre la pareille. Je peux ? — Et comment !

\* \* \*

Comme la plupart des autres maisons dans cette partie de la cité, la villa de la magicienne disposait d’une terrasse avec vue sur la mer. Lytta aimait s’y installer et observer des heures durant les bateaux dans la rade ; elle se servait pour cela d’une lunette sur pied, de fort belle dimension. Geralt ne partageait pas vraiment sa fascination pour la mer et tout ce qui y voguait, mais il aimait lui tenir compagnie sur la terrasse. Il s’asseyait près d’elle, tout contre elle, son visage tout contre ses boucles rousses, appréciant le parfum du freesia et de l’abricot.

— Regarde ce galion qui jette l’ancre, lui indiquait Corail. La croix bleu azur sur son pavillon, c’est La Gloire de Cintra, en route vers Kovir sûrement. Et le cogue, là, c’est l’Alque de Cidaris, sans doute transporte-t-il un chargement de peaux. Et là-bas, tiens, le Téthys, un holker de transport, il est de Kerack, deux cents lest de charge, il fait du cabotage, entre ici et Nastrog. Là-bas, regarde, sur la rade arrive justement une goélette novigradienne, le Pandora Parvi, c’est un beau bateau, oui, un beau bateau. Regarde dans l’oculaire. Tu verras...

— Je vois sans la lunette. Je suis un mutant.

— Ah, c’est vrai ! J’avais oublié. Tiens, là-bas, c’est la galère Fuchsia, trente-deux rames, elle peut charger jusqu’à quatre cents de lest. Et l’élégant galion trois-mâts que tu peux voir là, c’est Le Vertigo, en provenance de Lan Exeter. Et un peu plus loin, avec son pavillon amarante, le galion rédanien L’Albatros, un trois-mâts ; cent vingt pieds entre les étraves... Tiens, regarde, regarde, le clipper postal L’Écho hisse les voiles, il sort en mer, je connais son capitaine, il descend en pension au Ravenga quand il jette l’ancre ici. Et encore, regarde, là, toutes voiles dehors, un galion de Poviss...

Le sorceleur écarta les cheveux des épaules de Lytta. Il défit lentement, l’une après l’autre, les agrafes de la robe de la magicienne, la faisant glisser sur ses épaules. Après quoi, il consacra ses deux mains et toute son attention aux deux galions qui se présentaient à lui toutes voiles dehors. Des galions dont on chercherait en vain de semblables sur toutes les voies maritimes, dans toutes les rades, dans tous les ports et sur tous les registres de l’amirauté.

Lytta ne protesta pas. Elle ne détacha pas son œil de l’oculaire de la lunette.

— Tu te conduis comme un adolescent de quinze ans, dit-elle au bout de quelques instants. Comme si tu les voyais pour la première fois.

— Pour moi, c’est toujours la première fois, confessa-t-il d’une voix traînante. Et je n’ai jamais été vraiment un adolescent de quinze ans.

\* \* \*

— Je suis originaire de Skellige, lui confia-t-elle plus tard, alors qu’ils étaient au lit déjà. J’ai la mer dans le sang. Et je l’aime.

Comme il ne disait rien, elle reprit :

— Je rêve parfois de prendre la mer. Seule. De hisser la voile et de sortir en mer... Loin, très loin au-delà de l’horizon. Avec juste la mer et le ciel alentour. Je rêve d’être éclaboussée par l’écume salée des vagues, le vent s’engouffrant dans mes cheveux telles les caresses d’un homme. Et moi, seule, absolument seule, infiniment seule au milieu d’un élément qui m’est étranger et hostile. La solitude dans une immensité énigmatique. Tu n’en rêves pas ?

Non, songea-t-il à part lui, je n’en rêve pas. Chaque jour, j’y ai droit.

\* \* \*

Vint le jour du solstice d’été, suivi d’une nuit magique, la plus courte de l’année, au cours de laquelle fleurit la fleur de fougère et où des jeunes filles nues, frictionnées à la langue-de-serpent, dansent au milieu des clairières humides de rosée.

Une nuit courte comme un clignement d’œil.

Une nuit de folie illuminée d’éclairs.

\* \* \*

Au lendemain du solstice, il se réveilla seul. Dans la cuisine l’attendait le petit déjeuner. Mais pas seulement.

— Bonjour, Mosaïque. Belle journée, n’est-ce pas ? Où est Lytta ?

— Tu es libre aujourd’hui, répliqua-t-elle sans le regarder. Mon inégalable maîtresse sera occupée. Jusque tard ce soir. Pendant qu’elle s’adonnait au... plaisir, les patientes, elles, attendaient.

— Les patientes ?

— Elle soigne l’infertilité. Et d’autres maladies de femmes. Tu l’ignorais ? Eh bien, tu le sais à présent. Bonne journée.

— Ne t’en va pas encore. J’aimerais...

— Je ne sais pas ce que tu aimerais, l’interrompit-elle. Mais je dirais que c’est une mauvaise idée. Il vaut mieux que tu ne m’adresses pas la parole. Que tu fasses comme si je n’étais pas là du tout.

— Corail ne te fera plus de mal, je te le garantis. D’ailleurs, elle n’est pas là, elle ne nous voit pas.

— Elle voit tout ce qu’elle veut voir, il lui suffit pour cela de quelques incantations et d’artefacts. Et ne te fais pas d’illusions, n’imagine pas que tu aies quelque influence sur elle. Pour cela il faut quelque chose de plus que... (D’un mouvement de la tête, elle désigna la chambre à coucher.) Ne prononce pas mon prénom en sa présence, je t’en prie. Même incidemment. Parce qu’elle me le rappellera. Ne serait-ce dans un an, mais elle me le rappellera.

— Puisqu’elle te traite de cette façon... ne peux-tu simplement t’en aller ?

— Pour aller où ? s’offusqua-t-elle. À la manufacture des tissus ? Comme apprentie chez un tailleur ? Ou alors directement dans un lupanar ? Je n’ai personne, moi. Je ne suis personne. Elle seule peut y remédier. Je supporterai tout... Mais n’en rajoute pas, si possible.

» J’ai rencontré ton petit camarade, en ville, dit-elle après un instant en lui jetant un coup d’œil. Ce poète, Jaskier. Il m’a demandé de tes nouvelles. Il s’inquiète.

— Tu l’as rassuré ? Tu lui as expliqué que j’étais en sécurité ? Que rien ne me menaçait ?

— Pourquoi aurais-je dû mentir ?

— Pardon ?

— Tu n’es pas en sécurité ici. Tu es ici, avec elle, par dépit, à cause de l’autre. Même lorsque tu es proche d’elle, tu ne penses qu’à l’autre. Elle le sait. Mais elle joue le jeu, parce que cela l’amuse, et toi tu feins à merveille, tu es diablement convaincant. As-tu pensé malgré tout à ce qui se passera lorsque tu te trahiras ?

\* \* \*

— Aujourd’hui aussi tu passes la nuit chez elle ?

— Oui, confirma Geralt.

— Cela fera déjà une semaine, tu le sais ?

— Quatre jours.

Dans un élégant glissato, Jaskier passa ses doigts sur les cordes de son luth. Il promena son regard à travers l’auberge. Il saisit sa chope, avala une gorgée, essuya la mousse sur son nez.

— Je sais que ce ne sont pas mes histoires, reprit-il d’un ton dur et catégorique, inhabituel pour lui. Je sais que je ne devrais pas m’en mêler. Je sais que tu n’aimes pas quand on s’immisce dans tes affaires. Mais, ami Geralt, certaines choses ne peuvent être passées sous silence. Si tu veux connaître mon avis, Corail fait partie de ces femmes qui devraient toujours porter en évidence une étiquette avec cette mise en garde : « Regarder, mais ne pas toucher. » Ils mettent quelque chose dans ce style au jardin zoologique, dans le vivarium des crotales.

— Je sais.

— Elle joue avec toi et se joue de toi.

— Je sais

— Et toi, le plus simplement du monde, tu abréagis Yennefer, que tu ne peux pas oublier.

— Je sais.

— Alors pourquoi ?...

— Je ne sais pas.

\* \* \*

Le soir, ils sortaient. Parfois au parc, parfois sur la colline qui dominait le port, parfois ils allaient juste se balader au marché aux épices.

Ils allèrent ensemble déjeuner à l’hostellerie Natura Rerum. Plusieurs fois. Febus Ravenga ne se sentait plus de joie ; sur ses ordres, les cuisiniers flattaient le couple du mieux qu’ils pouvaient. Geralt put enfin connaître le goût du turbot à l’encre de seiche. Et aussi celui de la cuisse d’oie au vin blanc, et du jarret de veau sur verdure. L’intérêt pressant et ostensible des autres convives de la salle ne le dérangea qu’au début, brièvement. Puis, à l’instar de Lytta, il les ignora. Le vin de la cave locale y contribua pour beaucoup.

Ensuite, ils rentraient à la villa. Dans le vestibule déjà, Corail se débarrassait de sa robe et, entièrement nue, se dirigeait vers la chambre à coucher.

Il la suivait. En la regardant. Il adorait la regarder.

\* \* \*

— Corail ?

— Quoi ?

— D’après les rumeurs, tu parviens toujours à voir ce que tu veux. Il te suffit pour cela de quelques incantations et d’artefacts.

— Il semble, dit-elle en se redressant sur le coude et en le regardant dans les yeux, qu’il faille de nouveau tordre le cou aux rumeurs. Cela devrait dissuader les on-dit de faire marcher leur langue.

— Je t’en prie instamment...

— Je plaisantais, l’interrompit-elle.

On ne décelait pas la moindre note de gaieté dans sa voix.

— Et qu’aurais-tu donc envie de voir ? reprit-elle, comme il se taisait. Ou de te faire prophétiser ? Combien de temps tu vas vivre ? Quand et comment tu mourras ? Quel cheval gagnera la Grande Course de Trétogor ? Qui sera élu hiérarque de Novigrad par le Collège des électeurs ? Avec qui se trouve Yennefer en ce moment ?

— Lytta.

— Qu’est-ce qui t’intéresse, puis-je savoir ?

Il lui raconta le vol des épées.

\* \* \*

Un éclair. Et quelques secondes plus tard, le tonnerre, qui retentit avec fracas.

La fontaine émit quelques doux clapotements, le bassin sentait la pierre humide. La jeune fille de marbre, humide elle aussi, et luisante, s’était figée dans une pose de danseuse.

— La statuette et la fontaine, s’empressa d’expliquer Corail, ne sont pas là pour assouvir mon amour d’un kitch prétentieux, et ne sont pas non plus l’expression d’une conformité à des modes snobinardes. Elles servent à un but plus concret. La statue me représente. En miniature. Lorsque j’avais douze ans.

— Qui aurait supposé alors que tu t’épanouirais si joliment.

— Il s’agit d’un artefact fortement lié à ma personne. Quant à la fontaine, et plus précisément l’eau de la fontaine, elle me sert à la divination. Tu sais, je suppose, ce qu’est la divination et en quoi elle consiste.

— Sommairement.

— Le vol de tes épées a eu lieu voici quelque dix jours. Afin de déchiffrer et d’analyser des événements passés, même très lointains, le mieux et le plus sûr est l’oniromancie, mais pour cela une capacité de rêve assez rare est indispensable et je ne la possède pas.

» La divination par les sorts, c’est-à-dire la cléromancie, ne nous aidera pas à vrai dire, ni non plus la pyromancie ou l’aéromancie, qui sont plutôt efficaces pour prédire le sort des gens, à la condition de posséder quelque chose ayant appartenu à ces personnes... des cheveux, des ongles, un morceau de vêtement par exemple. Elle n’est pas adaptée à des objets, comme les épées dans le cas présent.

» Par conséquent (Lytta écarta une boucle rousse de son front), il nous reste la divination. Celle-ci, comme tu le sais certainement, permet de voir et de prévoir les événements à venir. Les éléments nous aideront, car la saison est devenue vraiment orageuse. Nous associerons la divination à la céraunoscopie. Approche-toi. Prends ma main et ne la lâche pas. Penche-toi et observe l’eau, mais ne la touche sous aucun prétexte. Concentre-toi. Pense à tes épées ! Penses-y intensément !

Il l’entendit scander des incantations. L’eau dans le bassin réagissait, écumant et ondoyant de plus en plus fort à chaque formule prononcée. D’énormes bulles commençaient à remonter du fond.

L’eau devint lisse et opaque. Et ensuite elle s’éclaircit complètement.

Des profondeurs du bassin, des yeux sombres, violets, les observent. Des boucles, brillantes, d’un noir de jais, retombent en cascade sur des épaules, elles reflètent la lumière telle une plume de paon, tournoient et ondulent à chaque mouvement...

— À tes épées, lui rappela amèrement Corail à voix basse, tu devais penser à tes épées.

L’eau se mit à tournoyer, la femme aux cheveux noirs et aux yeux violets disparut dans un tourbillon. Geralt poussa un léger soupir.

— À tes épées, siffla Lytta. Pas à elle.

À la lumière d’un nouvel éclair, elle scanda une incantation. La statuette de la fontaine prit une couleur laiteuse, l’eau se calma et redevint limpide. Et alors il vit.

Son épée. La main qui la tenait. Les bagues sur les doigts.

... en météorite. Un équilibrage parfait, la masse de la lame rigoureusement égale à celle de la poignée...

La deuxième épée. En argent. La même main.

... les quillons en acier ferré d’argent... Sur toute la longueur de la lame, des signes runiques...

— Je les vois, chuchota-t-il en pressant la main de Lytta. Je vois mes épées... Je les vois réellement...

— Tais-toi, répondit-elle par une pression plus marquée encore. Tais-toi et concentre-toi.

Les épées disparurent. À la place Geralt vit une forêt noire. Une étendue de pierres. Des rochers. Dont un très fin, gigantesque, qui s’élançait vers le ciel et dominait tous les autres... érodé par les vents en une forme saugrenue...

De l’écume apparaît brièvement à la surface de l’eau.

Un homme aux cheveux grisons et aux nobles traits, vêtu d’un caftan de velours noir et d’un gilet de brocart doré ; il a les deux mains appuyées contre un pupitre en acajou. « Lot numéro dix », annonce-t-il d’une voix forte. « Une rareté absolue, une trouvaille exceptionnelle, deux épées de sorceleur... »

Un immense chat noir tourne sur lui-même, il essaie de toucher avec sa patte un médaillon sur une chaîne, qui se balance au-dessus de lui. Sur l’ovale doré du médaillon, un émail, un dauphin nageant bleu azur.

Une rivière coule au milieu des arbres sous un baldaquin de ramures et de branchages penchés au-dessus de l’eau. Une femme, vêtue d’une longue robe moulante, se tient debout, immobile, sur l’une des branches.

De l’écume est apparue brièvement sur la surface de l’eau, qui redevient lisse aussitôt.

Il vit une plaine à perte de vue, des herbages courant jusqu’à l’horizon. Il voyait cela de haut, comme à vol d’oiseau... Ou du sommet d’une montagne. Un mont ; des silhouettes indistinctes qui descendaient en file. Lorsqu’elles tournèrent la tête, il vit des visages immobiles, des yeux morts, aveugles. Mais ils sont morts, se rendit-il soudain compte. C’est un cortège de cadavres...

Les doigts de Lytta exercèrent à nouveau une pression sur sa main. Telle une tenaille.

Un éclair. Une brusque rafale de vent secoua leurs cheveux. L’eau du bassin se troubla, elle se mit à bouillonner, à produire de l’écume, elle s’éleva en une déferlante immense, un mur. Qui s’abattit droit sur eux. Ils firent un bond en arrière pour s’éloigner de la fontaine, Corail trébucha, Geralt la soutint. Le tonnerre gronda.

La magicienne lança une formule, agita le bras. Les lumières s’allumèrent dans toute la maison.

L’eau du bassin, qui quelques instants auparavant semblait un maelström bouillonnant, était à présent lisse, calme, agitée uniquement par le flot de la fontaine qui s’écoulait paresseusement. Eux-mêmes, alors qu’ils venaient d’être inondés par une véritable marée, étaient absolument secs.

Geralt respirait avec peine. Il se releva.

— Ce qu’on a vu à la fin..., marmonna-t-il en aidant la magicienne à se lever, la dernière image. La montagne et le défilé... les gens... Je n’ai pas compris... Je n’ai aucune idée de ce que cela peut être...

— Moi non plus, répondit Corail d’une voix bizarre. Mais il ne s’agissait pas de ta vision. Cette image, c’est à moi qu’elle était destinée. Je n’ai aucune idée non plus de ce qu’elle pouvait signifier. Mais j’ai l’étrange sensation qu’elle n’annonçait rien de bon.

Les grondements de tonnerre avaient cessé. L’orage s’éloignait. Dans les profondeurs de la terre.

\* \* \*

— C’est du charlatanisme, toute sa divination, répéta Jaskier tout en resserrant les chevilles de son luth, des divagations trompeuses à l’usage des naïfs. C’est de la force de suggestion, rien d’autre. Tu as pensé à tes épées, donc, tu as vu tes épées. Qu’aurais-tu « vu » d’autre encore ? Un cortège de macchabées ? Une vague terrifiante ? Un rocher à la forme saugrenue ? C’est-à-dire ? Quelle forme ?

— Quelque chose comme une énorme clef, répondit le sorceleur, en réfléchissant. Ou bien une croix héraldique à deux traverses et demie...

Le troubadour s’abîma dans ses pensées. Puis il trempa son doigt dans la bière. Et traça quelque chose sur la table.

— Cela ressemblait à ça ?

— Ha ! Cela y ressemble beaucoup, même.

— Que je sois ! (Jaskier pinça les cordes de son luth, attirant l’attention de toute la taverne.) Que je sois battu par une oie ! Ah ! Ah ! Ami Geralt ! Combien de fois donc m’as-tu tiré d’embarras ? Combien de fois m’as-tu apporté ton aide ? Rendu service ? Impossible à calculer ! Eh bien, aujourd’hui, c’est mon tour ! C’est grâce à moi, peut-être, que tu récupéreras tes armes.

— Hein ?

Jaskier se leva.

— Dame Lytta Neyd, la dernière de tes conquêtes, à qui, présentement, je rends hommage en tant que remarquable devineresse et exceptionnelle extra-lucide, a de manière limpide, évidente et sans doute aucun, désigné dans sa divination un endroit que je connais. Allons chez Ferrant. Sur-le-champ. Il doit nous obtenir une audience, grâce à ses connexions secrètes, et t’établir un laissez-passer avec autorisation de quitter la ville par la porte de service, pour éviter une confrontation avec ces mégères du corps de garde. Nous allons faire une petite excursion. Une petite excursion, somme toute pas très lointaine.

— Où allons-nous ?

— J’ai reconnu le rocher de ta vision. Les connaisseurs le nomment monadnock karstique. Mais les habitants des environs l’appellent le Griffon. C’est un point caractéristique, un panneau indicateur, même, je dirais, qui mène au siège d’une certaine personne, laquelle, effectivement, pourrait nous renseigner sur tes épées. L’endroit où nous nous rendons porte le nom de Ravelin. Cela te dit-il quelque chose ?

*« Ce n’est pas seulement la réalisation, ce n’est pas uniquement l’habileté de l’artisan qui préjuge de la valeur d’une épée sorcelienne. De même que pour les énigmatiques lames elfiques ou gnomes, dont le secret a disparu, la puissance d’une épée sorcelienne est liée à la main et à l’intelligence du sorceleur qui la manie. Et grâce, précisément, aux arcanes de la magie, elle est extrêmement efficace contre les Forces obscures. »*

Traité sur l’arme blanche, Pandolfo Forteguerra

*« Je vais vous révéler un secret. Concernant les épées de sorceleurs. On dit qu’elles possèdent un pouvoir mystérieux ; balivernes ! Et qu’elles font des armes si fantastiques qu’il n’y en aurait pas de meilleure. Tout ça, c’est de la fiction, inventée pour la façade. Je le tiens d’une source absolument sûre. »*

Un demi-siècle de poésie, Jaskier

# CHAPITRE 8

Le rocher qu’on appelait le Griffon était visible de loin ; ils le reconnurent immédiatement.

\* \* \*

L’endroit où ils se rendaient était situé à mi-trajet environ entre Kerack et Cidaris, un peu en retrait d’un chemin qui reliait les deux villes et serpentait parmi les forêts et les déserts rocheux. La route leur prit un certain temps, qu’ils tuèrent en bavardages. Avec Jaskier comme interlocuteur principal.

— Une rumeur populaire raconte, dit le poète, que les épées utilisées par les sorceleurs ont des propriétés magiques. En omettant les affabulations sur l’impuissance sexuelle, il doit bien y avoir quelque chose de vrai là-dedans. Vos épées ne sont pas des épées ordinaires. As-tu un commentaire à faire là-dessus ?

Geralt refréna sa jument. Lassée de son séjour prolongé à l’écurie, Ablette avait toujours envie de galoper.

— Certes, j’en ai un. Nos épées, ce ne sont pas des épées ordinaires.

— On prétend, poursuivit Jaskier en feignant de ne pas entendre le sarcasme, que le pouvoir magique de vos armes de sorceleurs, funeste pour les monstres que vous combattez, réside dans l’acier dont les épées sont forgées. De la matière brute elle-même, c’est-à-dire du minerai provenant des météorites tombées du ciel. Qu’en est-il ? Les météorites ne sont pas magiques, elles sont un phénomène naturel et expliqué scientifiquement. D’où viendrait donc cette prétendue magie ?

Geralt regarda le ciel qui s’obscurcissait par le nord. Un nouvel orage se préparait, semblait-il. Ils devaient s’attendre à être mouillés.

— Si je me souviens bien, répondit le sorceleur par une autre question, n’as-tu pas étudié les sept arts libéraux ?

— Et j’ai obtenu mon diplôme avec summa cum laude, la plus haute distinction.

— Dans le cadre de l’astronomie, qui fait partie du quadrivium, tu as assisté aux conférences du professeur Lindenbrog ?

— Le vieux Lindenbrog, surnommé « Vieille Cire » ? demanda Jaskier en éclatant de rire. Mais bien sûr ! Je le vois toujours en train de se gratter le derrière et de taper les cartes ou les globes avec sa règle en bougonnant de façon monotone : « Sphera Mundi, eh, eh ! subdividitur sur les quatre plans élémentaires : le Plan de la Terre, le Plan de l’Eau, le Plan de l’Air et le Plan du Feu. La Terre avec l’Eau forme le globe terrestre qui est entouré partout, eh, eh ! de l’Air, c’est-à-dire Aer, au-dessus de l’Air, eh, eh ! s’étend l’Aether, l’Air ardent vel le Feu. Et au-dessus du Feu se trouvent les Subtils Cieux Sidéraux, Firmamentum de nature sphérique où sont localisées Erratica Sydera, les étoiles errantes, et Fixa Sydera, les étoiles fixes... »

— Je me demande ce que j’admire le plus, s’exclama Geralt en pouffant de rire. Ton talent d’imitation ou bien ta mémoire. Pour en revenir aux questions qui nous intéressent : les météorites, que notre brave Vieille Cire définissait comme étant des étoiles tombantes, Sydera Cadens, ou quelque chose comme ça, se détachent du firmament, elles tombent pour s’enfoncer dans notre bonne vieille Terre. En chemin, elles pénètrent tous les autres plans, c’est-à-dire la surface des éléments, ainsi que les paraéléments, car il paraît que cela existe aussi. Comme chacun sait, les éléments et les paraéléments sont surchargés d’une énergie puissante, source de toute magie, d’un pouvoir surnaturel ; une météorite qui entre en contact avec eux absorbe et conserve cette énergie. L’acier qu’on parvient à couler d’une météorite, et par là même, la lame que l’on forge à partir d’un tel acier, renferment en eux la force des éléments. La lame est magique. L’épée entière est magique. Quod erat demonstrandum. Tu as saisi ?

— Naturellement !

— Alors oublie ! Parce que ce sont des bobards.

— Quoi ?

— Des bobards. Une fable. On ne trouve pas des météorites derrière chaque buisson. Plus de la moitié des épées utilisées par les sorceleurs ont été réalisées en acier provenant de minerais de magnétite. Moi-même j’en ai possédé de semblables. Elles sont aussi bonnes que celles des sidérites tombées du ciel et qui pénètrent les éléments. Il n’y a absolument aucune différence. Mais garde-le pour toi, Jaskier, je te le demande instamment. N’en parle à personne.

— Comment ça ? Me taire ? Tu ne peux exiger cela ! Quel sens y a-t-il à savoir quelque chose et ne pouvoir s’en vanter ?

— S’il te plaît. Je préfère qu’on me prenne pour une créature surnaturelle armée d’une arme surnaturelle. On m’emploie comme tel et comme tel on me rémunère. La simplicité équivaut à la nullité, et la nullité, c’est la modicité. C’est pourquoi je te demande de fermer ton clapet. Tu me le promets ?

— Soit. Je te le promets.

\* \* \*

Le rocher qu’on appelait le Griffon était visible de loin ; ils le reconnurent immédiatement.

Avec un peu d’imagination, il pouvait effectivement faire penser à une tête de griffon posée sur un long cou. Comme le constata Jaskier, il rappelait davantage, cependant, le manche d’un luth ou d’un autre instrument à cordes.

Le Griffon, comme il se révéla, était un monadnock qui dominait une immense résurgence. La résurgence — Geralt se souvenait des histoires qu’on lui avait racontées — s’appelait la Forteresse elfique, en raison de sa forme assez régulière, suggérant des ruines d’un édifice ancestral avec murs, tours, beffrois et tout ce qui s’ensuit. Jamais toutefois il n’y eut ici aucune forteresse, elfique ou autre, les formes de la résurgence étaient l’œuvre de la nature, une œuvre fascinante, il faut le reconnaître.

— Tu vois ce point, là, en bas ? demanda Jaskier, dressé sur ses étriers. Eh bien, c’est notre destination, Ravelin.

Ce nom aussi était particulièrement bien trouvé, les monadnock karstiques traçaient un immense triangle de forme étonnamment régulière, une avancée devant la Forteresse elfique, tel un bastion. À l’intérieur dudit triangle se dressait un bâtiment rappelant une citadelle. Entouré par quelque chose qui faisait penser à un camp retranché clôturé.

Geralt se souvint des rumeurs qui couraient sur Ravelin. Et de la personne qui y résidait.

Ils quittèrent le chemin.

Derrière la première clôture se trouvaient plusieurs entrées, toutes protégées par des gardes armés jusqu’aux dents ; d’après leurs habits bariolés et disparates, ils étaient facilement identifiables comme étant des mercenaires. On les arrêta au premier poste déjà. Bien que Jaskier s’en référât bruyamment à une audience convenue et qu’il soulignât clairement ses bonnes relations avec le commandement, ils furent sommés de descendre de cheval et d’attendre. Un certain temps. Geralt commençait déjà à s’impatienter lorsque surgit un escogriffe aux allures de galérien, qui leur intima l’ordre de le suivre. Il se révéla rapidement que l’escogriffe leur faisait prendre un détour, à l’arrière d’un complexe d’où leur parvenaient des clameurs et des airs de musique.

Ils traversèrent un petit pont derrière lequel était allongé un homme qui, un peu à l’aveuglette, tâtait de ses mains le sol autour de lui. Il avait le visage ensanglanté et tellement gonflé qu’on ne voyait pratiquement plus ses yeux, qui disparaissaient dans les bouffissures.

Il respirait avec peine, et chaque expiration faisait sortir des bulles sanguinolentes de son nez cassé. Le sbire qui les accompagnait n’accorda pas la moindre attention à l’homme allongé ; Geralt et Jaskier firent donc mine, eux aussi, de ne rien remarquer. Ils se trouvaient sur un territoire où il ne s’agissait pas de faire montre d’une curiosité excessive. Il était déconseillé de fourrer son nez dans les affaires de Ravelin ; comme le portait la rumeur, à Ravelin, un nez fureteur était généralement séparé de son propriétaire et se retrouvait définitivement coincé à l’endroit où il avait été fouiner.

Le sbire leur fit traverser une cuisine où les commis se démenaient comme de beaux diables. Des crabes, des homards et des langoustes étaient en train de cuire dans des chaudrons en ébullition, comme avait pu l’apercevoir Geralt. Des anguilles et des murènes se tortillaient dans des bacs, des moules et des coquillages cuisaient à l’étouffée. Des viandes grésillaient sur des poêles gigantesques. La nourriture une fois prête, le personnel s’emparait des plateaux et des terrines pour les emmener dans les couloirs.

Changeant du tout au tout, l’endroit suivant était imprégné d’odeurs de parfums féminins et de cosmétiques. Devant une enfilade de miroirs, papotant sans discontinuer, une quinzaine de femmes en négligé, plus ou moins déshabillées, se refaisaient une beauté. Geralt et Jaskier, ici également, restèrent de marbre et interdirent à leurs regards de folâtrer exagérément.

Ils furent soumis dans la pièce voisine à une fouille minutieuse, par des individus d’apparence sérieuse, professionnels dans leur comportement, et efficaces dans l’action. La dague de Geralt fut confisquée. Jaskier, qui n’avait jamais porté aucune arme de sa vie, fut contraint de donner son peigne et un tire-bouchon. Mais, après délibération, on lui permit de garder son luth.

— Devant le Révérendissime se trouvent des chaises, les informa-t-on finalement. Vous vous y assiérez. Vous devrez rester assis et vous ne vous lèverez pas tant que le Révérendissime ne vous dira pas de le faire. Il ne faut pas interrompre le Révérendissime quand il parle. Il ne faut pas parler tant que le Révérendissime ne fait pas savoir que vous pouvez parler. Et maintenant, entrez. Par cette porte.

— Révérendissime ? grommela Geralt.

— Il était prêtre autrefois, marmonna en retour Jaskier. Mais ne t’inquiète pas, il n’en a pas pris les tics. Ses subalternes doivent bien lui donner un titre quand ils s’adressent à lui, et il ne supporte pas qu’on l’appelle chef. Nous, en revanche, nous n’y sommes pas tenus.

Une chose leur barra la route aussitôt qu’ils pénétrèrent dans la pièce. Une chose aussi grande qu’une montagne, et qui empestait fort le musc.

— Comment va, Mikita ? le salua Jaskier.

Le géant prénommé Mikita — le garde du corps du révérend chef, apparemment — était un métis, résultat du croisement d’un ogre et d’un nain. Ce qui donnait au final un nain chauve d’une taille bien supérieure à sept pieds, sans cou, avec une barbe crépue, des dents en avant, comme chez le sanglier, et des bras atteignant les genoux. On ne rencontrait pas très souvent semblable croisement ; génétiquement parlant, les deux espèces, on pouvait le constater, étaient résolument divergentes, une créature telle que Mikita n’avait pu être engendrée de façon naturelle. Elle n’aurait pas vu le jour sans l’intervention d’une magie particulièrement puissante. Interdite, soit dit entre parenthèses. De nombreux magiciens, d’après les rumeurs qui circulaient, méprisaient cette interdiction. Geralt avait précisément sous les yeux la confirmation que ces dernières étaient fondées.

Conformément au protocole en vigueur, ils prirent place sur des chaises en osier. Geralt regarda autour de lui. Dans le coin le plus éloigné de la pièce, sur une immense chaise longue, deux jeunes demoiselles en petite tenue s’occupaient l’une de l’autre. Un certain individu, petit, chafouin, voûté, vêtu d’un habit ample à fleurs brodées et coiffé d’un fez orné d’un gland, les observait tout en nourrissant un chien. Ayant donné à l’animal le dernier morceau de homard, l’homme s’essuya les mains et se retourna.

— Bonjour, Jaskier, dit-il en prenant place face à eux sur un siège qui, bien qu’en osier, ressemblait à s’y méprendre à un trône. Mes respects, Geralt de Riv.

Le Révérend Pyral Pratt, qui passait, non sans fondement, pour le chef de la criminalité organisée de toute la région, se présentait comme un marchand d’étoffes à la retraite. Il n’attirerait pas le moins du monde l’attention au cours d’un déjeuner sur l’herbe de marchands d’étoffes retraités, et on aurait du mal à l’identifier comme ne faisant pas partie de la branche. De loin, en tout cas. Une observation rapprochée permettait de constater chez Pyral Pratt ce qu’on ne voyait jamais chez les marchands d’étoffes. Une vieille cicatrice sur la pommette, stigmate d’un ancien coup de couteau ; un affreux rictus de mauvais augure aux coins de ses fines lèvres ; des yeux clairs, jaunâtres et statiques comme ceux d’un python.

Longtemps personne ne rompit le silence. Des notes de musique filtraient à travers le mur ; du brouhaha leur parvenait, venant d’on ne sait où.

— Je suis heureux de vous voir tous les deux et de vous accueillir, messieurs.

Pyral Pratt avait enfin pris la parole. Dans sa voix se faisait clairement sentir une amitié ancienne et inoxydable pour les alcools bon marché et mal distillés.

— J’ai surtout plaisir à t’accueillir, toi, le barde. (Le Révérend sourit à Jaskier.) Nous ne nous sommes pas vus depuis le mariage de ma petite-fille, que tu as honoré de ta prestation. Je pensais justement à toi, car une autre de mes petites-filles est également pressée de se marier. Je parie que, eu égard à notre vieille amitié, tu ne refuseras pas cette fois non plus ? Hein ? Tu viendras chanter au mariage ? Tu ne te feras pas prier aussi longtemps que la dernière fois ? Je n’aurai pas à te... convaincre ?

— Je viendrai, je viendrai, s’empressa de lui assurer Jaskier en blêmissant légèrement.

— Et aujourd’hui, comme je le suppose, poursuivit Pratt, tu es venu t’enquérir de ma santé ? Eh bien, elle est à chier, ma santé.

Jaskier et Geralt ne firent aucun commentaire. L’ogronain empestait le musc. Pyral Pratt poussa un lourd soupir.

— J’ai des ulcères d’estomac, les informa-t-il, et je souffre de dysphagie. Les plaisirs de la table ne sont donc plus pour moi. On m’a diagnostiqué une maladie du foie et on m’a interdit de boire. J’ai contracté une discopathie, tant au niveau des cervicales que des lombaires, ce qui a éliminé aussi les plaisirs de la chasse et autres sports extrêmes. Les soins et les médicaments engouffrent énormément d’argent, que j’avais l’habitude de dépenser autrefois dans les jeux de hasard. Il me reste, certes, le manche, disons, mais que d’efforts cela demande-t-il pour qu’il se dresse ! La chose viendrait à ennuyer plutôt qu’à procurer du plaisir... Que me reste-t-il ? Hein ?

— La politique ?

Pyral Pratt éclata de rire au point d’en faire tressaillir le gland sur son fez.

— Bravo, Jaskier ! Dans le mille, comme toujours. La politique, oh oui ! Ça, ça compte pour moi, désormais. Au début, je n’y étais pas prédisposé favorablement. Je pensais plutôt m’occuper de prostitution et investir dans les maisons publiques. J’ai fréquenté le milieu et j’ai connu nombre de politiques. Et je me suis convaincu qu’il valait mieux frayer avec les putains, car les putains, elles, au moins, ont leur honneur et quelques principes. D’un autre côté, cependant, tu ne gouvernes pas aussi bien du haut d’un bordel que d’un hôtel de ville. Et gouverner, ma foi, est bien tentant, si c’est pas sur le monde, comme on dit, du moins sur un district. Selon un vieux dicton : « Si tu ne peux les vaincre, joins-toi à eux »...

Il s’interrompit, jeta un regard à la chaise longue en tendant le cou.

— On ne simule pas, les filles ! s’écria-t-il. On ne fait pas semblant ! Allez, plus d’entrain ! Hum... Où en étais-je ?

— À la politique.

— Ah oui ! Mais laissons la politique à la politique. Alors, sorceleur, on t’a volé tes fameux glaives ? Ne serait-ce pas cette affaire qui me vaut l’honneur de ta visite ?

— C’est bien cette affaire, absolument.

— On a volé tes épées, répéta Pratt en hochant la tête. Une perte douloureuse, je présume ? Bien évidemment, qu’elle est douloureuse. Et sans dédommagement. Ah ! J’ai toujours dit que Kerack était un pays de voleurs. Donne-leur seulement une chance, aux habitants de Kerack, et ils te voleront tout ce qui n’est pas solidement fixé par des clous, c’est notoire. Et pour le cas où ils se heurteraient à des choses solidement clouées, ils ont toujours des pieds-de-biche sur eux.

» L’instruction est en cours, je présume ? reprit-il au bout d’un instant. C’est Ferrant de Lettenhove qui est à l’œuvre ? Regardez tout de même la vérité en face, messieurs. Inutile d’attendre des miracles de la part de Ferrant. Ne le prends pas mal, Jaskier, mais ton parent ferait un meilleur comptable qu’il n’est enquêteur. Rien d’autre ne compte pour lui que les livres, les codes, les paragraphes, les règlements, et puis ces fichues preuves, des preuves et encore des preuves. Comme dans cette facétie sur la chèvre et le chou. Vous ne la connaissez pas ? Un jour on enferma une chèvre dans une étable avec une tête de chou. Le lendemain matin, aucune trace du chou, et la chèvre chie vert. Mais les preuves manquent, et il n’y a pas de témoins, donc l’affaire est classée, causa finita. Je ne voudrais pas être mauvaise langue, sorceleur Geralt, mais l’affaire du vol de tes glaives peut connaître pareil dénouement.

Geralt, cette fois non plus, ne fit aucun commentaire.

— La première épée est en acier. (Pyral Pratt se frotta le menton de sa main couverte de bagues.) Un acier de sidérite, du minerai provenant d’une météorite. Forgée à Mahakam, dans les martelleries naines. D’une longueur totale de quarante pouces et demi, la lame elle-même fait vingt-sept pouces un quart. Équilibrage parfait, la masse de la lame est rigoureusement égale à celle de la poignée... Le poids total de l’arme est sans nul doute inférieur à quarante onces. La garde et la poignée sont réalisées de manière sobre, mais élégante.

» Et une deuxième épée d’égale longueur et de poids identique, en argent. Partiellement, évidemment. Les quillons en acier sont ferrés d’argent. Les forts également ; l’argent pur n’est pas assez dur pour être affûté correctement. Sur la garde et toute la longueur de la lame, des signes runiques et des glyphes, impossibles à déchiffrer selon l’avis de mes experts, mais magiques, indubitablement.

— C’est une description très précise. (Geralt avait un visage de pierre.) Comme si tu avais vu les épées de tes propres yeux.

— Mais c’est que je les ai vues. On me les a apportées, et proposé de les acheter. L’intermédiaire représentant les intérêts du propriétaire actuel, une personne à la réputation irréprochable et connue de moi, personnellement, m’a assuré que les épées avaient été acquises en toute légalité, qu’elles provenaient d’un terrain de fouilles à Fen Carn, une ancienne nécropole à Sodden. Un tas de trésors et d’artefacts ont été déterrés à Fen Carn, alors, en principe, il n’existait aucune raison de douter de la crédibilité du vendeur. J’en avais pourtant, moi, des doutes. Et je n’ai pas acheté ces épées. Tu m’écoutes, sorceleur ?

— Je suis tout ouïe. J’attends ta conclusion. Et les détails.

— La conclusion est la suivante : donnant donnant. Les détails, ça coûte. L’information porte une étiquette avec un prix.

— Ma foi, vraiment ! s’offusqua Jaskier. Moi qui étais venu te voir au nom de notre vieille amitié, avec un camarade dans le malheur...

— Les affaires sont les affaires, l’interrompit Pyral Pratt. Je l’ai dit, l’information en ma possession a un prix. Si tu veux apprendre quelque chose sur le sort de tes épées, sorceleur de Riv, tu dois payer.

— Quel est le prix indiqué sur l’étiquette ?

Pratt sortit de sous son habit une grande pièce d’or et la confia à l’ogronain. Ce dernier, sans aucun effort visiblement, la cassa entre ses doigts, comme s’il s’agissait d’un vulgaire petit-beurre. Geralt tourna la tête.

— C’est d’une banalité digne d’un théâtre de foire, prononca-t-il lentement. Tu me confies une demi-pièce, et un jour, dans quelques années même peut-être, quelqu’un surgira avec l’autre moitié. En exigeant que j’exauce son vœu. Dont je devrai m’acquitter sans condition. Rien de tout cela. Si cela devait être ton prix, nous ne ferons pas affaire. Causa finita. On y va, Jaskier.

— Tu ne tiens pas à récupérer tes glaives ?

— Pas à ce prix.

— C’est ce que je soupçonnais. Mais cela ne coûtait rien d’essayer. Je vais te faire une autre offre. Que tu ne pourras pas refuser cette fois.

— On y va, Jaskier.

— Tu sortiras, dit Pratt en faisant un mouvement de la tête, mais par une autre porte. Par celle-là. Une fois que tu te seras déshabillé. En ne gardant que ton caleçon.

— Mais c’est une plaisanterie ! déclara Jaskier d’une voix forte, hardi et loquace comme toujours au côté du sorceleur. Tu te railles de nous, Pyral. C’est pourquoi nous allons maintenant te saluer et sortir. Et ce par cette même porte par laquelle nous sommes entrés. N’oublie pas qui je suis ! Je sors !

— Ça m’étonnerait. (Pyral Pratt hocha la tête.) Que tu ne sois pas particulièrement sage, nous l’avons déjà établi par le passé. Mais tu es trop malin pour essayer de sortir maintenant.

Pour souligner le poids des mots de son chef, l’ogronain leur montra son poing serré. De la taille d’une pastèque. Geralt se taisait. Il observait depuis quelques minutes déjà le géant, essayant de repérer sur lui un endroit sensible où l’attaquer. Parce qu’il semblait que l’on pourrait difficilement se passer de coups de pied.

— Eh bien ! Soit. (D’un geste, Pratt tempéra l’ogronain.) Je vais faire preuve de bonne volonté, céder un peu, montrer que je suis favorable à un compromis. Aujourd’hui s’est rassemblée ici toute l’élite locale de l’industrie, du commerce et des finances, des politiques, de la noblesse, du clergé ; il y a même un prince, incognito. Je leur ai promis un spectacle comme ils n’en avaient jamais vu ; et un sorceleur en caleçon, pour sûr, ils n’en ont jamais vu. Mais soit, je lâche un peu de lest : tu vas sortir nu jusqu’à la ceinture. En échange, tu obtiendras les informations promises, et ce, sur-le-champ. De plus, comme bonus...

Pyral Pratt prit une petite feuille de papier sur la table.

— Comme bonus, deux cents couronnes novigradiennes. Pour le fond de retraite des sorceleurs. Tenez, c’est un chèque au porteur, sur la banque Giancardi, à encaisser dans n’importe laquelle de ses filiales. Alors, qu’est-ce que tu en dis ?

— Pourquoi poses-tu la question, répondit Geralt en clignant des yeux. Tu m’as déjà fait comprendre, il me semble, que je ne pouvais refuser.

— Il te semble bien. Je l’ai dit, impossible de rejeter cette offre. Mais elle sera avantageuse, je le présume, pour les deux parties.

— Jaskier, prends le chèque. (Geralt dégrafa et ôta sa veste.) Parle, Pratt.

— Ne fais pas ça. (Jaskier blêmit davantage.) À moins que tu saches, peut-être, ce qui t’attend derrière cette porte ?

— Parle, Pratt.

— Comme je l’ai mentionné déjà, j’ai refusé à l’intermédiaire de lui acheter ses épées. (Le Révérend avait pris ses aises sur son trône.) Mais puisqu’il s’agissait de quelqu’un en qui j’avais confiance, que je connaissais, comme je l’ai déjà dit, je lui ai suggéré un autre moyen, très rentable, d’en tirer profit. Je lui ai conseillé de proposer à son propriétaire actuel de les mettre aux enchères. À la salle des ventes des frères Borsody, à Novigrad. Où ont lieu les ventes aux enchères les plus importantes et les plus renommées. Les amateurs d’objets de collection, d’antiquités, d’objets d’art uniques, et de toutes sortes de raretés, y viennent du monde entier. Pour entrer en possession d’une merveille et l’ajouter à leur collection, ces excentriques enchérissent comme des fous furieux ; chez les Borsody, toutes sortes de bizarreries exotiques partent pour des sommes parfois gigantesques. Nulle part ailleurs on ne vend plus cher.

— Parle, Pratt. (Le sorceleur ôta sa chemise.) Je t’écoute.

— Les enchères à la maison Borsody ont lieu une fois par trimestre. La prochaine se déroulera en juillet, le quinze. Le larron s’y montrera assurément avec tes épées. Avec un peu de chance, tu parviendras à les lui reprendre avant qu’il ne les expose.

— Et c’est tout ?

— Mais c’est beaucoup.

— Le patronyme du voleur ? Ou bien de l’intermédiaire ?

— Le nom du voleur, je ne le connais pas, l’interrompit Pratt. Quant à celui de l’intermédiaire, je ne te le dévoilerai pas. Il est question d’affaires ici, avec des lois, des règles à respecter, et des usances, non moins importantes. Je perdrais la face. Je t’en ai révélé suffisamment, bien assez en échange de ce que j’exige de toi. Accompagne-le à l’arène, Mikita. Et toi, Jaskier, viens avec moi, on va regarder aussi. Qu’attends-tu, sorceleur ?

— Si je comprends bien, je dois m’y rendre sans armes ? Non seulement nu jusqu’à la ceinture, mais à mains nues également ?

— J’ai promis à mes invités, expliqua Pratt comme on le fait aux enfants, quelque chose d’inédit, qu’on n’a jamais vu. Un sorceleur armé, on l’a déjà vu.

— Certes.

Geralt se retrouva dans l’arène, sur le sable, dans un cercle délimité par des madriers enfoncés dans le sol, et inondé d’une lumière clignotante provenant des multiples lampions suspendus sur des perches métalliques. Il entendait des cris, des vivats, des bravos et des sifflets. Il voyait au-dessus de l’arène des visages, des bouches ouvertes, des yeux fébriles.

En face de lui, du côté opposé de l’arène, quelque chose remua. Et bondit.

Geralt eut tout juste le temps de placer ses avant-bras de manière à former le Signe de l’Héliotrope. Le sort repoussa et rejeta en arrière la bête qui attaquait. La salle hurla comme un seul homme.

La salamandre à deux pattes rappelait une wyvern, en plus petit ; elle faisait la taille d’un grand dogue. Sa tête, en revanche, était bien plus grande que celle d’une wyvern. Et sa gueule bien plus fournie en dents. Sa queue, au bout fin comme un fouet, était bien plus longue ! Et cette queue, la salamandre l’agitait vigoureusement, elle en balayait le sable, en fauchait les madriers. L’animal baissa la tête et se précipita une nouvelle fois sur le sorceleur.

Geralt était prêt, il le frappa du Signe d’Aard et le refoula. Mais la salamandre avait eu le temps de le cingler du bout de sa queue. La salle poussa de nouveau un cri. Les femmes se mirent à piailler. Le sorceleur sentit pousser et gonfler sur son dos nu un rouleau gros comme un saucisson. Il avait déjà compris pourquoi on lui avait demandé de se déshabiller. Il avait aussi identifié son adversaire. Il s’agissait d’un vigilosaure, une salamandre mutante, élevé magiquement à dessein, utilisé comme gardien ou protecteur. Les choses ne semblaient pas se présenter sous leur meilleur angle. Le vigilosaure traitait l’arène comme un endroit qu’on lui aurait donné à garder. Geralt, lui, était l’intrus qu’il s’agissait de mettre hors de combat. Et d’éliminer, en cas de nécessité. Le vigilosaure faisait le tour de l’enceinte, il se frottait aux madriers en sifflant rageusement. Enfin, il attaqua, très vite, ne laissant pas le temps pour le Signe. Le sorceleur bondit prestement pour échapper à la gueule dentée. Il sentit dans son dos qu’un deuxième rouleau commençait à gonfler à côté du précédent.

Le Signe de l’Héliotrope stoppa de nouveau l’attaque du vigilosaure. La salamandre agita une nouvelle fois sa queue en sifflant. Du coin de l’oreille, Geralt saisit un changement ; il l’entendit une seconde avant que le bout de la queue ne le cinglât sur les épaules. La douleur fut telle qu’elle l’aveugla, et du sang jaillit sur ses épaules. La salle était en délire.

Les Signes faiblissaient. Le vigilosaure l’encerclait tellement vite que le sorceleur peinait à réagir. Il parvint à éviter deux coups de fouet, il n’échappa pas au troisième qui l’atteignit une fois encore à l’omoplate. Déjà des filets de sang ruisselaient dans son dos.

La salle grondait, les spectateurs s’égosillaient et trépignaient.

L’un d’eux, pour mieux voir, se pencha fort en avant par-dessus la balustrade, prenant appui sur une des perches métalliques, qui soutenait un lampion. La perche se brisa et tomba dans l’arène en même temps que le lampion ; elle s’enfonça dans le sable. Le lampion, quant à lui, vint s’affaisser sur la gueule du vigilosaure et s’embrasa. La salamandre s’en débarrassa, provoquant une cascade d’étincelles ; elle lança un sifflement et frotta sa gueule contre les madriers de l’arène. Geralt, en un éclair, entrevit une occasion. Il arracha la perche du sable, il sauta sans trop d’élan, et, prenant une grande impulsion, planta le fer dans le crâne de la salamandre. La perche le transperça de part en part. Le vigilosaure tituba, en agitant ses pattes arrière ; il tenta de se débarrasser maladroitement du fer qui lui trouait le cerveau. Par petits bonds mal coordonnés, il finit par s’affaisser sur les madriers, ses dents venant mordre le bois. Pendant quelques secondes, il fut secoué de convulsions, fouillant le sable de ses serres, faisant balayer sa queue de droite à gauche. Enfin, il s’immobilisa.

Les vivats et les bravos firent trembler les murs.

Geralt sortit de l’arène par une échelle qu’on avait descendue. Les spectateurs enthousiastes l’entourèrent de toutes parts. Quelqu’un lui donna une tape sur son dos boursouflé. Il se retint à grand-peine de ne pas lui en filer une dans les dents. Une jeune femme l’embrassa sur la joue. Une autre, plus jeune encore, essuya le sang sur ses épaules avec un mouchoir en batiste qu’elle déplia aussitôt, le montrant triomphalement à ses camarades. Une autre encore, bien plus âgée, ôta de son cou ridé un collier et tenta de le lui remettre. L’expression de son visage fit qu’elle recula dans la cohue.

Une forte odeur de musc empesta l’air, l’ogronain Mikita traversait la foule tel un vaisseau dans les Sargasses. Il masqua le sorceleur de sa personne et le raccompagna.

Le carabin convoqué ausculta Geralt, lui fit des points de suture. Jaskier était très pâle. Pyral Pratt, tranquille. Comme si rien ne s’était passé. Mais le visage du sorceleur devait à nouveau en dire long, car il s’empressa de fournir des explications.

— Soit dit entre parenthèses, la fameuse perche, sciée par avance et affûtée, est tombée dans l’arène sur mon ordre.

— Merci de ta diligence.

— Mes invités étaient au septième ciel. Le bourgmestre Coppenrath en personne était satisfait, il rayonnait même, et pourtant il n’est pas facile à contenter, le fils de p..., il fait la moue à tout, lugubre comme un bordel un lundi matin. Ah ! Le poste d’échevin est déjà dans ma poche. Peut-être même que je grimperais plus haut, si... Tu ne te produirais pas pendant une semaine, Geralt ? Avec le même spectacle ?

— Uniquement, dit le sorceleur en bougeant son dos diablement douloureux, si toi, Pratt, tu prenais la place du vigilosaure dans l’arène.

— Ha ! Ha ! Petit plaisantin. Tu as entendu, Jaskier ? Quel sacré plaisantin, ce Geralt !

— J’ai entendu, confirma Jaskier en regardant le dos de Geralt et en serrant les dents. Mais ce n’était pas une plaisanterie, il parlait tout à fait sérieusement. Moi aussi, je t’informe tout à fait sérieusement que je n’honorerai pas de ma prestation les noces de ta petite-fille. Après la façon dont tu as traité Geralt, tu peux mettre une croix dessus. De même que pour toute autre occasion éventuelle, y compris les baptêmes et les enterrements. Le tien compris.

Pyral Pratt lui lança un regard, et dans ses yeux de vipère passa un éclair.

— Tu manques de savoir-vivre, barde, dit-il en détachant les syllabes. Une fois de plus, tu me manques de respect. Tu aurais besoin d’une leçon en ce domaine. De petits conseils...

Geralt se rapprocha, se tint debout devant lui. Mikita respira lourdement, leva son poing, une terrible odeur de musc se fit sentir. D’un geste, Pyral Pratt lui intima l’ordre de se tenir tranquille.

— Tu perds la face, Pratt, déclara lentement le sorceleur. Nous avons conclu une affaire, classiquement, selon les règles et selon les usances non moins importantes. Tes invités sont satisfaits du spectacle, toi, tu as acquis du prestige et des perspectives pour remporter un poste au Conseil de la ville. Pour ma part, j’ai obtenu l’information qui m’était nécessaire. Donnant donnant. Les deux parties sont satisfaites, nous devrions donc à présent nous séparer sans regrets et sans colère. Au lieu de cela, tu en viens aux menaces. Tu perds la face. Allons-y, Jaskier.

Le visage de Pyral Pratt blêmit légèrement. Après quoi il leur tourna le dos.

— J’avais l’intention de vous retenir à dîner, lança-t-il par-dessus son épaule. Mais il semble que vous soyez pressés. Je prends congé, donc. Et réjouissez-vous que je vous permette à tous deux de quitter impunément Ravelin. Car j’ai coutume de punir le manque de respect. Mais je ne vous retiens pas.

— Sage décision.

Pratt fit volte-face.

— Pardon ?

Geralt le regarda droit dans les yeux.

— Quoique tu aimes à penser le contraire, tu n’es pas particulièrement sage. Mais tu es trop malin pour tenter de m’arrêter.

\* \* \*

À peine avaient-ils dépassé la butte et atteint les premiers peupliers qui bordaient la route que Geralt arrêta son cheval, et tendit l’oreille.

— Nous sommes suivis.

— Sacrebleu ! s’exclama Jaskier en claquant des dents. Par qui ? Les bandits de Pratt ?

— Peu importe par qui. On continue ; presse ton cheval autant que tu peux jusqu’à Kerack. Cache-toi chez ton cousin. Demain à la première heure, va déposer le chèque à la banque. Ensuite, on se retrouve à l’auberge Le Crabe et la Belon.

— Et toi ?

— Ne te fais pas de souci pour moi.

— Geralt...

— Arrête de parler, et éperonne ton cheval. Allez, file !

Jaskier obtempéra, il se pencha sur sa selle et contraignit sa monture au galop. Geralt tourna bride, et attendit tranquillement.

Les cavaliers surgirent de l’obscurité. Ils étaient six.

— Sorceleur Geralt ?

— En personne.

— Tu vas venir avec nous, annonça d’une voix rauque le cavalier le plus proche. Mais pas de bêtises, compris ?

— Lâche les rênes ou je vais te faire mal.

— Pas de bêtises, répéta l’homme en éloignant sa main. Et pas de violence. Nous sommes des réguliers, pas de ces coupeurs de bourses. Nous sommes là pour rétablir l’ordre public. Sur demande du prince.

— Quel prince ?

— Tu l’apprendras. Suis-nous.

Ils partirent. Un prince, se souvint Geralt, un prince se trouvait incognito à Ravelin, selon les affirmations de Pratt. Les choses ne semblaient pas se présenter sous leur meilleur angle. Les relations avec les princes étaient rarement agréables. Et ne se terminaient jamais bien, en règle générale.

Ils n’allèrent pas très loin. Seulement jusqu’à une intersection où se trouvait une auberge aux fenêtres éclairées de petites lumières et qui sentait la fumée. Ils entrèrent dans une salle presque déserte, si l’on excepte quelques marchands attardés à dîner. L’entrée de la pièce habitable était gardée par deux hommes d’armes, revêtus de manteaux bleus, identiques, par la couleur et la coupe, à ceux portés par l’escorte de Geralt. Ils pénétrèrent à l’intérieur.

— Votre Grâce princière...

— Sors. Et toi, sorceleur, assieds-toi.

L’homme assis à une table portait un manteau semblable à celui de son armée, mais plus richement brodé. Son visage était masqué par une capuche. C’était inutile. La lampe posée sur la table éclairait uniquement Geralt ; le prince énigmatique se cachait dans l’ombre.

— Je t’ai vu dans l’arène, chez Pratt, dit-il. Réellement impressionnante, ta démonstration. Ce bond dans les airs et ce coup porté de haut, appuyé par tout le poids du corps... Le fer, alors qu’il ne s’agissait pourtant que d’une simple perche, a traversé le crâne du dragon comme du beurre. Je pense que si cela avait été, mettons, une javeline de combat ou un hast, elle aurait pu traverser une cotte de mailles, peut-être même un plastron... Qu’en penses-tu ?

— La nuit est déjà bien avancée. Pas moyen de penser quand le sommeil me gagne.

L’homme dans l’ombre s’esclaffa.

— Ne tergiversons pas, dans ce cas. Et venons-en à notre affaire. J’ai besoin de toi. De toi, en tant que sorceleur. Pour un travail de sorceleur. Et les choses sont telles, étrangement, que tu as, toi aussi, besoin de moi. Peut-être même davantage.

» Je suis Xander, le fils du roi, prince de Kerack. Je désire, et ce avec force, devenir Xander Premier, roi de Kerack. Pour l’heure, à mon grand regret et au préjudice du pays, le roi de Kerack est mon père, Belohun. Le vieux est toujours dans la fleur de l’âge. Il peut encore régner, pfff... par ma foi, une bonne vingtaine d’années encore. Je n’ai ni le temps ni l’envie d’attendre aussi longtemps. Bah, même si j’attendais, je ne serais pas assuré de lui succéder ; le vioque peut désigner un autre successeur au trône à tout instant, il possède une large collection d’héritiers. Et s’apprête à en engendrer un nouveau, d’ailleurs ; pour la fête de Lammas, il a prévu des festivités royales en grande pompe et un faste que le pays ne peut se permettre. Lui, ce rapiat, qui va faire ses besoins au parc pour économiser l’émail de son pot de chambre, va dépenser une montagne d’or pour ses noces. Ruinant le Trésor. Je serai un meilleur roi. Le hic, c’est que je veux le devenir maintenant. Aussi vite que possible. Et pour cela, j’ai besoin de toi.

— Les révolutions de palais ne figurent pas au nombre de mes prestations. Ni les régicides. Sans doute est-ce à cela que Votre Altesse a daigné faire allusion.

— Je veux être roi. Pour le devenir, il faut que mon père cesse de l’être. Et mes frères doivent être éliminés de la succession.

— Régicide plus fratricide. Non, Votre Altesse. Je me dois de refuser. Je regrette.

— Ce n’est pas vrai, gronda le prince dans l’ombre. Tu ne regrettes pas. Pas encore. Mais tu le regretteras, je te le promets.

— Que Votre Altesse daigne prendre acte que les menaces de mort sont vaines.

— Mais qui parle de mort ici ? Je suis un prince et le fils du roi, je ne suis pas un assassin. Je te parle d’un choix. Celui de ma grâce ou de ma disgrâce. En faisant ce que je te demande, tu bénéficieras de ma grâce. Et crois-moi, elle te sera fort utile désormais. Maintenant que t’attendent un procès et une condamnation pour fraude financière. Tout porte à croire que tu passeras les quelques années à venir à ramer sur une galère. Tu pensais visiblement que tu étais déjà tiré d’affaire ? Que ton procès se solderait par un non-lieu, que la sorcière Neyd, qui accepte de se faire baiser, par caprice, lèverait l’accusation et que c’en serait fini ? Tu fais erreur. Albert Smulka, le zupan d’Ansegis, a fait une déposition. Cette déposition t’accable.

— Cette déposition est fausse.

— Il sera difficile de le prouver.

— Il s’agit de prouver la faute, non l’innocence.

— Bien dit. Vraiment très subtil. Mais je ne ferais pas le fanfaron, à ta place. Jette donc un coup d’œil là-dessus. (Le prince lança sur la table une liasse de papiers.) Ce sont des documents. Une déposition certifiée, les comptes-rendus des témoins. Localité de Cizmar, un sorceleur a été embauché pour tuer une lucrote. Montant de la facture, soixante-dix couronnes, en réalité cinquante-cinq ont été payées, la différence a été partagée avec le rond-de-cuir local. Localité de Sotonin, une araignée géante. Tuée, d’après la facture, pour quatre-vingt-dix, en réalité, conformément à la déposition du maire, pour soixante-cinq. À Tiberghien, une harpie tuée, facturation pour cent couronnes, soixante-dix payées en réalité. Et tes exploits et combines précédents : au château de Petrelsteyn, un vampire qui n’existait même pas et qui a coûté au burgrave mille orins tout rond. Le loup-garou de Guaamez, désensorcelé à ce qu’on raconte, pour cent couronnes, et délicanthropié par magie, une affaire très suspecte, car le tarif semble un peu trop bas pour un tel désensorcellement. Un echinops, ou plus exactement une chose que tu as apportée au maire à Martin del Campo et que tu as nommée echinops. Dans la localité de Zgraggen, des goules, au cimetière, qui ont coûté près de quatre-vingt-dix couronnes à la commune, alors que personne n’a vu leurs carcasses, qui ont été dévorées, ha ! ha ! par d’autres goules. Qu’en dis-tu, sorceleur, il s’agit bien de preuves ?

— Votre Altesse a daigné se tromper, le contredit tranquillement Geralt. Ce ne sont pas des preuves. Mais des diffamations fabriquées de toutes pièces, et ce de manière maladroite, qui plus est. Jamais je n’ai été embauché à Tiberghien. Je n’ai même pas entendu parler de la localité de Sotonin. En conséquence, toutes les factures provenant de cet endroit sont des faux évidents, ce ne sera pas difficile à prouver. Et les goules que j’ai tuées à Zgraggen ont, certes, été dévorées, ha ! ha ! par d’autres goules, puisque telles sont précisément, ha ! ha ! les mœurs des goules. Quant aux défunts dudit cimetière, laissés en paix, ils retournent en poussière, car les goules rescapées ont pris la poudre d’escampette. Et pour ce qui est des autres inepties contenues dans ces documents, je n’ai même pas envie de les commenter.

— Le procès se déroulera sur la base de ces papiers, déclara le prince en posant la main sur la liasse. Ce dernier durera longtemps. Les preuves seront-elles avérées ? Qui peut le savoir ? Quelle sentence finira par tomber ? Et qui cela intéresse-t-il ? Aucune importance. L’essentiel est l’odeur pestilentielle qui se répandra. Laquelle traînera derrière toi jusqu’à la fin de tes jours.

» Certaines personnes, poursuivit-il, t’avaient déjà en horreur, mais elles devaient te tolérer, comme un moindre mal, comme le tueur des monstres qui les menaçaient. Certaines personnes ne te supportaient pas, te prenant pour une création inhumaine ; elles ressentaient envers le mutant que tu es du dégoût et de l’aversion. D’autres éprouvaient une peur panique à ton encontre et te détestaient en regard de leur propre peur. La renommée de l’habile tueur et la réputation du mauvais sorcier s’envoleront en fumée ; oubliés le dégoût et la peur. Ils ne se souviendront de toi que comme un brigand cupide et un tire-sou. Celui qui, hier, vous craignait, toi et tes mauvais tours, qui détournait son regard, celui qui crachait en te voyant pour conjurer le sort ou sortait son amulette, ricanera, demain, en poussant son compagnon du coude. « Regarde un peu, c’est le sorceleur Geralt, ce misérable fourbe, cet imposteur ! » Si tu n’effectues pas la besogne dont je te charge, je te détruirai, sorceleur. Je ruinerai ta réputation. À moins que tu ne me rendes service. À toi de décider. Oui ou non ?

— Non.

— Ne va pas croire que tes relations, Ferrant de Lettenhove ou ta maîtresse rousse, la magicienne, t’aideront en quoi que ce soit. L’instigateur ne mettra pas en péril sa propre carrière, et le Chapitre empêchera la sorcière de s’engager dans une affaire criminelle. Personne ne te viendra en aide quand la machine judiciaire t’enfermera dans ses rouages. Je t’ai demandé de te décider. Oui ou non ?

— Non. Définitivement non, Votre Altesse. L’homme caché dans l’alcôve peut enfin sortir.

Au grand étonnement de Geralt, le fils du roi éclata de rire. Et frappa la table de sa main. La petite porte de l’alcôve attenante grinça, une silhouette apparut. Familière, malgré la pénombre.

— Tu as gagné ton pari, Ferrant, dit le prince. Va voir demain mon secrétaire pour récupérer ton gain.

— Je remercie Votre Grâce princière, répliqua avec un léger salut Ferrant de Lettenhove, l’instigateur royal, mais j’ai traité ce pari de manière purement symbolique. Pour souligner jusqu’à quel point j’étais sûr de mon fait. Il n’était nullement pour moi question d’argent...

— L’argent que tu as gagné n’est pour moi aussi qu’un symbole, l’interrompit le prince, le même que la marque de la Monnaie qui y est frappé et le profil du hiérarque actuel. Sache également, sachez tous les deux, que j’ai gagné, moi aussi. J’ai recouvré quelque chose que je considérais comme à jamais perdu. À savoir, la foi en l’être humain. Ferrant était absolument certain de ta réaction, Geralt de Riv. Quant à moi, je l’avoue, je le prenais pour un naïf. J’étais persuadé que tu te soumettrais.

— Vous avez tous deux gagné quelque chose, déclara Geralt aigrement. Et moi, alors ?

— Toi aussi, répondit plus sérieusement le prince. Dis-lui, Ferrant. Explique-lui de quoi il est question.

— Sa Grâce ici présente, le prince Egmund, commença l’instigateur, a accepté d’incarner symboliquement Xander, le plus jeune prince, ainsi que ses autres frères également, tous prétendants au trône. Le prince soupçonne que, dans le but de conquérir le trône, Xander ou un autre membre de sa fratrie veuille bénéficier des services d’un sorceleur se trouvant à proximité. Nous avons donc décidé de... mettre une telle situation en scène. Et nous savons à présent que si les choses en arrivaient là... si effectivement quelqu’un te faisait une proposition indigne, tu ne te laisserais pas embobiner par les grâces princières. Et que ni les menaces ni les chantages ne te feraient peur.

— Je comprends. (Le sorceleur hocha la tête.) Et je m’incline devant un tel talent. Le prince a eu l’obligeance d’entrer parfaitement dans son rôle. Dans ce qu’il a daigné dire de moi, dans l’opinion qu’il a eue de moi, je n’ai perçu aucun jeu d’acteur. Au contraire. Je n’ai entendu que de la sincérité...

Egmund rompit un silence devenu gênant.

— La mascarade avait un but. Le but est atteint et je n’ai aucune envie de m’expliquer devant toi. Quant au bénéfice, tu en profiteras toi aussi. Financièrement parlant. J’ai effectivement l’intention de t’employer. Et de te payer largement tes services. Dis-lui, Ferrant.

— Le prince Egmund, expliqua l’instigateur, redoute que l’on attente à la vie de son père, le roi Belohun. Cet attentat pourrait survenir durant les noces royales prévues pour la fête de Lammas. Le prince serait plus tranquille si, à cette occasion, quelqu’un veillait à la sécurité du roi... quelqu’un tel qu’un sorceleur. Oui, oui, ne m’interromps pas, nous savons que les sorceleurs ne sont pas des hommes de main ni des gardes du corps, que leur raison d’être est de protéger les humains face à la menace que représentent des monstres magiques, miraculeux et surnaturels...

— C’est ce qu’on lit dans les livres, l’interrompit impatiemment le prince. Dans la vie, il en va diversement. On embauche des sorceleurs pour protéger des caravanes qui traversent des endroits déserts et des forêts vierges grouillant de monstres. Il arrive cependant que les marchands se fassent attaquer non par des monstres, mais par de vulgaires bandits de grands chemins, et les sorceleurs n’hésitent pas du tout à les rosser alors. J’ai des raisons de craindre que durant les noces royales des... basilics... puissent lancer une attaque. Te chargerais-tu de la protection contre les basilics ?

— Cela dépend.

— De quoi ?

— Si nous sommes toujours ou pas dans la mise en scène. Et si je ne suis pas précisément l’objet d’une nouvelle provocation. De la part de l’un ou l’autre des frères restants, par exemple. Le talent d’incarnation dans un rôle n’est pas une rareté dans la famille, je parie.

Ferrant s’offusqua. Egmund fit valser son poing sur la table.

— Ne pousse pas le bouchon trop loin, beugla-t-il. Et ne t’égare pas. Je t’ai demandé si tu allais t’en charger. Réponds !

— Je pourrais me charger de la protection du roi face à d’hypothétiques basilics, répondit Geralt en hochant la tête. Malheureusement, on m’a volé mes épées à Kerack. Les services royaux n’ont toujours pas réussi à pister les voleurs et sans doute n’agissent-ils pas beaucoup dans ce sens. Sans mes épées, je serai incapable de protéger quiconque. Je me vois donc contraint de refuser pour des raisons objectives.

— S’il s’agit uniquement de tes épées, il n’y aura pas de problèmes. Nous les récupérerons. N’est-ce pas, monsieur l’instigateur ?

— Assurément.

— Tu vois bien. L’instigateur royal le confirme absolument. Qu’en sera-t-il donc ?

— Que je récupère d’abord mes épées. Assurément.

— Tu es obstiné, comme individu. Mais soit. Je précise que tu recevras un salaire pour tes services, et je certifie que tu ne me trouveras pas pingre. Et tu pourras profiter de certains autres avantages dès maintenant ; tu auras une avance, pour ainsi dire, comme preuve de ma bonne volonté. Tu peux d’ores et déjà estimer que ton affaire au tribunal est réglée ; il faut satisfaire aux formalités, et la bureaucratie ignore l’idée de promptitude, mais tu peux déjà te considérer comme une personne libre de tout soupçon et ayant une totale liberté de mouvements.

— Ma reconnaissance est immense. Et les témoignages et les factures ? La leucrote de Cizmar, le loup-garou de Guaamez ? Qu’en est-il de ces documents ? Ceux que Votre Altesse a eu l’obligeance d’utiliser comme... accessoires de théâtre ?

— Pour l’instant, ces documents resteront chez moi. (Egmund le regarda dans les yeux.) En lieu sûr. Assurément.

\* \* \*

La cloche du roi Belohun sonnait minuit lorsqu’il rentra.

À la vue de son dos, Corail, il fallait lui rendre cet honneur, conserva son quant-à-soi et son calme. Elle savait se maîtriser. Même sa voix n’était pas altérée. Presque pas.

— Qui t’a fait ça ?

— Un vigilosaure. Une espèce de salamandre...

— Une salamandre t’a posé ces sutures ? Tu as permis à une salamandre de te recoudre ?

— Les sutures ont été posées par un carabin. Quant à la salamandre...

— Au diable la salamandre ! Mosaïque ! Scalpel, ciseaux, pincette ! Aiguille et catgut ! Élixir de Pulchellum ! Décoction d’aloès ! Unguentum ortolani ! Tampon et pansement stérilisé ! Et prépare aussi un sinapisme de miel et de moutarde ! Du nerf, ma fille !

Mosaïque s’activa à un rythme digne d’admiration. Lytta s’attaqua à l’opération. Le sorceleur restait tranquille et souffrait en silence.

— On devrait tout de même interdire aux carabins qui ne s’y connaissent pas en magie de pratiquer, fit remarquer à travers ses lèvres serrées la magicienne, tout à son travail. Enseigner à la faculté, certes. Recoudre un cadavre après une autopsie, d’accord. Il faudrait les tenir éloignés cependant des patients encore vivants. Sans doute puis-je l’espérer longtemps encore, tout va dans le sens contraire.

Geralt se risqua à une opinion :

— La magie n’est pas la seule à soigner. Et quelqu’un doit bien traiter les patients. Les mages guérisseurs spécialisés sont une poignée à peine, et les simples magiciens ne veulent pas pratiquer. Ils n’ont pas le temps ou considèrent que cela n’en vaut pas la peine.

— À raison. Les conséquences de la surpopulation sont fatales. Avec quoi joues-tu ? Qu’est-ce que c’est ?

— Une marque que j’ai trouvée sur le vigilosaure. Elle était solidement fixée sur sa peau.

— Tu la lui as arrachée comme un trophée revenant au vainqueur ?

— Je l’ai arrachée pour te la montrer.

Corail observa la plaquette ovale en laiton, de la dimension d’une main d’enfant. Ainsi que les signes gravés dessus.

— Curieux concours de circonstances, dit-elle en lui posant le cataplasme sur l’épaule. Si l’on considère le fait que tu t’apprêtes à aller dans la direction opposée.

— Je m’apprête à ? Ah oui ! C’est vrai, j’avais oublié tes confrères et leurs plans relatifs à ma personne. Ces plans se concrétiseraient-ils, ma foi ?

— Exactement. J’ai obtenu une information. Tu es convié à séjourner au château de Rissberg.

— Je suis convié, c’est touchant. Au château de Rissberg. Le siège du célèbre Ortolan. Et d’après mes déductions, il m’est impossible de décliner l’invitation ?

— Je ne te le conseillerais pas. Ils demandent que tu viennes d’urgence. En tenant compte de tes blessures, quand pourras-tu te mettre en route ?

— En tenant compte de mes blessures, c’est à toi de me le dire, carabin.

— Je te le dirai. Plus tard... Pour l’instant, en revanche... Tu vas t’absenter un certain temps, tu vas me manquer... Comment te sens-tu maintenant ? Serais-tu capable de... ? Ce sera tout, Mosaïque. Rentre chez toi et ne nous dérange pas. Que devait signifier ce petit sourire, donzelle ? Dois-je te le figer sur tes lèvres pour toujours ?

# 

# INTERLUDE

Un demi-siècle de poésie (extrait d’un brouillon, texte qui ne figura jamais dans une édition officielle), Jaskier

Le sorceleur, en vérité, m’était extrêmement redevable. Chaque jour davantage.

Ainsi que vous le savez, la visite chez Pyral Pratt s’était soldée de manière sanglante et orageuse, elle nous avait apporté toutefois quelques avantages. Geralt avait trouvé les traces de son voleur d’épées. Le mérite me revient, en quelque sorte, puisque c’est moi qui, grâce à mon ingéniosité, ai orienté Geralt sur Ravelin. Et le lendemain, c’est moi et moi seul qui ai fourni une nouvelle arme à Geralt. Je ne pouvais supporter de le voir ainsi désarmé. Jamais, m’objecterez-vous, un sorceleur ne se trouve désarmé. Il s’agit d’un mutant, deux fois plus fort et dix fois plus rapide qu’un homme normal, rompu à chaque type de combat, qui, à l’aide d’une douelle de tonnelier en chêne, met à terre trois malandrins en un rien de temps. De surcroît, avec ses Signes, qui sont une arme absolument non négligeable, il manie la magie. C’est vrai. Mais une épée est une épée. Il me répétait en boucle qu’il se sentait comme nu sans épée. Eh bien, donc, je lui en ai fourni une.

Comme vous le savez, Pratt nous avait récompensés financièrement tous les deux, sans grande générosité, mais tout de même. Le lendemain matin, suivant les recommandations de Geralt, je me suis empressé d’aller déposer le chèque à la filiale Giancardi. Je donne le chèque à encaisser et patiente en regardant autour de moi. Je vois quelqu’un qui m’observe avec grande attention : une femme, pas très vieille, mais pas une jeunette non plus, vêtue d’atours chics et élégants.

Croiser un regard féminin empli d’admiration ne me surprend guère, nombre de femmes trouvant irrésistible mon charme viril et sauvage.

La jeune dame se dirige soudain vers moi, se présente comme étant Etna Asider, et elle déclare me connaître. Tu parles d’une nouvelle, tout le monde me connaît, ma gloire me précède, quel que soit l’endroit où je me rends.

— La nouvelle de la mauvaise aventure arrivée à ton ami, le sorceleur Geralt de Riv, est parvenue à mes oreilles, sieur Jaskier, me dit-elle. Je sais qu’il a perdu son arme, et qu’une nouvelle épée lui est rapidement indispensable. Je sais également comme il est difficile d’obtenir un bon glaive. Il se trouve que je dispose d’une épée de qualité. Qui provient de feu mon mari ; dieux, ayez de la clémence pour son âme. Je suis venue à la banque pour justement monnayer ladite épée ; que ferait donc une veuve d’une épée ? La banque l’a évaluée et accepte de la revendre à la commission. J’ai toutefois besoin d’urgence d’argent liquide, obligée que je suis de rembourser les dettes de mon défunt mari, autrement je serai tourmentée par les créanciers. Aussi...

À ces mots, la jeune femme me montre une housse damassée et en sort la fameuse épée. Une merveille, je vous le dis. Légère comme une plume. Un fourreau raffiné et élégant, la poignée en peau de salamandre, la garde dorée ; sur le pommeau, une jaspe grosse comme un œuf de pigeon. Je tire l’épée de sa gaine et n’en crois pas mes yeux. Sur la lame, juste au-dessus de la garde, un poinçon en forme de soleil. Et une inscription : « Ne me sors pas sans raison, ne me rentre pas sans honneur. » Ce qui signifie que la lame a été forgée à Nilfgaard, à Viroleda, une ville dans le monde entier célèbre pour ses forges spécialisées dans les lames des épées. Je touche le fer du bout du pouce : tranchant comme un rasoir, croyez-moi sur parole.

Et que je ne suis point stupide, je ne laisse rien transparaître, je regarde avec indifférence les clercs de banque s’agiter, une petite bonne femme faire briller les poignées de porte en cuivre.

— La banque Giancardi, reprend la veuve, a estimé l’épée à deux cents couronnes. En commission. Contre des espèces de la main à la main, cependant, je la céderais pour cent cinquante.

— Ho ! Ho ! m’exclamé-je sur ce. Cent cinquante, c’est un paquet d’argent. À ce prix-là, on peut acheter une maison. Pas trop grande. Dans les faubourgs.

— Ah ! Sieur Jaskier ! (La jeune femme se tord les mains, laisse couler ses larmes.) Vous vous jouez de moi. Vous en faites un homme cruel pour ainsi profiter d’une veuve. Mais me voici prise au piège. Eh bien ! Soit, allons-y pour cent.

Et c’est de cette manière, chers amis, que j’ai résolu le problème du sorceleur.

Je file au Crabe et la Belon ; Geralt y est déjà installé, devant des œufs au bacon, ha ! Sans doute que chez la sorcière rousse, il a encore eu droit à du fromage à la ciboulette au petit déjeuner. Je m’approche et vlan ! Je balance l’épée sur la table. Il en est resté bouche bée ! Ayant jeté sa cuillère, il sort l’arme de son fourreau, l’observe. Son visage est de marbre. Mais je suis habitué à ses mutations, je sais qu’il n’est pas à l’abri des émotions. Tout émerveillé et heureux qu’il soit, il n’en laissera rien paraître.

— T’as payé combien pour ça ?

Je suis sur le point de répliquer que ce ne sont pas ses affaires, mais je me souviens à temps que j’ai payé avec son propre argent, justement. J’ai donc avoué. Il m’a serré la main, sans dire un mot ; l’expression de son visage est restée inchangée. Il est ainsi, voilà tout. Simple, mais sincère.

Et il m’annonce qu’il quitte la ville. Seul.

— Je voudrais, ajoute-t-il devançant mes protestations, que tu restes à Kerack. Et que tu gardes les yeux et les oreilles grands ouverts.

Il me raconte ce qui s’est passé la veille, sa conversation nocturne avec le prince Egmund. Tout en s’amusant avec son épée fraîchement acquise, comme un enfant avec un nouveau jouet.

— Je ne prévois pas de servir le prince, résume-t-il. Ni de participer aux noces royales en août comme garde du corps. Egmund et ton cousin sont certains d’attraper rapidement les voleurs de mes épées. Je ne partage pas leur optimisme. Et dans le fond, cela m’arrange. S’il détenait mes épées, Egmund aurait la mainmise sur moi. Je préfère attraper le voleur par moi-même, à Novigrad, en juillet, avant les enchères chez les Borsody. Je récupérerai mes épées et ne mettrai plus les pieds à Kerack. Quant à toi, Jaskier, reste bouche cousue. Personne ne doit être au courant de ce que nous a raconté Pratt. Personne. Y compris ton cousin instigateur.

J’ai juré de rester muet comme une tombe. Il m’a regardé étrangement. Exactement comme s’il n’y croyait pas.

— Et comme il faut s’attendre à tout, reprit-il, je dois prévoir un plan de secours. Je voudrais donc en apprendre le plus possible sur Egmund et ses frères et sœurs, sur tous les possibles prétendants au trône, sur le roi lui-même, sur toute la petite famille royale. Je voudrais savoir ce qu’ils projettent et ce qu’ils manigancent. Qui tient avec qui, quelles fractions sont actives ici et ainsi de suite. C’est clair ?

Moi, sur ce :

— D’après ce que j’en conclus, tu ne comptes pas engager Lytta Neyd là-dedans ? À juste titre, selon moi. La beauté rousse a indubitablement une parfaite connaissance des affaires qui t’intéressent, mais trop de choses la lient à la monarchie locale pour qu’elle se décide à une double loyauté, et d’une. De deux, ne l’informe pas que tu comptes bientôt disparaître et ne plus jamais remettre les pieds ici. Parce que sa réaction peut être violente. Les magiciennes, comme tu as déjà pu le vérifier, n’aiment pas lorsque quelqu’un disparaît.

» Pour le reste, juré-je, tu peux compter sur moi. Mes yeux et mes oreilles seront en alerte et pointés là où il faut. J’ai déjà eu le temps de faire connaissance de la famille royale locale, et j’ai entendu aussi suffisamment de rumeurs. Ce Belohun qui règne aimablement sur Kerack s’est conçu une nombreuse progéniture. Il change aisément et couramment de femmes ; à peine en repère-t-il une nouvelle que l’ancienne quitte fort à propos cette vallée, se trouvant plongée soudainement, par un étrange effet du hasard, dans un état asthénique contre lequel la médecine se révèle impuissante. De cette façon, le roi compte à ce jour quatre fils légitimes, chacun né d’une mère différente. Je n’inclus pas le nombre incalculable de filles, étant donné qu’elles ne peuvent prétendre au trône. Je ne compte pas non plus les bâtards. Il est important de noter cependant que tous les postes et fonctions importants de Kerack sont occupés par les époux des filles du roi, mon cousin Ferrant étant une exception. Et le commerce et l’industrie sont dirigés par ses fils illégitimes.

Le sorceleur, je le constate, écoute avec une grande attention. Je poursuis mon récit :

— Des quatre fils nés dans le mariage, l’aîné dans l’ordre de la succession — je ne connais pas son nom, car à la cour, il est interdit de le prononcer — a quitté le palais après une querelle avec son père ; toute trace de lui a disparu, personne ne l’a jamais revu. Le deuxième, Elmer, est un malade mental alcoolique, tenu enfermé ; c’est censé être un secret d’État, mais à Kerack, tout le monde est au courant. Les véritables prétendants sont Egmund et Xander. Ils se détestent, et Belohun en joue subtilement, il maintient les deux dans une constante incertitude ; pour ce qui est de la succession, plus d’une fois aussi il a réussi à favoriser ostensiblement l’un ou l’autre de ses fils adultérins, et à les leurrer par des promesses. Il se murmure même aujourd’hui qu’il aurait juré de laisser la couronne au fils qu’il engendrera avec sa nouvelle épouse, celle précisément qu’il épousera officiellement pendant Lammas.

» Mon cousin Ferrant et moi-même, poursuis-je, sommes d’avis toutefois qu’il s’agit de paroles en l’air avec lesquelles le vieux bouc espère inciter la jeunette à l’ardeur au lit, et qu’Egmund et Xander sont les deux seuls vrais héritiers du trône. Et que si cela nécessite un coup d’État, il sera fomenté par l’un des deux. J’ai fait leur connaissance, grâce à mon cousin. Ils sont tous deux — du moins ai-je eu cette impression — glissants comme de la merde dans la mayonnaise. Si tu vois ce que je veux dire par là.

Geralt confirme qu’il voit parfaitement, qu’il a lui-même éprouvé cette impression en parlant avec Egmund, mais qu’il aurait été incapable de l’exprimer aussi joliment. Après quoi il se plonge dans une profonde réflexion.

— Je reviendrai sous peu, dit-il enfin. Et toi, agis ici, et garde l’œil sur les affaires.

Moi, sur ce :

— Avant de prendre congé, sois un ami, parle-moi un peu de l’apprentie de ta magicienne. Celle aux cheveux plaqués. C’est un vrai bouton de rose, il suffirait d’en prendre soin, juste un peu, pour qu’elle fleurisse à merveille. J’ai donc envisagé d’y consacrer moi-même...

Son visage s’est aussitôt métamorphosé. Et voilà qu’il abat son poing sur la table, tellement fort que les chopes ont sursauté.

— Tiens tes pattes loin de Mosaïque, ménétrier, qu’il me dit, sans une once de respect. Sors-toi cette fille de la tête. Ne sais-tu pas qu’il est strictement interdit aux apprenties des magiciennes d’entamer même le plus innocent des flirts ? Pour la moindre faute de ce genre, Corail l’estimera indigne de son enseignement et l’enverra à l’école, ce qui, pour une apprentie, est une terrible humiliation, c’est perdre la face ; j’ai entendu dire que cela pouvait provoquer des suicides. Et avec Corail, on ne plaisante pas. Elle n’a pas le sens de l’humour.

L’envie m’a titillé de lui conseiller d’essayer de lui chatouiller la raie du derrière avec une plume de poulette ; ce genre d’intervention déride même les plus renfrognées. Mais je me suis tu, parce que je le connais. Il ne supporte pas que l’on parle inconsidérément de ses femmes. Même celles d’une seule nuit. J’ai donc juré sur l’honneur que je raierai la vertu de l’apprentie aux cheveux plaqués de l’ordre du jour et que je ne lui conterai même pas fleurette.

Lui, sur ce, devenu plus joyeux, me lance juste avant de partir :

— Si cela te chatouille tant, sache que j’ai fait la connaissance au tribunal d’une jeune femme avocate. Elle semblait tout à fait volontaire. Va donc lui faire ta cour.

Ben voyons. Qu’est-ce à dire ? Que je devrais baiser la justice ?

Néanmoins, d’un autre côté...

# 

# INTERLUDE

Très vénérable Dame

Lytta Neyd

Kerack, Ville Haute

Villa Cyclamen

Château de Rissberg, 1er juillet 1245

Chère Corail,

J’espère que ma lettre te trouvera en bonne santé et de bonne humeur. Et qu’il en va selon tes désirs.

Je m’empresse de t’informer que le sorceleur nommé Geralt de Riv a enfin daigné faire son apparition dans notre château. Il s’est aussitôt montré exaspérément insupportable moins d’une heure après son arrivée, réussissant à rebuter absolument tout le monde, y compris notre vénérable Ortolan, une personne indulgente envers chacun et qui pourrait passer pour l’incarnation de la bienveillance. Il se révèle que les opinions qui circulent au sujet de ce personnage ne sont pas le moins du monde exagérées, et que l’antipathie et l’animosité auxquelles il est partout confronté sont profondément justifiées. Là où il faut malgré tout lui rendre honneur, et je serais le premier à le faire, sine ira et studio, cet individu est un professionnel à tous les égards et parfaitement fiable en ce qui concerne son métier. Il exécutera ce qu’il a entrepris ou il tombera en tentant de l’exécuter, il ne peut y avoir de doutes.

Il convient donc de reconnaître le but de notre entreprise comme étant atteint, principalement grâce à toi, chère Corail. Nous t’adressons nos remerciements pour tes efforts, et tu auras toujours notre reconnaissance. La mienne envers toi, en outre, est toute particulière. En tant qu’ami de longue date, conscient de ce qui nous unissait, je comprends mieux que tout autre tes sacrifices. Tu as dû endurer, je m’en rends compte, la proximité de cet individu, qui est, effectivement, une agrégation des défauts qui te sont insupportables : un cynisme issu de profonds complexes, une nature méfiante et introvertie, caractérisée par la mauvaise foi, un esprit primitif, une intelligence médiocre, une arrogance monstrueuse. Pour ne point t’irriter, chère Corail, je passerai sous silence ses mains affreuses et ses ongles mal soignés, car je sais comme tu détestes ces choses. Mais, ainsi que nous l’avons dit, le temps est fini de tes souffrances, de tes tracas et de tes tourments, tu peux désormais cesser tes relations avec cet individu et rompre tout contact avec lui, plus rien ne t’en empêche. Opposant par là même et mettant définitivement un terme aux médisances mensongères propagées par les mauvaises langues qui, de ta bienveillance, feinte n’est-il pas, et apparente, envers le sorceleur, tentent au contraire de faire une véritable romance à deux sous. Mais assez de tout cela, la chose ne mérite pas discussion.

Je serais le plus heureux des hommes, chère Corail, si tu consentais à venir me rendre visite à Rissberg. Inutile d’ajouter qu’il suffirait d’un seul mot de ta part, d’un seul geste, d’un seul sourire, pour que je me précipite ventre à terre chez toi.

Tout à toi, avec mon profond respect

Pinety

PS : Les mauvaises langues que j’ai évoquées supputent que ton aménité envers Geralt de Riv aurait pour origine une envie d’agacer notre consœur Yennefer, toujours intéressée, d’après ce que l’on raconte, par le sorceleur. Pitoyables, en vérité, sont la naïveté et l’ignorance de ces intrigants. Il est pourtant de notoriété publique que Yennefer entretient une relation enflammée avec un jeune entrepreneur en joaillerie, et qu’elle se fiche donc du sorceleur et de ses amours passagères comme de la neige de l’an passé.

# 

# INTERLUDE

Très vénérable

Algernon Guincamp

Château de Rissberg

Ex urbe Kerack

Die 5 mens. Jul. Anno 1245 p. R.

Cher Pinety,

Je te remercie pour ta lettre, tu ne m’avais pas écrit depuis longtemps, sans doute n’avais-tu rien à dire, ma foi, et donc aucune raison d’écrire.

Ton inquiétude au sujet de ma santé et de mon humeur est charmante, comme celle de t’assurer que tout s’ordonne conformément à mes désirs. Je t’informe avec satisfaction que tout s’agence pour moi comme il se doit, j’y mets tous mes efforts, car comme on dit, chacun est le timonier de son propre navire. Et mon navire, sache-le, je le dirige d’une main ferme à travers les grains et les récifs, relevant la tête chaque fois que la tempête gronde alentour.

Pour ce qui est de ma santé, je me porte bien. Physiquement, comme d’habitude, mentalement très bien également ; depuis peu, depuis que je possède ce qui m’a si longtemps fait défaut. Je n’ai compris d’ailleurs à quel point cela m’avait manqué qu’à partir du moment où cela ne me manqua plus.

Je suis heureuse que l’entreprise qui nécessitait la participation du sorceleur se dirigeât vers un succès ; ma modeste contribution à l’opération me remplit de joie. Tu te désoles, en vain cependant, cher Pinety, en pensant qu’elle était synonyme pour moi de sacrifices, de souffrances, de tracas et de tourments. Ce ne fut pas à ce point pénible. Geralt, certes, est une véritable agrégation de défauts. J’ai néanmoins découvert en lui — sine ira et studio — des qualités aussi. Et non des moindres, je te le garantis ; plus d’un se sentirait décontenancé, s’il savait. Et plus d’un serait jaloux.

Les ragots, commérages, murmures et intrigues dont tu parles, cher Pinety, chacun de nous y est habitué et sait comment gérer ce genre de choses ; le conseil est simple : les ignorer. Sans doute te souviens-tu des rumeurs qui circulaient sur toi et Sabrina Glevissig, à l’époque où quelque chose nous aurait comme qui dirait liés ? Je les ai ignorées. Je te conseille de faire de même.

Bene vale,

Corail

PS : Je suis terriblement occupée. Une éventuelle rencontre ne me semble guère envisageable dans un avenir prévisible.

*« Dans des contrées diverses ils se déplacent et leurs inclinaisons et humeurs leur dictent de vivre sans dépendance aucune. Cela signifie qu’aucun pouvoir, ni humain, ni divin, ils ne reconnaissent, qu’aucune loi ni principe ne respectent, qu’à rien ni personne ne se soumettent et qu’ils se croient impunissables. Imposteurs par nature, ils vivent de prédictions dont ils leurrent les gens simples, ils servent d’espions, colportent de fausses amulettes, des médicaments frauduleux, des outrances et des narcotiques ; ils servent aussi d’entremetteurs, c’est-à-dire qu’ils fournissent, à ceux qui paient, des filles ribaudes pour des plaisirs malhonnêtes. Lorsqu’ils se trouvent dans la misère, ils n’ont point honte de mendier, ni même de se laisser nûment aller au vol, mais la filouterie et l’escroquerie leur sont plus plaisantes. Ils bernent les naïfs en leur faisant croire qu’ils défendent les gens, qu’ils tuent les monstres pour prétendument assurer leur sécurité, mais c’est un mensonge ; il est prouvé depuis belle lurette qu’ils n’agissent que pour leur propre satisfaction, car tuer est pour eux un excellent divertissement. Pour se préparer à leur action, ils pratiquent une espèce de magie noire, ce n’est que poudre aux yeux pourtant, jetée à ceux qui les regardent. Les prêtres eurent tôt fait de mettre à jour ces supercheries et tours de passe-passe, à la confusion de ces diaboliques qui se nomment sorceleurs. »*

Monstrum, ou de la description d’un sorceleur, Anonyme

# 

# CHAPITRE 9

Quand on le voyait de l’extérieur, Rissberg ne semblait guère menaçant, ni même imposant. C’était un petit château, comme il en existait beaucoup : de taille moyenne, habilement encastré dans les versants escarpés de la montagne, blotti contre la falaise ; ses murailles claires contrastaient avec la verdure perpétuelle de la forêt de sapins. De ses deux tours quadrangulaires à la toiture en tuiles, l’une s’élevant plus haut que l’autre, il dominait les cimes des arbres. Les remparts qui entouraient le château n’étaient pas très élevés, comme on le constatait en approchant, et ils n’étaient pas couronnés de créneaux, tandis que les tourelles situées à chaque angle et à l’entrée du château avaient davantage un caractère ornemental que défensif.

La route qui serpentait autour de la colline portait les traces d’un usage fréquent. Et, effectivement, elle était empruntée, et ce de manière tout à fait intensive. Très vite le sorceleur se mit à dépasser des chariots et des carrosses, des cavaliers isolés et des piétons. Il croisa également de nombreux voyageurs qui revenaient du château. Geralt avait une petite idée de la raison de ces pèlerinages. Dès qu’il eut quitté la forêt, il se révéla que ses suppositions étaient les bonnes.

Sur le sommet aplani de la colline, au pied de la courtine, était implanté un petit village de bois, de roseau et de paille — tout un ensemble de constructions et de toitures, grandes et petites, entourées d’une clôture et d’enclos pour les chevaux et le bétail. On entendait des clameurs et on percevait l’animation plutôt vive qui y régnait, comme si l’on était à la foire ou la kermesse. Parce que aussi, c’en était une, de kermesse, un bazar, un immense marché, sauf qu’on n’y faisait pas commerce de volailles, de poissons ni de légumes. La marchandise proposée au pied du château de Rissberg était en rapport avec la magie : amulettes, talismans, élixirs, opiacés, philtres, décoctions, distillats, concoctions, essences, extraits, encens, sirops, poudres et onguents ; ajoutés à cela divers objets pratiques, des ustensiles, du matériel domestique, de décoration et même des jouets pour enfants, aux pouvoirs magiques. Cet assortiment hétéroclite attirait ici une multitude d’acquéreurs. Il y avait l’offre, il y avait la demande, et les affaires, on le voyait, marchaient du tonnerre.

La route faisait une enfourchure. Le sorceleur prit le chemin qui menait aux grilles du château, bien moins défoncé que le second, qui dirigeait les chalands vers la place du marché. Il traversa une allée pavée, bordée d’une haie de menhirs placés intentionnellement à cet endroit, la plupart d’une hauteur dépassant largement le sorceleur sur son cheval. Bientôt il fut accueilli par une poterne qui ressemblait davantage à celle d’un palais que d’un château, avec des pilastres ornementaux et un fronton. Le médaillon du sorceleur se mit à vibrer fortement. Ablette hennit, tapa du fer sur le pavé, et s’arrêta, comme clouée sur place.

— Nom et but de la visite.

Geralt leva la tête. Amplifiée par un écho, une voix grinçante, mais féminine, indubitablement, provenait, selon toute évidence, de la bouche largement ouverte de la tête de harpie représentée sur le tympan. Le médaillon vibra, la jument s’ébroua, Geralt ressentit une étrange pression sur ses tempes.

— Nom et but de la visite, entendit-il à nouveau résonner dans le trou du relief, un peu plus fort que précédemment.

— Geralt de Riv, sorceleur. Je suis attendu.

La tête de harpie émit un son qui rappelait celui d’un clairon. La magie qui bloquait le portail disparut, les tempes de Geralt se détendirent instantanément, et la jument avança sans renâcler. Ses sabots résonnèrent sur le pavé.

Le sorceleur se retrouva dans un cul-de-sac encadré de galeries. Aussitôt accoururent deux valets, de jeunes garçons vêtus d’habits gris fonctionnels. L’un se chargea du cheval, le second servit de guide.

— Par ici, monsieur.

— C’est toujours comme ça, chez vous ? Cette agitation ? Là-bas, au pied du château ?

— Non, monsieur. (Le valet lui jeta un regard effarouché.) Les mercredis seulement. Le mercredi est jour de marché.

Le couronnement en arcade du portail suivant était agrémenté d’un cartouche sur lequel se trouvait également un bas-relief, magique à coup sûr, lui aussi. Il représentait la gueule d’un amphisbène. Le portail était fermé par une grille ornementale d’apparence solide, qui pourtant, lorsque le valet la poussa, s’ouvrit aisément et sans difficulté.

La seconde cour était considérablement plus grande. De cet endroit, on pouvait réellement apprécier le château. De loin en effet, ainsi que le constata Geralt, la vue était trompeuse.

Le château de Rissberg était considérablement plus grand qu’il ne semblait en apparence. Car il s’enfonçait profondément dans la falaise, y pénétrant par tout un ensemble de bâtiments, des édifices sévères et laids, qui n’entraient pas d’ordinaire dans la composition architecturale des châteaux. Les bâtiments ressemblaient à des usines, et sans doute en étaient-ce, car des cheminées et des conduits d’aération dépassaient des toits. Une odeur de brûlé, de soufre et d’ammoniac était perceptible, et l’on pouvait également ressentir une légère vibration du sol, preuve que des machines travaillaient dans les souterrains.

D’un raclement de gorge, le valet détourna l’attention de Geralt du complexe usinier. Car ils devaient se rendre de l’autre côté, vers la tour du château, la plus basse, qui dominait des constructions d’un caractère plus classique, plus conforme à celui d’un palais. L’intérieur se révéla aussi plus typique, il sentait la poussière, le bois, la cire et le vieux. Il y faisait clair : sous le plafond, tels des poissons dans un aquarium, flottaient mollement des boules magiques cerclées d’auréoles de lumière, éclairage habituel des résidences des magiciens.

— Bonjour, sorceleur !

Geralt venait d’être salué par deux magiciens. Il les connaissait tous les deux, quoique pas personnellement. Yennefer lui avait montré Harlan Tzara autrefois, il se le rappelait étant donné qu’il devait être le seul magicien à avoir la boule à zéro. D’Algernon Guincamp, surnommé Pinety, il se souvenait du temps d’Oxenfurt. De l’académie.

— Bienvenue à Rissberg, lui dit Pinety en guise d’accueil. Nous sommes ravis que tu aies accepté de venir.

— Te moques-tu de moi ? Je ne suis pas ici de ma propre volonté. Pour me forcer à venir, Lytta Neyd m’a fourré en taule...

— Mais elle t’en a ensuite sorti, l’interrompit Tzara. Et généreusement récompensé. Elle a réparé le désagrément avec un grand, hum, dévouement. Le bruit court que tu es, depuis une bonne semaine pour le moins, en très bons... rapports avec elle.

Geralt surmonta une puissante envie de lui mettre son poing dans la gueule. Pinety dut s’en rendre compte.

— Pax ! dit-il en levant la main. Pax ! Harlan ! Arrêtons les chamailleries. Épargnons-nous les prises de bec sur des allusions désobligeantes et des sarcasmes. Nous savons que Geralt a envers nous des préjugés, on peut l’entendre dans chacune de ses paroles. Nous savons pourquoi il en est ainsi, nous savons comme son histoire avec Yennefer l’a déprimé. De même que la réaction du milieu à cette affaire. Nous n’y changerons rien. Mais Geralt est un professionnel, il saura passer au-dessus de ça.

— Il saura, reconnut âprement Geralt. La question est, le voudra-t-il ? Venons-en enfin au but. Pourquoi suis-je ici ?

— Nous avons besoin de toi, répondit sèchement Tzara. De toi, précisément.

— De moi précisément. Dois-je me sentir honoré ? Ou commencer à avoir peur ?

— Tu es célèbre, Geralt de Riv, répliqua Pinety. Le consensus commun reconnaît effectivement tes exploits et tes prouesses comme spectaculaires et dignes d’admiration. Comme tu t’en doutes, tu ne peux spécialement compter sur la nôtre, nous ne sommes pas à ce point enclins à l’admiration, surtout envers une personne de ton genre. Mais nous savons reconnaître le professionnalisme et respectons l’expérience. Les faits parlent d’eux-mêmes. Tu es, me permettrais-je d’affirmer, un remarquable... hum...

— Oui ?

— Éliminateur.

Pinety avait trouvé le mot sans difficulté ; à l’évidence, il l’avait déjà préparé au préalable.

— Quelqu’un qui élimine les bêtes sauvages et les monstres qui menacent la population.

Geralt ne faisait pas de commentaires. Il attendait.

— Notre but à nous, les magiciens, est aussi le bien-être et la sécurité des gens. Nous pouvons donc parler de communauté d’intérêts. Des malentendus occasionnels ne devraient pas le voiler. C’est ce que nous a récemment donné à comprendre le propriétaire de ce château. Qui a entendu parler de toi. Et voudrait te connaître en personne. Il en a émis le souhait.

— Ortolan.

— L’archimaître Ortolan. Et ses plus proches collaborateurs. Tu lui seras présenté. Plus tard. Un domestique va te montrer tes appartements. Prends la peine de te rafraîchir après ton voyage. De te reposer. Nous t’enverrons chercher sous peu.

\* \* \*

Geralt réfléchissait. Il se remémorait tout ce qu’il avait un jour entendu sur l’archimaître Ortolan, qui était, comme le voulait le consensus commun, une légende vivante.

\* \* \*

Ortolan était une légende vivante, une personne exceptionnellement émérite dans l’art de la sorcellerie. Son obsession était la vulgarisation de la magie. Contrairement à de nombreux magiciens, il estimait que les bénéfices et les profits découlant du pouvoir surnaturel devraient être un bien commun et servir au renforcement du bien-être et du confort général, et à la félicité de tous. Chaque être humain, rêvait Ortolan, devrait être assuré d’un accès gratuit aux remèdes et élixirs magiques. Les amulettes, talismans et tout artefact magique, devraient être également accessibles gratuitement et de manière universelle. La télépathie, la télékinésie, la téléportation et la télécommunication devraient être le privilège de chaque habitant. Pour y parvenir, Ortolan inventait sans cesse quelque chose. C’est-à-dire qu’il faisait des découvertes. Certaines aussi légendaires que lui-même.

La réalité venait confirmer douloureusement les chimères du vieux sorcier. Aucune de ses inventions devant généraliser et démocratiser la magie n’avait jamais dépassé le stade du prototype. Tout ce qu’Ortolan avait inventé, et qui, en principe, devait être simple, se révéla terriblement compliqué. Ce qui était censé se fabriquer en série se révélait fichtrement onéreux. Ortolan, toutefois, ne se laissait pas abattre ; plutôt que de le décourager, les fiascos l’incitaient à poursuivre ses efforts. Qui le menaient à de nouveaux fiascos.

Cela va de soi — et jamais une telle pensée ne serait venue à l’esprit d’Ortolan lui-même—, on soupçonnait qu’un vulgaire sabotage était à l’origine des infortunes de l’inventeur. Il ne s’agissait point ici — du moins pas uniquement — de la jalousie ordinaire de la confrérie des magiciens, de la répugnance à populariser un art que les magiciens préféraient voir conservé entre les mains d’une élite, c’est-à-dire, eux-mêmes. La crainte se portait davantage sur les découvertes à caractère militaire et meurtrier. Et cette crainte était légitime. Comme tout inventeur, Ortolan passait par des périodes de fascination pour le matériel explosif et inflammable, les bombardements, les chars blindés, les arquebuses, les bâtons frappeurs et les gaz toxiques. « La condition du bien-être », argumentait le vieillard, « est la paix universelle entre les peuples, et l’on obtient la paix grâce à l’armement. Le meilleur moyen de prévenir les guerres est l’intimidation par une arme terrifiante ; plus une arme est terrifiante, plus la paix est certaine et durable. » Puisque Ortolan n’avait pas l’habitude d’écouter les arguments, dans son groupe d’inventeurs furent dissimulés des saboteurs, qui torpillaient ses inventions les plus menaçantes. Presque aucune d’entre elles ne vit le jour. À l’exception d’un fameux lanceballe, ayant fait l’objet de nombreuses anecdotes. C’était une espèce d’arbalète télékinétique avec un grand réservoir pour des balles en plomb. Comme son nom l’indiquait, le lanceballe devait lancer des balles vers l’objectif, et ce par séries entières. Le prototype était sorti, ô miracle ! en dehors des murs de Rissberg ; il avait même fait l’objet de tests au cours d’une escarmouche. Avec des effets désastreux cependant. Interrogé sur l’utilité de l’arme, un tireur qui avait inauguré la trouvaille aurait répondu, à ce qu’on dit, que le lanceballe était comme sa belle-mère : lourd, moche, totalement inutile, et que le mieux qui restait à faire était d’aller le noyer dans la rivière. Le vieux magicien ne s’émut guère lorsqu’on lui relata ces propos. « Le lanceballe est un jouet », aurait-il déclaré, et il avait déjà sur la table un projet bien plus avancé, capable de frapper massivement. Lui, Ortolan, apporterait les bienfaits de la paix à l’humanité, dût-il pour cela exterminer auparavant la moitié du genre humain.

\* \* \*

Les murs de la salle dans laquelle on conduisit Geralt étaient couverts d’un immense Arras, une verdure arcadienne, chef-d’œuvre de tissage. Une auréole mal lavée, rappelant un peu un énorme encornet, venait gâcher la tapisserie. Sans doute, estima le sorceleur, quelqu’un s’était-il soulagé récemment sur le chef-d’œuvre.

Autour de la longue table trônant au milieu de la pièce étaient installées sept personnes.

— Maître Ortolan, dit Pinety en s’inclinant légèrement, permets-moi de te présenter Geralt de Riv, le sorceleur.

Geralt ne fut guère surpris par l’aspect d’Ortolan. On disait qu’il était le plus vieux des magiciens vivants. Peut-être était-ce le cas effectivement, peut-être pas, mais il était à n’en pas douter, celui qui avait l’air d’être le plus vieux. C’en était à ce point étonnant que nul autre qu’Ortolan était l’inventeur de la célèbre décoction de mandragore, un élixir utilisé par les magiciens afin d’enrayer le processus de vieillissement. Ortolan lui-même, lorsqu’il eut enfin mis au point la formule magique du fluide, indubitablement efficace, n’en profita guère, car il était alors déjà plus que centenaire. L’élixir prévenait le vieillissement, mais ne permettait nullement de rajeunir. C’est donc la raison pour laquelle Ortolan, bien qu’il utilisât le remède depuis longtemps, avait toujours l’air d’un vieux birbe, surtout comparé à ses confrères : des magiciens séniles qui avaient l’air d’hommes dans la fleur de l’âge, et des magiciennes délabrées par la vie qu’on prendrait pour des jeunes filles. Les magiciennes éclatantes de jeunesse et de charme ainsi que les magiciens tout juste grisonnants, dont les véritables dates de naissance étaient tombées dans l’oubli, veillaient au secret de l’élixir d’Ortolan comme à la prunelle de leurs yeux, et parfois même contestaient franchement son existence. Ils continuaient en revanche à persuader Ortolan que l’élixir était accessible universellement, grâce à quoi l’humanité était pratiquement immortelle et, par suite, parfaitement heureuse.

— Geralt de Riv, repéta Ortolan, en froissant dans la paume de sa main le bout de sa barbe grise. Mais bien sûr, mais bien sûr, oui nous en avons entendu parler. Un sorceleur, répéta Ortolan. Le défenseur, comme on le proclame, le protecteur, qui porte secours aux gens. Contre le Mal. Considéré comme une prophylaxie et un antidote contre tout Mal monstrueux.

Geralt prit un air modeste et s’inclina.

— Et comment, et comment..., reprit le magicien en froissant sa barbe. Nous le savons, nous le savons. Pour protéger les gens, tu ne ménages pas tes forces, mon garçon, tu ne ménages pas tes forces, et ton procédé, véritablement, est digne d’estime, c’est un métier digne d’estime. Nous te souhaitons la bienvenue en notre château, heureux que les fata t’aient amené jusqu’ici. Parce que tu peux l’ignorer toi-même, mais tu es comme cet oiseau revenu dans son nid... Je dis bien, comme cet oiseau. Nous en sommes heureux, et souhaitons que, de la même façon, tu sois, toi aussi, heureux de nous voir. Hein ?

Geralt était embarrassé, il ne savait comment s’adresser à Ortolan. Les magiciens ne reconnaissaient pas les formes de politesse et n’en attendaient pas de la part des autres. Il ignorait cependant si cela seyait à ce vieillard aux cheveux et à la barbe blancs, une légende vivante, qui plus est. Plutôt que de s’adresser à lui, il s’inclina une nouvelle fois.

Pinety lui présenta à tour de rôle les magiciens siégeant autour de la table. Geralt avait déjà entendu parler de certains d’entre eux.

Axel Esparza, plus connu sous le nom d’Axel le Grêlé, avait effectivement le front et les joues couverts de marques dues à la variole ; d’après la rumeur, il avait refusé de les faire disparaître, par simple esprit de contradiction. Myles Trethevey, aux cheveux légèrement gris, et Stucco Zangenis, plus grisonnant encore, observèrent le sorceleur avec un intérêt relatif. Celui de la blonde Biruta Icarti, modérément jolie, semblait marqué davantage. Tarvix Sandoval, un homme aux larges épaules, à l’allure de chevalier plutôt que de magicien, avait la tête tournée sur le côté ; il regardait l’Arras, comme s’il s’étonnait lui aussi de l’auréole et cherchait à savoir d’où elle venait et qui en était responsable.

La place la plus proche d’Ortolan était occupée par Sorel Degerlund, le plus jeune, semblait-il, des magiciens présents ; il portait de longs cheveux, et de ce fait, son charme paraissait un tant soit peu efféminé.

— Nous souhaitons nous aussi la bienvenue au célèbre sorceleur, défenseur des hommes, intervint Biruta Icarti. Nous sommes heureux de l’accueillir, car nous aussi, ici, dans ce château, sous les auspices de l’archimaître Ortolan, nous nous donnons de la peine pour rendre la vie des gens plus sûre et plus facile, grâce aux progrès que nous réalisons. Le bien des hommes est notre objectif principal à nous aussi. L’âge de l’archimaître ne nous permet pas de prolonger l’audience trop longtemps. Je vais donc poser la question, comme il sied : as-tu des souhaits à exprimer, Geralt de Riv ? Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire pour toi ?

— Je remercie l’archimaître Ortolan, et vous, vénérables, commença Geralt avec un nouveau salut. Et puisque vous m’avez encouragé, avec vos questions... Oui, il y a quelque chose que vous pourriez faire pour moi. Pourriez-vous m’éclairer sur... ceci ? Cette chose. Je l’ai arrachée sur un vigilosaure que j’ai tué.

Il posa sur la table la plaquette ovale de la dimension d’une main d’enfant, avec des signes incrustés.

— « RISS PSREP Mk IV/002 025 », lut Axel le Grêlé à voix haute avant de passer la plaquette à Sandoval.

— Une espèce créée ici, chez nous, à Rissberg, estima âprement celui-ci. Dans la section des pseudoreptiles. Salamandre de garde. Quatrième modèle, deuxième série, exemplaire vingt-cinq. Modèle un peu obsolète ; nous produisons des modèles plus perfectionnés depuis longtemps. Qu’y a-t-il d’autre à expliquer ici ?

— Il dit qu’il a tué un vigilosaure, dit Stucco Zangenis en se renfrognant. Il ne s’agit donc pas d’explications, mais de revendications. Nous n’acceptons, sorceleur, et ne prenons en compte que les réclamations venant des acquéreurs légaux, et uniquement sur la base d’une preuve d’achat. Nous assurons le service après-vente et réparons les malfaçons uniquement sur la base d’une preuve d’achat...

— La garantie sur ce modèle est dépassée depuis longtemps, ajouta Myles Trethevey. Et d’ailleurs, aucune n’inclut les malfaçons résultant d’une utilisation inappropriée ou non conforme aux instructions d’usage de la production. Si l’on s’est servi de manière inappropriée de la production, Rissberg n’en porte pas la responsabilité. Aucune responsabilité.

— Et de ça, demanda Geralt en jetant sur la table une nouvelle plaquette, vous en portez la responsabilité ?

La deuxième plaquette était de dimension et de forme identiques à la précédente, si ce n’est qu’elle était devenue plus foncée et couverte de vert-de-gris. De la saleté s’était logée et incrustée dans les estampes. Mais les marques étaient toujours lisibles :

IDR UL Ex IX 0012 BÉTA

Un long silence s’abattit.

— Idarran d’Ulivo, dit enfin Pinety, d’une voix étonnamment basse et peu assurée. Un élève d’Alzur. Je ne pensais pas...

— D’où tiens-tu cela, sorceleur ? (Axel le Grêlé se pencha à travers la table.) De quelle façon te l’es-tu procuré ?

— Tu poses la question comme si tu l’ignorais, rétorqua Geralt. Je l’ai extrait de la carapace du monstre que j’ai abattu. Et qui avait tué auparavant une vingtaine de personnes au moins dans les environs. Je dis au moins, car je pense qu’il en a tué beaucoup plus. Je pense qu’il tuait depuis des années.

— Idarran, grommela Tarvix Sandoval. Et avant lui Malaspina et Alzur...

— Mais il ne s’agit pas de nous, dit Zangenis. Ce n’est pas nous. Ni Rissberg.

— Neuvième modèle expérimental, ajouta pensivement Biruta Icarti. Version béta 12.

— Douzième exemplaire, reprit Geralt non sans causticité. Et combien de semblables, au total ? Combien ont été créés ? À ma question sur la responsabilité, je n’obtiendrai aucune réponse, évidemment, puisque ce n’est ni vous, ni Rissberg ; vous, vous êtes propres et vous voulez que je le croie. Mais révélez-moi au moins, parce que, assurément, vous le savez, combien de monstres de cette espèce rôdent encore et tuent dans les bois ? Combien de ces monstres faudra-t-il retrouver ? Et abattre. Je voulais dire : éliminer ?

— Qu’est-ce ? Qu’est-ce ? dit Ortolan, s’animant soudain. Qu’avez-vous là ? Montrez ! Aaah !

Degerlund se pencha à l’oreille du vieillard, il chuchota un long moment. Myles Trethevey, en désignant la plaquette, lui murmura quelque chose à l’autre oreille. Ortolan tiraillait sa barbe.

— Il l’a tué ? s’écria-t-il soudain d’une voix aiguë. Le sorceleur ? Il a anéanti l’œuvre géniale d’Idarran ? Il l’a tué ? Détruit inconsidérément ?

Le sorceleur ne put y tenir. Il s’esclaffa. Le respect pour l’âge avancé et la canitie l’abandonna soudain totalement. Il s’esclaffa de nouveau. Et ensuite il se mit à rire. Franchement et de manière irrépressible.

Au lieu de le freiner, le visage figé des magiciens assis autour de la table le plongea dans une hilarité plus grande encore. Du diable, songea-t-il, je ne me souviens quand j’ai ri d’aussi bon cœur pour la dernière fois. À Kaer Morhen, sans doute, se remémora-t-il, oui, à Kaer Morhen. Quand la planche pourrie des gogues a cédé sous Vesemir.

— Et il a encore le toupet de rire, le morveux ! s’exclama Ortolan. Il brame comme un âne ! Freluquet inconscient ! Et penser que j’avais pris ta défense quand d’autres te diffamaient ! Quelle importance, disais-je, qu’il se soit énamouré de la petite Yennefer ? Et que la petite Yennefer l’aime elle aussi ? L’amour ne se commande pas, disais-je, laissez-les donc tranquilles tous les deux.

Geralt cessa de rire.

— Et toi, qu’as-tu fait, le plus abruti des assassins ? s’époumonait pour de bon le vieillard. Qu’as-tu fabriqué ? Comprends-tu quel chef-d’œuvre, quel miracle génétique tu as détruit ? Non, non, tu es incapable de comprendre, toi, profane, avec ton esprit ! Ne sont pas à ta portée les concepts des génies ! Ceux d’hommes tels qu’Idarran précisément, tels qu’Alzur, son professeur, qui d’un extraordinaire génie et d’un talent phénoménal étaient dotés ! Qui inventaient et créaient de grandes choses, devant servir le bien de l’humanité, et non point le profit, prenant en compte non point l’indigne Mammon, non le plaisir et l’amusement, mais le progrès et le bien public ! Qu’appréhendes-tu donc de ces choses, toi, cependant ? Rien, tu n’appréhendes rien, rien de rien, pas même un soupçon !

» Et je te dirai encore ceci, poursuivit Ortolan en haletant. Par ce meurtre imprudent, tu as déshonoré l’œuvre de tes propres pères. Parce que c’est Cosimo Malaspina, et par la suite son élève Alzur, Alzur, précisément, qui ont créé les sorceleurs. Ce sont eux qui ont imaginé la mutation, grâce à quoi les créatures à ta ressemblance ont été créées. Grâce à quoi tu existes, grâce à quoi tu parcours le monde, ingrat. Tu devrais les tenir en estime, Alzur et ses suivants et leur œuvre, et non point les détruire ! Aïe... Aïe...

Le vieux magicien se tut soudainement, roula des yeux, et gémit lourdement.

— Je dois aller à la selle ! déclara-t-il d’un ton plaintif. Je dois aller vite à la selle ! Sorel ! Mon garçon !

Degerlund et Trethevey se levèrent précipitamment de leur siège pour aider le vieillard à se mettre debout et le raccompagner hors de la salle.

Un court instant plus tard, Biruta Icarti se leva à son tour. Elle toisa le sorceleur d’un regard qui en disait long, après quoi elle sortit sans un mot. Sandoval et Zangenis, sans même accorder un seul coup d’œil à Geralt, lui emboîtèrent le pas. Axel le Grêlé se leva, croisa ses mains sur sa poitrine. Il contempla longuement Geralt. Longuement, et de manière peu amène.

— C’était une erreur que de t’inviter, dit-il enfin. Je le savais. Je me leurrais cependant, pensant que tu t’efforcerais ne fût-ce qu’à un semblant de savoir-vivre.

— C’était une erreur que d’accepter votre invitation, répliqua sèchement Geralt. Je le savais aussi. Mais je me leurrais, pensant que j’obtiendrais des réponses à mes questions. Combien reste-t-il encore en liberté de chefs-d’œuvre numérotés ? Combien Malaspina, Alzur et Idarran ont-ils encore créé de ces œuvres de maître ? Combien le vénérable Ortolan en a-t-il créé ? Combien de monstres portant votre plaquette devrais-je encore tuer ? Moi, sorceleur, la prophylaxie et l’antidote ? Je n’ai pas obtenu de réponses et j’appréhende très bien pourquoi. Et quant au savoir-vivre, lâche-moi, Esparza.

Le Grêlé sortit en claquant la porte si fort que le plâtre des stucs s’effrita.

— On dirait que je n’ai pas fait bonne impression, en déduisit le sorceleur. Je ne l’escomptais pas non plus, je n’éprouve donc aucun désenchantement. Mais sans doute n’est-ce pas fini ? Toute cette peine qu’ils se sont donnée pour m’attirer ici... Tout ça pour ça ? Ma foi, s’il en est ainsi... Auriez-vous dans le coin un bar où l’on peut boire de l’alcool ? Je peux enfin m’en aller ?

— Non, rétorqua Harlan Tzara. Tu ne peux pas t’en aller.

— Car c’est loin d’être fini, confirma Pinety.

\* \* \*

La salle dans laquelle on l’introduisit était loin de ressembler à celle où les magiciens avaient coutume de recevoir les visiteurs. D’habitude (Geralt avait eu l’occasion déjà de se familiariser à cet usage), les mages accordaient audience dans des pièces au style plus formel, austère et sinistre bien souvent. Il était inconcevable qu’un magicien accueille un hôte dans une pièce privée, personnelle, qui pourrait fournir des informations sur le caractère, les goûts et inclinations du mage, et surtout sur les particularités et le type de magie pratiquée par ce dernier.

Ici, il en allait tout autrement. Les murs de la salle étaient agrémentés de nombreuses gravures et d’aquarelles, toutes, sans exception, à caractère érotique, voire franchement pornographique. Sur de petits rayonnages, des modèles réduits de voiliers régalaient les yeux par la précision du détail. De tout petits bateaux gonflaient fièrement leurs voiles miniatures dans des bouteilles. Des soldats miniatures, cavaliers ou fantassins, en formations diverses, remplissaient de nombreuses vitrines et vitrinettes. En face de l’entrée, sous verre également, était suspendue une truite saumonée empaillée. D’une dimension considérable, pour une truite saumonée.

— Assieds-toi, sorceleur.

Pinety régnait en maître ici, cela sautait aux yeux.

Geralt prit place, il observa la truite saumonée. De son vivant, celle-ci devait bien peser quinze livres. Si tant est qu’il ne s’agît pas d’une imitation en plâtre.

— La magie va nous prémunir des écoutes. (Pinety promena sa main dans l’espace.) Nous pouvons donc discuter en toute liberté et aborder enfin les véritables raisons pour lesquelles nous t’avons fait venir ici, Geralt de Riv. La truite qui t’intéresse tant a été pêchée à la mouche artificielle dans la rivière Ruban, elle pesait quatorze livres et neuf onces. Elle a été relâchée ; dans la vitrine se trouve une copie réalisée par magie. Et à présent, concentre-toi, s’il te plaît. Sur ce que je vais te dire.

— Je suis prêt. À tout entendre.

— Nous aimerions savoir quelle est ton expérience des démons.

Geralt haussa les sourcils. À cela il n’était pas préparé. Alors que récemment encore il pensait que rien ne le surprendrait.

— Et c’est quoi, un démon, d’après vous ?

Harlan Tzara fit la grimace et s’agita violemment. Pinety l’apaisa d’un regard.

— À l’école d’Oxenfurt, expliqua-t-il, il existe une faculté des phénomènes surnaturels. Les maîtres de la magie y donnent des conférences de temps à autre. Qui abordent, notamment, le thème des démons et du démonisme, et ont trait aux différents aspects de ce phénomène, y compris physique, métaphysique, philosophique et moral. Mais il est sans doute inutile que je te raconte tout cela, tu as toi-même assisté à ces conférences. Je me souviens de toi, même si, en tant qu’auditeur libre, tu t’asseyais ordinairement au dernier rang de l’amphi. Et donc je te repose la question concernant ton expérience des démons. Sois gentil à ton tour d’y répondre. Sans ergoter, si ce n’est pas trop te demander. Et sans étonnement feint.

— Dans mon étonnement, répliqua sèchement Geralt, il n’y a pas une once de feinte, il est sincère à faire mal. Comment ne pas être étonné que l’on m’interroge, moi, un simple sorceleur, une simple prophylaxie et un antidote plus simple encore, sur mon expérience des démons ? Et que la question soit posée par des maîtres de la magie donnant des conférences sur le démonisme et ses aspects à l’université.

— Réponds à la question posée.

— Je suis un sorceleur, pas un magicien. Cela signifie donc que, concernant les démons, mon expérience n’est pas comparable à la vôtre. J’ai assisté à tes conférences, Guincamp. L’essentiel parvenait jusqu’au dernier rang de l’amphi. Les démons sont des entités qui proviennent de mondes autres que les nôtres. Les plans élémentaires... les dimensions, les niveaux, l’espace-temps ou je ne sais comment les nommer. Pour avoir une quelconque expérience avec les démons, il faut les appeler, c’est-à-dire les sortir de leur plan par la force. On ne peut y parvenir qu’à l’aide de la magie...

— Pas de la magie, mais de la goétie, l’interrompit Pinety. La différence est essentielle. Et ne nous explique pas ce que nous savons. Réponds à la question posée. Je te le demande pour la troisième fois déjà. Je m’étonne moi-même de ma patience.

— Je réponds à la question : oui, j’ai déjà eu affaire à des démons. Deux fois on m’a engagé pour que j’en... élimine. Je suis venu à bout de deux démons. L’un, qui était entré dans la peau d’un loup. Et l’autre, qui avait pris possession d’un homme.

— Tu en es venu à bout ?

— Oui. Ce ne fut pas facile.

— Mais faisable, intervint Tzara. Contrairement à ce que l’on prétend. Et l’on prétend qu’il n’existe absolument aucun moyen d’anéantir un démon.

— Je n’ai nullement prétendu avoir jamais anéanti un démon. J’ai tué un loup et un homme. Les détails vous intéressent ?

— Beaucoup.

— Avec le loup, qui avait auparavant mordu et mis en pièces onze personnes en plein jour, j’ai agi de pair avec un prêtre. Lorsque, après une lutte acharnée, j’ai enfin tué l’animal, le démon qui était en lui s’en échappa sous la forme d’une énorme boule de lumière. Il détruisit une bonne partie de la forêt, alignant les arbres les uns à côté des autres. Il ne me prêta aucune attention, ni à moi ni au religieux, défrichant la forêt vierge dans l’autre sens. Et ensuite, il disparut, sans doute est-il retourné dans sa dimension. Le prêtre répétait avec obstination que c’était grâce à lui, qu’avec ses exorcismes il avait expédié le démon dans l’au-delà. Moi je pense toutefois que le démon est parti parce qu’il commençait à s’ennuyer tout simplement.

— Et l’autre cas ?

— Il était plus intéressant.

» J’ai tué l’homme possédé, reprit Geralt sans se faire prier. Et rien. Aucun effet secondaire spectaculaire. Pas de boule, pas d’aurore, ni d’éclair, aucun tourbillon de vent, même pas de mauvaise odeur. Je n’ai pas idée de ce qu’il est advenu du démon. L’homme tué a été examiné par des prêtres et des mages, vos confrères. Ils n’ont rien trouvé, rien constaté. Le corps a été brûlé, car le processus de décomposition s’est déroulé tout à fait normalement, et il faisait très chaud.

Il s’interrompit. Les magiciens échangèrent un regard. Leur visage était de marbre.

— Comme je le comprends, reprit enfin Harlan Tzara, ce serait, par conséquent, l’unique moyen véritable contre un démon. Le tuer, anéantir l’énergumène, c’est-à-dire l’humain possédé. Je souligne, l’humain. Il s’agit de le tuer immédiatement, sans attendre ni délibérer. Le frapper à coups d’épée de toutes ses forces. Et c’est tout. Telle est la méthode sorcelienne ? Le savoir-faire sorcelien ?

— Cela ne te réussit guère, Tzara. Tu t’y prends mal. Pour offenser efficacement quelqu’un, ni le désir intense, ni l’enthousiasme, ni la verve ne suffisent. Le savoir-faire est indispensable.

— Pax, pax ! dit de nouveau Pinety pour dissiper la querelle. Il s’agit tout simplement pour nous d’établir les faits. Tu viens de dire que tu avais tué un humain, ce sont tes propres paroles. Selon votre code sorcelien, il vous serait interdit de tuer des hommes. Tu as tué un énergumène, affirmes-tu, un homme possédé d’un démon. Après cela, après le meurtre d’un homme, et je te cite de nouveau, aucun effet secondaire spectaculaire ne fut observé. D’où te vient, par conséquent, l’assurance qu’il ne s’agissait pas...

— Assez, l’interrompit Geralt. Assez de tout cela, Guincamp, ces petites allusions ne mènent nulle part. Tu veux des faits ? Je t’en prie, en voilà d’autres. Je l’ai tué, parce qu’il le fallait. Je l’ai tué, pour sauver la vie d’autres gens. Et j’ai obtenu pour cela une dispense légale spéciale. On me l’a accordée en urgence, malgré tout en des termes assez pompeux. « Cas de force majeure », « circonstances justifiant l’infraction à la loi », « sacrifice d’un bien ayant pour but la sauvegarde d’un autre bien », « menace effective et immédiate ». Incontestablement, elle était effective et immédiate. Regrettez de n’avoir pas vu ce possédé à l’œuvre, de n’avoir pas vu ce dont il était capable. J’en connais peu sur les aspects philosophiques et métaphysiques des démons, mais leur aspect physique est véritablement spectaculaire. Il a de quoi déconcerter, croyez-moi sur parole.

— Nous te croyons, attesta Pinety en échangeant un nouveau regard avec Tzara. Nous te croyons très volontiers. Car nous avons vu, nous aussi, deux ou trois choses.

— Je n’en doute pas. (Le sorceleur fit la moue.) Et déjà à Oxenfurt, pendant tes conférences, je n’en doutais pas. On voyait bien que tu t’y connaissais sur le sujet. Ces jours-là, avec le loup et cet homme, avoir une base théorique me fut fort utile, effectivement. Je savais à quoi j’avais affaire. Ces deux incidents avaient une même origine. Comment disais-tu, Tzara ? De la méthode ? Du savoir-faire ? Et donc la méthode était magique et le savoir-faire magique également. Un magicien, par ses incantations, avait invoqué un démon, par la force, il l’avait délogé de son plan, dans l’intention évidente de l’utiliser à ses propres fins. Voilà en quoi consiste la magie démoniaque.

— La goétie.

— Voilà en quoi consiste la goétie : invoquer un démon, l’utiliser et ensuite le libérer. Ainsi le veut la théorie. Dans la pratique, il arrive que le magicien, au lieu de libérer le démon après utilisation, l’enferme dans le corps d’un porteur quelconque. Dans le corps d’un loup, par exemple. Ou d’un homme. Parce qu’un magicien, à l’instar d’un Alzur et d’un Idarran, aime faire des expériences. Observer ce dont serait capable un démon dans une peau étrangère, lorsqu’on le libère. Parce qu’un magicien tel qu’Alzur est un malade pervers qui se réjouit et se délecte à regarder la mort semée par un démon. Cela s’est produit, n’est-ce pas ?

— Différentes choses se sont produites, rétorqua Harlan Tzara en détachant les syllabes. Il est stupide de généraliser, et vil d’en faire grief. Dois-je te rappeler les sorceleurs qui ne reculaient pas devant les pillages ? Qui n’avaient aucun scrupule à travailler comme tueurs à gages ? Dois-je te rappeler les psychopathes qui portaient un médaillon à tête de chat, et qui se délectaient eux aussi de la mort semée autour d’eux ?

— Messieurs ! (Pinety leva le bras, tempérant le sorceleur qui s’apprêtait à répliquer.) Nous ne sommes pas en session du Conseil municipal, inutile donc de surenchérir sur les vices et les pathologies. Il est sans doute plus judicieux de reconnaître que personne n’est parfait, chacun a des défauts, et même les créatures célestes n’échappent pas aux pathologies. Paraît-il. Concentrons-nous sur le problème qui se présente à nous et auquel nous devons trouver une solution.

» La goétie, commença Pinety après un long silence, est interdite, car il s’agit d’un processus extraordinairement dangereux. Hélas, l’invocation elle-même n’exige ni une connaissance supérieure, ni des aptitudes magiques particulières. Il suffit de posséder l’un ou l’autre des grimoires nécromanciens, et il s’en trouve en nombre au marché noir. Sans ces connaissances toutefois, et sans aptitudes, il est difficile de maîtriser le démon invoqué. Un goète amateur peut parler de chance si le démon invoqué s’échappe, se libère et s’enfuit. Beaucoup ont terminé déchirés en lambeaux. Invoquer des démons et autres entités des plans élémentaires et paraélémentaires a donc été frappé d’interdiction et menacé de peines sévères. Il existe un système de contrôle qui garantit l’observance de l’interdiction. Cependant, un endroit subsiste qui a été exclu du contrôle.

— Le château de Rissberg, bien évidemment.

— Bien évidemment. Rissberg est hors de contrôle. Car le système de surveillance sur la goétie dont j’ai parlé a été créé ici, précisément. À la suite des expériences qui s’y sont déroulées. Grâce aux tests qui ont été conduits ici, le système est sans cesse amélioré. On mène aussi d’autres observations dans ce château, et d’autres expérimentations. De caractère très variés. On y étudie diverses choses, sorceleur. On y fait diverses choses. Ne relevant pas toujours de la légalité, ni de la moralité. La fin justifie les moyens. Cette phrase pourrait figurer à l’entrée du château.

— Mais il conviendrait d’ajouter sous l’inscription, ajouta Tzara, « Ce qui a été engendré à Rissberg à Rissberg demeurera ». Les expériences se déroulent sous surveillance. Tout, ici, est monitoré.

— Pas tout, de manière évidente, constata âprement Geralt. Parce que quelque chose vous a échappé.

— Quelque chose nous a échappé. (Pinety était impressionnant de calme.) Actuellement, dix-huit spécialistes travaillent au château. Ajoutez à cela plus d’une demi-centaine d’élèves et d’adeptes. Le niveau de ces derniers n’est éloigné de celui des maîtres que par de simples formalités. Nous craignons... Nous avons des raisons de supposer que l’envie de jouer au goète s’est emparée de l’un d’entre eux.

— Vous ignorez de qui il s’agit ?

— Nous l’ignorons.

Harlan Tzara ne cillait pas, mais le sorceleur savait qu’il mentait. Sans attendre d’autres questions, le magicien reprit :

— Au mois de mai et au début du mois de juin, trois crimes de masse ont été commis dans les environs. C’est-à-dire ici, sur le Plateau, entre douze et quelque vingt miles de Rissberg tout au plus. Il s’agissait chaque fois de hameaux, de bourgades de bûcherons et autres travailleurs forestiers. Tous les habitants ont été massacrés, sans laisser aucun survivant. L’examen post mortem des cadavres nous a conduits à penser que ces meurtres avaient été commis par un démon. Plus précisément, par un énergumène porteur du démon. Un démon qui aurait été invoqué ici, au château.

— Nous avons un problème, Geralt de Riv. Nous devons le résoudre. Et nous comptons sur ton aide pour y parvenir.

*« L’envoi de matière est une chose délicate, subtile et raffinée ; aussi, avant l’accès à la téléportation, est-il rigoureusement recommandé d’aller à la selle et de vider sa vessie. »*

Théorie et pratique de l’utilisation des portails de téléportation, Geoffrey Monck

# CHAPITRE 10

Comme d’habitude, à la seule vue de la housse, Ablette s’ébroua et se renfrogna, et l’on pouvait percevoir la peur dans ses renâclements, et le mécontentement aussi. La jument n’aimait pas lorsque le sorceleur lui enveloppait le museau d’une housse. Elle n’appréciait pas du tout non plus ce qui se passait juste après. Geralt n’en était pas surpris le moins du monde. Car il n’aimait pas cela non plus. Il ne seyait guère, bien entendu, qu’il s’ébroue et renâcle, mais il ne pouvait s’empêcher d’exprimer autrement sa désapprobation.

— Je suis sincèrement stupéfait de ton aversion pour la téléportation, s’étonna encore une fois Harlan Tzara.

Le sorceleur n’entama pas la discussion. Tzara n’y comptait pas.

— Cela fait maintenant une bonne semaine que nous te téléportons, reprit-il, et l’on dirait chaque fois un condamné à mort que l’on mène à l’échafaud. Les gens simples, ceux-là, je peux les comprendre ; pour eux, le transport de la matière reste une affaire étrange et inconcevable. Je pensais néanmoins que toi, un sorceleur, tu étais davantage familiarisé avec les choses de la magie. Nous ne sommes plus à l’époque des premiers portails de Geoffrey Monck ! De nos jours, la téléportation est chose courante et absolument sans danger. Les téléports sont sûrs. Et ceux qui sont ouverts par mes soins sont une garantie absolue.

Le sorceleur poussa un soupir. Il avait eu l’occasion, à plusieurs reprises déjà, d’observer les effets d’une téléportation sans danger. Il avait vu également, car il avait participé au travail de tri, les restes de ceux qui en avaient bénéficié. Il savait donc que les déclarations concernant la sûreté des portails de téléportation étaient à ranger dans la même case que les affirmations du style : « mon chien ne mord pas », « mon fils, c’est un bon garçon », « ce bigos est frais », « je te rendrai ton argent après-demain au plus tard », « j’ai passé la nuit chez une amie », « seul compte à mes yeux le bien de la patrie », ainsi que : « tu réponds à quelques questions et nous te libérons juste après ».

Cependant, il n’y avait pas d’autre issue ni alternative. Conformément au plan établi à Rissberg, la tâche de Geralt consistait à patrouiller quotidiennement la région choisie du Plateau et de ses hameaux, colonies, villages et cités, des endroits où Pinety et Tzara craignaient une nouvelle attaque de l’énergumène. Toutes ces bourgades étaient clairsemées dans la contrée, et se trouvaient parfois assez éloignées l’une de l’autre. Geralt devait reconnaître et accepter le fait que, sans l’aide de la magie téléportationnelle, des patrouilles efficaces seraient impossibles.

Le portail destiné à leur conspiration avait été construit par Pinety et Tzara au bout du complexe de Rissberg, dans un immense local vide qui aurait mérité quelques réparations et qui empestait le renfermé, où les toiles d’araignée se collaient au visage et des crottes de souris séchées craquaient sous les pas. Ils activaient l’enchantement et apparaissait alors, sur un mur couvert d’auréoles où l’on voyait encore des traces d’une espèce de cambouis, l’esquisse d’une porte ardente, une porte à deux battants derrière lesquels miroitait une lueur opaque, opalescente. Geralt forçait sa jument au museau emmitouflé à entrer dans cette lumière, et les choses désagréables commençaient alors. Ils se trouvaient soudain éblouis, puis cessaient de voir, d’entendre et de sentir quoi que ce soit en dehors d’un froid intense. À l’intérieur du vide obscur, au milieu du silence, de l’intemporalité, où même les formes avaient disparu, le froid était la seule chose qu’ils ressentaient ; le téléport débranchait et éteignait tous les autres sens. Pour une fraction de seconde seulement, heureusement. L’instant passait, le monde réel rejaillissait sous leurs yeux, et le cheval, renâclant de peur, heurtait ses sabots sur le dur sol de la réalité.

— Que le cheval soit effrayé, c’est compréhensible, déclara une nouvelle fois Tzara. Ta peur, sorceleur, est tout de même totalement irrationnelle.

La peur n’est jamais irrationnelle, s’abstint de le démentir Geralt. Si on laisse de côté les troubles psychiques. C’est l’une des premières choses que l’on apprend aux petits sorceleurs. Il est bon de ressentir de la peur. Si tu ressens de la peur, c’est qu’il y a une raison d’avoir peur, sois donc vigilant. La peur, il ne faut pas la vaincre. Il suffit de ne pas s’y soumettre. Et il n’est pas inutile d’en tirer des leçons.

— Où va-t-on aujourd’hui ? demanda Tzara en ouvrant un coffret laqué dans lequel il conservait sa baguette. Dans quelle région ?

— Aux Roches sèches.

— Avant le coucher du soleil, tâche de parvenir jusqu’à Jaworek. Nous te prendrons là-bas, Pinety ou moi. Es-tu prêt ?

— Prêt à tout.

Tzara agita dans l’air la baguette qu’il tenait au bout de son bras, comme s’il dirigeait un orchestre, Geralt eut même l’impression d’entendre de la musique. Le magicien scanda des incantations, longuement, d’une voix chantante, comme s’il récitait un poème. Sur le mur jaillirent des lignes flamboyantes qui se mêlèrent à l’esquisse du rectangle lumineux. Le sorceleur pesta dans sa barbe, calma son médaillon qui s’était mis à vibrer, éperonna sa jument pour la contraindre à pénétrer dans le néant laiteux.

\* \* \*

Noir complet, silence absolu ; le temps et les formes ont disparu. L’air est glacial. Soudain, un éclair et une secousse, le fracas des sabots contre le sol dur.

\* \* \*

Les crimes dont les magiciens soupçonnaient l’énergumène, le possédé du démon, avaient été perpétrés dans le voisinage de Rissberg, sur les terrains inhabités qu’on appelait le Plateau de Tukaj, une chaîne de collines envahie par une forêt vierge ancestrale et qui séparait la Témérie de Brugge. Selon les dires de certains, la chaîne devait son nom à un héros légendaire prénommé Tukaj, ou bien comme le prétendaient d’autres, cela n’avait rien à voir. Étant donné qu’il était le seul dans les environs, on avait pris l’habitude de dire « le Plateau », tout simplement, et sur de nombreuses cartes figurait aussi cette simple dénomination.

Le Plateau s’étirait en une bande de quelque cent miles de long, et de vingt à trente miles de large. L’on pouvait y noter un usage intensif du bois, plus particulièrement dans la partie occidentale, où la production forestière était très importante. On y pratiquait la coupe à grande échelle ; les industries et l’artisanat liés à la forêt étaient en plein essor. Dans les endroits non peuplés se formèrent des hameaux, des colonies, des bourgades et des camps d’hommes travaillant dans l’artisanat forestier, définitifs ou provisoires, exploités bon an mal an ou n’importe comment, des plus grands, des moyens ou des tout petits. Actuellement, selon les estimations des magiciens, il existait sur tout le Plateau près d’une cinquantaine de villages de ce type.

Dans trois d’entre eux des massacres furent commis, dont personne ne sortit vivant.

\* \* \*

Ensemble de mamelons calcaires peu élevés, bordés d’épaisses forêts, les Roches sèches étaient la lisière la plus avancée à l’ouest du Plateau, elles constituaient la frontière occidentale de la zone de patrouille. Geralt était déjà venu ici, il avait reconnu le terrain. En bordure de forêt, un chaufour, immense four servant à brûler les pierres, avait été construit à la recepée. Le produit final de la cuisson était la chaux vive. Lorsqu’ils étaient venus ici ensemble, Pinety avait expliqué au sorceleur à quoi servait cette chaux, mais Geralt n’y avait prêté qu’une oreille distraite, et il avait eu le temps d’oublier. La chaux, quelle qu’elle fût, se situait bien au-delà de la sphère de ses centres d’intérêt. Mais autour du four s’était formée une colonie de personnes pour qui la chaux en question était la base de l’existence. On lui avait confié la protection de ces gens. Et c’était la seule chose importante.

Les chaufourniers le reconnurent, l’un d’eux le salua de son chapeau. Geralt lui rendit son salut. Je fais ce que j’ai à faire, songea-t-il. Je fais mon travail. Ce pour quoi je suis payé.

Il dirigea Ablette vers la forêt. Il avait devant lui quelque trente minutes de route, en suivant les chemins forestiers. Près d’un mile le séparait du hameau suivant. Dénommé la Coupe de l’Accenteur.

\* \* \*

Le sorceleur parcourait en l’espace d’une journée une distance proche de sept à dix miles ; ce qui revenait pour lui à visiter entre dix à vingt bourgades, parfois même davantage selon l’environnement, avant de revenir à un endroit convenu, où l’un ou l’autre des magiciens, venu le chercher avant le coucher du soleil, le ramenait par téléportation au château. Le lendemain, le même schéma se répétait, si ce n’est qu’il patrouillait un autre secteur du Plateau. Geralt choisissait les secteurs au hasard, se gardant de la routine et d’une stratégie qui pourrait être facilement déchiffrable. La tâche se révélait malgré tout assez monotone. Mais cela ne dérangeait pas le sorceleur, son métier l’y avait accoutumé ; dans la plupart des cas, seules la patience, la persévérance et une certaine logique garantissaient une chasse au monstre réussie. Jusqu’à présent d’ailleurs, personne n’avait jamais eu l’envie de rémunérer aussi généreusement sa patience, sa persévérance et sa logique, que les magiciens de Rissberg, ce qui était non négligeable. Il n’était donc pas question de se plaindre, mais il fallait accomplir sa tâche.

Même si l’on ne croyait pas trop au succès de l’entreprise.

\* \* \*

— Vous m’avez présenté à Ortolan et à tous les magiciens de haut rang sitôt après mon arrivée à Rissberg, fit remarquer le sorceleur aux magiciens. Même en supposant que le responsable de la goétie et des massacres ne se soit pas trouvé parmi ces personnages haut placés, la nouvelle de la présence d’un sorceleur au château a dû se répandre. Votre coupable, si tant est qu’il existe, aura vite fait de comprendre de quoi il retourne, il se cachera donc, cessera ses activités. Totalement. Ou bien il attendra que je m’en aille pour les reprendre.

— Nous mettrons en scène ton départ, rétorqua Pinety. La suite de ton séjour restera secrète. Sans aucun souci ; il existe une magie garantissant la confidentialité de ce qui doit rester secret. Fais-nous confiance, nous savons parfaitement utiliser ce type de magie.

— Une patrouille quotidienne a-t-elle alors un sens, à votre avis ?

— À notre avis, oui. Fais ce que tu as à faire, sorceleur. Ne te tracasse pas pour le reste.

Geralt se promit fermement de ne pas se tracasser. Il avait néanmoins des doutes. Et ne faisait pas totalement confiance aux magiciens. Il avait ses soupçons.

Il n’avait toutefois pas l’intention de les révéler.

\* \* \*

À la Coupe de l’Accenteur, le cliquetis des haches et le vrombissement des scies allaient bon train ; cela sentait le bois frais et la résine. Ici, le bûcheron Accenteur et sa nombreuse famille s’occupaient avec zèle du défrichement de la forêt. Les membres plus âgés abattaient et sciaient, les moins âgés élaguaient les troncs abattus, et les plus jeunes portaient le menu bois. Lorsqu’il vit Geralt, Accenteur planta sa hache dans le tronc, s’essuya le front.

— Bonjour. (Le sorceleur se rapprocha davantage.) Comment ça se passe chez vous ? Tout va bien ?

Accenteur le regarda longuement, d’un air lugubre.

— Ça va mal, répondit-il enfin.

— Pourquoi ?

Le bûcheron resta longtemps silencieux.

— On m’a volé une scie, s’écria-t-il enfin. On m’a volé une scie ! Qu’est-ce que ça veut dire, hein ? Et pourquoi que vous allez de coupe en coupe, monsieur, hein ? Pourquoi que Torquil et les siens vadrouillent dans les forêts, hein ? Vous surveillez, que vous dites, hein ? Pourtant, on vole des scies !

— Je vais m’occuper de ça. Je vais m’occuper de cette affaire. Au revoir.

Le bûcheron cracha.

\* \* \*

À la coupe suivante, celle de La Huppe cette fois, tout allait bien, personne ne menaçait La Huppe et sans doute personne ne lui avait-il rien volé. Geralt ne ralentit même pas Ablette. Il se dirigea vers le village suivant, qui avait pour nom la Saulnerie.

\* \* \*

Le déplacement de village en village était favorisé par des chemins forestiers creusés par les roues des chariots. Geralt tombait souvent sur des attelages, les uns chargés de la production forestière, les autres, vides, qui allaient seulement chercher leur chargement. Il lui arrivait aussi de croiser des groupes de voyageurs pédestres ; la circulation était étonnamment dense. Les profondeurs de la forêt elles-mêmes se trouvaient rarement inhabitées. Par-dessus les fougères, telle l’échine d’un narval rasant les flots marins, se dressait de temps à autre la croupe d’une petite vieille, ramassant à quatre pattes des framboises ou autre flore des bois. Entre les arbres déambulait parfois, d’une démarche raide, une chose dont la posture et la physionomie rappelaient un zombie, mais qui se révélait être un petit vieux en train de chercher des champignons. L’on entendait parfois un craquement de branches au milieu d’un vacarme infernal, c’étaient des enfants, la consolation des bûcherons et des charbonniers, qui jouaient, armés d’arcs bricolés avec du bois et de la ficelle. Incroyable, les dégâts que pouvait causer un matériel aussi primitif entre les mains de ces consolations. Penser qu’un jour, ces gamins, devenus grands, se serviraient de matériel professionnel, était effrayant.

\* \* \*

Le calme régnait également à la Saulnerie, où rien ne gênait le travail ni ne menaçait ceux qui travaillaient ; de manière tout à fait originale, le village tirait son nom de la potasse qu’on y brassait, très appréciée dans l’industrie du verre et du savon. Comme l’avaient expliqué les magiciens à Geralt, la potasse s’obtenait à partir de la poussière de charbon de bois que l’on brûlait dans les environs. Geralt avait déjà visité des hameaux charbonniers voisins, et il s’apprêtait à recommencer aujourd’hui. Le plus proche portait le nom de la Chêneraie, la route qui y menait longeant effectivement une importante réserve d’immenses chênes, vieux de plusieurs dizaines d’années. Même à midi, même en plein soleil sous un ciel sans nuages, les chênes fournissaient un obscur ombrage.

C’est ici, sous ces chênes précisément, que moins d’une semaine auparavant, Geralt avait pour la première fois croisé le constable Torquil et sa troupe.

\* \* \*

Lorsqu’il les avait vus surgir au galop de derrière les arbres, et l’entourer de toutes parts, avec leurs longs arcs dans le dos et leur tenue de camouflage verte, Geralt les avait tout d’abord pris pour des Forestiers ; ces membres de la célèbre formation volontaire paramilitaire, qui se surnommaient eux-mêmes les Gardiens de la Forêt vierge, chassaient les non-humains, en particulier les elfes et les dryades, et les massacraient en utilisant des méthodes raffinées. Il arrivait d’ailleurs qu’au cours de leurs patrouilles dans les bois, ces Forestiers vous accusent d’aider les non-humains ou de commercer avec eux, l’un et l’autre étant passibles de leur part de lynchage, et il était difficile alors de prouver votre innocence. La rencontre près des chênes, par conséquent, s’annonçait pour le moins orageuse, et Geralt poussa un soupir de soulagement lorsque les hommes se révélèrent être des gardiens de la loi effectuant leur devoir. Le chef, un type au teint basané et au regard perçant, qui se présenta comme étant le constable des services du bailli de Gors Velen, exigea avec hargne et rudesse que Geralt déclinât son identité, et lorsqu’il en eut connaissance, réclama de voir sa marque de sorceleur. Non seulement le médaillon avec la gueule dentée du loup fut considéré comme une preuve satisfaisante, mais il éveilla clairement l’admiration du gardien de la loi. Une estime qui, visiblement, englobait Geralt lui-même. Le constable descendit de cheval, demanda au sorceleur de faire de même et le pria de lui accorder quelques minutes d’entretien.

— Je suis Frans Torquil. (Le constable laissa tomber les apparences du fonctionnaire à cheval sur le service et se montra un homme calme et concret.) Tu es donc le sorceleur Geralt de Riv. Ce même Geralt de Riv qui sauva de la mort une femme et un enfant à Ansegis, en tuant un monstre cannibale, voici de cela un mois.

Geralt crispa les lèvres. Il avait fort heureusement déjà oublié le monstre à la plaque, et l’homme qui avait péri par sa faute. Cet épisode l’avait longtemps tourmenté, mais il avait réussi finalement à se convaincre qu’il avait fait ce qui était en son pouvoir, qu’il avait sauvé deux vies, et que le monstre ne tuerait plus personne. Tout lui revenait en mémoire à présent.

Frans Torquil ne remarqua sans doute pas l’ombre qui envahissait les traits du sorceleur à cause de ses paroles. Et s’il l’avait remarqué, il ne s’en émut pas.

— Il en ressort, sorceleur, reprit-il, que nous parcourons ces sous-bois pour les mêmes raisons, toi et moi. Depuis le printemps, de mauvaises choses ont commencé à se produire sur le Plateau de Tukaj, de très vilaines histoires sont arrivées ici. Et le temps est venu d’y mettre un terme. Après le carnage des Arceaux, j’ai conseillé aux magiciens de Rissberg d’embaucher un sorceleur. Ils m’ont écouté, apparemment, bien qu’ils n’aiment pas ça, pourtant.

Le constable ôta son chapeau et le secoua pour en faire partir des aiguilles de pin et des graines. Le couvre-chef qu’il portait était identique à celui de Jaskier, si ce n’est que le feutre était de moins bonne qualité. Et à la place de la plume d’aigrette, il était orné d’une plume de faisan de chasse.

— Ça fait un bail déjà que je veille aux droits et à l’ordre sur le Plateau, reprit-il en regardant Geralt dans les yeux. Sans me vanter, j’ai attrapé plus d’un méchant, dont j’ai orné plus d’une branche morte. Mais ce qui se passe ici dernièrement... Pour ça, il faut en plus quelqu’un comme toi. Quelqu’un qui s’y connaît en enchantements et s’y entend en monstres, qui n’en a pas peur et ne craint pas les vampires ni les dragons. Et c’est bien, nous allons monter la garde de concert et protéger les gens. Moi, pour ma misérable solde, et toi en échange de l’argent des magiciens. Et combien donc est-ce qu’ils te paient, pour ce travail ? Je suis curieux de le savoir.

Geralt n’avait nulle intention de révéler l’avance de cinq cents couronnes novigradiennes, versées directement sur un compte bancaire. C’est pour cette somme que les magiciens de Rissberg ont acheté mes services et mon temps. Quinze jours de mon temps. Et une fois les quinze jours passés, indépendamment des événements, un deuxième virement du même montant. C’est généreux. Plus que satisfaisant.

— Pour sûr, ils doivent bien payer. (Frans Torquil comprit vite qu’il n’obtiendrait pas de réponse.) Ils ont les moyens. Et à toi, je vais dire ceci : dans le cas présent, aucun argent n’est de trop. Parce que c’est une sale affaire, sorceleur. Une sale affaire, sombre et pas naturelle. Le mal qui s’est produit ici venait de Rissberg, j’en donnerais ma tête à couper. Quelque chose s’est grippé dans leur fichue magie. Parce que leur magie est comme un sac de serpents : tu auras beau le ficeler autant que tu peux, il en ressortira toujours quelque chose de venimeux.

Le constable reluqua Geralt ; ce seul coup d’œil lui suffit pour capter que le sorceleur ne lui révélerait rien du tout, aucune précision sur son accord avec les magiciens.

— Ils t’ont parlé des détails ? Ils t’ont raconté ce qui s’était passé aux Ifs, aux Arceaux et à Rogowizna ?

— Plus ou moins.

— Plus ou moins, répéta Torquil. Trois jours après la Belleteyn, au hameau des Ifs, neuf bûcherons ont été abattus. À la mi-mai, dans une bourgade de scieurs, aux Arceaux, douze ont été tués. Début juin, Rogowizna, une colonie de poussiéreux. Une quinzaine de victimes. Telle se présente plus ou moins la situation au jour d’aujourd’hui, sorceleur. Parce que ce n’est pas fini. J’en mettrais ma tête à couper, ce n’est pas fini.

Les Ifs, les Arceaux, Rogowizna. Trois crimes de masse. Il ne s’agissait pas d’un accident de travail par conséquent, ni d’un démon qu’un goète amateur n’aurait pas réussi à maîtriser et aurait laissé s’échapper. Il était question de préméditation, d’un acte planifié. Par trois fois quelqu’un a enfermé un démon dans un corps porteur, et par trois fois l’a envoyé tuer.

— J’en ai vu beaucoup déjà. (Les muscles des mâchoires du constable se crispèrent fortement.) J’ai vu plus d’un champ de bataille ; et des cadavres, j’en ai vu aussi, et plus d’un. Des agressions, des pillages, des attaques de bandits, des vengeances familiales sanglantes et des invasions, et même un mariage, un jour, d’où l’on a ressorti six défunts, jeune marié compris. Mais faucher les tendons d’Achille pour massacrer ensuite les boiteux ? Scalper ? Ronger les cous ? Écharper vivant, extirper les boyaux des ventres ? Et pour finir, construire des pyramides avec les têtes coupées ? À quoi sommes-nous donc confrontés, je pose la question ? Ils ne te l’ont pas dit, ça, les sorciers ?

À quoi peut bien être utile un sorceleur aux magiciens de Rissberg ? Si utile qu’il a fallu un chantage pour le contraindre à collaborer ? Avec n’importe quel démon ou n’importe quel possédé, les magiciens pourraient s’en sortir tout seuls, comme des braves, et ce, sans se donner beaucoup de mal. Fulmen sphaericus, Sagitta aurea, deux sorts pris au hasard parmi de nombreux autres avec lesquels on aurait pu traiter l’énergumène à une distance de cent pas, et je doute qu’il aurait survécu à pareil traitement. Mais non, les sorciers font appel à un sorceleur. Pourquoi ? La réponse est simple : l’énergumène est aujourd’hui un magicien, un confrère, un collègue. Un de leurs pairs invoque des démons, leur permet de prendre possession de son corps et vole effectuer ses tueries. Il l’a fait à trois reprises déjà. Mais les magiciens n’ont aucun moyen de lancer des boules de feu contre un des leurs, ou de le transpercer d’une flèche d’or. Pour leur collègue, un sorceleur est nécessaire.

Geralt ne pouvait dire tout cela à Torquil, il ne le souhaitait pas non plus. Il ne pouvait ni ne souhaitait lui répéter ce qu’il avait déclaré aux magiciens de Rissberg. Et qu’ils avaient traité par le dédain.

Comme il sied de répondre à des banalités.

\* \* \*

— Vous agissez toujours ainsi. Vous vous divertissez toujours avec cette goétie, comme vous l’appelez. Vous invoquez ces créatures, les sortez de leur plan, de derrière des portes fermées. Avec toujours cette immuable rengaine : nous les contrôlerons, nous les maîtriserons, les forcerons à obéir, les attellerons au travail. Avec toujours cette invariable justification : nous connaîtrons leurs mystères, nous les forcerons à nous révéler leurs secrets et leurs arcanes, ce qui nous permettra de décupler la force de notre propre magie, nous pourrons soigner et guérir, nous éradiquerons les maladies et les catastrophes naturelles, nous ferons un monde meilleur, et rendrons l’homme heureux. Et, invariablement, il se révèle que c’est un mensonge, qu’il ne s’agit pour vous que de votre propre force et de votre propre pouvoir.

Tzara, on le voyait, s’apprêtait à riposter, mais Pinety le refréna.

— Pour ce qui est des créatures derrière des portes fermées, reprit Geralt, celles que l’on appelle, pour plus de commodités, des démons, assurément vous en savez autant à leur sujet que nous, les sorceleurs. Ce que nous avons affirmé il y a déjà fort longtemps, qui est inscrit dans les protocoles et chroniques sorceliens. Jamais au grand jamais les démons ne vous dévoileront aucun secret ni aucun arcane. Jamais ils ne se laisseront atteler au travail. Ils permettent qu’on les invoque et qu’on les amène dans notre monde dans un seul et même but : ils veulent tuer. Car ils aiment ça. Et vous le savez. Pourtant, vous le leur permettez.

— Passons peut-être de la théorie à la pratique, dit Pinety après de longues minutes de silence. Je pense que dans les protocoles et chroniques sorceliens il en est dit aussi deux ou trois choses. Et de ta part, sorceleur, nous attendons non pas des traités de moralité, loin s’en faut, mais des solutions pratiques.

\* \* \*

— J’ai été ravi de faire ta connaissance. (Frans Torquil tendit la main à Geralt.) Et à présent, au travail, en route pour la tournée. Surveiller, protéger les gens. Nous sommes faits pour ça.

— Oui, exactement.

En selle déjà, le constable se pencha.

— Je parie, dit-il à voix basse, que tu es parfaitement au courant de ce que je vais te dire à présent. Mais je vais te le dire quand même. Fais attention, sorceleur. Sois vigilant. Tu ne veux pas causer, mais je sais ce qu’il en est. Les magiciens t’ont embauché à coup sûr pour que tu répares ce qu’ils ont eux-mêmes dépravé, pour que tu nettoies les immondices qu’ils ont eux-mêmes semés. Mais si quelque chose tourne mal, ils chercheront un bouc émissaire. Et tu présentes toutes les dispositions pour le devenir.

\* \* \*

Le ciel au-dessus de la forêt commençait à s’assombrir. Un vent soudain se mit à bruire dans les branchages. On entendit gronder au loin le tonnerre.

\* \* \*

— Quand ce ne sont pas les orages, ce sont les averses, constata Frans Torquil lorsqu’ils se rencontrèrent de nouveau. Tous les deux jours, il pleut et il tonne. Et résultat, quand tu cherches des traces, elles ont toutes été effacées par la pluie. Pratique, non ? Comme sur commande. Pour moi, ça sent aussi la sorcellerie tout ça, celle de Rissberg, concrètement. On raconte que les magiciens savent modifier le climat. Qu’ils peuvent déclencher des vents magiques, et aussi détourner un vent naturel pour qu’il souffle là où ils le veulent. Chasser les nuages, provoquer la pluie ou la grêle, et déclencher le tonnerre aussi, sur simple invocation. Quand ça leur chante. Pour effacer les traces, par exemple. Qu’est-ce que tu en dis, Geralt ?

— Les magiciens, effectivement, sont capables de beaucoup de choses, rétorqua-t-il. Ils régissent le climat depuis toujours, depuis le Premier débarquement de Jan Bekker, qui n’a dû son salut, paraît-il, qu’à ses seuls sortilèges. Mais accuser les mages de tous les malheurs et de tous les fléaux est sans doute exagéré. Tu parles de phénomènes naturels, finalement, Frans. C’est une saison comme ça, tout simplement. Une saison d’orages.

\* \* \*

Geralt pressa sa jument. Le soleil déclinait déjà vers l’ouest ; le sorceleur comptait patrouiller encore dans quelques bourgades avant le crépuscule. La plus proche était une colonie de charbonniers, située dans une clairière nommée Rogowizna. La première fois qu’il s’y était rendu, Pinety l’accompagnait.

\* \* \*

Loin d’être une solitude sombre et de loin évitée, le lieu du massacre, au grand étonnement du sorceleur, se révéla très actif et fourmillait de monde. Les charbonniers, les poussiéreux, comme ils se nommaient eux-mêmes, s’affairaient justement à la fabrication d’une nouvelle meule à charbon, construction servant à la carbonisation du charbon de bois. Cette meule était formée de bois amassé en forme de dôme, non pas jeté n’importe comment, mais empilé de manière précise et méticuleuse. Lorsque Geralt et Pinety avaient débouché dans la clairière, ils avaient trouvé les charbonniers en train de couvrir la meule de mousse et de la parsemer soigneusement de terre. Une deuxième meule, construite précédemment, était déjà en fonction, c’est-à-dire qu’elle fumait à plein. Toute la clairière était envahie d’une fumée qui piquait les yeux, et une forte odeur de résineux attaquait les narines.

— Cela fait combien de temps..., commença le sorceleur, pris d’une quinte de toux. Cela fait combien de temps, dis-tu, que c’est arrivé... ?

— Un mois exactement.

— Et les gens travaillent ici, comme si de rien n’était ?

— Il y a un besoin énorme en charbon de bois, expliqua Pinety. Seul le charbon de bois permet, une fois brûlé, d’obtenir une température qui rend possible la fonte du métal. Les fourneaux de métallurgie de Dorian et de Gors Velen ne pourraient fonctionner sans charbon, et l’aciérie, c’est la branche de l’industrie la plus importante et la plus évolutive. Grâce à la demande, la charbonnerie est une occupation rentable. Et l’économie, sorceleur, est comme la nature, elle a peur du vide. Les poussiéreux ont été enterrés là-bas ; tiens, tu vois le kourgane ? Le sable est frais encore, on distingue le jaune. Et d’autres sont venus à leur place. La meule à charbon fume, la vie continue.

Ils descendirent de cheval. Les poussiéreux ne leur prêtèrent pas attention, ils étaient trop occupés. Les seuls à s’intéresser à eux furent les femmes et les enfants, dont une dizaine d’entre eux couraient parmi les cabanes.

— Et comment donc ! (Pinety avait deviné la question avant même que le sorceleur ne la lui posât.) Oui, il y a des enfants aussi parmi les personnes enterrées sous le kourgane. Trois enfants. Trois femmes. Neufs hommes et adolescents. Suis-moi.

Ils s’avancèrent au milieu de stères de bois en train de sécher.

— Plusieurs hommes ont été tués sur place, poursuivit le magicien, ils ont eu le crâne fracassé. Les autres ont été immobilisés, avec un outil tranchant ; on leur a sectionné le tendon d’Achille pour les rendre invalides. De nombreuses victimes, dont tous les enfants, ont eu en plus les bras cassés. Les invalides ont été assassinés. Ils ont eu la gorge lacérée, le ventre et la cage thoracique ouverts, la peau du dos arrachée, ils ont été scalpés. L’une des femmes...

— Ça suffit. (Le sorceleur regarda les traces de sang toujours visibles sur les troncs des bouleaux.) Ça suffit, Pinety.

— Il n’est pas inutile que tu saches à qui... à quoi nous avons affaire.

— Je le sais déjà.

— Et donc, un dernier détail encore. Il manque des corps. Tous les gens qui ont été tués ont eu la tête coupée. Et ils ont été empilés en une pyramide, ici, à cet endroit précisément. Il y avait quinze têtes, et treize corps. Deux corps ont disparu.

» Presque le même schéma a été suivi avec les habitants de deux autres lieux d’habitation, reprit le magicien après une courte pause, les Ifs et les Arceaux. Aux Ifs, neuf personnes ont été tuées, douze aux Arceaux. Je t’y emmènerai demain. Aujourd’hui, nous allons encore jeter un coup d’œil à la Nouvelle Goudronnerie, ce n’est pas loin. Tu verras à quoi ressemble la production de goudron de bois et de bouleau. La prochaine fois que tu auras à enduire quelque chose de goudron de bouleau, tu sauras d’où ça vient.

— J’ai une question.

— Je t’écoute.

— Vous aviez vraiment besoin de recourir au chantage ? Vous pensiez que je ne viendrais pas de mon plein gré à Rissberg ?

— Les avis étaient partagés.

— Me mettre en taule à Kerack, puis me libérer, mais en me tenant sous votre coupe avec la menace du jugement, c’était l’idée de qui ? Qui l’a imaginé ? Corail, n’est-ce pas ?

Pinety tourna son regard vers lui et l’observa longuement.

— Effectivement, reconnut-il enfin. C’était son idée. Et son plan. T’enfermer, te libérer, te tenir sous sa coupe. Et pour finir, faire en sorte d’annuler la démarche. Ce qu’elle a réglé aussitôt après ton départ ; ton casier à Kerack est pur comme de l’eau de roche. As-tu d’autres questions ? Non ? Partons alors pour la Nouvelle Goudronnerie, jeter un coup d’œil au bois de bouleau. Ensuite, j’ouvrirai le portail et nous rentrerons à Rissberg. En soirée, j’aimerais encore aller faire un saut sur ma petite rivière, pêcher à la mouche. Les éphémères pullulent, les truites vont proliférer... As-tu jamais pêché, sorceleur ? Es-tu attiré par la pêche ?

— Je pêche si j’ai envie de manger du poisson. Je voyage toujours avec une ficelle.

Pinety resta longtemps silencieux.

— Une ficelle, prononça-t-il enfin sur un ton étrange. Une longe, lestée d’un morceau de plomb, avec des crochets. Sur lesquels tu fixes des vers.

— C’est ça. Et alors ?

— Rien. Je ne sais pas pourquoi je t’ai posé cette question.

\* \* \*

Il se dirigeait vers la Pinèdre, un autre hameau de charbonniers, lorsque la forêt se retrouva brutalement plongée dans le silence. Les geais cessèrent leurs piaillements, les cris des pies s’interrompirent, comme coupées au couteau ; les pics épeiches suspendirent brutalement leurs tambourinages. La forêt se figea dans l’horreur.

Geralt lança son cheval au galop.

*« La mort est notre éternel compagnon, déclara don Juan avec un sérieux évident. Elle est toujours à notre gauche, à une longueur de bras. C’est l’unique sage conseil sur lequel peut compter un guerrier. Chaque fois qu’il croit que tout va mal et qu’il va être anéanti d’un instant à l’autre, le guerrier peut se tourner vers la mort et lui demander si c’est le cas. La mort lui répondra alors qu’il se trompe, que rien n’est important à l’exception de son contact. ’Et moi je ne t’ai pas encore touché’, dira-t-elle. »*

Le Voyage à Ixtlan, Carlos Castaneda

# CHAPITRE 11

À la Pinèdre, la meule avait été construite aux abords d’un essart, les charbonniers profitaient des débris de bois après l’abattage. Ici, la carbonisation avait été mise en place récemment ; du haut de la meule, comme du cratère d’un volcan, se dressait une colonne de fumée jaunâtre et fort malodorante. L’odeur de la fumée n’effaçait pas la puanteur de la mort qui s’élevait au-dessus de la clairière.

Geralt sauta à bas de son cheval. Il sortit son épée.

Juste à côté de la meule, il vit le premier cadavre, privé de tête et de ses deux pieds ; du sang avait éclaboussé la terre qui recouvrait le monticule. Un peu plus loin étaient allongés trois autres corps, massacrés à en être devenus méconnaissables. Le sang s’était imprégné dans le sable absorbant de la forêt, laissant des taches rougissantes.

Plus près du centre de la clairière, non loin du foyer entouré de pierres, Geralt découvrit deux nouveaux cadavres, celui d’un homme et d’une femme. L’homme avait la nuque brisée et tellement écharpée que l’on voyait apparaître les vertèbres cervicales. Couvert d’une kacha qui s’écoulait d’une marmite renversée, le haut du corps de la femme reposait sur l’âtre, au milieu des cendres.

Un peu plus loin, près d’une corde de bois, était allongé un enfant, un petit garçon, il devait avoir cinq ans peut-être. Fendu en deux. Quelqu’un, ou plus exactement quelque chose, l’avait saisi par les deux jambes et fendu.

Geralt aperçut le cadavre suivant, celui-là avait le ventre ouvert et ses intestins gisaient à l’extérieur. Sur toute leur longueur : une toise environ de gros intestin et plus ou moins trois d’intestin grêle. Les viscères s’étiraient sur une ligne droite et luisante, d’un rose violacé, depuis le cadavre jusqu’à une cabane construite en branches de conifères dans laquelle ils se faufilaient. À l’intérieur, sur un couchage sommaire, un homme, mince, était allongé sur le dos. Un simple coup d’œil permettait d’affirmer qu’il n’avait pas du tout sa place ici. Ses riches atours étaient totalement imprégnés de sang. Mais nulle part le sorceleur ne voyait saigner une artère principale, nulle part il ne lui sembla voir le liquide rouge couler, ni dégoutter.

Malgré son visage couvert de sang séché, Geralt le reconnut. Il s’agissait de Sorel Degerlund, ce bellâtre aux longs cheveux, svelte et un tantinet efféminé, qui lui avait été présenté à l’audience d’Ortolan. Il portait aussi alors un manteau pareillement chamarré et un pourpoint brodé, comme les autres magiciens ; il était assis à la table au milieu de ses semblables, et comme eux, il regardait le sorceleur avec un mépris à peine voilé. Et il se retrouvait à présent allongé, inconscient, tout en sang, dans une cabane de charbonnier ; autour de son poignet droit était enroulé un intestin humain, retiré des entrailles du ventre d’un cadavre étendu à une dizaine de pas à peine de lui.

Le sorceleur avala sa salive. Faut-il que je l’achève d’un coup d’épée, tant qu’il est inconscient ? se demanda-t-il. Est-ce cela qu’attendent de moi Pinety et Tzara ? Que je tue l’énergumène ? Que j’élimine le goète qui s’amuse à invoquer les démons ?

Un son plaintif l’arracha à ses réflexions. Sorel Degerlund semblait reprendre conscience. Il souleva sa tête, gémit, et retomba sur le grabat. Il se redressa, promenant autour de lui un regard perdu. Il vit le sorceleur, ouvrit la bouche. Avisa son ventre maculé de sang. Leva la main. Vit ce qu’elle agrippait. Et se mit à crier.

Geralt observa son épée, le cadeau de Jaskier à la garde dorée. Il jeta un coup d’œil au cou délicat du magicien. Sur sa veine turgescente.

Sorel Degerlund décolla l’intestin et l’arracha de sa main. Il avait cessé de crier, il gémissait simplement, parcouru de frissons. Il se leva, d’abord à quatre pattes, puis sur ses jambes. Il se précipita hors de la cabane, jeta un coup d’œil autour de lui, poussa un hurlement et s’apprêtait à s’enfuir. Le sorceleur le saisit par le col, le planta sur place, puis le fit mettre à genoux.

— Qu’est-ce... ? bredouilla Degerlund, toujours frissonnant. Qu’est-ce qui... Qu’est-ce qui s’est... passé ici ?

— Je pense que tu le sais.

Le magicien ravala bruyamment sa salive.

— Comment... Comment me suis-je retrouvé ici ? Je ne me... Je ne me souviens de rien... Je ne me souviens de rien ! De rien du tout !

— Permets-moi de ne pas te croire.

— L’invocation... (Degerlund se saisit le visage.) J’ai fait une invocation... Il est apparu. Dans un pentagramme, un cercle de craie... Et il est entré. Il est entré en moi.

— Sans doute n’était-ce pas la première fois, non ?

Degerlund se mit à sangloter. De manière un peu théâtrale, ne put s’empêcher de songer Geralt. Il regrettait de ne pas avoir surpris l’énergumène avant que le démon l’ait quitté. Il se rendait bien compte que ce regret n’avait rien de rationnel, il avait conscience du danger que pouvait présenter une confrontation avec un démon, et devrait se réjouir d’avoir pu l’éviter. Mais il n’en était rien. Parce qu’au moins, il aurait su que faire alors.

Il a fallu que ça tombe sur moi, se dit-il. Pourquoi Frans Torquil et son détachement ne sont-ils pas arrivés jusqu’ici ? Le constable n’aurait eu aucune réticence ni aucun scrupule. Surpris avec les entrailles de sa victime au poignet, barbouillé de sang, le magicien aurait eu aussitôt la corde au cou et se balancerait sur la première branche venue. Aucune hésitation ni aucun doute n’aurait retenu Torquil. L’idée ne l’aurait pas effleuré qu’un magicien à l’air efféminé et plutôt maigrichon aurait été absolument incapable de sévir de manière aussi barbare avec autant de personnes, et ce en un temps si court que ses vêtements ensanglantés n’avaient pas eu le temps de sécher ni de se rigidifier. Qu’il aurait été incapable de lacérer un enfant à mains nues. Non, Torquil n’aurait pas eu de doutes.

Contrairement à moi.

Pinety et Tzara étaient certains que je n’aurais pas d’hésitations.

— Ne me tue pas..., dit Degerlund en gémissant. Ne me tue pas, sorceleur... Plus jamais je... Jamais plus...

— Ferme-la.

— Je jure que plus jamais...

— Ferme-la. Es-tu assez conscient pour utiliser la magie ? Pour convoquer ici les magiciens de Rissberg ?

— J’ai un sigil... Je peux... Je peux me téléporter sur Rissberg.

— Pas seul. Avec moi. Pas de blagues. N’essaie pas de te lever, reste à genoux.

— Il faut que je me lève. Et toi ... si tu veux que la téléportation réussisse, tu dois venir près de moi. Très près.

— C’est-à-dire ? Eh bien ! Qu’est-ce que tu attends ? Sors cette amulette.

— Ce n’est pas une amulette. Je t’ai dit que c’était un sigil.

Degerlund écarta son pourpoint ensanglanté ainsi que sa chemise. Sur sa maigre poitrine il avait un tatouage, deux cercles imbriqués, constellés de points de différentes grosseurs. Cela ressemblait un peu au schéma des orbites des planètes que Geralt avait un jour admiré à la faculté d’Oxenfurt.

Le magicien déclama une incantation. Les cercles s’illuminèrent de bleu, les points de rouge. Et ils commencèrent à tourner.

— Maintenant. Tiens-toi près de moi.

— Près ?

— Encore plus près. Serre-toi franchement contre moi.

— Pardon ?

— Serre-toi contre moi et enlace-moi.

La voix de Degerlund avait changé. Encore éplorés un instant auparavant, ses yeux s’enflammèrent affreusement, et ses lèvres se tordirent en un vilain rictus.

— Oui, comme ça, c’est bien. Serre-moi fort et tendrement. Comme si j’étais ta Yennefer.

Geralt comprit ce qui se tramait. Mais il n’eut pas le temps de repousser Degerlund, ni de lui flanquer un coup sur la tête du pommeau de son épée, ni même d’abattre son fer sur sa nuque. Tout bonnement, il n’eut pas le temps.

Il fut ébloui par une lueur opalescente. En une fraction de seconde, une sensation de vide obscur, de froid pénétrant, l’envahit ; une plongée dans le silence ; le temps et les formes disparurent.

L’atterrissage fut rude, comme si le sol et ses dalles en pierre s’étaient précipités à leur rencontre. Le choc les écarta l’un de l’autre. Geralt eut à peine le temps de jeter un regard autour de lui. Il sentit une puanteur intense, une forte odeur de sale mélangé à du musc. Des paluches gigantesques l’agrippèrent vigoureusement sous les aisselles et par le col, des battoirs se refermèrent sans mal sur ses biceps, des pouces durs comme de l’acier s’enfoncèrent douloureusement dans ses nerfs, ses plexus brachiaux. Il fut cloué sur place, laissant échapper son épée de sa main impuissante.

Il vit devant lui un bossu au visage hideux et parsemé de verrues, et au crâne couvert de rares touffes de cheveux raides. Ses jambes arquées largement écartées, il pointait sur le sorceleur une immense baliste, ou plus exactement une arbalète formée de deux arcs métalliques posés l’un sur l’autre. Les deux traits à quatre pans dirigés vers Geralt étaient larges d’au moins deux pouces et aiguisés comme un rasoir.

Sorel Degerlund se posta devant lui.

— Comme tu as déjà pu t’en rendre compte, dit-il, tu n’as pas atterri à Rissberg. Tu te trouves dans mon refuge et mon ermitage. Un endroit où mon maître et moi-même menons des expériences, dont ils ignorent tout à Rissberg. Comme tu le sais sans doute, je suis Sorel Albert Amador Degerlund, Magister Magicus. Je suis, ce que tu ignores encore, celui qui t’infligera la souffrance et la mort.

Toutes les apparences de la frayeur simulée et de la prétendue panique avaient disparu, comme balayées par le vent. Là-bas, dans la clairière des charbonniers, tout était feint. C’est un tout autre Sorel qui se tenait devant un Geralt inerte, entravé entre les pattes difformes d’un bossu. Un Sorel Degerlund triomphant, bouffi d’orgueil et de morgue. Qui dévoilait ses dents en un méchant sourire. Un sourire qui faisait penser aux scolopendres s’insinuant sous les fentes des portes ; aux tombes défrichées, aux vers blancs frétillant sur les cadavres ; aux grasses mouches à cheval agitant leurs pattes dans votre assiette de potage.

Le magicien s’approcha, une seringue dotée d’une longue aiguille à la main.

— Je t’ai roulé comme un gamin, là-bas, dans la clairière, prononça-t-il lentement. Tu t’es montré aussi naïf qu’un enfant. Sorceleur Geralt de Riv ! Son instinct ne l’avait pas trompé, mais pourtant, il ne m’a pas tué, n’ayant pas de certitude. Car il est un bon sorceleur et un bon humain. Dois-je te dire, bon sorceleur, ce qu’est un bon humain ? Un bon humain est quelqu’un que le destin a privé des chances de profiter des bienfaits d’être mauvais. Et aussi celui qui, trop stupide, n’en a pas profité. Peu importe de quel groupe tu te revendiques. Tu t’es fait avoir, tu es tombé dans le piège et je te garantis que tu n’en sortiras pas vivant.

Degerlund leva sa seringue. Geralt sentit une piqûre, et juste après une vive douleur. Une douleur perçante qui obscurcissait ses yeux, raidissait son corps entier ; une douleur si terrible qu’il ne se retint de crier qu’au prix d’un immense effort. Son cœur, qui battait d’ordinaire quatre fois plus lentement que celui d’un homme normal, s’affola ; la sensation était particulièrement désagréable. Il ne voyait plus rien, le monde autour de lui se mit à virevolter, tout s’effaçait, se diluait.

Quelqu’un le traînait sur le sol ; sur les murs et les plafonds austères, il distinguait le reflet dansant des boules magiques. L’un des murs, entièrement taché d’auréoles de sang, était couvert d’armes diverses, de larges cimeterres recourbés, des faucilles, des guisarmes, des francisques, des Morgenstern. Toutes portaient des traces de sang. Celui des Ifs, des Arceaux et de Rogowizna, eut-il le temps de songer consciemment. Les armes qui ont servi à massacrer les charbonniers de la Pinèdre.

Il était devenu totalement léthargique, il avait cessé de ressentir quoi que ce soit, il ne sentait même plus la force écrasante des paluches qui l’enserraient.

— Bououh-rrrééé-bouh-ou-ou-ou-rrrééé !

Il ne comprit pas immédiatement que ce qu’il entendait était un gros rire. La situation, visiblement, amusait bien ceux qui le baladaient.

Le bossu qui marchait devant lui avec son arbalète sifflotait.

Geralt était près de perdre connaissance.

Il fut assis brutalement dans un fauteuil à haut dossier et put enfin voir qui l’avait trimballé jusqu’ici, en ne cessant de lui broyer les aisselles de ses grosses poignes.

Il n’avait pas oublié l’ogronain Mikita, le garde du corps de Pyral Pratt. On aurait pu prendre ces deux-là pour de proches parents, ils lui ressemblaient un peu, de loin. De la même taille que Mikita, ils puaient autant que lui, et comme lui ils n’avaient pas de cou, et leurs dents pointaient de sous leur lèvre inférieure de la même façon, comme chez les sangliers. Mikita, cependant, était chauve et barbu ; ces deux-là n’avaient pas de barbe, leur tête de singe était couverte d’un pelage noir et le sommet de leur crâne en forme d’œuf était garni d’une espèce de filasse hirsute. Ils avaient des yeux minuscules et injectés de sang, des oreilles pointues immenses et affreusement velues.

Leurs vêtements portaient des traces de sang. Et si l’on se fiait à leur haleine, c’était à croire que leur nourriture se composait exclusivement d’ail, de merde et de poissons morts depuis des jours.

— Bouh ! Ouh ! Ouh ! Héééé !

— Boué, Bang, assez ri vous deux ! Au travail ! Pasztor, dehors. Mais reste dans les parages.

Les deux colosses sortirent en faisant claquer leurs immenses paluches. Le bossu dénommé Pasztor s’empressa de les suivre.

Sorel Degerlund apparut dans le champ de vision du sorceleur. Changé, lavé, coiffé et efféminé. Il approcha une chaise, s’assit en face de lui, adossé à une table surchargée de livres et de grimoires. Il observait le sorceleur en souriant d’un air mauvais, tout en s’amusant à faire balancer un médaillon sur une chaîne en or qu’il avait enroulée autour de son doigt.

— Je t’ai inoculé un extrait de venin de scorpion blanc, dit-il, impassible. C’est désagréable, n’est-ce pas ? Impossible de bouger un bras, ni une jambe, ni même de remuer un seul doigt. Ni de cligner de l’œil, ni d’avaler sa salive. Mais ceci n’est rien encore. Bientôt, tes globes oculaires seront pris de mouvements incontrôlés et ta vision sera déréglée. Ensuite, tu ressentiras de fortes contractions musculaires, vraiment très fortes, sans doute tes ligaments intercostaux se déchireront-ils un peu. Tes dents se mettront à claquer et tu seras incapable de le maîtriser ; à coup sûr tu te casseras plusieurs dents. Puis tu saliveras exagérément, et enfin, tu éprouveras des difficultés à respirer. Si je ne te donne pas un antidote, tu mourras étouffé. Mais ne t’en fais pas, je te le donnerai. Tu survivras, pour l’instant. Quoique, à mon avis, tu le regrettes bientôt. Je t’expliquerai de quoi il retourne. Nous avons le temps. Mais auparavant, j’ai envie de te voir bleuir.

» Je t’ai observé ce jour-là, reprit-il au bout d’un instant, le dernier du mois d’avril, à l’audience, faisant montre devant nous de ton arrogance. Devant nous, des gens cent fois meilleurs que toi, des gens que tu n’atteins pas à la cheville. Tu étais excité, je le voyais bien, cela t’amusait de jouer avec le feu. J’avais déjà décidé alors de te démontrer que l’on finissait par se brûler à ce jeu, et que se mêler des affaires de magie et des magiciens avait également de douloureuses conséquences. Tu t’en convaincras rapidement.

Geralt voulut bouger, mais il en était incapable. Ses membres et son corps tout entier restaient inertes et insensibles. Il sentait des fourmillements désagréables dans ses doigts et ses orteils, son visage était complètement engourdi, ses lèvres comme ficelées. Il voyait de plus en plus mal ; une espèce de mucosité trouble engourdissait et collait ses yeux.

Degerlund croisa les jambes, fit balancer son médaillon. Il y avait un signe dessus, un emblème, en émail bleu. Geralt n’arrivait pas à distinguer ce que c’était. Il voyait de plus en plus mal. Le magicien n’avait pas menti, les troubles de la vision s’intensifiaient.

— Vois-tu, poursuivait nonchalamment Degerlund, le fait est que je planifie de monter haut dans la hiérarchie des magiciens. Pour atteindre cet objectif et réaliser mes projets, je compte sur l’appui d’Ortolan, une personne que tu connais depuis ta visite à Rissberg et cette audience mémorable.

Geralt avait l’impression que sa langue gonflait et emplissait toute sa cavité buccale. Il craignait que ce ne fût pas seulement une impression. Le venin de scorpion blanc était mortel. Lui-même n’avait jamais été exposé à ses effets, il ignorait les conséquences qu’il pouvait produire sur l’organisme d’un sorceleur. Il s’inquiétait sérieusement, luttant de toutes ses forces contre la toxine qui le ravageait. La situation ne se présentait pas au mieux. Visiblement, il ne pouvait espérer aucun secours, de nulle part.

— Voici quelques années (Sorel Degerlund continuait de se délecter du son de sa propre voix), je suis devenu l’assistant d’Ortolan, désigné à ce poste par le Chapitre, confirmé par le groupe de recherche de Rissberg. Comme mes prédécesseurs, il fallait que j’espionne Ortolan et que je sabote ses idées les plus dangereuses. Je ne devais pas mon affectation à mon seul talent, mais également à ma beauté et mon charme personnel. Car le Chapitre affectait des assistants au petit vieux en fonction de ses goûts.

» Tu peux ne pas le savoir, mais du temps de la jeunesse d’Ortolan, la misogynie battait son plein parmi les magiciens, et les amitiés masculines étaient en vogue, qui très souvent se muaient en quelque chose de plus, et même de beaucoup plus. Par suite, un jeune étudiant ou un adepte, souvent, n’avait pas le choix, il devait se montrer docile envers son aîné y compris sous cet angle. Cela ne plaisait pas trop à certains, mais ils le supportaient comme un bienfait de l’inventaire. Et d’autres apprécièrent. De ces derniers, comme tu as dû le comprendre déjà, faisait partie Ortolan. À la suite des expériences avec son maître, le jeunot, auquel fut alors collé son surnom d’oiseau, demeura toute sa longue vie un adepte fervent et enthousiaste des nobles amitiés et des nobles amours masculines, comme aiment à le dire les poètes. La prose, tu le sais, définit la chose plus simplement et plus crûment.

Un énorme chat noir à la queue hérissée comme une brosse vint se frotter contre le mollet du magicien en miaulant bruyamment. Degerlund se pencha, caressa l’animal, fit balancer devant lui le médaillon auquel le chat, par ennui, donna un coup de patte. L’animal se détourna pour montrer que le jeu le lassait, et entreprit de se lécher le poitrail.

— Comme tu t’en es indubitablement rendu compte, poursuivit le magicien, je suis d’une beauté hors du commun ; il arrive que les femmes me considèrent comme un éphèbe. Certes, j’aime les femmes aussi, mais je n’avais, en principe, et n’ai toujours rien non plus contre les pédérastes. Quitte alors à ce qu’il m’aide à faire carrière, c’était ma condition.

» Mon affect masculin avec Ortolan n’exigeait guère trop de sacrifices ; le vieux est impuissant et il a passé l’âge d’avoir envie depuis longtemps. Mais j’ai fait en sorte que l’on pense autrement. Que l’on s’imagine qu’il était fou amoureux de moi. Qu’il n’existait rien qu’il refuserait à son cher amant. Que je connaissais ses codes, que j’avais accès à ses livres secrets et ses notes occultes ! Qu’il m’avait fait don d’artefacts et de talismans que jamais auparavant il n’avait révélés à quiconque. Et qu’il m’enseignait les sorts interdits. Y compris la goétie. Et si récemment encore les puissants de Rissberg me méprisaient, ils se sont mis soudain à me considérer ; j’ai grandi à leurs yeux. Ils s’imaginent que je fais ce dont ils rêvaient eux-mêmes. Et que je réalise des prouesses.

» Sais-tu ce qu’est le transhumanisme ? Et la spéciation ? La spéciation radiative ? L’introgression ? Non ? Inutile d’avoir honte. Je ne m’y connais pas trop non plus. Mais tout le monde croit que j’en sais beaucoup sur le sujet. Que sous l’œil et les auspices d’Ortolan je mène des expériences sur le perfectionnement du genre humain. Dans un objectif sublime : le rectifier et l’améliorer. Améliorer la condition des gens, éliminer les maladies et les handicaps, anéantir le vieillissement, bla bla bla. Tels sont les buts et le devoir de la magie. Suivre la voie des anciens maîtres, illustres : Malaspina, Alzur et Idarran. Les maîtres de l’hybridation, de la mutation et de la modification génétique.

Annonçant son arrivée par un miaulement, le chat noir réapparut. Il sauta sur les genoux du magicien, s’étira, se mit à ronronner. Degerlund le caressait en rythme. Le chat se mit à ronronner plus fort en sortant ses griffes, de la taille de celles d’un tigre, véritablement.

— Tu sais, assurément, ce qu’est l’hybridation, puisqu’il s’agit de l’autre dénomination du croisement. Processus d’obtention des croisés, des hybrides, des bâtards, peu importe le nom. Des expériences actives ont lieu dans ce domaine à Rissberg ; nombre de bizarreries, d’épouvantails et créatures difformes ont été créés. Seules quelques-unes ont trouvé de larges applications pratiques, par exemple les parazeugles, qui nettoient les dépotoirs municipaux, les pics épeiches, qui attaquent les nuisibles des arbres, ou la gambouse mutante, qui dévore les larves des moustiques porteurs du paludisme. Le vigilosaure aussi, la salamandre gardienne que tu t’es vanté, à l’audience, d’avoir tuée. Eux pourtant les considèrent comme des vétilles, des produits marginaux. Ce qui les intéresse véritablement, c’est l’hybridation et la mutation des gens et des humanoïdes. Ce genre de choses est interdit, mais Rissberg n’en a cure. Et le Chapitre ferme les yeux. Ou, plus vraisemblablement, il reste plongé dans une ignorance béate et bornée.

» À partir de petites créatures ordinaires, Malaspina, Alzur et Idarran, c’est prouvé, ont créé des géants, tels ces myriapodes, ces araignées, ces kochtcheïs et les diables savent quoi d’autre encore. Qu’est-ce qui pourrait nous empêcher, se demandaient-ils, de prendre un pauvre bougre, petit et ordinaire, pour le transformer en un titan, quelqu’un de fort, qui pourrait travailler vingt heures sur vingt-quatre, à l’abri de toute maladie, capable de vivre jusqu’à cent ans en pleine possession de ses forces physiques ? Ils comptaient bien tenter l’expérience ; on le sait, ils l’ont fait, paraît-il, avec succès, d’après ce qu’on raconte. Mais ils emportèrent le secret de leurs hybrides dans la tombe. Même Ortolan, qui a consacré sa vie à l’étude de leurs travaux, n’est pas parvenu à grand-chose. Boué et Bang, qui t’ont traîné jusqu’ici, tu les as observés ? Ce sont des hybrides, un croisement magique d’ogres et de trolls. Pasztor ? L’arbalétrier infaillible ? Non, lui, pour le coup, est à l’image et à la ressemblance, dirais-je, de ses parents, le résultat on ne peut plus naturel du croisement d’une femme hideuse avec un homme affreux. Boué et Bang, eux, sont sortis tout droit des éprouvettes d’Ortolan. Tu vas me demander : qui donc, sacrebleu ! voudrait de telles horreurs ? Pour quelle raison créer ce genre de créatures, par le diable ? ! Ah ! Récemment encore, je me le demandais moi-même. Jusqu’à ce que je les voie en train de régler leur compte aux bûcherons et aux charbonniers. Boué est capable d’arracher une tête d’une seule secousse, Bang écharpe les enfants comme si c’étaient des poulets rôtis. Et pour peu qu’on leur donne des instruments coupants, ah ! ils réussissent alors à t’organiser une telle boucherie, qu’il suffit de passer à table. Quand on l’interroge, Ortolan te répond que l’hybridation permettra d’éradiquer les maladies héréditaires, il te raconte des fadaises sur l’augmentation de l’immunité des maladies infectieuses, et autres inepties de vieillard. Moi, je sais ce qu’il en est. Et toi aussi. Des spécimens tels que Boué et Bang, comme cette chose à laquelle tu as arraché la plaque d’Idarran, ne sont bons qu’à une seule chose : à tuer. Et c’est parfait, parce que j’avais justement besoin d’instruments pour tuer. Je n’étais pas convaincu de mes propres capacités et aptitudes en la matière. À tort, d’ailleurs, comme il se révéla.

» Mais de l’aube au crépuscule les magiciens de Rissberg poursuivent leurs croisements, mutations et modifications génétiques. Et ils ont réalisé de fameuses performances, ils ont produit de ces hybrides, à vous couper le souffle ! Tous des hybrides utiles, selon eux, qui devraient faciliter la vie des gens et leur rendre l’existence plus agréable. C’est vrai qu’ils sont à deux doigts de créer une femme au dos idéalement plat qui permet de la baiser par-derrière et de pouvoir en même temps y poser son verre de champagne et faire une réussite.

» Mais revenons-en ad rem, c’est-à-dire à ma carrière scientifique. Ne pouvant me targuer de succès tangibles, j’ai dû en créer les apparences. Ce ne fut pas très compliqué.

» Tu sais qu’il existe d’autres mondes que les nôtres, dont l’accès nous a été fermé par la Conjoncture des Sphères ? Des univers nommés plans des éléments et paraéléments ? Habités par des créatures qu’on appelle des démons ? Les résultats obtenus par Azur et consorts s’expliqueraient par le fait qu’ils auraient trouvé l’accès à ces planètes et à ces créatures. Ils auraient réussi à invoquer celles-ci et à les rendre dociles, leur auraient arraché leurs secrets et leur savoir. Ce sont des inepties et des inventions, selon moi, mais tout le monde y croit. Et que faire lorsque la croyance est si forte ? Afin de prouver que j’étais sur le point de percer le secret des anciens maîtres, j’ai dû convaincre Rissberg que je savais invoquer les démons. Ortolan, qui effectivement pratiquait la goétie avec succès autrefois, a refusé de m’enseigner cet art. Il s’est permis une appréciation outrageusement faible de mes aptitudes magiques, me remettant à ma place. Soit ! Pour le bien de ma propre carrière, je ne l’oublierai pas. Pendant un certain temps.

Lassé des caresses, le chat noir quitta les genoux du magicien. Ses yeux dorés grands ouverts toisèrent le sorceleur d’un regard froid. Puis il s’éloigna en relevant la queue...

Geralt avait de plus en plus de mal à respirer, des palpitations lui secouaient le corps, qu’il était tout à fait incapable de maîtriser. La situation ne se présentait pas au mieux et seuls deux éléments étaient de bon augure et lui permettaient d’espérer. Le premier, il était toujours en vie, et comme le disait son précepteur Vesemir à Kaer Morhen, « tant qu’il y a de la vie il y a de l’espoir ».

Le second élément favorable était l’ego démesuré de Degerlund et sa fatuité. Dès sa prime jeunesse apparemment, le magicien s’était amouraché de ses propres paroles et, incontestablement, elles demeuraient l’amour de sa vie.

— Donc, n’ayant pu devenir goète, poursuivait le magicien en faisant tourner son médaillon et en savourant toujours son propre timbre, j’ai dû feindre de l’être. Simuler. Il arrive souvent, c’est bien connu, que le démon invoqué par un goète s’échappe, semant la dévastation autour de lui. J’ai donc fait de même. À plusieurs reprises. J’ai réduit à néant plusieurs bourgades, massacré tous les habitants. Et mes confrères ont cru avoir affaire à un démon.

» Tu serais étonné de constater à quel point ils sont crédules. Un jour, j’ai coupé la tête d’un villageois que j’avais attrapé, et avec un catgut, j’ai cousu à la place une immense tête de bouc, masquant les coutures avec du plâtre et de la peinture. Après quoi, en tant que teriocéphale, j’ai démontré à mes collègues savants le résultat d’une expérimentation extrêmement difficile dans le domaine de la création d’humains à tête d’animal ; expérimentation réussie, hélas en partie seulement, puisque ledit résultat n’a pas survécu. Ils y ont cru, figure-toi ! J’ai grandi encore un peu plus à leurs yeux. Ils attendent toujours que je crée quelque chose de durable. Pour les conforter dans leurs croyances, de temps à autre, je m’amuse à coudre une gueule quelconque sur un cadavre sans tête.

» Mais ce n’était là qu’une digression. Où en étais-je ? Ah oui ! Aux bourgades massacrées. Comme je m’y attendais, les maîtres de Rissberg prirent cela pour l’œuvre de démons ou d’énergumènes. Mais j’ai commis une erreur. Je suis allé trop loin. Personne ne se serait préoccupé d’une bourgade de bûcherons, mais nous en avons massacré plusieurs. Le travail de Boué et de Bang, essentiellement, mais j’ai moi aussi, dans la mesure de mes moyens, contribué à la chose.

» Dans cette première colonie, les Ifs, si je me souviens bien, je ne fus pas très brillant. Quand j’ai vu ce que fabriquaient Boué et Bang, j’ai été pris de vomissements, je m’en suis mis plein le manteau. Il était bon à jeter. Un manteau de la meilleure laine, festonné de vison argenté, il m’avait coûté quelque cent couronnes. Mais par la suite, je m’en sortais de mieux en mieux. Premièrement, je m’habillais en conséquence, dans le style vêtements de travail. Deuxièmement, je me suis mis à aimer ça. Ce passe-temps se révéla être agréable, trancher une jambe, regarder le sang couler d’un moignon. Ou arracher un œil. Ou encore éventrer quelqu’un et sortir une pleine poignée de tripes fumantes... Je vais abréger. En comptant ceux d’aujourd’hui, on arrive sans peine à une cinquantaine de personnes des deux sexes et d’âges divers.

» Rissberg convint qu’il fallait me refréner. Mais de quelle manière ? Ils croyaient toujours en mon pouvoir de goétie et redoutaient mes démons. Ils craignaient aussi de s’attirer les foudres d’Ortolan, qui était amoureux de moi. Tu devais donc être la solution. Toi, un sorceleur.

Geralt avait des difficultés à respirer. Mais il retrouva un peu d’optimisme. Il y voyait déjà beaucoup mieux, ses frissons se raréfiaient. Il était immunisé contre la plupart des toxines connues ; assassin pour le commun des mortels, le venin de scorpion blanc, comme il se confirma heureusement, ne faisait pas exception. Les symptômes, redoutables au début, s’apaisaient au fur et à mesure et commençaient à disparaître ; de manière évidente, l’organisme du sorceleur était capable de neutraliser le poison assez rapidement. Degerlund l’ignorait ou, tout imbu de lui-même qu’il était, il l’avait mésestimé.

— J’ai appris qu’ils voulaient t’envoyer à mes trousses ; j’ai été un tant soit peu gagné par la peur, je ne le cache pas. J’avais entendu diverses choses sur les sorceleurs, sur toi plus particulièrement. Je me suis précipité chez Ortolan au plus vite, « sauve-moi, mon petit maître chéri ». Le cher maître commença par rouspéter et me houspiller, comme quoi c’était très vilain de massacrer des bûcherons, « ce n’est pas bien et que ce soit la dernière fois ». Mais ensuite, il m’a donné des conseils pour t’approcher et t’attirer dans un piège. Il m’a expliqué comment t’attraper, en utilisant le sigil de téléportation qu’il avait lui-même tatoué sur mon torse, voici quelques années. Il m’a interdit, toutefois, de te tuer. Ne va pas imaginer que c’est par bonté. Il a besoin de tes yeux. Plus précisément de ton tapetum lucidum, la couche de tissu qui tapisse l’intérieur de tes globes oculaires, qui accroît et réfléchit la lumière dirigée vers les photorécepteurs, et qui te permet de voir la nuit et dans l’obscurité, comme les chats. La dernière idée fixe d’Ortolan est de donner à l’humanité tout entière la capacité de voir des félins. Dans le cadre des préparatifs de cet objectif si honorable, il envisage de fixer sur un nouveau mutant qu’il est en train de créer ton tapetum lucidum, mais le tapetum doit être pris pour cela sur un donneur vivant.

Geralt remua ses doigts et ses mains avec prudence.

— Après avoir retiré tes globes oculaires, Ortolan, un mage charitable et à principes, a l’intention de t’épargner la vie. Il considère qu’il vaut mieux être aveugle que mort ; par ailleurs, il répugne à l’idée d’infliger de la souffrance à ta maîtresse, Yennefer de Vengerberg, qu’il nourrit d’une grande, bien que surprenante affection, dans son cas. Ortolan est tout près d’élaborer une formule magique de régénération. Tu pourras t’adresser à lui d’ici quelques années, il te rendra tes yeux. Tu t’en réjouis ? Non ? Tu as raison. Quoi ? Tu veux dire quelque chose ? Je t’écoute, parle.

Geralt fit mine de vouloir remuer les lèvres sans trop de succès. D’ailleurs, il n’avait pas à feindre. Degerlund se souleva de sa chaise, se pencha vers le sorceleur.

— Je ne comprends rien, dit-il en grimaçant. Du reste, peu m’importe ce que tu as à dire. Moi en revanche, j’ai encore deux ou trois petites choses à te communiquer. Sache, donc, que parmi mes multiples talents figure la voyance. Et je vois parfaitement que dès que, devenu aveugle, Ortolan t’aura rendu ta liberté, Boué et Bang seront là à t’attendre. Et tu te retrouveras, cette fois, dans mon laboratoire, définitivement. J’y pratiquerai ta vivisection. Par pure distraction surtout, même si je suis un peu curieux aussi de voir ce que tu as à l’intérieur. Lorsque j’en aurai enfin terminé, je procéderai à un dépeçage, pour utiliser une terminologie de boucherie. J’enverrai tes restes à Rissberg, morceau par morceau, en guise d’avertissement, afin qu’ils voient ce qui attend mes ennemis.

Geralt rassembla toutes ses forces. Il n’en avait pas tant que cela.

— Pour ce qui est de ladite Yennefer (le magicien se pencha davantage, le sorceleur sentit son haleine mentholée), contrairement à Ortolan, la pensée de lui infliger des souffrances me procure une joie incommensurable. Et je découperai le morceau qu’elle appréciait le plus chez toi, pour lui faire parvenir à Vengerb...

Geralt forma un Signe de ses doigts et toucha le visage du magicien. Sorel s’étrangla, s’affaissa sur son siège. Il se mit à ronfler. Ses yeux étaient partis bien loin à l’arrière de son crâne, sa tête était retombée sur son épaule. Ses doigts inertes laissèrent échapper la chaîne avec son médaillon.

Geralt se précipita, ou plus exactement, tenta de se précipiter ; il parvint simplement à tomber de sa chaise, sa tête venant heurter le sol, où il se retrouva nez à nez avec la chaussure de Degerlund. Il vit juste sous ses yeux le médaillon que le magicien avait laissé tomber. Sur un ovale doré, un dauphin en émail bleu nageant. Les armoiries de Kerack. Il n’avait guère le temps de s’étonner ni de s’interroger. Degerlund se mit à râler bruyamment, il allait se réveiller bientôt, cela ne faisait aucun doute. Le Signe de Somne avait bien fonctionné, mais le sorceleur était trop affaibli par l’action du venin pour lui donner un effet durable plus puissant.

Il se leva en prenant appui sur la table, et bouscula ce faisant les livres et les rouleaux qui s’y trouvaient.

Pasztor surgit dans la pièce. Geralt ne tenta même pas les Signes. S’emparant d’un grimoire de cuir relié de cuivre, il en frappa le bossu à la gorge. Pasztor s’écroula bruyamment sur le sol, lâchant son arbalète. Le sorceleur le frappa une nouvelle fois. Et il aurait recommencé, mais l’incunable glissa de ses doigts gourds. Saisissant une carafe posée sur les livres, il la brisa sur le front du bossu. Bien que couvert de sang et de vin, Pasztor ne céda pas. Il se jeta sur Geralt, sans même prendre le temps de se secouer pour faire tomber de ses paupières les morceaux de cristal.

— Bouééé ! s’écria-t-il en attrapant le sorceleur par un genou. Bang ! À moi ! À m...

Geralt empoigna un autre grimoire, très lourd, à la reliure incrustée de morceaux de crâne humain. Il en frappa violemment le bossu, des éclats d’os fusèrent.

Degerlund émit un râle, il tenta de lever un bras. Geralt comprit qu’il essayait de jeter un sort. Un martèlement de pas lourds indiqua que Boué et Bang ne se trouvaient plus très loin. Pasztor tenta maladroitement de se redresser, il tâtonna le plancher pour essayer de trouver son arbalète.

Geralt vit son épée sur la table ; en l’attrapant, il chancela et faillit tomber. Il saisit Degerlund par le col, lui plaça son fer sur la gorge.

— Ton sigil, lui hurla-t-il dans l’oreille. Téléporte-nous loin d’ici !

Armés de cimeterres, Boué et Bang se télescopèrent sur le seuil ; ils se retrouvèrent complètement coincés dans la porte, aucun n’ayant même eu l’idée de laisser passer l’autre d’abord. Le chambranle se mit à craquer.

— Téléporte-nous ! (Geralt attrapa Degerlund par les cheveux, lui tira la tête en arrière.) Maintenant ! Sinon, je te tranche la glotte !

Boué et Bang s’effondrèrent en même temps que le chambranle. Pasztor avait trouvé son arbalète, il la leva.

Degerlund, d’une main tremblante, écarta sa chemise, scanda une formule, mais avant que l’obscurité les eût enveloppés, il se décolla du sorceleur et le repoussa. Geralt le rattrapa par sa manchette en dentelle et essaya de l’attirer, mais le portail entra alors en action et tous ses sens, y compris le toucher, s’évanouirent. Le sorceleur sentit une force élémentaire l’absorber, le secouer et l’emmener dans un tourbillon. Il fut paralysé par le froid. L’espace d’une fraction de seconde. L’une des plus longues et des plus affreuses de sa vie.

Il atterrit à la renverse. Avec une force telle que le sol en trembla.

Il ouvrit les yeux. Autour de lui régnait une obscurité totale, des ténèbres impénétrables. Je n’y vois rien, songea-t-il. Suis-je devenu aveugle ?

Non, il n’était pas devenu aveugle. La nuit était extrêmement sombre, tout simplement. Son tapetum lucidum, comme l’avait savamment nommé Degerlund, opéra, accaparant toute la lumière possible dans ces conditions. Quelques instants plus tard, il parvenait déjà à distinguer des contours autour de lui, des arbres, des buissons ou des broussailles.

Et lorsque les nuages se dissipèrent, il vit au-dessus de lui des étoiles.

# 

# INTERLUDE

Le lendemain

Il fallait le leur reconnaître, les bâtisseurs de Findetann s’y connaissaient dans leur besogne, et ils ne chômaient pas. Shevlov avait beau les avoir vus à l’œuvre plusieurs fois déjà, il observait aujourd’hui avec intérêt la mise en place d’une nouvelle sonnette. Trois poutres assemblées formaient un mouton au sommet duquel était suspendue une roue. Sur la roue était attachée une corde, à laquelle on fixait ensuite un solide billot cerclé de fer, que l’on appelait dans la profession une demoiselle. En s’aidant de cris cadencés, les bâtisseurs tiraient sur la corde pour amener la demoiselle jusqu’au sommet du mouton, après quoi ils la lâchaient. La demoiselle retombait avec force sur un poteau placé dans une petite cavité, l’enfonçant ainsi profondément dans la terre. Il suffisait de trois coups de demoiselle, quatre, tout au plus, pour que le poteau soit planté. Les bâtisseurs démontaient la sonnette en un clin d’œil et en chargeaient les éléments sur un chariot ; pendant ce temps, l’un d’entre eux grimpait sur une échelle et clouait au poteau une plaque émaillée sur laquelle figuraient les armoiries de la Rédanie : un aigle argenté sur champ rouge.

Grâce au travail de Shevlov et de sa Compagnie libre, grâce aussi aux sonnettes et à leurs concours, la province de Przyrzecze, qui faisait partie du royaume de Rédanie, avait aujourd’hui étendu sa superficie, et ce de manière plutôt considérable.

Le maître des bâtisseurs vint vers lui en s’essuyant le front de son bonnet. Il transpirait, alors qu’il ne faisait rien, si ce n’est lancer des « putains ». Shevlov savait ce qu’allait lui demander le maître, parce qu’il le demandait chaque fois.

— Où sera le prochain ? Chef ?

— Je vous montre. (Shevlov fit tourner bride à son cheval.) Suivez-moi.

Les charretiers cinglèrent les bœufs ; les véhicules des bâtisseurs se hissèrent mollement le long de la crête de la colline, sur un terrain quelque peu alourdi par les orages de la veille. Ils parvinrent rapidement au poteau suivant, flanqué d’une plaque noire colorée en lilas, renversé, roulé dans les buissons : la Compagnie de Shevlov avait eu le temps de s’en charger déjà. Voilà comment vainc le progrès, se dit Shevlov, voilà comment triomphe la pensée technique. Un pieu témérien enfoncé à la main se trouve arraché et renversé en deux temps trois mouvements. Un poteau rédanien installé à l’aide d’une sonnette ne pourra être déterré aussi aisément.

Il agita le bras, pour indiquer la direction aux bâtisseurs. Quelques haltées au sud. Jusqu’au-delà du village.

Les cavaliers de la Compagnie de Shevlov avaient déjà rassemblé sur la place les habitants du village — si tant est qu’on puisse nommer ainsi un ensemble de plusieurs bicoques et baraques. Ils tournaient autour d’eux en soulevant la poussière, les pressaient de leurs chevaux. Toujours fougueux, Escayrac ne leur épargnait pas le nerf de bœuf. D’autres rôdaient à cheval autour des masures. Les chiens aboyaient, les femmes se lamentaient, les enfants piaillaient.

Trois cavaliers trottèrent jusqu’à Shevlov. Yan Malkin, maigre comme un clou, surnommé le Tisonnier. Prospero Basti, plus connu sous le nom de Sperry. Et Aileach Mor-Dhu, surnommée la Toupie, sur une jument grise.

— On les a rassemblés, dit la Toupie en repoussant vers l’arrière de son crâne un petit colback en peau de lynx. Comme tu voulais. Tout le hameau.

— Qu’on les fasse taire.

Les habitants réunis se turent, non sans y avoir été aidés par les bâtons et les nagaïkas.

— Comment s’appelle ce trou ?

— Wola.

— Wola ? Encore ? Ils n’ont pas un brin d’imagination, ces péquenauds. Accompagne les bâtisseurs un peu plus loin, Sperry. Montre-leur où ils doivent battre le poteau, autrement, ils risquent encore de se tromper d’endroit.

Sperry siffla, décrivit un cercle avec son cheval. Shevlov se dirigea vers les habitants rassemblés. La Toupie et le Tisonnier se placèrent à ses côtés.

— Habitants de Wola, commença Shevlov en se dressant sur ses étriers, attention à ce que je vais vous dire ! Par la volonté et l’ordre de Son Altesse le roi Vizimir, je proclame qu’à dater de ce jour, cette terre, jusqu’aux poteaux-frontières, appartient au royaume de Rédanie, et que Son Altesse le roi Vizimir est votre souverain et maître. Vous lui devez hommage, obéissance et tribut. Et pour ce qui est des rentes et des impôts, vous êtes en retard ! Par ordre du roi, vous avez obligation de vous en acquitter sur-le-champ ! Dans la cassette de l’officier de la Couronne ici présent.

— Mais comment ça ? s’exclama une voix dans la foule. Comment ça, payer ? On vous a déjà payés, nous autres !

— On nous a déjà étrillés avec c’tribut !

— Ce sont les officiers témériens qui vous ont étrillés. Illégalement, car ce n’est pas la Témérie ici, mais la Rédanie. Visez un peu où se trouvent les poteaux.

— Mais encore hier, c’était la Témérie ici ! beugla l’un des villageois. Mais c’est pas possible ! On a payé, comme y fallait...

— Vous n’avez pas le droit !

— Lequel d’entre vous ? hurla Shevlov. Lequel a dit cela ? Moi, j’ai le droit ! J’ai un ordre du roi ! Nous sommes l’armée du roi ! J’ai dit, celui qui veut rester ici dans sa ferme doit payer le tribut jusqu’au dernier denier. Les réfractaires seront chassés ! Vous avez payé les Témériens ? C’est que vous vous prenez pour des Témériens ! Alors, dégagez, oust, derrière la frontière ! Mais vous ne partirez qu’avec ce que vous pouvez emporter de vos deux bras, parce que la ferme et les biens appartiennent à la Rédanie.

— C’est du vol ! Du vol et de l’abus ! s’écria en s’avançant un grand paysan aux cheveux touffus. Vous z’êtes pas l’armée du roi, mais des brigands ! Vous n’avez pas le dr...

Escayrac s’approcha et, de son nerf de bœuf, cingla le brailleur. Celui-ci tomba. Les autres furent calmés avec les hampes des lances. La Compagnie de Shevlov savait y faire avec les villageois. Elle déplaçait les frontières depuis une semaine, et elle avait pacifié déjà plus d’un hameau.

— Quelqu’un arrive, dit la Toupie en le montrant de sa nagaïka. Ne serait-ce pas Fysh ?

— En personne ! dit Shevlov en se protégeant les yeux. Fais sortir l’excentrique du chariot et qu’on l’amène ici. Toi, prends quelques hommes, et allez patrouiller dans les environs. Des villageois solitaires sont encore planqués dans les clairières et les recepées, il faut leur expliquer à eux aussi à qui ils doivent à présent payer les rentes. Et si quelqu’un oppose de la résistance, vous savez ce que vous avez à faire.

Un sourire carnassier apparut sur le visage de la Toupie, découvrant toutes ses dents. Shevlov éprouva de la compassion pour les villageois qu’elle trouverait sur son chemin. Quoique leur sort lui importât peu.

Il regarda le soleil. Il faut nous hâter, songea-t-il. Il serait bon de renverser encore quelques poteaux témériens avant midi. Et d’en planter quelques-uns des nôtres.

— Toi, le Tisonnier, suis-moi. Allons à la rencontre de nos invités.

Ces derniers étaient au nombre de deux. L’un portait un chapeau de paille sur la tête, il avait un menton proéminent et une mâchoire bien taillée ; tout son visage, par ailleurs, était marqué d’une barbe de plusieurs jours. Le second était puissamment bâti, un véritable hercule.

— Fysh.

— Sergent.

Shevlov tiqua. Javil Fysh, non sans raison, faisait référence à leur ancienne camaraderie, du temps où ils servaient ensemble dans l’armée régulière. Shevlov n’aimait pas qu’on lui rappelle cette époque. Il ne voulait se souvenir ni de Fysh, ni du service, ni de sa solde de sous-officier de merde.

— La Compagnie libre est à l’œuvre à ce que je vois ? (Fysh désigna le village d’où provenaient des cris et des pleurs.) C’est une expédition punitive ? Tu vas mettre le feu ?

— C’est mon affaire, ce que je vais faire.

Je ne mettrai pas le feu, se dit-il. À regret, car il aimait brûler les villages, la Compagnie aussi aimait cela. Mais il n’avait pas reçu l’ordre de le faire. On lui avait demandé de rectifier les frontières, de prendre le tribut aux villageois. De chasser les réfractaires, mais sans toucher aux biens. Ils serviraient aux nouveaux qu’on ferait venir. Du Nord, où ça se bouscule même sur les jachères.

— J’ai attrapé l’excentrique et je l’ai là, déclara-t-il. Selon la commande. Elle est attachée. Ça n’a pas été facile ; si j’avais su, j’aurais demandé davantage. Mais nous nous étions mis d’accord sur cinq cents, donc va pour cinq cents.

Fysh fit un geste, l’hercule approcha, il tendit deux bourses à Shevlov. Sur son avant-bras était tatoué un serpent enroulé en S autour de la lame d’un poignard. Shevlov connaissait ce tatouage.

Un cavalier de la Compagnie surgit avec la captive. L’excentrique avait sur la tête un sac qui lui tombait jusqu’aux genoux et entouré d’une corde qui lui entravait les bras. De sous le sac dépassaient des jambes nues, maigres comme des bâtons.

— Qu’est-ce, mon cher sergent ? s’exclama Fysh en montrant le sac du doigt. Cinq cents couronnes novigradiennes, c’est un peu cher pour un chat dans un sac.

— Le sac est gratis, répliqua froidement Shevlov. Tout comme mon bon conseil : ne la détache pas et ne regarde pas à l’intérieur.

— Parce que ?

— C’est risqué. Elle mord. Et elle peut aussi jeter un sort.

L’hercule hissa la prisonnière sur son cheval. Restée calme jusqu’à présent, l’excentrique se mit à se démener, à ruer, à gémir sous son sac. Cela ne lui servit pas à grand-chose, le sac l’entravait efficacement.

— Comment je peux savoir que c’est bien ce pour quoi j’ai payé, et pas la première fille venue ? demanda Fysh. Une fille de ce village, tiens, par exemple ?

— Tu me soupçonnes de mentir ?

— Mais pas du tout, pas du tout. (Fysh modéra un peu ses propos, aidé en cela par la vue du Tisonnier, qui caressait le manche d’une hache suspendue à sa selle.) Je te crois, Shevlov. Ta parole, c’est pas du vent, je le sais. On se connaît, pas vrai ? Au bon vieux temps...

— Je suis pressé, Fysh. Le devoir m’appelle.

— Au revoir, sergent.

— Je me demande, intervint le Tisonnier en regardant les chevaux s’éloigner, je me demande bien à quoi elle va leur servir. Cette excentrique. Tu ne leur as pas demandé.

— Non, reconnut froidement Shevlov. On ne demande pas ce genre de choses.

Il éprouva un peu de compassion pour l’excentrique. Son sort, à vrai dire, lui importait peu. Mais il devinait qu’il serait misérable.

*« Dans un monde où la mort est en chasse, le temps manque pour les remords ou les doutes. Il n’est que pour les décisions. Peu importe quelles sont ces décisions ; aucune n’est de plus ou moins grande importance qu’une autre. Dans un monde où la mort est en chasse, il n’est pas de petite ou de grande décision. Mais seulement des décisions prises par le guerrier face à une mort inévitable. »*

La Roue du temps, Carlos Castaneda

# CHAPITRE 12

À la croisée des chemins, se trouvait un poteau indicateur sur lequel étaient clouées des planches qui signalaient les quatre points cardinaux.

\* \* \*

Le point du jour le trouva sur une herbe humide de rosée, à l’endroit même où l’avait rejeté le portail, dans les broussailles, près d’un marécage ou d’un plan d’eau où pullulaient des oiseaux qui, à force de cacarder et de cancaner, l’avaient tiré de son sommeil, lourd et éreintant. Au cours de la nuit, il avait bu un élixir sorcelien dont il avait toujours la fiole en argent sur lui, dans une cachette cousue à l’intérieur de sa ceinture. L’élixir, du nom de Compère-Loriot, était considéré comme une panacée particulièrement efficace contre tout type d’empoisonnement, infections et effets divers des venins et des toxines. Geralt s’était soigné au Compère-Loriot plus souvent qu’à son tour ; jamais cependant l’élixir n’avait provoqué de réactions comme aujourd’hui. Pendant près d’une heure après ingestion, conscient qu’il ne pouvait se laisser aller aux vomissements, il avait lutté contre des spasmes et des envies de rendre particulièrement violents.

Résultat, bien qu’il soit sorti vainqueur de ce combat, il plongea, éreinté, dans un profond sommeil. Qui pouvait très bien être d’ailleurs un effet combiné du venin de scorpion, de l’élixir et de la téléportation.

Pour ce qui est de cette dernière, il se demandait encore ce qui s’était réellement passé, comment et pourquoi le portail de Degerlund l’avait-il lâché ici précisément, dans ce désert marécageux. Il ne croyait pas qu’il s’agissait là d’une action intentionnelle du magicien ; plus vraisemblablement avait-il eu affaire à une avarie habituelle, de celle qu’il appréhendait depuis une semaine déjà. Il avait entendu parler à maintes reprises de ce genre d’incident, et plusieurs fois, il en fut le témoin : au lieu d’envoyer le passager là où il fallait, le portail le projetait complètement ailleurs, dans un endroit totalement aléatoire.

Lorsque Geralt était revenu à lui, il tenait son épée dans la main droite, et dans celle de gauche, gardée serrée, se trouvait un lambeau d’étoffe, rapidement identifié comme étant une manchette de chemise. Le tissu était coupé nettement, comme au couteau. Il ne portait toutefois aucune trace de sang ; la téléportation n’avait donc pas coupé la main du magicien, mais uniquement sa chemise. Au grand regret de Geralt.

Au début de sa carrière, le sorceleur avait assisté à la pire avarie de portail qu’il eût jamais vue, celle qui le dégoûta définitivement de la téléportation. Une mode régnait alors chez les nouveaux riches, les petits messieurs fortunés et la jeunesse dorée, qui consistait à se transporter d’un endroit à un autre ; en échange de sommes fabuleuses, certains magiciens rendaient possible l’accès à ce genre de divertissement. Un jour, en présence du sorceleur justement, un amateur de téléportation réapparut dans le portail coupé en deux, à la verticale. On aurait dit un étui à contrebasse grand ouvert. Et puis, tout ce qui se trouvait à l’intérieur de lui en tomba et alla se répandre sur le sol. Après cet accident, la fascination pour la téléportation faiblit sensiblement.

En comparaison avec quelque chose de ce genre, un atterrissage dans des marécages était purement du luxe.

Geralt n’avait pas encore récupéré pleinement ses forces, il était toujours pris de vertiges et de nausées. Il n’avait cependant pas le temps de se reposer. Il savait que les portails laissaient des indices permettant aux magiciens de dépister la route du téléport. Si pourtant, comme il le supposait, il s’agissait d’un vice du portail, retrouver ses traces confinait à l’impossible. Quoi qu’il en soit, demeurer trop longtemps aux abords de l’atterrissage n’était pas raisonnable.

Il se mit à marcher d’un pas allègre, pour se réchauffer et se dégourdir. Tout a commencé avec les épées, songeait-il en traversant une flaque d’eau. Comment Jaskier s’était-il exprimé ? « Un véritable enchaînement de coïncidences malencontreuses et d’incidents fâcheux » ? J’ai commencé par perdre mes épées. À peine trois semaines plus tard, je perdais ma monture. Laissée à la Pinèdre, Ablette, si tant est que personne ne la trouve et se l’approprie, se fera sûrement manger par les loups. Mes épées, mon cheval ? Quoi d’autre ensuite ? Je préfère ne pas y penser.

Après avoir traversé les marais pendant près d’une heure, il atteignit un terrain plus sec, et au bout de deux heures de marche, il se retrouva sur un chemin tracé. Une demi-heure plus tard, il parvenait à un croisement.

\* \* \*

À la croisée des chemins, se trouvait un poteau indicateur sur lequel étaient clouées des planches, qui signalaient les quatre points cardinaux. Toutes souillées par les oiseaux migrateurs, et largement mouchetées de trous, laissés par des carreaux d’arbalète. Visiblement, chaque voyageur de passage se sentait dans l’obligation de tester son arme sur le poteau. Pour pouvoir déchiffrer l’écriteau, il fallait donc l’approcher de très près.

Ce que fit le sorceleur. Il déchiffra les directions. Sur la planche qui, selon la position du soleil, indiquait l’ouest, était inscrit « Chippir » ; la planche opposée dirigeait vers Tegmond. La troisième signalait la route vers Findetann ; quant à la direction de la quatrième planche, elle était totalement effacée sous le goudron dont elle était barbouillée. Geralt, néanmoins, s’était déjà fait une idée approximative de l’endroit où il se trouvait.

Le téléport l’avait projeté sur l’interfluve, formé par les deux bras du Pontar. En raison de ses dimensions, le bras méridional avait d’ailleurs vu les cartographes lui attribuer une appellation propre : il figurait sur de nombreuses cartes sous le nom d’Embla. Quant au pays — un minipays, à vrai dire — situé entre les deux bras, on l’appelait Emblonia. Enfin, autrefois, on l’appelait, il y a maintenant fort longtemps. Et il y a fort longtemps aussi, on cessa de l’appeler. Car depuis près d’une cinquantaine d’années, le royaume d’Emblonia avait cessé d’exister. Et ce pour plusieurs raisons.

Dans la plupart des royaumes, principautés et autres formes d’organisation du pouvoir et collectivités publiques connues de Geralt, on pouvait admettre que les affaires, d’une manière générale, prospéraient et se portaient bien. Le système, il est vrai, était un peu bancal parfois, mais il fonctionnait. Dans les collectivités publiques, la classe régnante dirigeait, plutôt que de se contenter de voler et de s’adonner aux jeux de hasard ou à la débauche, en alternance. Seul un faible pourcentage d’hommes et de femmes constituant l’élite sociale pensait que lhygiène était le prénom d’une prostituée, et la chaude-pisse, un oiseau de la famille des alouettes. Une partie infime du peuple ouvrier et agricole se révélait n’être que des crétins vivant uniquement au jour le jour et ne jurant que par la vodka du jour, incapables, avec leur cervelle fruste, de concevoir une chose aussi incroyable qu’un lendemain et une vodka du lendemain. Les prêtres, dans leur grande majorité, n’extorquaient pas d’argent au peuple, ils ne dépravaient pas les mineurs, mais ils demeuraient dans les temples, se consacrant sans partage à essayer de résoudre les insolubles énigmes de la foi. Les psychopathes, les extravagants, les vautours et les imbéciles ne se tournaient pas avec empressement vers la politique ni ne visaient les postes importants au sein de l’État et des administrations, ils se chargeaient plutôt de la destruction de leur propre vie de famille. Les paysans un peu nigauds restaient dans leur campagne, prostrés derrière la grange, sans essayer de jouer les tribuns. Cela se passait ainsi dans la majorité des États. Mais le royaume d’Emblonia n’appartenait pas à la majorité. Concernant tous les points précités, il était une minorité. Et pour beaucoup d’autres également.

Voilà pourquoi il finit par péricliter. Et disparaître. Ses puissants voisins, la Témérie et la Rédanie, y veillèrent. Bien qu’étant une formation politique médiocre, Emblonia disposait d’une certaine richesse. En effet, le royaume était situé dans la vallée alluviale du Pontar qui, depuis des siècles, y déposait le limon porté par les crues. Grâce à cette vase, les sols étaient extraordinairement fertiles et productifs pour l’agriculture. Sous le règne des souverains d’Emblonia, les limons se transformèrent rapidement en friches couvertes d’alluvions sur lesquelles il était difficile de planter et encore plus de récolter quoi que ce soit. Pendant ce temps, la Témérie et la Rédanie notaient un accroissement considérable de leur population, et la production agricole devenait une question d’une importance vitale. Les limons d’Emblonia étaient alléchants. Sans plus de cérémonie, les deux royaumes séparés par les bras du Pontar se partagèrent Emblonia, dont ils rayèrent le nom de la carte. La partie annexée par la Témérie fut appelée Pontaria, celle revenant à la Rédanie devint Przyrzecze. On fit venir sur les terres alluviales une foule de colons. Sous l’œil de gestionnaires efficaces, grâce à des améliorations et à un assolement judicieux, la surface des terres cultivables, bien que petite, devint une véritable corne d’abondance agricole.

Rapidement aussi, des différends survinrent. D’autant plus opiniâtres que les récoltes sur les limons pontariens étaient abondantes. Les notes incluses dans le traité délimitant les frontières entre la Témérie et la Rédanie permettaient des interprétations très variées, et les cartes qui s’y trouvaient jointes ne valaient rien, les cartographes ayant bâclé le travail. La rivière aussi ajouta son grain de sel : à cause des longues périodes de pluie, elle avait réussi à modifier le cours de son lit et à le déplacer de deux ou trois miles. Ainsi, la corne d’abondance se transforma-t-elle en os de la discorde.

Les projets de mariages dynastiques et d’alliances tombèrent à l’eau ; commença le temps des notes diplomatiques, des guerres douanières et des rétorsions commerciales. Les conflits frontaliers s’intensifièrent ; une effusion de sang semblait inéluctable. Finalement, elle eut lieu. Et par la suite, se renouvela de manière régulière.

Lorsqu’il était en quête de travail, Geralt, en principe, évitait au cours de ses périples les territoires sujets à des conflits armés fréquents, car il était difficile de s’y faire embaucher. Après avoir été confrontés à deux ou trois reprises à l’armée régulière, à des mercenaires ou à des maraudeurs, les agriculteurs étaient convaincus qu’un lycanthrope, une stryge, un troll des ponts ou une wichte des kourganes étaient en somme de petits problèmes et de petits dangers, et qu’engager un sorceleur se révélerait une perte d’argent inutile. Qu’il y avait des questions plus importantes, ne serait-ce que la reconstruction de sa maison, brûlée par l’armée, par exemple, ou l’achat de nouvelles poules pour remplacer celles que les bidasses avaient volées et mangées. Pour ces diverses raisons, Geralt connaissait peu les terres d’Emblonia, ou plutôt de Pontaria et de Przyrzecze, d’après les cartes les plus récentes. Des quatre villes figurant sur le poteau indicateur, il ignorait à vrai dire laquelle était la plus proche, et quelle direction prendre pour abandonner au plus vite ces contrées désertiques et rencontrer une quelconque civilisation.

Geralt se décida pour Findetann, soit pour le nord. Novigrad, en effet, où il devait se rendre, se situait plus ou moins vers le nord, et s’il comptait récupérer ses épées, il devait y être absolument avant le quinze juillet.

Après environ une heure de marche alerte, il alla se fourrer directement dans le guêpier qu’il espérait à tout prix éviter.

\* \* \*

Juste à proximité de la recepée se trouvaient une ferme paysanne, une chaumière et quelques masures. L’aboiement nerveux du chien, le vacarme déchaîné des animaux de la basse-cour annonçaient qu’il se passait là quelque chose. Les cris d’un enfant et les pleurs d’une femme. Des injures.

Geralt s’approcha, maudissant dans sa tête autant sa guigne que ses scrupules.

Des plumes volaient dans l’air, un homme armé était en train d’attacher à sa selle une volaille qu’il venait d’attraper. Un deuxième battait à coup de cravache un villageois qui se roulait par terre. Un autre encore luttait avec une jeune fille aux vêtements déchirés et un enfant qui s’agrippait à elle.

Le sorceleur s’approcha ; sans un mot, au moment où la main à la cravache se levait, il la saisit sans cérémonie et la tordit. L’homme hurla. Geralt le jeta contre le mur du poulailler. Ayant attrapé l’autre homme par le col, il le sépara de la jeune femme, et le repoussa contre la clôture.

— Fichez le camp d’ici, annonça-t-il brièvement. Allez, vite.

Il sortit rapidement son épée, afin qu’on le traitât de manière adaptée au sérieux de la situation. Et de rappeler explicitement les éventuelles conséquences d’un comportement non adapté.

L’une des personnes armées éclata d’un rire sonore, imitée par une autre qui empoigna son épée.

— Eh, le vagabond, tu t’en prends à qui, là ? Tu cherches la mort ?

— J’ai dit : fichez le camp d’ici.

Celui qui attachait la volaille se détourna de son cheval. Et se révéla être une femme. Jolie, malgré ses yeux vilainement plissés.

— Tu ne tiens pas à la vie ? (Elle était capable de tordre sa bouche plus vilainement encore, comme le constata Geralt.) Ou peut-être es-tu attardé mentalement ? Peut-être ne sais-tu pas compter ? Je vais t’aider. Toi, tu es seul, et nous, nous sommes trois. Donc, on est plus nombreux. Donc, tu devrais maintenant faire demi-tour et foutre le camp d’ici aussi vite que tes jambes te le permettront. Et tant que tu tiens encore debout.

— Fichez le camp. Je ne me répéterai pas.

— Ah bon ! Donc, trois, pour toi, c’est du gâteau. Et douze, alors ?

Un bruit de sabots retentit. Le sorceleur tourna la tête. Neuf cavaliers en armes. Des hasts et des javelines pointées vers lui.

— Toi, sacripant ! Épée à terre !

Geralt n’obéit pas. Il bondit jusqu’au poulailler, histoire de protéger un tant soit peu au moins ses arrières.

— La Toupie ! Qu’est-ce qui se passe ?

— Dame ! Un colon s’est pointé, expliqua, énervée, la femme dénommée la Toupie. Y paiera pas l’impôt, qu’y dit, parce qu’il a déjà payé une fois, et bla bla bla. On a donc entrepris de faire entendre raison à ce péquenaud, et voilà que soudain, comme sorti de terre, se pointe cet homme gris. On est tombés sur un noble chevalier, qu’on dirait, défenseur des miséreux et des opprimés. Il est tout seul et il nous vole dans les plumes.

— Il aime bien voler ? ricana l’un des cavaliers en pressant son cheval contre Geralt et en le menaçant de sa hast. Voyons voir comment il volera une fois transpercé !

— Jette ton épée, lui ordonna le cavalier coiffé d’un béret à plumes, qui semblait être le chef. Ton épée à terre !

— Je le transperce, Shevlov ?

— Laisse, Sperry.

Shevlov regardait le sorceleur du haut de sa selle.

— Tu ne jetteras donc pas ton épée, hein ? jugea-t-il. Tu es donc si brave ? Un vrai dur ? Tu manges les huîtres avec leur coquille ? En les faisant passer avec de la térébenthine ? Tu ne te mets à genoux devant personne ? Et coûte que coûte tu prends la défense de ceux qu’on maltraite à tort ? Tu es sensible à ce point à l’injustice, c’est ça ? Nous allons vérifier tout de suite. Le Tisonnier, Ligenza, Floquet !

Les hommes armés comprirent leur chef au quart de tour. Visiblement, ils avaient de l’expérience sur le sujet, ils avaient déjà testé ce genre de procédure. Ils sautèrent à bas de leurs chevaux. L’un des hommes pointa un couteau sur le cou du colon, le deuxième secoua la femme par les cheveux, le troisième attrapa le gamin. Ce dernier se mit à hurler.

— Ton épée à terre, dit Shevlov. Allez, vite. Autrement... Ligenza ! Tranche la gorge au villageois.

Geralt jeta son épée. Aussitôt, ils l’encerclèrent, le pressèrent contre les planches. Le menacèrent de leurs fers.

— Ah, ah ! (Shevlov descendit de cheval.) Ça a marché !

» Tu es dans la mélasse, défenseur des villageois, ajouta-t-il sèchement. Tu as contrecarré les projets de l’armée royale, et tu as fait diversion. Et moi, je suis patenté pour mettre un homme aux arrêts pour une telle faute, et le faire comparaître en justice.

— L’arrêter ? s’exclama le dénommé Ligenza en faisant la grimace. Pour nous causer de l’embarras ? Une corde autour du cou et une branche. Voilà tout.

— Ou bien on l’écharpe sur place !

— Eh, moi je l’ai déjà vu, un jour, annonça soudain l’un des cavaliers. C’est un sorceleur.

— Qui donc ce serait ?

— Un sorceleur. Un sorcier qui s’occupe de tuer les monstres, pour de l’argent.

— Un sorcier ? Pfft ! Pfft ! Il faut le tuer avant qu’il jette un sort !

— Ferme-la, Escayrac. Parle, Trent. Où est-ce que tu l’as vu, et à quelle occasion ?

— C’était à Maribor, chez le gouverneur. Il l’avait embauché lui, là, pour tuer des monstres. Je m’souviens plus quels monstres. Mais lui, j’l’ai point oublié, avec ces cheveux blancs.

— Ah ! Alors, s’il s’est précipité sur nous, c’est que quelqu’un a dû l’engager pour ça !

— Les sorceleurs, c’est pour les monstres. Ils ne protègent les gens que contre des monstres.

— Tiens, tiens ! Je l’avais dit ! Un défenseur ! (La Toupie repoussa vers l’arrière son colback en peau de lynx.) Il a vu Ligenza en train de cravacher le paysan, et Floquet sur le point de violer la bonne femme...

— Et il a vu juste ? s’esclaffa Shevlov. Vous êtes bien des monstres ? Alors, vous avez eu de la chance. Je plaisantais. Parce que, à ce que je vois, l’affaire est simple. Moi, quand je servais à l’armée, j’ai entendu tout autre chose sur ces fameux sorceleurs. Ils s’engageaient pour n’importe quoi, espionnage, protection, et même des meurtres secrets. On disait les Chats, en parlant d’eux. Trent a vu celui-là à Maribor, en Témérie. Ça veut dire que c’est un mercenaire témérien, engagé justement contre nous, rapport à ces poteaux-frontières. À Findetann, on m’avait mis en garde contre les mercenaires témériens ; ils ont promis une récompense pour ceux qu’on attraperait. On va donc l’emmener à Findetann vite fait, on va le rendre au commandant, et la récompense sera pour nous. Allez, ligotez-le. Qu’est-ce que vous avez à rester plantés là ? Vous avez peur ? Il ne va pas résister. Il sait ce qu’on ferait aux villageois dans ce cas-là.

— Et qui est-ce qui va s’y coller, putain ? Si c’est un sorcier ?

— Pfft ! Transformé en chien !

— Froussards ! s’écria la Toupie en défaisant la lanière du bât. Je vais le faire, puisque personne n’a de couilles ici !

Geralt se laissa ligoter. Il avait décidé d’être docile. Pour l’instant.

De la voie forestière surgirent deux attelages tirés par des bœufs ; les charrettes étaient chargées de pieux et de matériaux de construction en bois.

— Que l’un de vous aille voir les charpentiers et le sergent, ordonna Shevlov. Dites-leur de revenir. On a planté assez de poteaux, ça suffira pour cette fois. Nous, on va se faire une halte ici. Allez donc fouiller la ferme, voir si vous ne trouvez rien qui puisse servir de fourrage aux chevaux. Et à grailler pour nous.

Ligenza souleva l’épée de Geralt, l’acquisition de Jaskier, et l’observa. Shevlov la lui retira des mains. Il la soupesa, l’agita, lui fit faire des moulinets.

— Vous avez eu de la chance, dit-il, que nous soyons justement arrivés en masse. Il vous aurait taillés en pièces, et comment ! Toi, la Toupie et Floquet. Des légendes circulent sur ces épées de sorceleur. Faites du meilleur acier, assemblées et soudées de nombreuses fois, assemblées et soudées à nouveau. Et dotées en plus de sortilèges particuliers. Et grâce à ça, elles sont d’une force, d’une acuité et d’une souplesse extraordinaires. Les lames des sorceleurs, je vous le dis, fendent la tôle et les cottes de mailles comme si c’était une tunique en lin, et elles transpercent n’importe quelle autre lame comme une nouille.

— Pas possible ! déclara Sperry. (Ses moustaches, comme celles de beaucoup d’autres soldats, dégoulinaient encore de crème fraîche ; ils l’avaient trouvée dans la masure et se l’étaient enfilée jusqu’à la dernière goutte.) C’est pas possible qu’elle la transperce comme une nouille.

— J’y crois pas non plus, ajouta la Toupie.

— Difficile de croire à une chose pareille, renchérit le Tisonnier.

— Ah bon ? (Shevlov se mit en position d’escrimeur.) Eh bien ! Que l’un de vous se mette en face de moi, nous allons vérifier. Allons, un volontaire ? Eh bien ? Pourquoi ce calme soudain ?

— C’est bon ! intervint Escayrac en sortant son épée. J’y vais. Qu’est-ce que ça me fait ? On verra bien, si... Mesurons-nous, Shevlov.

— Mesurons-nous. Un, deux... trois !

Les épées s’entrechoquèrent avec fracas. Le métal, fendu, gémit lugubrement. Le morceau de lame cassée siffla près de la tempe de la Toupie, qui, de stupéfaction, se retrouva assise sur le sol.

— Putain ! s’exclama Shevlov, incrédule, le regard fixé sur la lame, cassée quelques pouces au-dessus de la garde dorée.

— Et sur la mienne, pas une égratignure ! s’exclama Escayrac en levant son épée. Hé ! Hé ! Pas une égratignure ! Pas une seule trace !

La Toupie éclata d’un rire cristallin. Ligenza se mit à brailler comme une andouille. Et les autres de ricaner à qui mieux mieux.

— Une épée de sorceleur, hein ? pouffa Sperry. Comme une nouille ? Nouille toi-même, putain !

— C’est... (Shevlov serra les lèvres.) C’est qu’un tas de ferraille, putain. C’est de la camelote... Et toi...

Il lança au loin ce qui restait de l’épée, jeta un regard furtif à Geralt, et tendit vers lui un bras accusateur.

— Tu es un fourbe. Un imposteur et un fourbe. Tu te fais passer pour un sorceleur, et tu portes une telle pacotille... Une espèce d’antiquité, putain, au lieu d’une lame convenable ? Je me demande bien combien de braves gens tu as pareillement trompé ? À combien de miséreux as-tu soutiré de l’argent, escroc ? Oh ! À Findetann, tu confesseras tes péchés, tu verras que le staroste t’incitera aux aveux !

Il renifla, cracha, trépigna.

— À cheval ! On décampe d’ici !

Ils s’éloignèrent en riant, en chantant et en sifflant. Le colon et sa famille les suivirent d’un regard morne. Geralt vit leurs lèvres bouger. Il n’était pas difficile de deviner quels sorts et quels malheurs ils souhaitaient à Shevlov et sa Compagnie.

Même dans ses rêves les plus osés, le colon n’aurait pu espérer que ses vœux se réaliseraient au iota près. Et aussi rapidement.

\* \* \*

Ils atteignirent le croisement. Le chemin qui menait à l’ouest longeait un ravin ; d’après les traces laissées par les roues et les sabots, on voyait que les voitures des charpentiers étaient passées par là. C’est cette direction que prit également la Compagnie. Geralt suivait le cheval de la Toupie, ligoté à une longe nouée à l’arçon de sa selle.

Tout à coup, la monture de Shevlov, qui avançait en tête, hennit et lança une ruade.

Au bord du ravin, quelque chose se mit soudain à scintiller, à s’allumer, qui devint une boule blanchâtre et chatoyante. La boule disparut ; à sa place un étrange groupe fit son apparition. Plusieurs créatures qui s’enlaçaient, nouées entre elles.

— Quel diable ? pesta le Tisonnier, et il se rapprocha de Shevlov qui tentait de calmer son cheval. Qu’est-ce que c’est que ça ?

Le groupe se désolidarisa. Et quatre personnes apparurent. Un homme aux cheveux longs, mince et quelque peu efféminé. Deux géants aux longs bras et aux jambes tordues. Et un nain bossu qui tenait une immense arbalète à deux arcs métalliques.

— Bououh-rrrééé-bouh-ou-ou-ou-rrrééé.

— À vos armes ! hurla Shevlov. À vos armes, les gars !

On entendit une première corde claquer, suivie immédiatement après d’une deuxième. Touché à la tête, Shevlov mourut sur-le-champ. Le Tisonnier, avant de tomber de sa selle, regarda durant quelques secondes son ventre traversé de part en part par l’empenne de l’immense arbalète.

— À l’attaque ! (La Compagnie, comme un seul homme, avait sorti les épées.) À l’attaque !

Geralt n’avait nulle intention d’attendre les bras croisés le résultat de la rencontre. Il plaça ses doigts pour former le Signe d’Igna, brûla la longe qui lui entravait les mains. Il saisit la Toupie par la taille, la renversa à terre et bondit sur la selle de son cheval.

Une lumière aveuglante resplendit ; les chevaux se mirent à hennir, à lancer des ruades et à battre l’air des sabots de leurs pattes avant. Quelques cavaliers tombèrent, ils furent immédiatement piétinés et se mirent à beugler. La jument grise de la Toupie aussi fut effarouchée, avant que le sorceleur parvienne à la maîtriser. La Toupie s’était relevée, elle bondit et s’agrippa à la bride et aux rênes. Geralt la repoussa d’un coup de poing et lança son cheval au galop.

Penché sur l’encolure de sa monture, il ne vit pas Degerlund continuer à lancer des éclairs magiques qui effrayaient les chevaux et aveuglaient les cavaliers. Il ne vit pas Boué et Bang se précipiter sur ces cavaliers en hurlant, l’un armé d’une hache, l’autre d’un large cimeterre. Il ne vit pas les giclées de sang, il n’entendit pas les hurlements des hommes massacrés.

Il ne vit pas Escayrac succomber, et juste après lui Sperry, éventrés par Bang comme des poissons. Il ne vit pas Boué renverser Floquet en même temps que sa monture, il ne le vit pas tirer ensuite le cavalier de sous son cheval. Mais le hurlement déchirant de Floquet en revanche, tel celui d’un coq égorgé, résonna longtemps à ses oreilles.

Jusqu’au moment où il quitta le chemin pour se retrouver plongé dans la forêt.

« Si l’on veut préparer une seiglette à la mode de Mahakam, voici comment procéder : si c’est l’été, cueillir des chanterelles, l’automne, des jaunets. Si ça tombe en hiver ou au préprintemps, prendre une bonne poignée de champignons séchés. Les placer dans une petite marmite, les arroser d’eau, laisser tremper toute une nuit ; sur le matin, jeter un demi-oignon, faire bouillir. Tamiser, mais sans gâcher le bouillon, verser celui-ci dans un récipient, et faire très attention toutefois de ne pas laisser passer de sable, lequel immanquablement se sera déposé au fond de la marmite. Faire cuire des pommes de terre, les couper en dés. Prendre du lard bien gras, le couper en lamelles, le faire frire. Couper des oignons en demi-rondelles, les faire frire à vif dans la graisse du lard jusqu’à presque les brûler. Choisir un grand chaudron, y verser l’ensemble, sans oublier les champignons coupés. Arroser du bouillon des champignons, rajouter autant d’eau que nécessaire ; selon le goût, arroser de ferment de farine de seigle (vous trouverez plus loin la recette pour obtenir un tel ferment). Faire bouillir, assaisonner de sel, de poivre et de marjolaine à volonté, à votre guise. Relever avec du lard fondu. Blanchir avec de la crème fraîche, question de goût, mais attention : c’est contraire à notre tradition naine ; blanchir la seiglette avec de la crème fraîche, c’est à la mode humaine. »

La parfaite cuisinière de Mahakam ; science exacte des méthodes de cuisson et de préparation des plats à base de viande, poisson et légumes, ainsi que de l’assaisonnement des différentes sauces, de la cuisson des gâteaux, de la préparation des confitures, de l’accommodation de la charcuterie, des fruits ou légumes en bocaux, des vins, vodkas, de même que divers secrets utiles en cuisine et en méthodes de conservation, indispensables à toute bonne maîtresse de maison qui se respecte, Eleonora Rhundurin-Pigott

# 

# CHAPITRE 13

Comme quasiment tous les relais de poste, celui-ci était aussi situé à la patte-d’oie, à la croisée des chemins. Un bâtiment couvert de bardeaux, au portique soutenu par des pieux, une écurie attenante, un bûcher, le tout au milieu d’un îlot de bouleaux aux troncs blancs. Personne en vue. Aucun convive, apparemment, ni aucun voyageur.

La jument grise, fourbue, trébuchait, elle avançait d’un pas raide et chancelant, laissant aller son museau presque jusqu’à terre. Geralt l’accompagna auprès d’un valet à qui il tendit les rênes. À vue d’œil, l’homme devait avoir une quarantaine d’années et il ployait fortement sous le poids de ces ans. Il caressa l’encolure de la jument, observa la main du sorceleur, puis mesura celui-ci du regard, de la tête aux pieds. Geralt secoua la tête, poussa un soupir. Il n’était guère étonné. Il savait qu’il était fautif, qu’il avait exagéré en faisant galoper ainsi la jument, sur un terrain difficile qui plus est. Il voulait au plus vite se trouver loin, très loin, le plus loin possible de Sorel Degerlund et de ses larbins. Il était conscient qu’il s’agissait là d’une piètre excuse, lui-même ne pensait pas grand bien des cavaliers qui amenaient leur monture à cet état.

Le valet s’éloigna en tirant la jument et en marmottant dans sa barbe ; il n’était guère difficile de deviner ce qu’il baragouinait ni ce qu’il pensait. Geralt soupira, poussa la porte et franchit le seuil du relais.

Cela sentait bon à l’intérieur ; le sorceleur prit conscience qu’il jeûnait depuis plus de vingt-quatre heures déjà.

— Il n’y a pas de chevaux. (Émergeant de derrière le comptoir, le maître de poste avait devancé sa question.) Et la prochaine diligence ne sera là que dans deux jours.

Geralt leva la tête, il observa les faîtages et les chevrons du haut plafond en voûte.

— Je mangerais bien quelque chose. Je paierai.

— Quand il n’y a rien.

— Eh bien, eh bien ! Monsieur le maître de poste ! résonna une voix venant du coin de la pièce. Est-il convenable de traiter ainsi un voyageur ?

Un nain aux cheveux et à la barbe d’un blond filasse était assis à une table dans le coin du relais ; il était vêtu d’un caftan bordeaux à motifs brodés, et orné de gros boutons en cuivre sur le devant et aux poignets. Ses joues étaient couleur vermeil, et son nez impressionnant. Geralt voyait parfois au marché des pommes de terre atypiques aux tubercules légèrement rosés. Le nez du nain avait une couleur identique — et une forme identique aussi.

— Moi, tu m’avais proposé une seiglette. (Par-dessous ses sourcils fortement broussailleux, le nain mesura le maître de poste d’un regard sévère.) Tu ne vas pas dire, n’est-ce pas, que ta femme n’en prépare qu’une seule assiette ? Je te parie n’importe quelle somme qu’il en suffira également pour notre nouvel arrivant. Prends place, voyageur. Boiras-tu une bière ?

— Volontiers, merci. (Geralt s’assit et retira de la monnaie cachée dans sa ceinture.) Mais, permettez, cher monsieur, que ce soit moi qui vous invite. En dépit des apparences trompeuses, je ne suis pas un rôdeur ni un noceur. Je suis sorceleur. En mission, d’où ma tenue froissée et mon aspect négligé. Ce dont je vous prie de m’excuser. Deux bières, maître de poste.

La bière se retrouva prestement sur la table.

— Ma femme ne va pas tarder à vous servir la seiglette, marmotta le maître de poste. Et pour ce que j’ai dit, ne soyez pas vexé. Je dois avoir du manger toujours prêt. Supposez que des gentilshommes soient de passage, des courriers du roi ou bien la poste... Si jamais je venais à manquer et que je n’ai rien à leur servir...

— C’est bon, c’est bon...

Geralt leva sa timbale. Il connaissait pas mal de nains et savait comment boire en leur compagnie et porter des toasts.

— Aux succès des causes justes !

— Et les fils de chien à la potence ! acheva le nain en choquant sa timbale contre celle du sorceleur. Il est agréable de boire avec quelqu’un qui connaît les us et le protocole. Je suis Addario Bach. En fait, c’est Addarion, mais tout le monde dit Addario.

— Geralt de Riv.

— Le sorceleur Geralt de Riv. (Addario essuya la mousse sur ses moustaches.) Ton patronyme a déjà résonné à mes oreilles. T’es un vieux routier, toi, rien de surprenant à ce que tu connaisses les coutumes. Quant à moi, vois-tu, je suis arrivé de Cidaris par la malle-poste, en diligence, comme on dit dans le Sud. Et j’attends ma correspondance, la malle qui vient de Dorian pour aller en Rédanie, à Trétogor. Ah ! Voici enfin cette seiglette. Nous allons vérifier à quoi elle ressemble. La meilleure seiglette qui soit, il faut que tu le saches, ce sont nos femmes de Mahakam qui la préparent ; tu n’en mangeras nulle part de semblables. Avec un ferment bien épais à base de blé noir et de farine de seigle, et des champignons, et des oignons bien frits...

La seiglette du relais était excellente, il n’y manquait pas d’oignons frits ni de chanterelles, et si celle de Mahakam, préparée par les femmes naines, la surpassait en quoi que ce fût, Geralt ne le saurait jamais, car Addario Bach mangeait avidement, sans piper mot et sans commentaires.

Le maître de poste jeta soudain un regard par la fenêtre, et sa réaction incita Geralt à en faire autant.

Devant le relais étaient arrivés deux chevaux, tous deux plus mal en point encore sans doute que le cheval d’emprunt de Geralt. Les cavaliers étaient au nombre de trois. Le sorceleur parcourut la salle du regard, scrupuleusement.

La porte grinça. La Toupie pénétra dans le relais. Et derrière elle, Ligenza et Trent.

— Il n’y a pas de ch..., commença le maître de poste, mais il s’interrompit en voyant l’épée dans la main de la Toupie.

— Tu as deviné, acheva-t-elle la phrase. Nous avons précisément besoin de chevaux. Trois chevaux. Alors bouge-toi, sors-les de ton écurie au plus vite.

— Il n’y a pas de che...

Cette fois non plus le maître de poste ne termina pas sa phrase. La Toupie avait bondi jusqu’à lui et lui faisait miroiter son épée devant les yeux. Geralt se leva.

— Eh là !

Le trio au complet se retourna vers lui.

— C’est toi, prononça lentement la Toupie. Toi ! Fichu galapiat.

Elle avait un hématome sur la joue, à l’endroit où il l’avait cognée.

— Tout ça, c’est ta faute, cracha-t-elle. Shevlov, le Tisonnier, Sperry... Tous, ils ont été massacrés, toute l’équipe. Et toi, salopard, tu m’as fait tomber de ma selle, tu m’as volé mon cheval et t’as filé comme un froussard. Je vais donc régler mes comptes avec toi.

Elle n’était pas très grande et de carrure plutôt fine. Mais cela n’abusa pas le sorceleur. Il n’ignorait pas, car il en avait fait l’expérience, qu’il en allait dans la vie comme à la poste : il arrivait que dans des emballages tout à fait insignifiants l’on vous remette même des choses très laides.

— C’est un relais postal, ici ! s’écria le maître de poste de derrière son comptoir. Placé sous la protection du roi.

— Vous avez entendu ? demanda tranquillement Geralt. Un relais postal. Dégagez d’ici.

— Tu ne t’es pas amélioré en calcul, toi ! siffla la Toupie. Faut-il t’apprendre à compter une nouvelle fois ? Tu es tout seul, et nous sommes trois. Donc, nous sommes plus nombreux.

— Vous êtes trois, répéta-t-il en les mesurant du regard, et je suis tout seul. Mais vous n’êtes absolument pas plus nombreux. C’est un petit paradoxe mathématique et une exception à la règle.

— Qu’est-ce à dire ?

— Ce qui veut dire, foutez le camp d’ici aussi vite que vos jambes vous le permettront. Et tant que vous tenez encore debout.

Il capta l’éclair dans son œil et comprit immédiatement qu’elle était de ces rares personnes capables, au cours d’une bagarre, de frapper à un tout autre endroit que celui qu’elles visaient. Mais sans doute la Toupie n’expérimentait-elle cet art que depuis peu, car Geralt évita le coup traître sans aucune difficulté. Il la manœuvra par une courte volte-face et, d’un coup de pied sous sa jambe gauche, il la fit fléchir et l’envoya d’un jet sur le comptoir. Elle atterrit si fort sur les planches qu’elles en gémirent.

Ligenza et Trent avaient déjà dû voir la Toupie à l’œuvre auparavant, car son fiasco les stupéfia tout simplement ; ils restèrent figés, la gueule ouverte. Pendant un temps suffisamment long pour permettre au sorceleur de s’emparer d’un balai qu’il avait repéré dans un coin un peu plus tôt. Trent se prit d’abord un coup de branches de bouleau dans la figure, puis le manche sur le crâne. Geralt lui plaça le balai sous le pied, le frappa de sa jambe à la pliure du genou et le renversa.

Reprenant ses esprits, Ligenza saisit son épée, bondit et cingla depuis l’oreille. Geralt esquiva le coup d’un demi-tour, se tourna en une virevolte et brandit son coude ; pris par son élan, Ligenza y embrocha sa trachée, il poussa un râle et tomba à genoux. Juste avant, Geralt s’était emparé de son arme qu’il lança au plafond, à la verticale. L’épée alla se planter dans un chevron, et n’en bougea plus.

La Toupie l’attaqua par le bas ; Geralt eut à peine le temps de feinter. Il frappa la main qui tenait l’épée, saisit la Toupie par le bras, la retourna, lui fit un croc-en-jambe de son balai et l’envoya sur le comptoir où elle retomba avec bruit.

Trent s’élança sur lui ; Geralt lui expédia son balai dans la figure, une fois, deux fois, trois fois, très vite. Puis le manche, sur une tempe, sur l’autre, et puis un revers dans le cou. Il lui plaça le balai entre les jambes, lui attrapa le bras qu’il lui tordit, s’empara de son épée qu’il lança au plafond. L’épée alla se planter dans un chevron et n’en bougea plus. Trent recula, heurta le banc et tomba à la renverse. Geralt convint qu’il était inutile de le malmener davantage.

Ligenza s’était relevé, mais il se tenait immobile, les bras ballants, il regardait en l’air, les épées plantées dans la charpente, très haut, hors d’atteinte. La Toupie se lança à l’attaque.

Elle fit des moulinets avec son fer, feinta, effectua une courte frappe du revers. Un style qui faisait son effet dans les bagarres de foire, lorsqu’il y avait foule et un mauvais éclairage. Peu importait l’éclairage, ou même son absence, le sorceleur n’en avait cure, il ne connaissait ce style que trop bien. La lame de la Toupie fendit l’air, et la feinte du sorceleur la fit pivoter de telle sorte qu’il se retrouva dans son dos. Elle hurla lorsqu’il plaça sous son bras le manche de son balai et qu’il lui tordit le coude. Il s’empara de son épée, et elle, il la repoussa.

— Je pensais me la garder, dit-il en observant la lame. En compensation des efforts fournis. Mais j’ai changé d’avis. Je ne porterai pas une arme de bandit.

Il lança l’épée au plafond. Le fer alla se planter dans la charpente en vibrant. La Toupie était blanche comme un parchemin ; un affreux rictus fit étinceler ses dents. Elle se voûta, d’un geste vif, et sortit un couteau de la tige de sa botte.

— Ça, c’est juste une idée très stupide, déclara le sorceleur en la regardant droit dans les yeux.

On entendit un bruit de sabots sur le chemin, des chevaux renâcler, une arme tinter. L’entrée du relais fut soudain envahie de cavaliers.

— À votre place, lança Geralt au trio, je m’assiérais sur un banc dans un coin. Et je ferais comme si je n’étais pas là.

Quelqu’un donna un coup violent dans la porte, des éperons cliquetèrent, des soldats pénétrèrent dans la pièce ; ils portaient des couvre-chefs en peau de renard et de courtes vareuses noires avec des galons d’argent. Ils étaient menés par un homme moustachu ceint d’une écharpe écarlate.

— Service royal ! annonça-t-il en gardant son poing fermé sur une masse d’armes fixée à sa ceinture. Maréchal des logis Kovacs, deuxième escadron de la première escorte d’honneur, forces armées de Sa Majesté le roi régnant Foltest, maître de la Témérie, du Pontar et de Mahakam. Nous sommes à la poursuite d’une bande rédanienne.

Dans le coin sur leur banc, la Toupie, Trent et Ligenza regardaient, concentrés, le bout de leurs chaussures.

Le maréchal des logis Kovacs poursuivait son annonce :

— Une bande de brigands rédaniens insoumis, de mercenaires et de voleurs de grands chemins a franchi la frontière. Ces gredins renversent les poteaux des frontières, incendient, pillent, torturent et assassinent les sujets royaux. Confrontés et battus par l’armée du roi, les vaincus, dorénavant, font profil bas, abjectement. Ils se cachent dans les bois, attendent la possibilité de passer la frontière. De tels brigands ont pu faire leur apparition dans les environs. Soyez avertis que leur fournir de l’aide, des informations ou un quelconque soutien sera considéré comme une trahison, et pour la trahison, c’est la corde !

» De quelconques étrangers ont-ils été aperçus dans ce relais ? De nouveaux arrivants ? Suspects, c’est-à-dire ? J’ajouterai aussi qu’une récompense sera accordée pour tout renseignement ou toute assistance à la capture d’un brigand. Cent orins. Maître de poste ?

Le maître de poste haussa les épaules, se voûta, baragouina quelque chose, entreprit d’essuyer le comptoir en se courbant bien bas par-dessus.

Le maréchal des logis parcourut la pièce du regard ; en faisant cliqueter ses éperons, il se dirigea vers Geralt.

— Tu es qui, toi... ? Ah ! Toi, me semble-t-il, je t’ai déjà vu. À Maribor. Je le note à tes cheveux blancs. Tu es sorceleur, n’est-ce pas ? Chasseur et tueur de monstres divers. C’est cela ?

— Précisément.

— Alors je n’ai rien contre toi, et tu exerces une honnête profession, je dirais, déclara le maréchal des logis tout en mesurant Addario Bach du regard. Monsieur le nain est également au-dessus de tout soupçon ; aucun nain n’a été remarqué parmi les brigands. Mais je te demanderai, aux fins de respecter l’ordre : que fais-tu au relais ?

— Je suis arrivé par la diligence de Cidaris et j’attends ma correspondance. Le temps ne passe pas vite, alors nous sommes là, avec le sorceleur, à converser, et nous transformons la bière en pisse.

— Une correspondance, donc, répéta le maréchal des logis. Je comprends. Et vous deux ? Qui êtes-vous donc ? Oui, vous, c’est à vous que je m’adresse !

Trent ouvrit la bouche. Il cligna des yeux. Et grommela quelque chose.

— Quoi ? Comment ? Debout ! Qui es-tu, te demandé-je ?

— Laissez-le donc, monsieur l’officier, intervint librement Addario Bach. Il est à moi, c’est mon serviteur. Un nigaud, un idiot complet. Une maladie héréditaire. Par chance, ses frères et sœurs cadets sont normaux, eux. Leur mère a enfin compris qu’il fallait éviter de boire dans les flaques d’eau devant un hôpital de contagieux.

Trent ouvrit plus grand encore sa trogne, baissa la tête, gémit, grommela. Ligenza grommela, lui aussi, et il esquissa un mouvement comme pour se lever. Le nain lui posa sa main sur l’épaule.

— Reste assis, mon brave. Et tais-toi, ne dis rien. Je connais la théorie de l’évolution, je sais de quelle créature provient l’homme, inutile de me le rappeler sans cesse. Excusez-le, lui aussi, monsieur le commandant. C’est aussi mon valet.

— Eh bien... (Le maréchal des logis les regardait toujours, l’air soupçonneux.) Des valets, donc. Si vous le dites... Et elle ? Cette jeunette en habits d’homme ? Hé ! Lève-toi, je veux te regarder ! Qui es-tu donc ? Réponds quand on t’interroge !

— Ah ! Ah ! Monsieur le commandant ! s’exclama le nain en éclatant de rire. Elle ? C’est une fille de joie, disons, de mœurs légères. Je me la suis louée à Cidaris, à des fins de frivolités. On se languit moins quand on voyage avec un croupion, n’importe quel philosophe vous l’attestera.

D’un bel élan, il donna une grande claque sur le derrière de la Toupie. Celle-ci blêmit de rage, grinça des dents.

— Mais bien sûr, convint le maréchal des logis en grimaçant. Que ne l’ai-je vu tout de suite. Ça se voit pourtant. À moitié elfe.

— C’est ta queue qui fait la moitié ! hurla la Toupie. La moitié de ce qui passe pour la norme !

— Silence, silence ! (Addario Bach tenta de la calmer.) Ne vous courroucez pas, colonel. Mais voilà sur quelle petite poule belliqueuse je suis tombé.

Un soldat venu faire son rapport fit irruption dans la pièce. Le maréchal des logis Kovacs se redressa.

— On a retrouvé la trace de la bande, annonça-t-il. Nous allons à sa poursuite séance tenante ! Pardonnez-nous l’embarras. Le service !

Il sortit, suivi du soldat. Quelques instants plus tard, venant de la cour, on entendit le claquement des sabots.

— Pardonnez-moi ce spectacle, dit après quelques secondes de silence Addario Bach en s’adressant à la Toupie, Trent et Ligenza. Ne m’en veuillez pas pour ces paroles spontanées et ces gestes ingénus. En vérité, je ne vous connais pas, je ne vous apprécie guère, et même, je ne vous aime pas, mais j’aime encore moins les scènes de pendaison ; la vue des pendus avec leurs jambes qui gigotent me déprime terriblement. D’où mes petites frivolités de nain.

— C’est à ces frivolités de nain que vous devez la vie, ajouta Geralt. Il siérait de le remercier, ce nain. Moi, je vous ai vus à l’œuvre, là-bas, dans l’enclos de la ferme. Je sais quels drôles d’oiseaux vous faites. Je n’aurais pas levé le petit doigt pour vous défendre, je n’aurais pas pu, ni voulu, jouer la petite scène de monsieur le nain. Et vous seriez déjà au bout d’une corde, tout votre petit trio. Alors donc fichez le camp d’ici. Et je vous conseillerais de choisir la direction opposée à celle empruntée par le maréchal des logis et sa cavalerie.

» Pas de ça, reprit-il en voyant leurs regards dirigés vers les épées plantées dans la charpente. Vous ne les reprendrez pas. Sans elles, vous serez moins enclins au pillage et aux exactions. Dehors.

— C’était tendu, s’exclama Addario Bach en poussant un soupir, à peine la porte se fut-elle refermée sur le trio. Sacrebleu ! Mes mains en tremblent encore. Pas toi ?

— Non, répondit Geralt, souriant à ses souvenirs. De ce point de vue, je suis un peu... déficient.

— Certains l’ont belle, répliqua le nain dans un grand sourire. Il leur arrive même de plaisantes déficiences. Encore une bière ?

— Non, merci, répondit Geralt en secouant la tête. Il est temps que je me mette en route. Je me trouve dans une situation où... comment dire ? Il est préférable que je me hâte. Et plutôt déraisonnable que je reste trop longtemps au même endroit.

— J’avais remarqué. Et je ne pose pas de questions. Mais tu sais quoi, sorceleur ? Je crois que j’ai perdu l’envie de rester dans ce relais à me tourner les pouces pendant deux jours à attendre la diligence. D’une, parce que l’ennui finirait par m’achever, et de deux, cette demoiselle, que tu as battue en duel avec un balai, m’a quitté sur un étrange regard. Ma foi ! Dans le feu de l’action, j’ai un poil exagéré. Elle n’est sans doute pas de celles à qui l’on administre impunément une claque sur le derrière et que l’on traite de putain. Elle n’hésitera pas à revenir, je préférerais donc ne plus me trouver ici. Peut-être alors pourrions-nous prendre la route ensemble ?

— Volontiers. (Geralt sourit de nouveau.) On se languit moins quand on voyage avec un bon compagnon, n’importe quel philosophe vous l’attestera. Si tant est que nos deux directions concordent. Moi, je dois me rendre à Novigrad. Je dois y être avant le quinze juillet. Avant le quinze, absolument.

Le sorceleur devait être à Novigrad le quinze juillet au plus tard. Il l’avait précisé aux magiciens au moment où ces derniers l’avaient engagé, achetant deux semaines de son temps. « Aucun problème » ! Pinety et Tzara l’avaient regardé de haut. « Aucun problème, sorceleur. Tu seras à Novigrad avant même d’avoir eu le temps de te retourner. Nous te téléporterons directement sur la rue Principale. »

— Avant le quinze, ha ! répéta le nain en ébouriffant sa barbe. Nous sommes aujourd’hui le neuf. Le délai est court, parce que ça te fait un bout de chemin jusqu’à Novigrad. Mais il y aurait un moyen d’arriver à temps.

Il se leva, prit au clou un chapeau pointu à larges bords qu’il vissa sur sa tête. Il jeta sa besace par-dessus son épaule.

— Je t’expliquerai la chose en chemin. Voyageons ensemble, Geralt de Riv, ta destination me convient on ne peut mieux.

\* \* \*

Ils avançaient d’un pas alerte, un peu trop alerte d’ailleurs. Addario Bach se révéla être un nain typique. Bien que, par nécessité ou par confort, les nains fussent tout à fait aptes à utiliser n’importe quel véhicule ou à monter n’importe quel animal de selle, de trait ou de somme, ils préféraient résolument la marche à pied ; ils étaient de fervents marcheurs. Au cours d’une journée, un nain pouvait effectuer une distance de trente miles à pied, autant qu’un homme à cheval, et ce en portant un bagage qu’un individu moyen ne parviendrait pas même à soulever. Un humain était incapable de suivre à pied un nain sans bagages. Idem pour un sorceleur. Geralt l’avait oublié, et au bout de quelque temps, il fut bien obligé de demander à Addario de ralentir un tant soit peu.

Ils empruntaient les chemins forestiers, mais traversaient aussi parfois des endroits sans aucun tracé. Addario connaissait la route, il s’orientait parfaitement sur le terrain. À Cidaris, avait-il expliqué, résidait sa famille, si nombreuse, qu’il se trouvait à tout instant une occasion pour des fêtes familiales, un mariage par-ci, un baptême par-là, des enterrements, toujours suivis d’un repas. Conformément aux coutumes naines, seul un certificat de décès authentifié par notaire pouvait justifier de ne pas être présent en temps et en heure à des festivités familiales ; il était impossible à des membres vivants de se dérober. Addario connaissait donc à la perfection l’itinéraire jusqu’à Cidaris, aller et retour.

— Notre objectif, expliqua-t-il tout en marchant, est le hameau de Wiaterna, situé sur les marais du Pontar. Il y a un débarcadère à Wiaterna ; des barques et des chalands y sont souvent amarrés. Avec un peu de chance, on trouvera facilement une occasion de monter à bord. Moi, je dois aller à Trétogor, je débarquerai au Buisson des Grues, toi tu navigueras plus loin et tu seras à Novigrad dans, disons, trois ou quatre jours. Crois-moi, c’est le moyen le plus rapide.

— Je te crois. Ralentis, Addario, je t’en prie. J’ai du mal à te suivre. Est-ce que tu pratiques une profession liée à la marche ? Es-tu colporteur ?

— Je suis mineur. Dans une mine de cuivre.

— Mais bien sûr. Tous les nains sont des mineurs. Et travaillent à la mine de Mahakam. Leur pic devant eux, ils avancent et extraient le minerai.

— Tu cèdes aux stéréotypes. Dans un instant, tu diras que les nains s’expriment vilainement. Et qu’après plusieurs verres, ils se jettent sur les gens avec une hache.

— Je ne dirai pas ça du tout.

— Ma mine ne se trouve pas à Mahakam, mais à Miedzianka, près de Trétogor. Je n’y suis pas avec mon pic à la main en train d’extraire du minerai, mais j’y joue du cor à la fanfare de la mine.

— Passionnant.

— C’est bien autre chose qui est passionnant, répliqua le nain en riant. Et la coïncidence est amusante. L’un des meilleurs morceaux de notre orchestre s’appelle La Marche des sorceleurs. Voilà ce que cela donne : Tagada-tagada, boum, boum, youpla-youpla, bim-tsoin-tsoin, tagada-tagada-trra, trra-trra, boum-boum-boum...

— Par le diable, d’où sortez-vous un titre pareil ? Avez-vous déjà vu des sorceleurs défiler ? Où ? Quand ?

— En vérité, dit le nain légèrement décontenancé, il s’agit là de la Parade des hercules, juste très légèrement réarrangée. Mais toutes les fanfares minières jouent des Parade des hercules, ou des Marche des athlètes, ou bien des Marche des vieux camarades. Nous voulions faire preuve d’originalité. Tara-tara, boum, boum !

— Ralentis, ou je vais tomber raide mort.

\* \* \*

Il n’y avait pas âme qui vive au milieu des forêts. Il en allait autrement des prés-bois et des sommières qu’ils avaient souvent l’occasion de traverser. Ici, le travail allait bon train. Le foin était fauché, ratissé, et assemblé en bottes et en meules. Le nain saluait les faucheurs par des exclamations enjouées que ceux-ci lui retournaient. Ou pas.

— Cela me fait penser à une autre marche de notre orchestre, dit Addario en désignant les hommes au labeur. Elle a pour titre : La Fenaison. Nous l’interprétons souvent, particulièrement durant la saison estivale. On la chante souvent aussi. Nous avons un poète, à la mine, qui a composé des rimes subtiles ; on peut donc même la chanter a capella. Tiens, cela donne ça :

Par les paysans, l’herbe sèche est fauchée

Par leurs petites femmes, le foin est porté

Sans cesse vers le ciel, tous les yeux sont levés

Craignant constamment, de voir la pluie tomber

Sur la grande butte nous attendons

De la pluie nous vous protégerons

Car nos vieux zizis nous agitons

Et les gros nuages nous dispersons !

— Et da capo ! Idéal pour marcher en rythme, non ?

— Ralentis, Addario !

— Impossible de ralentir ! C’est une chanson de marche ! Une rythmique et une pulsation de marche !

\* \* \*

Des vestiges de murs blancs se dressaient sur le coteau, ainsi que les ruines d’un bâtiment et d’une tour spécifique. Geralt reconnut là un temple, à sa tour précisément ; il avait oublié à quelle divinité il était consacré, mais avait entendu deux ou trois choses à son sujet. En des temps anciens, le temple était habité par des prêtres. Le bruit courait qu’ils avaient été chassés par les habitants du village, car leur cupidité, leur débauche paillarde et leur libertinage étaient devenus insupportables ; ils furent envoyés dans de denses forêts, où, d’après ce que l’on raconte, ils s’employèrent à convertir les farfadets des forêts. Obtenant de piètres résultats, apparemment.

— Le Vieil Hermitage, annonça Addario. Nous tenons notre itinéraire, et nous sommes dans les temps. Ce soir, nous ferons halte à L’Écluse sylvestre.

\* \* \*

Ils voyageaient en suivant le cours d’un petit ruisseau ; bruissant sur les hauteurs au milieu des roches et des rapides, il venait se déverser généreusement en aval, formant ainsi une petite lagune, aidé en cela par un barrage en bois et en terre qui séparait le courant. Des travaux étaient en cours autour du barrage, où s’activait un groupe de personnes.

— Nous voici à L’Écluse sylvestre, dit Addario. La construction que tu vois, là en bas, c’est l’écluse, justement. Elle sert à écouler le bois de la recepée. La rivière en elle-même, comme tu peux le constater, n’est pas flottable, elle est trop plate. L’eau, donc, s’accumule, amasse le bois, et ensuite, l’écluse s’ouvre. Une grosse vague survient, rendant le flottage possible. On transporte de cette façon la matière première pour le charbon de bois. Le charbon de bois...

— ... est indispensable pour faire fondre le fer, conclut Geralt. Et la métallurgie est la branche la plus importante de l’industrie, et la plus évolutive. Je sais. Un magicien me l’a clarifié très récemment. Il s’y connaissait en charbon et en métallurgie.

— Rien d’étonnant à cela ! s’esclaffa le nain. Le Chapitre des magiciens possède la majorité des parts dans les sociétés du centre industriel de Gors Velen, et quelques fonderies et affineries leur appartiennent en totalité. Les magiciens tirent de riches profits de la métallurgie. Des autres branches aussi. Et à juste titre ; après tout, ce sont eux, pour la plupart, qui ont élaboré les technologies. Ils pourraient tout de même en finir avec leur hypocrisie et reconnaître que la magie, ce n’est pas de la bienfaisance, pas de la philanthropie au service de la société, mais une industrie à but lucratif. Mais pourquoi est-ce que je te raconte ça, tu le sais parfaitement. Viens, il y a là une petite auberge, allons nous détendre un peu. Et sans doute nous faudra-t-il y passer la nuit, car le soir tombe.

\* \* \*

L’auberge en question ne méritait absolument pas son nom, mais aussi ne fallait-il pas s’en étonner. Elle était fréquentée par les bûcherons et les flotteurs de l’écluse, et peu leur importait, à ces hommes, l’endroit où ils se trouvaient, du moment qu’on leur servait à boire. Une cahute au toit de chaume troué ; une toiture tenant sur des gaules ; quelques tables et quelques bancs fabriqués à l’aide de planches grossièrement rabotées ; un âtre en pierre : la compagnie locale n’avait guère besoin de davantage de luxe et elle n’en attendait pas non plus ; seules importaient pour elle les tonneaux derrière la cloison, d’où l’aubergiste tirait la bière, et occasionnellement, la saucisse que la femme de l’aubergiste, selon son envie et ses dispositions, était prête, contre paiement, à faire cuire sur les braises.

Pour ce qui était de leurs exigences, Geralt et Addario non plus ne se montrèrent point fats, d’autant que la bière était fraîche — elle provenait d’un tonneau tout juste débondé —, et peu de flatteries suffirent, vraiment, pour que la femme de l’aubergiste se décidât à faire cuire et à leur servir un poêlon de kacha avec des oignons. Après une journée entière à voyager à travers bois, cette kacha valait bien pour Geralt le jarret de veau aux légumes, l’épaule de sanglier, le turbot à l’encre et autres chefs-d’œuvre du chef des cuisines de l’hostellerie Natura Rerum. Même si, à dire la vérité, il regrettait un peu l’hostellerie.

D’un geste, Addario appela l’aubergiste et commanda une nouvelle bière.

— Je me demande si tu connais le destin de ce prophète ?

Avant de s’asseoir à table, ils avaient observé un bloc de pierre moussu, placé à côté d’un chêne séculaire. Les lettres gravées sur la surface envahie d’herbes du monolithe informaient qu’à cet endroit précis, le jour de la Saint-Birke, en l’an 1133 post Resurrectionem, le prophète Lebioda avait prononcé un sermon pour ses disciples ; l’obélisque célébrant cet événement avait été érigé en 1200 par Spirydon Apps, maître passementier à Rinde (« magasin sur la Petite Place, grande qualité, prix abordables, soyez les bienvenus »).

— Connais-tu l’histoire dudit Lebioda, surnommé le Prophète ? (Addario grattait son poêlon pour en détacher le reste de kacha.) Je veux parler de la véritable histoire.

— Je n’en connais aucune, répondit le sorceleur en sauçant le poêlon avec du pain. Ni véritable ni fictive. Je ne me suis jamais intéressé à la question.

— Alors, écoute. La chose s’est produite voilà plus d’une centaine d’années, pas très longtemps après la date inscrite sur cette pierre, semble-t-il. Aujourd’hui, comme tu le sais parfaitement, on ne trouve quasiment plus de dragons, si ce n’est dans les montagnes sauvages, peut-être, dans des lieux désertiques. En ce temps-là, on en rencontrait plus souvent, et ils réussissaient à vous importuner. Ils avaient appris que des pâturages remplis de bêtes étaient comme un immense restaurant à bas prix, où l’on pouvait se remplir la panse à satiété et sans gros efforts. Par chance pour les laboureurs, ces reptiles, même très grands, se limitaient à un, voire deux festins tous les trois mois, mais ils mangeaient tellement qu’ils pouvaient menacer l’élevage, surtout s’ils s’acharnaient sur une même contrée. L’un deux, immense, s’acharna ainsi sur un certain village à Kaedwen. Il arrivait en volant, dévorait quelques moutons, deux ou trois vaches, ensuite, pour son dessert, il attrapait quelques carpes dans les viviers. Pour finir, il lançait quelques flammes, mettait le feu à la grange ou aux meules, après quoi il reprenait son envol.

Le nain avala une gorgée de bière, rota.

— Les paysans s’efforçaient de faire peur au dragon ; ils testèrent plusieurs pièges et stratagèmes, mais rien n’y fit. Par le plus grand des hasards, ledit Lebioda arriva justement à Ban Ard, une ville voisine, avec ses disciples ; à cette époque, il était connu déjà, on l’appelait le Prophète et il avait une foule d’adeptes. Les paysans lui demandèrent son aide, et lui, ô miracle ! ne refusa pas. Et donc, lorsque le dragon arriva, Lebioda alla jusqu’au pâturage et entreprit de l’exorciser. Le dragon commença par le brûler de ses flammes, comme un canard. Et ensuite, il l’avala. Tout bonnement, il l’avala. Et s’envola dans les montagnes.

— C’est tout ?

— Non. Écoute la suite. Les disciples du Prophète pleuraient, ils étaient désespérés, et puis ils embauchèrent des pisteurs. Les nôtres, c’est-à-dire, des nains, qui étaient versés dans les questions de dragons. Les nains pistèrent la bête pendant un mois. De manière classique, en suivant les traces des crottes lâchées par le reptile. Et à chaque tas de merde les disciples tombaient à genoux, ils le fouillaient en pleurant à chaudes larmes dès qu’ils repêchaient les restes de leur maître. Enfin, ils réussirent à récupérer la totalité du squelette, ou plutôt ce qu’ils considéraient comme la totalité, mais qui n’était en réalité qu’une collection assez chaotique d’os humains, de vaches et de moutons, plutôt sales. Tout ceci repose aujourd’hui dans un sarcophage, dans un temple à Novigrad. Une relique miraculeuse.

— Avoue-le, Addario. Tu l’as inventée, cette histoire. Ou bien tu l’as sacrément enjolivée.

— D’où te vient cette suspicion ?

— Du fait que je passe beaucoup de temps avec un certain poète. Celui-ci, lorsqu’il a le choix entre la version véritable des faits et une version attrayante, choisit toujours la seconde, qu’il agrémente à sa guise. Il répond ensuite à toutes les objections par un sophisme, selon lequel si quelque chose n’est pas conforme à la vérité, cela ne signifie nullement que c’est un mensonge.

— Je devine quel est ce poète. Il s’agit de Jaskier, évidemment. Et l’histoire a ses droits.

— L’histoire, reprit le sorceleur en souriant, ce sont des récits, mensongers pour la plupart, d’événements, sans importance pour la plupart, qui nous sont transmis par des historiens, crétins pour la plupart.

— Je devine là aussi quel est l’auteur de cette citation, dit Addario Bach dans un large sourire. Vysogota de Corvo, philosophe et moraliste. Également historien. Pour en revenir au prophète Lebioda... Ma foi, comme il fut dit, l’histoire, c’est l’histoire. Mais j’ai entendu dire qu’à Novigrad, les prêtres sortaient de temps en temps les reliques du Prophète de leur sarcophage et les donnaient à baiser aux fidèles. Si je me trouvais là-bas à ce moment-là, je m’en abstiendrais toutefois.

— Je m’abstiendrai, promit Geralt. Pour ce qui concerne Novigrad, puisque nous abordons le sujet...

— Tout doux, le devança le nain. Tu arriveras à temps. Nous nous lèverons dès potron-minet, nous parviendrons rapidement à Wiaterna. Nous saisirons une occasion et tu seras à Novigrad en temps voulu.

Pourvu ! songea le sorceleur. Pourvu !

*« Les hommes et les animaux appartiennent à des espèces différentes ; les renards, quant à eux, vivent entre animalité et humanité. Les vivants et les morts avancent sur des voies différentes ; les renards, quant à eux, cheminent entre le monde des vivants et celui des morts. Divinités et monstres progressent sur des chemins différents ; les renards, quant à eux, se meuvent entre les divinités et les monstres. Jamais les chemins de la lumière et des ténèbres ne s’unissent ni ne se croisent ; les esprits-renards veillent quelque part au milieu. Les immortels et les démons suivent leurs propres routes ; les esprits-renards se trouvent quelque part entre deux. »*

D’après Ji Yun, érudit de la dynastie des Qing

# CHAPITRE 14

La nuit fut traversée par un orage.

Après avoir bien dormi dans le grenier de la grange, Geralt et Addario se mirent en route dès potron-minet, par un petit matin frais, quoique ensoleillé. S’en tenant au sentier tracé, ils traversèrent des forêts humides, des tourbiers marécageux et des prairies détrempées. Au bout d’une heure de marche intensive, ils atteignirent des constructions.

— Wiaterna, annonça Addario Bach. Voilà le petit embarcadère dont je t’ai parlé.

Ils parvinrent à la rivière et furent saisis par un vent vivifiant. Ils s’engagèrent sur le ponton de bois. La rivière formait à cet endroit de vastes marais salés, immenses comme un lac ; le courant ici était quasiment nul, il s’était déplacé quelque part plus loin. Les saules pleureurs et les aulnes qui bordaient la rive laissaient retomber dans l’eau leurs branches. Partout nageaient des oiseaux d’eau : canards, sarcelles, canards pilets, plongeons, huards, grèbes, qui émettaient toutes sortes de bruits.

Se confondant dans le paysage et sans effrayer toute cette vermine à plumes, un petit bateau glissait gracieusement sur l’eau. Un seul mât, avec une très grande voile à l’arrière, et plusieurs triangulaires à l’avant.

— Quelqu’un déclara un jour fort justement, dit Addario Bach, les yeux rivés sur la merveilleuse apparition, qu’il s’agissait là des trois plus belles vues au monde : un navire toutes voiles dehors, un cheval au galop et cette, eh bien... une femme nue sur un lit.

— Une femme qui danse, dit le sorceleur avec un léger sourire. Qui danse, Addario.

— Eh bien, soit ! concéda le nain. Disons qui danse nue. Et ce petit navire, ah, reconnais-le, n’est-il pas du plus bel effet sur l’eau ?

— Ce n’est pas un petit navire, seulement un petit bateau.

— C’est un sloop, rectifia en venant vers eux un type rondouillard, vêtu d’un surtout en peau d’élan. Un sloop, messieurs. Qu’on peut aisément reconnaître à sa voilure. La grand-voile aurique, la voile d’étai et deux focs sur le mât de charge. Classique.

Le petit bateau — le sloop — s’était suffisamment rapproché de l’appontement pour qu’ils puissent admirer la proue du galion : au lieu de l’habituelle femme à grosse poitrine, une sirène, un dragon ou un serpent de mer, la sculpture représentait un vieillard au nez crochu.

— Par la peste, bougonna le nain dans sa barbe, le Prophète s’acharne sur nous ou quoi ?

D’une voix emplie de fierté, le type poursuivait sa description :

— Soixante-quatre pieds de long. Superficie totale de la voilure : trois mille trois cents pieds. Il s’agit, chers messieurs, du Prophète Lebioda, un sloop moderne de type kovirien, fabriqué dans les chantiers navals de Novigrad, mis à l’eau il y a moins d’un an.

— Ce sloop, à ce que nous voyons, vous est familier, constata Addario Bach en se raclant la gorge. Vous en savez beaucoup sur lui.

— Je sais tout sur lui, car j’en suis le propriétaire. Vous voyez le pavillon sur le mât de charge ? Un gant y est représenté. C’est l’emblème de ma firme. Permettez, messieurs : je suis Kevenard van Vliet, entrepreneur en mégisserie.

— Nous sommes ravis de faire votre connaissance. (Le nain serra la main droite qu’on lui tendait en mesurant l’entrepreneur d’un regard attentif.) Et félicitations pour ce bateau, car il est magnifique et rapide. C’en est étonnant de le voir ici, à Wiaterna, sur ce point d’eau, loin du chenal principal du Pontar. Étonnant aussi de voir le bateau sur les flots, et vous, son propriétaire, sur la terre ferme, dans ce trou perdu. Auriez-vous quelques ennuis ?

— Mais non, pas du tout, non, aucun ennui, jura ses grands dieux l’entrepreneur de la branche de mégisserie ; trop vite et démesurément, selon Geralt. Nous complétons ici nos réserves, rien de plus. Et ma foi, ce n’est pas l’envie, mais une nécessité malheureuse qui nous a conduits dans ce trou perdu. Car lorsqu’on vole au secours de quelqu’un, on ne prend pas garde au chemin qu’il faut emprunter. Et notre expédition de sauvetage...

— Monsieur van Vliet ! l’interrompit l’un des hommes venus vers eux. (Sous ses pas, l’appontement s’était soudain mis à tanguer.) Inutile d’entrer dans les détails. Il ne me semble pas qu’ils intéressent ces messieurs. Ni qu’ils le doivent.

Les types qui s’étaient engagés sur l’appontement étaient au nombre de cinq. Celui qui venait d’intervenir, coiffé d’un chapeau de paille, se différenciait par une mâchoire très prononcée, noire d’une barbe de plusieurs jours, et par un grand menton proéminent. Ce dernier était marqué d’une fossette qui le faisait ressembler à un derrière miniature. L’homme était accompagné d’un immense escogriffe, un véritable colosse, quoique, d’après son visage et son regard, il fût loin d’être crétin. Le troisième, trapu et le teint hâlé, était un marin dans toute sa splendeur, bonnet de laine et boucle d’oreille inclus. Les deux derniers, des matelots à l’évidence, soulevaient des caisses de vivres.

— Il ne me semble pas, poursuivait l’homme au grand menton, que ces messieurs, qui qu’ils soient, aient à savoir quoi que ce soit sur nous, sur ce que nous faisons ici et sur le reste de nos affaires privées. Ces messieurs comprendront certainement que nos affaires ne regardent personne, et certainement pas des individus totalement inconnus rencontrés par hasard.

— Peut-être pas si inconnus que ça, intervint le colosse. Je ne connais effectivement pas monsieur le nain, mais les cheveux blancs de monsieur le trahissent. Geralt de Riv, comme il me semble ? Un sorceleur ? Je ne me trompe pas ?

Je deviens populaire, se dit Geralt en croisant les bras. Trop populaire ? Peut-être devrais-je me teindre les cheveux ? Ou bien me faire la boule à zéro, comme Harlan Tzara ?

— Un sorceleur ! s’enthousiasma visiblement Kevenard van Vliet. Un véritable sorceleur ! Quel heureux hasard ! Chers messieurs ! Mais c’est qu’il nous tombe du ciel, véritablement !

— Le célèbre Geralt de Riv ! répéta le colosse. Nous avons de la chance de le rencontrer aujourd’hui, dans notre situation. Il nous aidera à nous sortir de...

— Tu causes trop, Cobbin, l’interrompit l’homme au grand menton. Trop et trop vite.

— Comme vous y allez, M. Fysh, s’énerva le mégissier. Ne voyez-vous pas l’occasion qui nous est offerte ? L’aide de quelqu’un comme un sorceleur...

— Monsieur van Vliet. Laissez-moi m’en charger. Je suis bien plus habitué que vous à être en relation avec des types comme celui-là.

Un silence se fit pendant lequel l’homme au grand menton toisa le sorceleur du regard.

— Geralt de Riv, dit-il enfin. Le dompteur de monstres et de créatures surnaturelles. Un dompteur légendaire, je dirais... enfin, si je croyais aux légendes. Et où donc se trouvent vos fameuses épées de sorceleur ? Je ne les vois pas.

— Rien d’étonnant à ce que tu ne les voies pas, répliqua Geralt. Elles sont invisibles. Comment donc ? Tu n’as jamais entendu parler de la légende des épées sorceliennes ? Les profanes ne peuvent pas les voir. Elles surgissent au moment où je prononce une formule. Lorsque le besoin s’en fait sentir. S’il se fait sentir. Parce que même sans épées, j’arrive à assener quelques bons coups.

— Je te crois sur parole. Je suis Javil Fysh. Je dirige une firme de prestations de services en tout genre à Novigrad. Voici mon partenaire, Petru Cobbin. Et M. Pudlorak, le capitaine du Prophète Lebioda. Et M. Kevenard van Vliet, que vous connaissez déjà, le propriétaire de ce bateau.

» Je constate, sorceleur, poursuivit Javil Fysh après avoir jeté un regard autour de lui, que tu attends là sur l’appontement du seul hameau à vingt et quelques miles à la ronde. Pour rejoindre des chemins civilisés en partant d’ici, il faut voyager longtemps à travers bois. J’ai comme l’impression que tu quitterais plus volontiers ce désert en embarquant sur quelque chose qui va sur l’eau. Le Prophète navigue justement vers Novigrad. Et il peut prendre des passagers à bord. Toi et ton compagnon nain. Ça te convient ?

— Poursuivez, M. Fysh. Je vous écoute attentivement.

— Notre bateau, comme tu le vois, ce n’est pas n’importe quel rafiot de rivière ; si on veut effectuer une traversée dessus, il faut payer, et pas de la petite monnaie. Ne m’interromps pas. Pourrais-tu envisager de nous prendre sous la protection de tes épées invisibles ? Nous pouvons calculer tes précieux services de sorceleur, c’est-à-dire l’escorte et notre protection pendant la traversée, d’ici jusqu’à la rade de Novigrad, pour le prix du voyage. Je voudrais bien savoir alors, à combien tu estimes tes services ?

Geralt le regarda.

— Avec ou sans ?

— Plaît-il ?

— Dans votre proposition, répondit tranquillement Geralt, sont dissimulés des pièges et des traquenards. Si je dois les découvrir par moi-même, je compterai plus cher. Ça fera moins si vous optez pour la franchise.

— Ta méfiance, répliqua froidement Fysh, éveille quelques soupçons. Parce que ce sont les fourbes qui flairent toujours la fourberie. Comme on dit : sur le voleur le chapeau brûle. Nous voulons t’embaucher comme escorte. Quel subterfuge peut-il y avoir là-dedans ?

— L’escorte, c’est des histoires, rétorqua Geralt sans baisser le regard. Inventées à l’instant et cousues de fil blanc.

— C’est ce que vous pensez ?

— C’est ce que je pense. Parce que monsieur le gantier ici présent a laissé échapper quelque chose sur une expédition de sauvetage, et toi, monsieur Fysh, tu essaies grossièrement de le faire taire. À l’instant, ton collaborateur s’est trahi en évoquant une situation dont il fallait se sortir. Si donc nous devons travailler ensemble, que ce soit sans faux-fuyants, je vous prie : qu’est-ce que c’est que cette expédition, et qui a besoin de secours d’urgence ? Pourquoi ce secret ? De quoi faut-il se débarrasser ?

— Nous éclaircirons tout cela. (Fysh avait devancé van Vliet.) Nous vous expliquerons tout, monsieur le sorceleur.

— Mais une fois à bord, l’interrompit d’une voix rauque le capitaine Pudlorak, resté jusque-là silencieux. Inutile de traîner sur ce quai plus longtemps. Le vent est propice. Prenons le large.

\* \* \*

Avec un vent en poupe, le Prophète Lebioda filait promptement sur les eaux largement répandues de la baie, mettant le cap sur la route maritime principale en louvoyant au milieu des îlots. Les câbles crépitaient, la bôme grinçait, sur le mât de charge le pavillon au gant claquait allégrement au vent.

Kevenard van Vliet tint la promesse. À peine le sloop se fut-il éloigné du débarcadère de Wiaterna que le mégissier convoqua les intéressés sur le pont et s’attaqua aux explications, tout en jetant des regards furtifs à Fysh, qui gardait une mine renfrognée.

— L’expédition que nous avons entreprise, commença-t-il, a pour but de libérer un enfant enlevé. Xymena de Sepulveda, la fille unique de Briana de Sepulveda. Sans doute ce nom vous est-il familier ? Tannage, ateliers hydrauliques et traitement, et pelleterie aussi. Énorme production annuelle, un paquet d’argent. Si tu vois une somptueuse fourrure de valeur sur le dos d’une dame, elle proviendra à coup sûr de cette entreprise.

— Et c’est sa fille qui a été enlevée ? Contre une rançon ?

— Eh bien, non. Vous ne le croirez pas, mais... la fillette a été enlevée par un monstre. Une femme-renarde. C’est-à-dire, une métamorphe. Une vixène.

— Vous avez raison, répliqua sèchement le sorceleur. Je ne vous croirai pas. Les renardes, c’est-à-dire les vixènes, et plus précisément les aguaras, n’enlèvent que les enfants des elfes.

— Cela concorde, cela concorde mot pour mot, grommela Fysh. Parce que bien que ce ne soit pas courant, la plus grande pelleterie de Novigrad est dirigée par une non-humaine. Breainne Diarbhail ap Muigh, une elfe de pur sang. Veuve de Jakub de Sepulveda, dont elle a récupéré tous les biens. La famille n’a réussi ni à révoquer le testament, ni à faire invalider le mariage mixte, bien que cela soit contre les us et les droits divins...

— Au fait, l’interrompit le sorceleur. Venez-en au fait, je vous prie. Vous affirmez donc que cette pelletière, une elfe de pur sang, vous a demandé de retrouver sa fille enlevée ?

— Tu crois qu’on te dupe ? se fâcha Fysh. Tu veux nous prendre à mentir ? Tu sais bien que si une femme-renarde enlève leur enfant, les elfes n’essaient jamais de le récupérer. Elles mettent une croix dessus et l’oublient. Elles considèrent qu’il était destiné à la renarde.

— Briana de Sepulveda aussi faisait mine d’oublier au début, intervint Kevenard van Vliet. Elle était désespérée, mais en secret, comme une elfe. Extérieurement, un visage de pierre, les yeux secs... « Va’esse deireádh aep eigean, vaa’esse eigh faidh’ar », répétait-elle, ce qui dans leur langage veut dire...

— ... « Quelque chose s’achève, quelque chose commence. »

— C’est cela. Mais ce n’est rien, juste de stupides paroles elfiques, rien ne s’achève ; qu’est-ce qui devrait s’achever et pourquoi ? Briana vit parmi les humains depuis très longtemps, selon nos lois et nos coutumes, elle est une non-humaine de sang, mais de cœur, elle est quasiment humaine. Les croyances et les superstitions des elfes sont fortes, c’est vrai ; Briana est peut-être calme en apparence pour tromper les autres elfes, mais en secret, elle se languit de sa fille, c’est évident. Elle donnerait tout pour récupérer son enfant unique, renarde ou pas renarde... Vous avez raison monsieur le sorceleur, elle n’a rien demandé, elle n’attendait aucune aide. Nous avons pourtant décidé de l’aider, nous ne pouvions plus voir son désespoir. Toute la guilde marchande s’est cotisée, par solidarité, pour financer l’expédition. Moi, j’ai offert le Prophète et une participation personnelle, M. Parlaghy, un marchand dont vous ferez vite la connaissance, a fait de même. Mais puisque nous sommes des hommes d’affaires et non point des aventuriers, nous nous sommes adressés au bon Javil Fysh, qui nous est connu comme étant un homme débrouillard et astucieux, et qui n’a pas peur du risque ; il s’est déjà retrouvé dans des situations difficiles, il est réputé pour son savoir et son expérience...

— Le bon Fysh réputé pour son expérience, reprit Geralt en regardant le susnommé, a omis de vous informer qu’une expédition de sauvetage n’avait aucun sens et était par avance vouée à l’échec. J’y vois deux explications. La première : le bon Fysh n’a aucune idée de ce dans quoi il vous a embarqués. La seconde, plus vraisemblable : le bon Fysh a encaissé un acompte suffisamment important pour vous balader et vous fourvoyer, puis rentrer les mains vides.

— Vous lancez bien vite des accusations. (D’un geste, Kevenard van Vliet calma Fysh qui s’apprêtait à répliquer vertement.) Vous êtes bien prompt aussi à augurer la défaite. Nous autres, les marchands, pensons toujours de manière positive...

— Une telle pensée est louable. Mais dans ce cas précis, elle ne vous sera d’aucun secours.

— Parce que ?

— Un enfant enlevé par une aguara, expliqua calmement Geralt, est impossible à récupérer. Et il ne s’agit même pas du fait qu’on ne le retrouvera pas, les femmes-renardes ayant un mode de vie particulièrement secret. Il ne s’agit même pas du fait que l’aguara ne permettra pas qu’on le lui reprenne, et c’est un adversaire à ne pas sous-estimer, tant dans sa forme animale qu’humaine. Le fait est que cet enfant enlevé cesse d’être un enfant. Les jeunes filles kidnappées par les renardes subissent des métamorphoses. Elles se transforment et deviennent elles-mêmes des femmes-renardes. Les aguaras ne se reproduisent pas. Elles entretiennent l’espèce en enlevant et en transformant les enfants des elfes.

Fysh prit enfin la parole :

— Leur espèce renarde devrait péricliter. Tous ces loups-garous devraient disparaître. Les renardes, c’est vrai, marchent rarement sur les plates-bandes des humains. Elles n’enlèvent que les gamins des elfes et ne nuisent qu’aux elfes, ce qui en soit est une bonne chose, car plus on fait de tort aux non-humains, plus les vrais hommes en profitent. Mais les renardes sont des monstres, et les monstres, il faut les anéantir, faire en sorte qu’ils dépérissent, que tout leur genre dépérisse. Toi, sorceleur, c’est de cela justement que tu vis, c’est à cela que tu participes. Tu ne nous en voudras donc pas, je parie, si nous prenons part, nous aussi, à la destruction des monstres. Mais à ce qu’il me semble, ces divagations sont vaines. Tu voulais des explications, tu les as obtenues. Tu sais désormais ce qui t’attend, à qui tu auras affaire... contre quoi tu dois nous protéger.

— Vos explications, estima tranquillement Geralt, soit dit sans offense, sont louches, comme l’urine d’une vessie infectée. Et la noblesse de votre expédition est douteuse comme la vertu d’une jeune fille au lendemain d’un festin champêtre. Mais c’est votre affaire. La mienne est de vous informer que le seul moyen de se défendre face à une aguara, c’est de se tenir à distance. M. van Vliet ?

— Oui ?

— Rentrez chez vous. L’expédition est insensée ; il est temps de vous en rendre compte et d’y renoncer. Voilà ce que je peux vous conseiller en tant que sorceleur. Le conseil est gratis.

— Mais vous n’allez pas débarquer, n’est-ce pas ? balbutia van Vliet qui avait quelque peu blêmi. M. le sorceleur ? Vous resterez avec nous ? Et si jamais... Et si jamais quelque chose arrivait, vous nous défendriez ? Acceptez... Par les dieux, acceptez...

— Il va accepter, mais oui ! pouffa Fysh. Il voguera avec nous. Qui d’autre, sinon, lui fera quitter ce trou perdu ? Pas de panique, M. van Vliet. Il n’y a pas lieu d’avoir peur.

— Non ! Tout juste ! s’écria le mégissier. Vous en avez de bonnes ! Vous nous avez fourrés dans le pétrin, et vous crânez, à présent ? Je tiens à arriver sain et sauf à Novigrad ! Quelqu’un doit nous défendre, maintenant que nous sommes dans l’embarras... Que l’on nous menace...

— Rien ne nous menace. Ne soyez pas poltron comme une bonne femme. Allez donc rejoindre sous le pont votre compère Parlaghy. Buvez donc un peu de rhum ensemble et le courage vous reviendra vite.

Kevenard van Vliet rougit, blêmit, puis il croisa le regard de Geralt.

— Assez de tergiversations, dit-il d’un ton catégorique, mais calme. Il est temps de révéler la vérité. M. le sorceleur, nous avons déjà cette jeune renarde à bord. Elle est dans le coqueron. M. Parlaghy la surveille.

Geralt secoua la tête.

— Incroyable. Vous avez repris la fille de la pelletière à une aguara ? La petite Xymena ?

Fysh cracha par-dessus bord. Van Vliet se gratta le sinciput.

— Ça s’est passé un peu autrement, bredouilla-t-il enfin. Par erreur, c’est une autre qui nous est tombée dessus... Une renarde aussi, mais une autre... Et qui a été enlevée par une tout autre vixène. M. Fysh l’a rachetée... à des guerriers qui avaient volé l’enfant par ruse. Nous avons cru tout d’abord qu’il s’agissait de Xymena, qu’elle avait juste changé... mais Xymena avait sept ans, et les cheveux clairs, celle-là doit avoir près de douze ans, et elle est brune...

— Même si ce n’est pas celle qu’il faut, avança Fysh, prenant de vitesse le sorceleur, nous l’avons emmenée. Pourquoi un rejeton elfique devrait-il grandir en devenant un monstre encore plus terrible ? Et à Novigrad, celle-là, on va pouvoir la vendre à un jardin zoologique ; au fond, c’est une curiosité, une sauvageonne, à moitié animale, cachée dans les bois par une femme-renarde... Une ménagerie n’hésitera pas à nous payer grassement...

Le sorceleur lui tourna le dos.

— Capitaine, cap sur le rivage !

— Doucement, doucement ! hurla Fysh. Tiens le cap, Pudlorak ! Ce n’est pas toi qui donnes les ordres ici, sorceleur.

Geralt l’ignora.

— M. van Vliet, j’en appelle à votre bon sens. Il s’agit de libérer immédiatement la fillette et de la déposer sur la rive. Dans le cas contraire, nous sommes perdus. L’aguara n’abandonnera pas l’enfant. Et ce qui est sûr, c’est qu’elle suivra vos traces. Le seul moyen de la retenir est de lui restituer la fillette.

— Ne l’écoutez pas, dit Fysh. Ne vous laissez pas effrayer. Nous naviguons en pleine rivière. Que pourrait bien nous faire un renard ?

— Et nous avons un sorceleur pour nous défendre, armé d’épées invisibles ! ajouta Petru Cobbin, goguenard. Le célèbre Geralt de Riv ne va pas se défiler devant une simple renarde !

— Je n’en sais rien, je n’en sais rien, bredouilla le mégissier, son regard allant de Fysh à Geralt et Pudlorak. Monsieur Geralt ? Je ne lésinerai pas sur votre récompense à Novigrad, je paierai pour votre travail, largement... si seulement vous nous protégez...

— Je vous protégerai, et comment. De la seule manière possible. Capitaine, vers le rivage.

— N’essaie même pas ! (Fysh avait blêmi.) Pas un seul pas vers le coqueron ou tu le regretteras ! Cobbin !

Petru Cobbin voulut saisir Geralt par le col, mais sans y parvenir, car Addario Bach, resté jusqu’alors calme et silencieux, se mêla à l’action. Le nain donna un bon coup de pied dans la pliure du genou de Cobbin, qui s’affaissa. Addario Bach se précipita et lui assena un coup de poing dans les reins, et un second sur la tête.

Le colosse s’écroula sur le pont.

— Il est grand, et alors ? déclara le nain en promenant son regard sur les autres. Il fait juste un peu plus de bruit quand il tombe.

Fysh avait la main posée sur le manche de son couteau, mais il l’éloigna en voyant le regard que lui lançait Addario Bach. Van Vliet était resté immobile, la gueule ouverte. Tout comme le capitaine Pudlorak et le reste de l’équipage.

Petru Cobbin gémit et releva la tête du pont.

— Reste où tu es, lui conseilla le nain. Ni ta corpulence ni ton tatouage de Sturefors ne m’en imposent. J’ai déjà causé de grands dommages à des types plus costauds que toi, et coutumiers du bagne. N’essaie donc pas de te relever. Fais ce que tu as à faire, Geralt.

» Au cas où vous auriez des doutes, dit-il en s’adressant aux autres, le sorceleur et moi-même sommes précisément en train de vous sauver la vie. Capitaine, cap sur le rivage. Et mettez le canot à l’eau.

Le sorceleur descendit l’escalier, il poussa une première porte, puis une deuxième. Et se figea. Derrière lui, Addario Bach lança un juron. Fysh fit de même. Van Vliet poussa un gémissement.

La jeune fille qui était allongée, inerte, sur la couchette, avait des yeux vitreux. Elle était à demi nue, découverte totalement de la ceinture jusqu’aux pieds, les jambes étendues dans une pose obscène. Son cou était tourné de manière peu naturelle. Et de façon plus obscène encore.

— Monsieur Parlaghy..., parvint à articuler van Vliet. Qu’est-ce... ? Qu’avez-vous fait ?

L’homme chauve assis près de la jeune fille leur lança un regard. Il remua la tête, comme s’il ne les voyait pas, comme s’il s’efforçait de trouver l’endroit d’où lui parvenait la voix du mégissier.

— Monsieur Parlaghy !

— Elle criait..., marmotta l’individu ; son double menton tremblait et son haleine puait l’alcool. Elle s’est mise à crier...

— Monsieur Parlaghy...

— J’ai voulu la faire taire... Je voulais juste la faire taire...

— Vous l’avez tuée, constata Fysh. Vous l’avez tout simplement tuée !

Van Vliet se saisit la tête à deux mains.

— Et maintenant ?

— Maintenant, lui expliqua pertinemment le nain, on l’a bien dans l’os comme il faut.

\* \* \*

— Il n’y a aucune raison d’avoir peur, je le répète. (Fysh frappa du poing sur la rambarde.) Nous sommes au beau milieu de la rivière, dans la coulée. Loin des rives. Même dans le cas peu probable où la renarde retrouverait nos traces, tant que nous serons sur l’eau, elle ne sera pas une menace.

— Monsieur le sorceleur ? demanda van Vliet en levant peureusement les yeux. Qu’en dites-vous ?

— L’aguara retrouvera nos traces, répéta patiemment le sorceleur, cela ne fait aucun doute. Le doute concernerait plutôt la science de M. Fysh, que je prierais, en rapport avec ce qui précède, de conserver le silence. La chose se présente de la façon suivante, M. van Vliet : si nous avions libéré la jeune renarde et l’avions déposée à terre, nous aurions eu une chance que l’aguara nous laisse partir. Il est arrivé pourtant ce qui est arrivé. Et dorénavant, notre seule chance de survie est la fuite. C’est un miracle que l’aguara ne vous ait pas rattrapés plus tôt ; les idiots sont vernis, ça se vérifie vraiment. Mais on ne peut pas tenter le sort plus longtemps. Hissez les voiles, capitaine. Toutes celles que vous avez.

— On peut encore dresser le hunier, estima lentement Pudlorak. Le vent est favorable.

— Au cas où, l’interrompit van Vliet. Monsieur le sorceleur ? Vous nous protégerez ?

— Je vais être sincère, monsieur van Vliet. Je vous abandonnerais bien volontiers. En même temps que ce Parlaghy, dont la simple évocation me retourne les entrailles. Qui s’enivre à mort en cale sur le cadavre d’un enfant qu’il a assassiné.

— J’aurais tendance à être du même avis, intervint Addario Bach en levant la tête. Car, pour paraphraser les paroles de M. Fysh sur les non-humains : plus on fait de tort aux idiots, plus les sages en profitent.

— J’abandonnerais bien Parlaghy ainsi que vous tous à la grâce de l’aguara. Mais mon code me l’interdit. Le code de sorceleur ne me permet pas d’agir selon ma propre volonté. Je n’ai pas le droit d’abandonner des gens menacés de mort.

— Noblesse sorcelienne ! s’esclaffa Fysh. Comme si l’on n’avait pas entendu parler de vos canailleries ! Mais j’approuve l’idée de nous sauver promptement. Hisse toutes les voiles, Pudlorak, place-toi sur la route maritime et décampons le plus vite possible !

Le capitaine donna ses ordres ; les matelots s’affairèrent auprès du gréement. Pudlorak, quant à lui, se dirigea vers la proue. Après un instant de réflexion, Geralt et le nain l’y rejoignirent. Van Vliet, Fysh et Cobbin se chamaillaient sur la dunette.

— M. Pudlorak ?

— Hein ?

— D’où vient le nom du bateau ? Et cette figure de proue assez atypique ? Il s’agissait de se concilier avec les prêtres pour en faire des mécènes ?

— Le sloop a été mis à l’eau sous le nom de Mélusine, répondit le capitaine en haussant les épaules. Avec une figure de proue correspondant à sa dénomination et plaisante à regarder. Ensuite, on a changé l’un et l’autre. Les uns racontèrent effectivement qu’il était question dudit sponsor. D’autres, que les prêtres de Novigrad accusaient sans cesse M. van Vliet d’hérésie et de blasphème, et qu’il a donc voulu leur lécher le... Qu’il voulait rentrer dans leurs bonnes grâces.

Le Prophète Lebioda fendait les flots.

— Geralt ?

— Quoi, Addario ?

— Cette femme-renarde... c’est-à-dire, l’aguara... de ce que j’ai entendu, elle peut changer d’apparence. Elle peut apparaître comme une femme, mais aussi prendre l’aspect d’un renard. Comme les loups-garous, donc ?

— C’est différent. Les loups-garous, les ours-garous, les rats-garous et leurs semblables sont des thérianthropes, des gens capables de se transformer en animal. L’aguara est un anthérion. Un animal, une créature plutôt, qui parvient à prendre l’apparence d’un humain.

— Et ses pouvoirs ? J’ai entendu des histoires invraisemblables... Une aguara est capable, paraît-il...

— J’espère atteindre Novigrad avant que l’aguara nous montre de quoi elle est capable, l’interrompit le sorceleur.

— Mais si...

— Il vaudrait mieux qu’il n’y ait pas de si.

Le vent se leva. Les voiles claquèrent.

— Le ciel s’assombrit, dit Addario Bach en montrant les nuages. Et il me semble avoir entendu le tonnerre au loin.

L’ouïe du nain ne l’avait pas trompé. Quelques minutes à peine s’écoulèrent qu’il tonna de nouveau. Cette fois, tout le monde entendit le grondement.

— Une tempête se prépare ! hurla Pudlorak. En pleine coulée, elle va nous renverser quille en l’air ! Nous devons nous sauver, nous mettre à l’abri, nous protéger du vent ! Les gars, tous aux voiles !

Il repoussa le barreur, se chargea lui-même du gouvernail.

— Accrochez-vous ! Accrochez-vous tous !

Sur la rive droite, le ciel était devenu d’un sombre bleu marine. Le vent secoua fortement les arbres de la forêt située sur les berges de la rivière, les ballotta. Les couronnes des grands arbres s’agitèrent. Les plus petits ployèrent sous la poussée. Les feuilles se soulevèrent en un tourbillon, emportant des branches entières, y compris celles des grandes couronnes. Un éclair survint, aveuglant ; presque au même instant, un grondement de tonnerre assourdissant retentit. Suivi presque immédiatement d’un deuxième. Puis d’un troisième.

Dans la seconde suivante, précédés d’un ronflement croissant, des torrents de pluie s’abattirent. Derrière le mur d’eau, ils cessèrent de voir quoi que ce soit. Le Prophète Lebioda tanguait sur les vagues, donnant fréquemment de la bande. Et en plus de tout ça, il s’était mis à craquer. Chaque planche semble grincer, songeait Geralt. Chaque planche aussi vivait sa propre vie, et s’agitait, semblait-il, indépendamment des autres. De plus en plus, il était à craindre que le sloop, tout simplement, ne se disloque. Le sorceleur se répétait que c’était impossible, que la construction d’un bateau prenait en compte la navigation sur des flots plus tumultueux encore ; qu’ils se trouvaient, en fin de compte, sur une rivière, et non en plein océan. Geralt se répétait tout cela, recrachait de l’eau et s’agrippait fermement à la corde.

Il était difficile d’apprécier combien de temps cela avait duré. Pourtant, le balancement s’arrêta enfin, le vent cessa de se déchaîner, et la forte averse s’atténua, se transformant en une simple pluie qui se mua en crachin. Ils constatèrent alors que la manœuvre de Pudlorak avait réussi. Le capitaine était parvenu à abriter le sloop derrière une île avec de grands arbres, où la tempête ne tiraillait plus autant le bateau. Le passage nuageux, apparemment, s’éloignait déjà, la bourrasque s’apaisait.

De la brume s’élevait des flots.

\* \* \*

De l’eau coulait du bonnet complètement détrempé de Pudlorak et se déversait sur son visage. Le capitaine, malgré tout, gardait son couvre-chef sur la tête. Probablement ne l’enlevait-il jamais.

— Fichtre ! (Il essuya les gouttes sur son nez.) Où est-ce que ça nous a entraînés ? Est-ce un bras de la rivière ? Un bras mort ? L’eau est presque immobile...

— Mais le courant nous porte tout de même.

Fysh cracha dans l’eau et suivit son graillon des yeux. Il n’avait plus son chapeau de paille sur la tête ; la tempête avait dû le lui arracher.

— Le courant est faible, mais il nous porte, répéta-t-il. Nous sommes dans un passage entre les îles. Suis le courant, Pudlorak. Il doit bien finir par nous ramener sur la route maritime.

— Elle doit se trouver en direction du nord sûrement, annonça le capitaine, penché sur sa boussole. Il faut qu’on prenne le bras droit, alors. Pas le gauche, mais le droit...

— Et où-ce que tu vois des bras, toi ? demanda Fysh. Il n’y a qu’une seule route. Suis le courant, je te dis.

— Mais il y avait deux bras, il y a un instant, s’entêtait Pudlorak. Peut-être que j’ai pris trop d’eau dans les yeux. Ou bien, c’est ce brouillard. C’est bon, que le courant nous porte. Juste que...

— Quoi encore ?

— La boussole. Ce n’est pas du tout la bonne direction... Non, non, ça va. J’ai mal vu. De l’eau de mon chapeau est tombée sur le verre. Voguons.

— Voguons.

Le brouillard tantôt s’épaississait, tantôt se raréfiait ; le vent s’était calmé totalement. L’air était devenu chaud.

— L’eau, fit observer Pudlorak. Vous ne sentez pas ? Elle sent pas pareil. Où est-ce que nous sommes ?

La brume se leva ; ils découvrirent alors les rives envahies d’une dense végétation, jonchées de souches d’arbres putréfiés.

Les résineux qui couvraient habituellement les îles, ifs, pins, sapins, avaient été remplacés par des bouleaux aquatiques buissonnants et des cyprès taillés en cône. Les troncs de ces derniers étaient entrelacés de lianes de jasmin trompette ; le rouge vif de leurs fleurs était le seul signe vivant parmi cette végétation marécageuse d’un vert putride. La surface était couverte de lentilles d’eau et pleine de plantes aquatiques que le Prophète écartait de sa proue et charriait derrière lui, telle une traîne. Les profondeurs étaient troubles, et il en émanait effectivement une odeur affreuse, nauséabonde ; de grosses bulles remontaient à la surface. Pudlorak tenait toujours le gouvernail.

— Il peut y avoir des bancs de sable ici, s’inquiéta-t-il soudain. Eh ! Là-bas ! Quelqu’un à la proue avec le plomb !

Portés par le faible courant, ils voguaient, toujours au milieu d’un paysage marécageux. Et d’une puanteur putride. Avec des cris monotones, le matelot à la proue indiquait la profondeur.

Pudlorak était penché sur sa boussole, il tapotait le verre.

— Monsieur le sorceleur, jette un coup d’œil là-dessus.

— Sur quoi ?

— Je pensais que le verre était embué... mais si l’aiguille n’est pas devenue folle, nous naviguons vers l’est. Ce qui veut dire que nous revenons en arrière. Là d’où nous sommes partis.

— Mais c’est impossible. Le courant nous porte. La rivière...

Il s’interrompit.

Un arbre énorme, en partie déraciné, était incliné au-dessus de la surface de l’eau. Sur l’une des branches nues se tenait une femme, vêtue d’une longue robe moulante. Elle était immobile, elle les observait.

— Le gouvernail, dit le sorceleur doucement. Le gouvernail, capitaine. Vers l’autre rive. Loin de cet arbre.

La femme disparut. Et sur la branche se faufila un renard, énorme ; il se faufila et alla se cacher dans les broussailles. La bête semblait noire, seul le bout de sa queue duveteuse était blanc.

— Elle nous a trouvés. (Addario Bach l’avait vue, lui aussi.) La renarde nous a retrouvés...

— Fichtre...

— Silence tous les deux. Ne semez pas la panique.

Ils voguaient. Sur le rivage, plantés sur les arbres desséchés, des pélicans les observaient.

# 

# INTERLUDE

Cent vingt-sept ans plus tard

— Là-bas, derrière le mamelon, dit le marchand en tendant son bâton, c’est déjà Ivalo, petite demoiselle. Une demi-haltée, tout au plus, t’y seras en un rien de temps. À la fourche, moi, je prends à l’ouest, vers Maribor ; il faut donc qu’on se sépare ici. Adieu ! Que les dieux t’accompagnent sur ta route et te gardent.

— Et qu’ils vous gardent aussi, bon monsieur. (Nimue sauta à bas du fourgon, s’empara de son baluchon et du reste de ses affaires, après quoi elle s’inclina en une révérence maladroite.) Je vous remercie grandement de m’avoir emmenée sur votre chariot. Là-bas, dans la forêt... Grand merci à vous.

Au souvenir de la sombre forêt au fin fond de laquelle l’avait conduite son chemin deux jours auparavant, Nimue déglutit. Au souvenir des arbres immenses, effrayants, avec leurs couronnes tordues, tressées en une toiture au-dessus d’une route déserte. Une route sur laquelle elle s’était retrouvée soudain seule, complètement seule au monde. De la terreur qui s’était alors emparée d’elle. Et de son désir de faire demi-tour et de s’enfuir à toutes jambes. De rentrer chez elle. De laisser tomber son idée absurde d’une expédition en solitaire de par le monde. De l’ôter, même, de sa mémoire.

— Allez, allez, ne me remercie pas, il n’y a pas de quoi ! répondit en riant le marchand. Aider un voyageur, c’est humain. Adieu !

— Adieu ! Bonne route !

Elle resta quelques instants à la fourche à regarder le poteau en pierre, devenu parfaitement glissant à force d’être fouetté par le vent et la pluie. Il doit être planté là depuis belle lurette, se dit-elle. Depuis plus de cent ans, peut-être, qui sait ? Peut-être se souvient-il de l’Année de la Comète ? De l’armée des rois du Nord, marchant sur Brenna, vers la bataille contre Nilfgaard ?

Comme chaque jour, elle se répéta son itinéraire, qu’elle avait appris par cœur. Telle une formule magique, une incantation.

Wyrwa, Guado, Sibell, Brugge, Casterfurt, Mortara, Ivalo, Dorian, Anchor, Gors Velen.

La petite ville d’Ivalo se manifestait de loin déjà. Par son bruit et sa puanteur.

La forêt s’achevait à l’enfourchure, ensuite, jusqu’aux premières constructions, ce n’était plus qu’une recepée nue et parsemée de souches et qui s’étalait jusque loin, très loin au-delà de l’horizon. Des barriques en fer fumantes se trouvaient alignées là, ainsi que des meules où l’on brûlait le charbon de bois ; la fumée se répandait partout. Ça sentait la résine. Plus on approchait du village, plus le bruit s’intensifiait, un étrange cliquetis métallique qui faisait trembler perceptiblement la terre sous les pas.

En pénétrant dans le village, Nimue poussa un soupir d’éblouissement. La source du vacarme et des tremblements du sol se révéla être la plus fantasque des machines qu’il lui fût jamais donné de voir : un énorme chaudron ventru en cuivre, doté d’une roue gigantesque, dont la rotation était actionnée par un piston luisant de graisse. La machine soufflait, fumait, faisant jaillir de l’eau bouillante, s’échapper de la vapeur, et puis, à un certain moment, elle émit un sifflement, un sifflement si affreux et si strident, que Nimue, de surprise, se retrouva assise par terre. Elle se ressaisit bien vite cependant, et même s’approcha, observant avec curiosité les sangles à l’aide desquelles les transmissions de la machine infernale de la scierie actionnaient les scies, tranchant les troncs à un rythme incroyable.

Elle serait bien restée là à continuer de regarder, mais elle avait mal aux oreilles à cause de tout ce bruit et du grincement des scies.

Elle traversa le pont ; la rivière en dessous était trouble et sentait atrocement mauvais, elle charriait des copeaux, des morceaux d’écorce et des moutons d’écume.

Le village d’Ivalo, quant à lui, dont elle venait justement de franchir l’entrée, puait comme de vieilles latrines, dans lesquelles, par-dessus le marché, quelqu’un se serait entêté à faire cuire à la broche de la viande plus très fraîche. Nimue, qui venait de passer la semaine au milieu des prairies et des bois, commençait à manquer d’air. La ville d’Ivalo terminait une nouvelle étape de son itinéraire ; elle comptait s’y arrêter pour prendre du repos. Elle savait désormais qu’elle n’y traînerait pas plus qu’il n’était nécessaire. Et qu’elle n’en garderait pas un souvenir agréable.

Au marché, comme d’habitude, elle monnaya son panier de champignons et de racines médicinales. Elle ne traîna pas, elle avait eu le temps d’acquérir de la pratique ; elle savait ce qui faisait la demande et à qui proposer sa marchandise. Pendant les transactions, elle jouait la simple d’esprit, grâce à quoi elle n’avait pas de problèmes avec la vente, les marchandes s’empressant à qui mieux mieux de rouler la demeurée. Elle gagnait peu, mais gagnait vite. Et la cadence, ça comptait.

La seule source d’eau pure était un puits sur une placette étroite, et pour remplir sa gourde, Nimue dut attendre son tour dans la longue file d’attente.

Elle fut plus prompte à trouver des vivres pour la suite de son voyage. Alléchée par l’odeur, elle acheta aussi sur un étal quelques petits pâtés fourrés qui, à y regarder de plus près, lui parurent tout de même un peu suspects. Elle s’assit près de la crémerie pour les avaler, pendant qu’ils étaient encore à peu près mangeables sans dommages pour la santé. Car il ne semblait pas qu’ils perdurent longtemps dans cet état.

En face d’elle se trouvait « L’Auberge de la verte... » ; le bas de l’enseigne avait été arraché, le nom de l’établissement demeurait donc une énigme, un défi intellectuel à relever. Au bout de quelques minutes, Nimue était complètement absorbée par ses tentatives pour deviner ce qui, en dehors des grenouilles et de la salade, pouvait bien être vert. Elle fut tirée de ses réflexions par une discussion animée qu’avaient entamée de vieux habitués sur les marches de l’auberge.

— Le Prophète Lebioda, je vous dis, pérorait l’un. Ce brick légendaire. Le bateau fantôme, çui qu’y a disparu sans laisser de traces, avec tout son équipage, ça fait plus de cent ans. Çui qui réapparaissait après sur la rivière, quand un malheur allait surgir. Il revenait avec des fantômes à bord, plein l’ont vu. Y racontaient que, tant qu’y serait un fantôme, son épave serait pas retrouvée. Eh ben, on a fini par la retrouver !

— Où ça ?

— Près de l’embouchure, sur le bras mort, au milieu de la vase, au cœur même des marécages, qu’on a asséchés. Y’était tout envahi de plantes marécageuses. Et de mousse. Quand y z’ont gratté toute cette mousse et ces algues, un nom est apparu : « Prophète Lebioda ».

— Et les trésors ? Ils ont trouvé les trésors ? Paraît qu’y devait y avoir des trésors, dans la cale. Ils les ont trouvés ?

— On sait pas. À ce qu’on raconte, des prêtres ont occupé l’épave. Comme quoi ce serait une relique.

— Peuh ! Fadaise ! hoqueta un autre habitué. Vous croyez aux histoires, comme ces gamins. On a retrouvé une espèce de vieille barque, et eux, tout de suite : un bateau fantôme, un trésor, une relique ! Tout ça, j’vous l’dis moi, cré nom, c’est des légendes d’écrivaillon, des rumeurs stupides, des racontars de bonne femme. Eh là, toi, fillette ! Et t’es qui, toi ? Avec qui t’es ?

— Je suis avec moi-même.

Nimue avait l’habitude déjà, elle savait comment répondre.

— Dégage tes cheveux, montre tes oreilles ! Parce que t’as l’air d’une engeance d’elfe ! Et nous, ici, on veut pas de sang-mêlé elfique !

— Laissez-moi donc tranquille, je ne vous dérange pas, voyons. Et je vais vite reprendre ma route.

— Ah ! Et pour aller où donc ?

— À Dorian.

Nimue avait appris également à ne donner comme but de son voyage que l’étape suivante, et jamais au grand jamais la destination finale, parce que cela n’éveillait toujours qu’une hilarité excessive.

— Oh ! Oh ! Tu as un bout de chemin devant toi !

— C’est bien pour cela que je pars tout de suite. Mais je vais encore vous dire, chers messieurs, que le Prophète Lebioda ne transportait aucun trésor ; la légende ne parle d’aucun trésor. Le bateau a disparu et est devenu fantôme parce qu’il était maudit, et son capitaine n’a pas voulu écouter les sages conseils. Le sorceleur qui était à bord leur avait conseillé de faire demi-tour, de ne pas s’engager dans le bras de la rivière tant que la malédiction n’aurait pas été levée. Je l’ai lu...

— Si on te tordait le nez, il en sortirait du lait, répliqua le premier des hommes, et tu es aussi maligne ? Contente-toi donc de balayer la maison, jeune fille, de surveiller les casseroles et de laver les caleçons, non mais quoi ! Z’avez vu ça, on est tombés sur une liseuse !

— Un sorceleur ! pouffa le troisième. Des histoires, tout ça, rien que des histoires !

— Puisque t’es si maligne, intervint un autre, t’as aussi sûrement entendu parler de notre forêt des Geais, non ? Eh bien, on va te dire : une chose très mauvaise sommeille dans la forêt des Geais. Mais toutes les quelques années, elle se réveille, cette chose, et alors gare à celui qui traverse le bois. Et ton chemin, si tu comptes pour de vrai aller à Dorian, mène tout droit à la forêt des Geais.

— Parce qu’il reste encore une forêt, là-bas ? Vous avez pourtant tout coupé dans les environs, il ne reste plus qu’un abattis nu.

— Visez-moi un peu c’te m’as-tu-vu, cette jeunette qu’y a réponse à tout. C’est pour ça qu’y a des forêts, pour qu’on les abatte, non ? C’qu’on a abattu, on l’a abattu, c’qui est resté est resté. Et dans la forêt des Geais, même les bûcherons ont peur d’y aller, tant c’est affreux là-bas. Tu verras toi-même, quand t’y seras. Tu feras dans ta culotte tellement qu’t’auras peur !

— Eh bien, je ferais mieux d’y aller maintenant.

Wyrwa, Guado, Sibell, Brugge, Casterfurt, Mortara, Ivalo, Dorian, Anchor, Gors Velen.

Je suis Nimue verch Wledyr ap Gwyn.

Je me rends à Gors Velen. À Aretuza, l’école de magiciennes sur l’île de Thanedd.

*« Jadis, nous étions très puissantes. Nous pouvions créer l’illusion d’îles enchantées, montrer des dragons dansant dans le ciel à des foules de milliers de personnes. Nous pouvions élaborer l’apparence d’une énorme troupe s’approchant de la muraille d’une ville, et tous les citadins voyaient cette armée de la même manière, y compris les détails de l’équipement et les inscriptions sur les bannières. Mais c’était le fait des grandes et incomparables renardes de l’Antiquité, qui ont payé de leur vie leur capacité à faire des miracles. Notre race a totalement dégénéré depuis lors, sans doute à cause de notre proximité permanente avec les hommes. »*

Le Livre sacré du loup-garou, Viktor Pelevine[[3]](#footnote-3)

# 

# CHAPITRE 15

— Tu nous as mis dans de beaux draps, Pudlorak ! (Javil Fysh était furieux.) Un sacré pétrin ! Depuis des heures, nous zigzaguons entre les deux bras ! J’ai entendu parler de ces marécages, et pas en bien ! Des gens disparaissent ici, et des bateaux aussi ! Où est la rivière ? Où est la route maritime ? Pourquoi... ?

— Mais fermez donc votre gueule, crénom de nom ! s’énerva le capitaine. Où est la route, où est la route ? On l’a dans le cul, voilà où elle est, la route ! Puisque vous êtes si malin, allez-y, l’heure est venue de nous le démontrer ! Une diffluence encore ! Je prends quelle direction, Monsieur le malin ? Sur la gauche, en suivant le courant ? Ou bien peut-être m’ordonnerez-vous de prendre à droite ?

Fysh renifla et tourna le dos au capitaine. Celui-ci s’empara du gouvernail et dirigea le sloop vers le bras gauche.

Le matelot au plomb hurla. Un instant plus tard, Kevenard van Vliet hurla à son tour, bien plus fort.

— Éloigne-toi de la rive, Pudlorak, beugla Petru Cobbin. Vire à bâbord ! Loin de la rive ! Loin de la rive !

— Que se passe-t-il ?

— Des serpents ! Tu ne vois pas ? Des serpeeeents !

Addario Bach poussa un juron.

La rive gauche pullulait de serpents. Les reptiles ondulaient au milieu des roseaux et des plantes aquatiques qui bordaient le rivage, ils rampaient sur les troncs à moitié immergés, ils sifflaient, suspendus aux branches. Geralt distingua des mocassins d’eau, des crotales, des jararacas, des boomslangs, des daboias, des vipères de Russell, des ariettes, des vipères heurtantes, des mambas noirs et d’autres encore qu’il ne connaissait pas.

Tout l’équipage du Prophète s’empressa de quitter bâbord en hurlant à qui mieux mieux. Kevenard van Vliet se précipita à l’arrière du bateau, et s’accroupit, tout tremblant, derrière le sorceleur. Pudlorak fit tourner la roue du gouvernail ; le sloop se mit à changer de direction. Geralt lui posa la main sur l’épaule.

— Non, dit-il. Tiens ta route. Ne t’approche pas de la rive droite.

— Mais les serpents... (Pudlorak tendit le bras en direction des branches couvertes de serpents sifflants.) Ils vont tomber sur le pont...

— Il n’y a aucun serpent. Tiens la barre. Loin de la rive droite.

Les haubans du grand mât heurtèrent les branches suspendues. Quelques serpents s’enroulèrent autour des cordes ; quelques-uns, dont deux mambas, tombèrent sur le pont. En se redressant et en sifflant, ils attaquèrent les hommes serrés à tribord. Fysh et Cobbin filèrent sur la proue ; les matelots, en hurlant, se jetèrent à l’arrière, vers la poupe. L’un d’eux sauta à l’eau, et disparut avant d’avoir eu le temps de crier. Du sang tournoya à la surface.

— Une naucore ! (Le sorceleur tendit le bras vers les vagues et une forme noire qui s’éloignait.) Bien réelle, à la différence des serpents.

— Je déteste les reptiles..., sanglota Kevenard van Vliet, ratatiné près du bord. Je déteste les serpents...

— Il n’y a aucun serpent et il n’y en a jamais eu. C’est une illusion.

Les matelots criaient, se frottaient les yeux. Les serpents disparurent. Ceux du pont, comme les autres. Il n’en restait pas la moindre trace.

— Qu’est-ce... Qu’est-ce que c’était ? demanda Petru Cobbin dans un gémissement.

— Une illusion, répéta Geralt. L’aguara nous a rattrapés.

— Pardon ?

— La renarde. Elle crée des illusions pour nous désorienter. Je me demande depuis combien de temps. La tempête avait l’air plutôt réelle. Mais il y avait deux bras, le capitaine avait bien vu. L’aguara a caché un bras. Et elle a faussé les indications de la boussole. Elle a aussi fait apparaître les serpents.

— Racontars de sorceleur ! s’exclama Fysh. Croyances elfiques ! Superstitions ! Qu’est-ce à dire, que n’importe quel renard aurait des capacités de ce genre ? Cacher un bras, tromper la boussole ? Montrer des serpents là où il n’y en a pas ? Foutaises ! Moi je vous dis que ce sont ces eaux ! On a été empoisonnés par les vapeurs, les gaz toxiques des marais, et les miasmes ! Ça vient de là, toutes ces visions-hallucinations...

— Ce sont des illusions, créées par l’aguara.

— Tu nous prends pour des idiots ? s’écria Cobbin. Des illusions ? Quelles illusions ? C’étaient de vrais serpents, on ne peut plus vrais ! Vous les avez tous vus, non ? Vous avez entendu leurs sifflements ? Je sentais même leur puanteur !

— Il s’agissait d’une illusion. Les serpents n’étaient pas réels.

Les haubans du Prophète heurtèrent de nouveau les branches.

— Des hallucinations, c’est ça ? demanda l’un des matelots en tendant le bras. Une vision ? Ce serpent n’est pas réel ?

— Non ! Ne bouge pas !

Une énorme ariette, suspendue à une branche, émit un sifflement à vous glacer le sang ; elle attaqua à une vitesse fulgurante, plantant ses crocs dans le cou du matelot, une fois, puis une seconde fois. L’homme poussa un cri déchirant, chancela et tomba ; il fut pris de convulsions, sa tempe venant heurter le pont à un rythme régulier. De l’écume apparut sur ses lèvres, du sang se mit à suinter de ses yeux. Avant qu’ils aient eu le temps d’accourir vers lui, il était mort.

Le sorceleur recouvrit son corps d’une bâche.

— Que diable, les gars ! dit-il. Restez prudents ! Tout n’est pas qu’imagination, ici !

— Attention ! hurla un marin de la proue. Attentioooon ! Un tourbillon devant nous ! Un tourbillon !

Le bras mort bifurquait à nouveau. Le bras gauche, où les portait le courant, bouillonnait et écumait dans un violent tourbillon. Le cercle virevoltant faisait monter la mousse comme la soupe dans une marmite. Apparaissant, disparaissant, les souches et les branchages y tournoyaient, et même un arbre entier au ramage fourchu. Le matelot au plomb s’éloigna de la proue à toute vitesse, les autres se mirent à geindre. Pudlorak restait calme. Il tourna la roue du gouvernail, dirigea le sloop vers le bras droit, tranquille.

— Ouf ! fit-il en s’essuyant le front. Juste à temps ! On aurait été mal si ce tourbillon nous avait entraînés. Oh là là ! On aurait tourné en rond...

— Des tourbillons ! s’écria Cobbin. Des naucores ! Des alligators ! Des sangsues ! Pas besoin d’illusions, ces marécages pullulent d’horreurs, de reptiles, de toutes sortes de saloperies venimeuses ! C’est pas bon, c’est pas bon que nous nous soyons égarés par ici. Dans ce secteur, un nombre incroyable...

— ... de bateaux ont disparu, acheva Addario Bach en tendant le bras. Et ça, c’est bien réel, on dirait.

Putréfiée, brisée, immergée jusqu’au pavois, envahie d’herbes aquatiques et de mousse, entortillée de plantes grimpantes, une épave gisait sur la rive droite, embourbée dans la vase. Ils l’observaient, tandis que, porté par le faible courant, le Prophète, lentement, la dépassait.

Pudlorak secoua le coude de Geralt.

— Monsieur le sorceleur, dit-il à voix basse. La boussole est toujours folle. D’après l’aiguille, nous avons changé de direction, passant de l’ouest au sud. Si ce n’est pas une tromperie de la renarde, c’est mauvais signe. Personne n’a étudié ces marécages, mais on sait qu’ils s’étendent au sud de la route maritime. On se dirige donc tout droit vers le cœur des marais.

— Mais enfin, nous dérivons ! constata Addario Bach. Il n’y a pas de vent, nous sommes portés par le courant. Et le courant signifie que nous allons retrouver la rivière, la route maritime du Pontar...

— Pas forcément, répondit Geralt en secouant la tête. J’ai entendu parler de ces bras morts. Leurs cours d’eau sont variables. Tout dépend de la marée, si elle est montante ou descendante. Et n’oubliez pas l’aguara. Il s’agit peut-être encore d’une illusion.

La rivière était toujours bordée de taxodiums très touffus ; on en rencontrait aussi des ventrus, à la base en forme de bulbe. De nombreux arbres étaient desséchés, morts. Sur les troncs et les branchages étaient suspendues des guirlandes fournies de tillandsias. Des hérons faisaient le guet sur les branches, reluquant le Prophète qui passait près d’eux.

Le matelot qui se trouvait à la proue poussa un cri.

Cette fois, tous la virent. Elle se tenait de nouveau sur une couronne suspendue au-dessus de l’eau, droite et immobile. Sans aucune hésitation, Pudlorak dirigea le sloop vers la rive gauche. Et soudain, la femme-renarde se mit à glapir, d’une voix forte et stridente. Elle recommença lorsque le Prophète passa auprès d’elle.

Dans les branchages se faufila un énorme renard qui alla se cacher dans les broussailles.

\* \* \*

— C’était un avertissement, annonça le sorceleur lorsque le tapage sur le pont s’apaisa. Un avertissement et un appel. Un ordre, plutôt.

— Pour que nous libérions la jeune fille, acheva lucidement Addario Bach. C’est clair. Mais nous ne pouvons pas la libérer, puisqu’elle est morte.

Kevenard van Vliet se mit à geindre, et il se prit la tête dans les mains. Il était trempé, sale et effrayé, ne rappelant plus en rien un marchand propriétaire d’un bateau, mais plutôt un gamin pris en flagrant délit de vol de prunes.

— Que faire ? gémit-il. Que faire ?

— Moi je sais, annonça soudain Javil Fysh. Attachons la jeune morte à un tonneau et passons-la par-dessus bord. Ça retiendra un peu la renarde, qui pleurera sa petite. On gagnera du temps.

— Honte à vous, monsieur Fysh. (Le mégissier avait soudain durci la voix.) Il ne convient pas de traiter ainsi une dépouille. Ce n’est pas humain.

— Parce que c’était un être humain ? Une elfe, et à moitié animale avec ça. Je vous le dis, le tonneau, c’est une bonne idée...

— Seul un parfait idiot, déclara Addario Bach en détachant bien les mots, a pu voir germer cette idée dans son esprit. Et il nous conduirait tous à notre perte. Si la vixène comprend que nous avons tué la fillette, c’en est fini de nous.

— Ce n’est pas nous qui l’avons tuée, intervint Petru Cobbin avant qu’ait eu le temps de réagir Fysh, devenu cramoisi de rage. Non ! C’est Parlaghy qui l’a tuée. C’est lui le coupable. Nous, on n’a rien fait.

— Parfaitement, confirma Fysh, s’adressant non pas à van Vliet et au sorceleur, mais à Pudlorak et aux matelots. C’est Parlaghy le coupable. Que la renarde se venge sur lui. Mettons-le dans le canot en même temps que le cadavre et laissons-le dériver. Et nous, pendant ce temps...

Cobbin et quelques matelots accueillirent la proposition avec une exclamation enjouée, mais Pudlorak les remit au pas tout de suite.

— Je ne le permettrai pas, déclara-t-il.

— Ni moi non plus, affirma Kevenard van Vliet en blêmissant. M. Parlaghy est peut-être coupable ; peut-être est-il vrai que son acte mérite punition. Mais l’exposer, le jeter à la mort ? Pour ça, non.

— Sa mort ou la nôtre ! s’écria en hurlant Fysh. Qu’est-ce qu’on peut faire, sinon ? Sorceleur ! Tu vas nous défendre, quand la renarde grimpera sur le pont ?

— Oui, je vous défendrai.

Le silence se fit.

Le Prophète Lebioda dérivait au milieu de l’eau bouillonnante à l’odeur pestilentielle, entraînant à sa suite des tresses de varech.

Perchés sur leurs branches, les hérons et les pélicans les observaient.

\* \* \*

Le marin qui se tenait à la proue les avertit d’un cri. Quelques secondes plus tard, ils étaient tous en train de hurler, car ils avaient vu l’épave putréfiée, envahie de lianes et de mauvaises herbes. Celle-là même qu’ils avaient croisée une heure auparavant.

— Nous naviguons en rond, constata le nain. C’est une boucle. La renarde nous a pris au piège.

— Nous n’avons qu’une seule solution. Voguer à travers ça, dit Geralt en désignant le bras gauche et le tourbillon qui bouillonnait à l’intérieur.

— À travers ce geyser ? rugit Fysh. T’es devenu complètement cinglé ? Il va nous mettre en pièces !

— C’est sûr, confirma Pudlorak. Ou alors il nous renversera. Ou nous jettera dans les marécages, et nous finirons comme cette épave. Regardez comme les arbres sont ballottés dans ce brisant. On voit bien que ce tourbillon a une force terrible.

— Justement. On le voit bien. Parce qu’il s’agit sans doute d’une illusion. Je pense c’est un nouveau tour de l’aguara.

— Sans doute ? Tu es sorceleur, et tu ne peux pas l’affirmer ?

— Je peux reconnaître une faible illusion. Celles-ci sont extraordinairement fortes. Mais il me semble...

— Il te semble. Et si tu te trompes ?

— On n’a pas d’autre issue ! hurla Pudlorak. Ou nous traversons le tourbillon, ou bien nous allons naviguer en rond...

— ... jusqu’à la mort, conclut Addario Bach. Et une fichue mort.

\* \* \*

Les branches d’un arbre retourné par le tourbillon émergeaient de l’eau par instants, tels les bras écartés d’un noyé. Le tourbillon fermentait, bouillonnait, gonflait, écumait. Le Prophète vacilla, et fila soudain comme une flèche, aspiré. L’arbre traîné par les flots heurta violemment le bord du bateau, déchaînant un bouillon d’écume. Le sloop commença à tanguer et à tourner, de plus en plus vite.

Tous hurlaient, chacun à sa manière.

Et brusquement, tout s’apaisa. L’eau retrouva son calme, sa surface redevint lisse. Le Prophète Lebioda voguait tout doucettement au milieu des deux rives marécageuses.

— Tu avais raison, Geralt, dit Addario en s’éclaircissant la voix. C’était bien une illusion, tout compte fait.

Pudlorak regarda longuement le sorceleur. Sans dire un mot. Finalement, il ôta son bonnet. Le sommet de son crâne, comme il se révéla, était chauve comme une coquille d’œuf.

— Je me suis engagé dans la marine fluviale parce que ma femme me le demandait, dit-il enfin d’une voix rauque. Sur la rivière, c’est plus tranquille, qu’elle disait. Moins dangereux qu’en mer. Elle va pas s’en faire chaque fois que je partirai, qu’elle disait.

Il remit son bonnet, secoua la tête, saisit plus fortement la barre du gouvernail.

— Est-ce que ça y est ? demanda d’une voix geignarde Kevenard van Vliet de sous le cockpit. Est-ce que nous sommes en sécurité ?

Personne ne répondit à sa question.

\* \* \*

Des lentilles d’eau et des algues troublaient l’eau. Des arbres peuplant les rivages, les taxodiums se distinguaient nettement à présent ; hauts de près d’une toise pour certains, leurs pneumatophores, racines respiratoires, pointaient en nombre sur les eaux marécageuses et le rivage peu profond. Des grues se chauffaient sur les îlots d’herbes. Des grenouilles coassaient.

Cette fois, ils l’entendirent avant de la voir. Un glapissement sonore, aigu, comme une menace ou un avertissement martelé. Elle fit son apparition sur la rive, sous forme de renard, sur un arbre mort renversé. Elle glapissait, la tête tendue en avant. Geralt perçut des notes étranges dans sa voix, et il comprit qu’en plus des menaces, il y avait là aussi un ordre. Mais qui ne s’adressait pas à eux.

Sous le tronc, l’eau se mit à mousser soudain ; un monstre, énorme, recouvert d’écailles en forme de gouttes vert kaki, en surgit. La bête se mit à glouglouter et à gargouiller ; suivant les ordres de la renarde, elle nagea droit vers le Prophète, troublant la surface de la rivière.

— Et ça..., demanda Addario Bach en avalant sa salive, ça aussi, c’est une illusion ?

— Pas vraiment, le contredit Geralt. C’est un vodianoï ! lança-t-il à Pudlorak et aux matelots. Elle a ensorcelé un vodianoï et l’a lâché sur nous. Les gaffes ! Emparez-vous des gaffes !

Le vodianoï émergea juste près du bateau ; ils virent sa gueule plate, couverte d’algues, ses yeux de poisson globuleux, ses dents coniques dans sa mâchoire énorme. Le monstre attaqua rageusement le bord, une fois, deux fois, au point d’en faire vaciller le Prophète. Lorsque les hommes accoururent avec les gaffes, il s’écarta, plongea pour resurgir quelques secondes plus tard, à l’arrière, juste près des ailerons du gouvernail. Il s’en empara avec ses dents et le secoua si fort qu’on entendit des craquements.

— Il va arracher le gouvernail, s’époumona Pudlorak en tentant de frapper le monstre à coups de gaffe. Il va arracher le gouvernail ! Attrapez la drisse ! Remontez le safran ! Chassez-moi cette satanée bête loin du gouvernail !

Le vodianoï mordait et secouait le safran, ignorant les cris et les coups de gaffe. Le safran craqua, un morceau de planche resta entre les dents du monstre. Soit il convint que c’était suffisant, soit le sortilège de la renarde avait perdu de sa puissance, car le monstre piqua une tête et disparut.

En provenance de la rive, ils entendirent les glapissements de l’aguara.

— Quoi encore ? hurla Pudlorak en agitant les bras. Qu’est-ce qu’elle va encore nous faire ? Monsieur le sorceleur !

— Dieux..., sanglota Kevenard van Vliet. Pardonnez-moi de ne pas avoir cru en vous... Pardonnez-nous d’avoir tué la jeune fille... Dieux, sauvez-nous !

Soudain, ils sentirent sur leur visage le souffle du vent. La voile aurique, qui jusque-là pendouillait tristement, claqua, la bôme grinça.

— Ça s’élargit ! s’écria Fysh depuis la proue. Là-bas ! Là-bas ! Une large coulée, la rivière à coup sûr ! Dirige-toi par là, batelier ! Par là !

Effectivement, le couloir de la rivière commençait à s’élargir. Derrière le mur vert des roseaux se dessinait quelque chose qui ressemblait à une forme de coulée.

— On a réussi ! s’exclama Cobbin. Ah ! On a gagné ! On s’est dépêtrés des marais !

— Première marque ! hurla le matelot au plomb. Premièèèèère maaarqueee !

— Virez de bord ! rugit Pudlorak, repoussant le barreur et effectuant lui-même la manœuvre. Haut-fooooond !

Le Prophète Lebioda tourna sa proue vers le bras hérissé de pneumatophores.

— Où tu vas ? s’époumonait Fysh. Qu’est-ce que tu fais ? Vogue vers la coulée ! Là-bas ! Là-bas !

— On ne peut pas ! Ce sont les hauts-fonds là-bas ! On va s’échouer ! On atteindra la coulée par le bas, c’est plus profond ici !

Ils entendirent de nouveau l’aguara glapir. Mais elle demeurait invisible.

Addario Bach secoua Geralt par la manche.

De l’escalier menant aux cabines surgit Petru Cobbin, tirant Parlaghy par le col ; ce dernier tenait à peine sur ses jambes. Derrière eux un matelot portait la jeune fille, enroulée dans un manteau. Les quatre autres se tenaient à leurs côtés, ils formaient un mur, faisant front au sorceleur. Ils étaient armés de hachettes, d’aiguillons, de crochets métalliques.

— Bon, les gars, y’en a marre, éructa le plus grand. On a envie de vivre, nous autres. Il est grand temps de faire quelque chose.

— Laissez l’enfant, dit Geralt, les lèvres serrées. Lâche le marchand, Cobbin.

— Non, monsieur, répliqua le matelot en secouant la tête. Le petit cadavre et le négociant passeront ensemble par-dessus bord, ça retiendra la créature. Ça nous laissera le temps de nous sauver comme ça.

— Et puis, intervint un autre d’une voix rauque, ne vous mêlez pas de ça, vous. On n’a rien contre vous, mais n’essayez pas de faire obstacle. Ou vous allez le regretter.

Kevenard van Vliet se recroquevilla près du bord, il hoqueta en détournant la tête. Pudlorak aussi abandonna, l’air résigné, la bouche serrée ; on voyait qu’il ne réagirait pas à la révolte de son propre équipage.

— Voilà qui est raisonnable. (Petru Cobbin poussa Parlaghy.) Le marchand et le macchabée par-dessus bord, c’est notre unique chance de survie. Écarte-toi, sorceleur ! Allez, les gars ! Qu’on les mette dans le canot !

— Quel canot ? demanda tranquillement Addario Bach. Celui-là, peut-être ?

Déjà assez loin du Prophète, Javil Fysh ramait, voûté sur le banc du bachot, et se dirigeait vers la coulée. Il pagayait avec ardeur, les pales des rames faisant gicler l’eau et rejetant les algues.

— Fysh ! rugit Cobbin. Espèce de gredin ! Salopard de mes deux !

Fysh se retourna, plia son coude et leur fit un bras d’honneur. Après quoi, il s’empara de nouveau des rames.

Mais il n’alla pas bien loin.

Sous les yeux de l’équipage du Prophète, la barque s’éleva soudain au milieu d’un geyser d’eau ; ils virent la gueule dentée d’un immense crocodile qui agitait sa queue. Fysh tomba par-dessus bord, il se mit à nager, en criant, en direction de la rive aux eaux peu profondes, hérissée des racines de taxodiums. Le crocodile le poursuivait, mais la palissade de pneumatophores ralentit sa course. Fysh parvint à atteindre le bord, et se jeta poitrine en avant sur la première roche qu’il rencontra. Ce n’était pas une roche.

L’énorme tortue serpentine ouvrit les mâchoires et happa le bras de Fysh jusqu’au coude. Ce dernier hurla, se démena, battit des jambes, troublant la surface des marécages. Le crocodile surgit hors de l’eau et le saisit par le mollet. Fysh hurla.

Durant quelques instants, on se demanda lequel des deux reptiles, de la tortue ou du crocodile, aurait le dessus. Le bras de Fysh resta dans la gueule de la tortue, son os blanc claviforme saillant au milieu d’un miasme sanguinolent. Le reste fut emporté par le crocodile. Sur la surface trouble de la rivière, on ne vit plus qu’une grande tache rouge.

Geralt profita de la stupeur de l’équipage. Il ravit des mains du matelot le cadavre de la jeune fille, recula jusqu’à la proue. Addario Bach se tenait à ses côtés, armé d’une pagaie.

Mais ni Cobbin, ni aucun des marins n’essayait de s’opposer. Bien au contraire, tous s’empressèrent de reculer. En hâte. Pour ne pas dire en panique. Une pâleur mortelle avait soudain envahi leur visage. Recroquevillé près du bord, Kevenard van Vliet fut pris d’un sanglot, il se cacha la tête entre les genoux et la couvrit de ses mains.

Geralt jeta un coup d’œil derrière lui.

Pudlorak avait-il été distrait ou était-ce le gouvernail qui, endommagé par le vodianoï, avait fait des siennes ? Non seulement le sloop s’était dirigé droit sous une branche pendante, mais il avait heurté des troncs renversés. L’aguara en profita. Elle bondit adroitement, sur la proue, sans bruit, en toute légèreté. Sous sa forme animale. Lorsque Geralt l’avait vue précédemment, sur fond de ciel bleu, elle lui avait paru noire, d’un noir de goudron. Elle n’était pas comme ça. Sa fourrure était sombre, le bout de sa queue était d’un blanc neigeux, mais le gris dominait dans son pelage, surtout sur la tête, plus typique des corsacs que des renards gris.

Elle se métamorphosa, se redressa, se transforma en femme, une grande femme. À tête de renard. Avec des oreilles pointues et un museau allongé. Au moment où elle ouvrit la gueule, il entrevit ses deux rangées de crocs éclatants.

Geralt s’agenouilla, posa lentement le corps de la fillette sur le pont, recula. L’aguara hurla, d’une voix déchirante ; elle fit claquer ses mâchoires dentées, s’avança vers lui. Parlaghy poussa un cri, remua les bras, paniqué, s’échappa des mains de Cobbin et sauta par-dessus bord. Il coula au fond immédiatement.

Van Vliet pleurait. Cobbin et les matelots, toujours blêmes, se serrèrent autour de Pudlorak. Ce dernier ôta son bonnet.

Le médaillon autour du cou du sorceleur vibrait fortement, il oscillait, l’irritait. L’aguara s’était agenouillée auprès de la fillette, elle faisait de drôles de bruits, entre ronronnements et sifflements. Soudain, elle releva la tête, montra ses crocs. Elle grogna sourdement. Ses yeux flamboyèrent. Geralt ne bougea pas.

— Nous avons commis une faute, dit-il. Les choses sont devenues très difficiles. Mais qu’elles ne le deviennent pas davantage. Je ne peux permettre que tu fasses du mal à ces gens. Je m’y opposerai.

La renarde se leva, la fillette dans les bras. Elle promena son regard sur chacun des hommes. Pour finir, elle tourna les yeux vers Geralt.

— Tu t’es mis en travers de mon chemin, dit-elle en glapissant, mais de manière distincte, en articulant clairement chaque mot. Pour les défendre.

Geralt ne répondit pas.

— J’ai ma fille dans les bras, conclut-elle. C’est plus important que vos vies. Mais c’est toi qui t’es porté à leur défense, cheveux blancs. Et donc je reviendrai pour toi. Un jour. Lorsque tu auras oublié. Et que tu ne t’y attendras pas.

Elle sauta avec agilité sur le pavois, et de là sur un tronc renversé. Puis elle disparut dans les broussailles.

Seuls les sanglots de van Vliet trouaient le silence qui s’ensuivit.

Le vent était tombé, l’air devint lourd. Porté par le courant, le Prophète se libéra des branchages, il se mit à dériver au milieu du bras. De son bonnet, Pudlorak s’essuya les yeux et le front.

Le matelot à la proue poussa un cri. Cobbin l’imita. Suivi de tous les autres.

Derrière l’épaisseur des roseaux et le riz sauvage apparurent soudain les toits de chaume des maisons. Ils virent des filets qui séchaient sur des pieux. Le sable jaune de la plage. Le débarcadère. Et plus loin, derrière les arbres bordant la pointe de terre, sous un ciel bleu, le large courant de la rivière.

— La rivière ! La rivière ! Enfin !

Tous criaient. Les matelots, Petru Cobbin, van Vliet. Seuls Geralt et Addario Bach ne se joignaient pas au chœur.

Poussant la barre du gouvernail, Pudlorak aussi se taisait.

— Que fais-tu ? hurla Cobbin. Tu vas où ? Dirige-toi vers la rivière ! Là-bas ! Sur la rivière !

— Pas moyen. (On sentait le désespoir et la résignation dans la voix du capitaine.) La bonace, le bateau répond à peine au gouvernail, et le courant est de plus en plus fort. Nous dérivons, il nous repousse, nous porte à nouveau vers le bras. On retourne vers les marécages.

— Non !

Cobbin pesta. Et sauta par-dessus bord. Il nagea en direction de la plage.

Les marins sautèrent à sa suite. Tous. Geralt ne parvint à en retenir aucun. Saisissant fortement van Vliet qui s’apprêtait à faire de même lui aussi, Addario Bach le remit à sa place.

— Un ciel bleu, dit-il. Une plage au sable doré. La rivière. C’est trop beau pour être vrai. Donc, ça ne l’est pas.

Et l’image se mit d’un coup à clignoter. Soudain, là où à peine un instant auparavant se trouvaient des cabanes de pêcheurs, la plage dorée et, derrière un pan de terre, le canal de la rivière, le sorceleur entrevit très brièvement des enchevêtrements de tillandsias qui touchaient presque la surface de l’eau, suspendus à des branches d’arbres moribonds ; des rives marécageuses, hérissées des pneumatophores des taxodiums ; une étendue noire, bouillonnante, prête à tout engloutir. Un océan de plantes aquatiques. Un labyrinthe infini de bras de mer.

En une fraction de seconde, il vit ce que cachait l’ultime illusion de l’aguara.

Les nageurs commencèrent soudain à crier et à se débattre dans l’eau et, l’un après l’autre, à disparaître dans les flots.

Petru Cobbin émergea, s’étranglant et hurlant, couvert de sangsues rayées qui se tortillaient, grosses comme des anguilles. Ensuite, il se cacha sous l’eau et n’en sortit plus.

— Geralt !

Addario Bach attira avec sa pagaie la barque qui avait survécu à sa confrontation avec le crocodile. Elle avait dérivé jusqu’au bord du sloop. Le nain y sauta, et recueillit van Vliet, toujours hébété, des bras de Geralt.

— Capitaine !

Pudlorak leur fit signe de son bonnet.

— Non, monsieur le sorceleur ! Je n’abandonnerai pas mon bateau, je l’amènerai au port, quoi qu’il arrive ! Et sinon, je coulerai en même temps que lui ! Adieu !

Le Prophète Lebioda dériva tranquillement, majestueusement, il s’engagea dans le bras de mer et disparut.

Addario Bach cracha dans ses mains, il s’arc-bouta, tira les rames. La barque fila sur l’eau.

— Vers où ?

— La coulée, là-bas, après les bas-fonds. C’est là qu’est la rivière. J’en suis sûr. Nous déboucherons sur la route maritime, nous rencontrerons bien un bateau. Et sinon, ma foi ce canot nous emmènera jusqu’à Novigrad.

— Pudlorak...

— Il s’en sortira. Si tel est son destin.

Kevenard van Vliet pleurnichait. Addario ramait.

Le ciel s’était assombri. Ils entendirent au loin un grondement de tonnerre prolongé.

— L’orage arrive, dit le nain. On va être trempés, par la peste.

Geralt pouffa. Et ensuite, il se mit à rire. À rire de bon cœur, ouvertement. D’un rire contagieux. Car quelques secondes après, ils s’en donnaient à cœur joie tous les deux.

Addario pagayait à coups de rames vigoureux, réguliers. La barque filait sur l’eau comme une flèche.

— Tu rames comme si tu n’avais jamais rien fait d’autre dans la vie, nota Geralt en essuyant les larmes provoquées par son rire. Je pensais que les nains ne savaient pas naviguer, ni nager...

— Tu cèdes aux stéréotypes.

# 

# INTERLUDE

Quatre jours plus tard

La salle des ventes des frères Borsody, à Novigrad, se trouvait sur une placette près de la rue Principale, qui était, de fait, l’artère principale de la ville, ; elle reliait la place du marché au temple du Feu éternel. Au début de leur carrière, les frères, qui faisaient commerce de chevaux et de moutons, ne pouvaient s’offrir alors qu’une resserre dans les faubourgs. Quarante-deux ans après sa création, la salle des ventes occupait un immeuble impressionnant de trois étages, dans le quartier le plus prestigieux de la ville. Elle était toujours restée aux mains de la famille, mais les enchères ne concernaient plus désormais que les pierres précieuses, des diamants, principalement, ainsi que des œuvres d’art, des antiquités et des objets de collection. Les enchères avaient lieu une fois par trimestre, les vendredis, invariablement.

Ce jour-là, la salle des ventes était remplie jusqu’à la dernière place pratiquement. Une bonne centaine de personnes étaient présentes, selon les estimations d’Antea Derris.

Le brouhaha et les bourdonnements se calmèrent. Derrière le pupitre vint prendre place le commissaire-priseur. Abner de Navarette.

Abner de Navarette, comme à son habitude, se présentait admirablement dans un caftan de velours noir et un gilet de brocart doré. Ses nobles traits et sa physionomie auraient fait des envieux chez les jeunes princes, son maintien et ses manières, chez les aristocrates. C’était un secret de polichinelle qu’Abner de Navarette était en effet un aristocrate, exclu de sa famille, déshérité pour ivrognerie, prodigalité et libertinage. Sans la famille Borsody, il vivrait de mendicité. Mais les Borsody avaient besoin d’un commissaire-priseur à l’allure d’aristocrate. Et pour ce qui concernait l’allure, aucun autre candidat n’égalait Abner de Navarette.

— Bonsoir mesdames, bonsoir messieurs. (Sa voix était du même velours que son caftan.) Bienvenue dans la salle des Borsody pour les enchères trimestrielles des œuvres d’art et antiquités. La collection, unique en son genre, qui fait l’objet de ces enchères et dont vous avez pu prendre connaissance dans notre galerie, provient en totalité de fonds privés.

» Ainsi que je le constate, la majeure partie de notre assistance est composée de nos hôtes et de nos clients permanents, pour qui les principes de notre maison et les règles en vigueur au cours des enchères ne sont pas étrangers. Toutes les personnes présentes se sont vu décerner à l’entrée une brochure avec le règlement. Je considère donc que tous sont informés de nos prescriptions et conscients des conséquences en cas de violation. Commençons donc sans tarder.

» Lot numéro un : figurine en néphrite, représentant un groupe de nymphes... humm... avec trois faunes. Vieille d’une centaine d’années. Réalisée, selon nos experts, par des gnomes. Prix initial : deux cents couronnes. Je vois deux cent cinquante. C’est tout ? Quelqu’un propose davantage ? Non ? Vendue au monsieur portant le numéro trente-six.

Deux clercs installés au pupitre voisin inscrivaient scrupuleusement le résultat des ventes.

— Lot numéro deux : Aen N’og Mab Taeds’morc, recueil de contes elfiques et de fables en vers. Richement illustré. Parfait état. Prix initial : cinq cents couronnes. Cinq cent cinquante, monsieur le marchand Hofmeier. Monsieur le conseiller Drofuss, six cents. M. Hofmeier, six cent cinquante. C’est tout ? Vendu pour six cent cinquante couronnes à M. Hofmeier d’Hirundum.

» Lot numéro trois : instrument en ivoire, de forme... humm... oblongue et allongée, servant à... humm... au massage sans doute. Provenance d’outre-mer, âge inconnu. Prix initial : cent couronnes. Je vois cent cinquante. Deux cents, la dame au petit masque avec le numéro quarante-trois. Deux cent cinquante, la dame au voile, avec le numéro huit. Personne n’offre plus ? Trois cents, madame la pharmacienne Vorsterkranz. Trois cent cinquante ! Aucune dame ne donnera davantage ? Vendu pour trois cent cinquante couronnes à la dame portant le numéro quarante-trois.

» Lot numéro quatre : Antidotarius magnus, un traité de médecine unique, édité par l’université de Castell Graupian, au début de l’existence de la faculté. Prix initial : huit cents couronnes. Je vois huit cent cinquante. Neuf cents, monsieur le docteur Ohnesorg. Mille, vénérable Marti Sodergren. C’est tout ? Vendu pour mille couronnes à Mme Sodergren.

» Lot numéro cinq : Liber de naturis bestiarum, un merle blanc, relié en planchettes de hêtre, richement illustré...

» Lot numéro six : La Petite Fille avec un chaton, portrait de trois quarts, huile sur toile, école cintrasienne. Prix initial...

» Lot numéro sept : sonnette avec manche en cuivre, travail nain, âge de la trouvaille difficile à évaluer, mais elle date assurément des temps antiques. Une inscription figure en runes naines, proclamant : « Qu’as-tu à sonner, andouille. » Prix initial...

» Lot numéro huit : huile et tempera sur toile, artiste inconnu. Un chef-d’œuvre. Veuillez prêter attention à la chromatique inhabituelle, au jeu des couleurs et à la dynamique de la lumière. Une atmosphère de demi-pénombre et le merveilleux coloris de la nature sylvestre, rendu de manière magistrale. Et dans la partie centrale, dans un mystérieux clair-obscur, regardez s’il vous plaît, la figure principale de l’œuvre : un cerf en rut. Prix initial...

» Lot numéro neuf : Ymago mundi, connu aussi sous le nom de Mundus novus. Un livre d’une rareté exceptionnelle, l’université d’Oxenfurt n’en possède qu’un seul spécimen, de rares exemplaires sont entre des mains privées. Relié en peau de caprin, cordouane. Parfait état. Prix initial : mille cinq cents couronnes. Cher monsieur Vimme Vinaldi, mille six cents. Vénérable capelan Prochaska, mille six cent cinquante. Mille sept cents à la dame au fond de la salle. Mille huit cents, M. Vivaldi. Mille huit cent cinquante, vénérable Prochaska. Mille neuf cent cinquante, M. Vivaldi. Deux mille couronnes, bravo ! vénérable Prochaska. Deux mille cent, M. Vivaldi. Quelqu’un offre-t-il davantage ?

— Ce livre est impie, il renferme un contenu hérétique ! Il devrait être brûlé ! Je veux l’acquérir pour le brûler ! Deux mille deux cents couronnes !

— Deux mille cinq cents ! lança Vimme Vivaldi en caressant sa barbe blanche bien soignée. Donneras-tu plus, brûleur dévot ?

— C’est un scandale ! Le Mammon triomphe ici sur la droiture ! Les nains païens sont mieux traités que les humains ! Je me plaindrai aux autorités !

— Le livre est vendu pour deux mille cinq cents couronnes à M. Vivaldi, annonça tranquillement Abner de Navarette. Je rappelle par ailleurs au vénérable Prochaska les principes et le règlement en vigueur dans la maison des Borsody.

— Je sors !

— Au revoir. Veuillez nous pardonner, Mesdames et Messieurs. Il arrive que l’unicité et les richesses offertes par la maison des Borsody suscitent des émotions. Poursuivons. Lot numéro dix : une rareté absolue, une trouvaille exceptionnelle, deux épées de sorceleur. La salle des ventes a décidé d’en faire un jeu complet et de les proposer comme tel, et non pas séparément, en hommage au sorceleur à qui elles ont servi voici des années. La première épée est en acier, provenant d’une météorite. La lame a été forgée et affilée à Mahakam, l’authenticité du poinçon nain a été confirmée par nos experts.

» La seconde épée, en argent. Sur la garde et toute la longueur de la lame, des signes runiques et des glyphes qui confirment son caractère original. Prix initial : mille couronnes pour le lot. Mille cinquante, le monsieur avec le numéro dix-sept. C’est tout ? Personne n’offre davantage ? Pour une telle rareté ?

» C’est de la merde, pas de l’argent, marmonna Nikefor Muus, un fonctionnaire municipal assis au dernier rang qui, tour à tour, serrait les poings ou coiffait de ses doigts tachés d’encre ses rares cheveux. Je savais que cela ne valait pas la peine...

Antea Derris le fit taire d’un sifflement.

— Mille cent, monsieur le comte Horvath. Mille deux cents, le monsieur avec le numéro dix-sept. Mille cinq cents, cher M. Nino Cianfanelli. Mille six cents, le monsieur au masque. Mille sept cents, le monsieur au numéro dix-sept. Mille huit cents, monsieur le comte Horvath. Deux mille, le monsieur au masque. Deux mille cent, cher M. Cianfanelli. Deux mille deux cents, le monsieur au masque. C’est tout ? Deux mille cinq cents, cher M. Cianfanelli... Monsieur, au numéro dix-sept...

Le monsieur au numéro dix-sept fut soudain saisi sous les bras par deux robustes sbires qui avaient furtivement pénétré dans la salle.

— Jerosa Fuerte, surnommé la Brochette, énonça un troisième sbire à travers ses lèvres serrées. (Il tenait son gourdin pointé contre la poitrine de l’homme capturé par ses acolytes.) Un mandat d’arrêt a été prononcé contre toi, tueur à gages. Tu es en état d’arrestation. Qu’on l’emmène.

— Trois mille ! hurla Jerosa Fuerte, la Brochette, en agitant la palette avec le numéro dix-sept qu’il tenait toujours à la main. Trois... mille...

— Je suis désolé, dit froidement Abner de Navarette. Le règlement. L’arrestation de l’enchérisseur annule son offre. L’offre valable est celle de M. Cianfanelli, à deux mille cinq cents. Qui propose davantage ? Deux mille six cents, comte Horvath. C’est tout ? Deux mille sept cents, le monsieur au masque. Trois mille, cher monsieur Cianfanelli. Je ne vois pas d’autre offre...

— Quatre mille.

— Ah ! Cher monsieur Molnar Giancardi. Bravo, bravo ! Quatre mille couronnes. Quelqu’un donnera-t-il davantage ?

— Je les voulais pour mon fils, gronda Nino Cianfanelli. Alors que toi, Molnar, tu n’as que des filles. Qu’as-tu besoin de ces épées ? Mais soit, comme tu veux. Je renonce.

— Les épées sont vendues à M. Molnar Giancardi pour quatre mille couronnes, informa Navarette. Nous poursuivons, chères dames, chers messieurs. Lot numéro onze : un manteau avec col en fourrure de singe...

Nikefor Muus, l’air radieux et pointant les dents comme un castor, tapota Antea Derris sur l’omoplate. Énergiquement. Par un dernier effort, Antea se retint de lui donner un coup de poing dans la figure.

— Sortons, siffla-t-elle.

— Et l’argent ?

— Une fois les enchères terminées et les formalités réglées. Cela prendra un peu de temps.

Ignorant les borborygmes de Muus, Antea se dirigea vers la porte. Un regard posé sur elle l’agaça ; elle jeta un coup d’œil discret. C’était une femme. Aux cheveux noirs. Vêtue de noir et de blanc. Avec une étoile en obsidienne sur son décolleté.

Antea fut parcourue d’un frisson.

\* \* \*

Antea avait raison. Les formalités durèrent. Ils ne purent se rendre à la banque que deux jours plus tard. Une filiale d’une banque naine qui, comme toutes les banques, sentait l’argent, la cire et le bois d’acajou.

— Trois mille trois cent trente-six couronnes à régler, annonça le clerc. Après déduction de la provision de la banque, qui se monte à un pour cent.

— Quinze pour les Borsody, un pour la banque ! rugit Nikefor Muus. Ils prendraient un pourcentage sur tout ! Tous des voleurs ! Le fric !

— Un instant. (Antea le fit patienter.) Réglons d’abord nos affaires, les tiennes et les miennes. J’ai droit moi aussi à ma commission. Quatre cents couronnes.

— Mais enfin ! s’égosilla Muus, attirant sur lui les regards des autres clercs et des clients de la banque. Quels quatre cents ? J’ai reçu à peine trois mille et des poussières des Borsody...

— Conformément à notre accord, il me revient dix pour cent du résultat de l’enchère. Les frais, ça te regarde. Et ils ne pèsent que sur toi.

— Qu’est-ce que tu me... ?

Antea Derris lui décocha un regard. Cela suffit. On notait peu de ressemblances entre Antea et son père. Mais la fille était capable d’envoyer les mêmes coups d’œil que son géniteur. Pyral Pratt. Celui d’Antea, présentement, fit que Muus se recroquevilla.

— Pour la somme qui me revient, je vous demanderai un chèque de banque d’un montant de quatre cents couronnes. Je n’ignore pas que la banque prend une commission, je l’accepte.

— Moi je veux mon fric en liquide ! (Le fonctionnaire municipal désigna un grand havresac en cuir qu’il avait traîné jusqu’ici.) Je le remporterai chez moi et je le cacherai bien ! Aucune espèce de banque voleuse ne me tirera aucune commission !

— C’est une somme importante, dit le clerc en se levant. Veuillez patienter.

En sortant du bureau, le clerc avait entrouvert la porte, un court instant seulement, mais Antea aurait juré avoir vu une femme aux cheveux noirs, vêtue de noir et de blanc.

Elle fut parcourue d’un frisson.

\* \* \*

— Merci, Molnar, dit Yennefer. Je n’oublierai pas ce service.

— Me remercier pour quoi ? répliqua en souriant Molnar Giancardi. Qu’ai-je donc fait ? En quoi donc t’ai-je rendu service ? En achetant aux enchères un lot désigné ? En payant ledit lot avec l’argent de ton compte privé ? Et peut-être aussi parce que je me suis retourné il y a quelques instants, lorsque tu as jeté un sort ? Je me suis retourné parce que je regardais par la fenêtre cette courtière qui s’éloignait en se déhanchant et se dandinant gracieusement. Elle est à mon goût, je ne le cache pas, la petite dame, bien que je ne raffole pas des femmes humaines. Est-ce qu’à elle aussi ton sort causera... des soucis ?

— Non, répondit la magicienne. Il ne lui arrivera rien. Elle a pris un chèque, pas de l’or.

— C’est clair. Tu emportes tout de suite, je présume, les épées du sorceleur ? Elles représentent pour lui...

— Tout, acheva Yennefer. Il est lié à elles par le destin. Je sais, je sais, et comment. Il me l’a dit. Et je commençais même à le croire. Non, Molnar, je n’emporterai pas ces épées aujourd’hui. Qu’elles restent au dépôt. J’enverrai rapidement une personne habilitée les chercher. Je quitte Novigrad aujourd’hui même.

— Moi aussi. Je vais à Trétogor, contrôler là-bas aussi notre filiale. Ensuite, je rentre chez moi, à Gors Velen.

— Eh bien ! Merci, encore une fois. Au revoir, nain.

— Au revoir, magicienne.

# 

# INTERLUDE

Cent heures exactement depuis la réception de l’or

à la banque Giancardi à Novigrad.

— Tu es interdit d’entrée, annonça le videur Tarp. Tu le sais bien. Dégage de l’escalier.

— Et ça, tu l’as vu, goujat ? dit Nikefor Muus en agitant et en faisant tinter une escarcelle ventrue. As-tu jamais vu dans ta vie autant d’or à la fois ? Hors de mon chemin, c’est un môssieu qui arrive ! Un riche môssieu ! Écarte-toi, rustre !

— Laisse-le passer, Tarp.

Surgi de l’intérieur de l’hostellerie, Febus Ravenga apparut sur le seuil.

— Les clients s’inquiètent. Je ne veux pas d’agitation ici. Et toi, fais attention. Tu m’as trompé une fois déjà, tu ne recommenceras pas une deuxième. Il vaut mieux pour toi que tu aies de quoi payer cette fois, Muus.

— Monsieur Muus ! Monsieur ! insista le fonctionnaire en repoussant Tarp. Fais attention à qui tu t’adresses, aubergiste !

» Du vin ! s’écria-t-il en prenant ses aises à la table. Le plus cher que vous ayez !

— Le plus cher, osa le Maître, coûte soixante-dix couronnes...

— J’ai ce qu’il faut ! Qu’on m’apporte un plein pichet, vite !

— Moins fort, lui rappela Ravenga. Moins fort, Muus.

— Laisse-moi parler, aigrefin ! Escroc ! Parvenu ! Qui es-tu, pour m’empêcher de parler ? L’enseigne est dorée, mais il reste toujours du crottin sur la tige de tes chaussures. Et la merde sera toujours de la merde ! Regarde donc un peu par ici ! As-tu jamais vu autant d’or d’un coup ? Hein ?

Nikefor Muus mit sa main dans l’escarcelle, il en sortit une poignée de monnaies d’or et les lança avec fougue sur la table.

Les pièces jaillirent en une substance brunâtre. Une monstrueuse odeur d’excréments se répandit tout autour.

Les hôtes du Natura Rerum quittèrent précipitamment leur table et se ruèrent vers la sortie ; ils suffoquaient et se cachaient le nez dans leur serviette. Le Maître se plia en deux, dans un élan vomitif. Quelqu’un poussa un cri, un autre pesta. Febus Ravenga ne frémit pas d’un pouce. Il se tenait telle une statue, les bras croisés sur sa poitrine.

Muus, frappé de stupeur, secouait la tête ; il écarquilla les yeux, les frotta, les fixa sur le tas putride étalé sur la nappe. Enfin, il se ressaisit, mit la main dans son sac. Et la ressortit pleine d’un épais magma.

— Tu as raison, Muus, dit Febus Ravenga d’une voix glaciale. La merde sera toujours de la merde. Qu’on le jette dehors.

Le fonctionnaire municipal fut embarqué sans même opposer de résistance ; il était trop hébété par ce qui s’était passé. Tarp l’entraîna derrière les commodités. Sur un signe de Ravenga, des valets ôtèrent le couvercle en bois de la fosse d’aisances. À cette vue, Muus se ressaisit, il se mit à hurler, à s’arc-bouter, à ruer. Cela ne lui fut pas d’un grand secours. Tarp le traîna jusqu’à la fosse et le jeta au fond. Le jeune homme tomba dans les rares excréments. Mais il ne coula pas. Il tenait les bras et les jambes écartés et ne coulait pas, maintenu à la surface de la bouillasse par les tortillons de paille, les bouts de chiffon, les bâtonnets qu’on y avait jetés, ainsi que par des pages froissées, arrachées de divers livres savants ou religieux.

Febus Ravenga prit sur le mur de la remise une fourche en bois pour le foin, constituée d’une branche bifide.

— La merde était et restera de la merde, dit-il. Et finit toujours par retomber dans la merde.

Il appuya sur la fourche et immergea Muus. Jusqu’à la tête. Avec un clapotis Muus revint à la surface en beuglant, toussant et crachant. Ravenga lui permit d’expectorer un peu et de reprendre son souffle, après quoi il l’immergea de nouveau. Cette fois, vraiment profondément.

Ayant renouvelé l’opération plusieurs fois encore, il jeta la fourche.

— Laissez-le là, ordonna-t-il. Qu’il se débrouille tout seul.

— Ce ne sera pas facile, jugea Tarp. Ça va durer un bout de temps.

— Que cela dure. Il n’y a aucune urgence.

*« À mon retour (eh ! je m’en désespère),*

*Tu m’as reçu d’un baiser tout glacé. »*

Pierre de Ronsard

# CHAPITRE 16

Toutes voiles dehors, le Pandora Parvi, une goélette novigradienne, pénétrait justement dans la rade. C’était, ma foi, un bien beau bateau. Beau et rapide, songea Geralt en descendant la coupée pour se retrouver sur le quai animé. À Novigrad, il avait vu la goélette, il s’était renseigné, il savait qu’elle devait prendre la mer deux jours après la galère Stinta, sur laquelle il avait lui-même embarqué. Et pourtant il était arrivé à Kerack quasiment en même temps. Peut-être aurait-il fallu attendre et monter à bord de la goélette, s’interrogeait-il. Deux jours de plus à Novigrad, qui sait, peut-être aurais-je obtenu malgré tout quelques informations.

Vaines divagations, estima-t-il. Peut-être, qui sait ? Ou peut-être pas. Ce qui s’est passé est passé, plus personne n’y changera rien. Inutile d’ergoter.

D’un regard il prit congé de la goélette, du phare, de la mer et de l’horizon assombri par des nuages orageux. Après quoi, d’un pas alerte, il se dirigea vers la ville.

\* \* \*

Devant la villa, des porteurs étaient en train d’emporter un palanquin, délicate construction aux petits rideaux couleur lilas. On devait être mardi, mercredi ou jeudi. Ces jours-là, Lytta Neyd recevait ses patientes, des dames fortunées, en général, issues de la haute société, et qui utilisaient, précisément, de pareilles chaises.

Le portier le laissa entrer sans dire un mot. Et c’était tant mieux. Geralt n’était pas d’humeur enjouée, et sans doute aurait-il répliqué lui-même d’un mot également. Voire de deux ou trois.

Le patio était vide, l’eau de la fontaine bruissait doucettement. Sur la table en malachite étaient posées une carafe et des coupes. Geralt se servit sans cérémonie.

Lorsqu’il releva la tête, il vit Mosaïque. En blouse blanche et tablier. Blême. Les cheveux plaqués.

— C’est toi, dit-elle. Tu es revenu.

— Oui, c’est moi assurément, confirma-t-il sèchement. Et oui, assurément, je suis revenu. Et ce vin, assurément, a quelque peu suri.

— Moi aussi, je suis contente de te voir.

— Corail ? Elle est là ? Et si oui, où est-elle ?

— Je viens de la voir, répondit Mosaïque en haussant les épaules, il y a un instant, entre les jambes d’une patiente. Elle y est toujours, assurément.

— Effectivement, tu n’as pas le choix, Mosaïque, répliqua-t-il tranquillement, en la regardant dans les yeux. Tu dois devenir magicienne. Vraiment, tu as d’énormes aptitudes et prédispositions. On n’apprécierait pas ton esprit pointu dans une manufacture de tissus. Et encore moins dans un lupanar.

— J’apprends et je m’améliore, répondit-elle sans baisser le regard. Je ne sanglote plus dans mon coin. J’ai pleuré tout mon soûl. Cette étape est derrière moi.

— Non, c’est faux, tu te leurres toi-même. Tout n’est pas derrière toi, au contraire. Et le sarcasme ne te protégera pas. D’autant qu’il est factice et mal imité. Mais ça suffit, ce n’est pas à moi de te donner des leçons de vie. Où est Corail, ai-je demandé ?

— Ici. Bonjour.

Tel un fantôme, la magicienne avait surgi de derrière un rideau. Comme Mosaïque, elle portait une blouse de médecin blanche, et ses cheveux roux étaient attachés, cachés dans un petit bonnet en toile qu’il aurait trouvé ridicule dans des circonstances habituelles. Mais elles ne l’étaient pas, et le rire n’était pas de mise, il lui fallut quelques secondes pour le comprendre.

Elle vint vers lui et, sans un mot, l’embrassa sur la joue. Elle avait les lèvres froides. Et les yeux cernés.

Elle sentait les médicaments. Et aussi ce produit dont elle se servait comme désinfectant. C’était une odeur de malade, désagréable, repoussante. Une odeur où l’on devinait la peur.

— Nous nous verrons demain, le prévint-elle. Demain, tu me raconteras tout.

— Demain.

Elle tourna vers lui son regard, un regard qui venait de très loin, d’au-delà de l’abîme du temps et des événements qui les séparaient. Il lui fallut quelques secondes pour prendre conscience de la profondeur de cet abîme, et de combien les événements les séparaient.

— Ou peut-être après-demain plutôt. Va en ville. Vois le poète, il s’est beaucoup inquiété à ton sujet. Mais pars à présent, je t’en prie. Je dois m’occuper d’une patiente.

Lorsqu’elle fut partie, il regarda Mosaïque. Avec suffisamment d’éloquence, sans doute, car elle n’hésita pas à lui fournir des explications.

— Nous avons eu un accouchement ce matin, dit-elle, et sa voix s’altéra légèrement. Difficile. Elle s’est décidée pour les forceps. Et tout ce qui pouvait mal se passer se passa mal.

— Je comprends.

— J’en doute.

— Au revoir, Mosaïque.

— Tu as été absent longtemps, reprit-elle en relevant la tête. Beaucoup plus longtemps qu’elle ne le supposait. À Rissberg, ils ne savaient rien, ou feignaient de ne rien savoir. Il s’est passé quelque chose, n’est-ce pas ?

— Oui, il s’est passé quelque chose.

— Je comprends.

— J’en doute.

\* \* \*

La perspicacité de Jaskier était impressionnante. Il affirmait un fait dont Geralt n’avait pas pleinement pris conscience de l’évidence. Et qu’il n’acceptait pas encore jusqu’au bout.

— Alors, c’est fini, hein ? Autant en emporte le vent ? Mais bien sûr, elle et les magiciens avaient besoin de toi, tu as fait ce que tu avais à faire, à présent tu peux t’en aller. Et tu sais quoi ? Je suis content que ce soit fini. Cette étrange romance devait bien s’achever un jour, et plus elle durait, plus elle impliquait des conséquences dangereuses. Toi aussi, si tu veux connaître mon avis, tu devrais te réjouir de ne plus avoir à y penser et que les choses se soient passées si facilement. Ton visage devrait être animé d’un joyeux sourire, et non de cette sombre et sinistre bobine qui, crois-moi, ne te réussit vraiment pas ; on dirait un homme à la gueule de bois monstrueuse qui, par-dessus le marché, se serait intoxiqué avec des zakouski et se demanderait quand et comment il s’est cassé une dent et d’où lui viennent ces traces de sperme sur son pantalon.

» Ou peut-être, ta prostration procède-t-elle de tout autre chose ? poursuivit le barde, pas le moins du monde rebuté par le manque de réaction du sorceleur. Ne serait-ce point du fait que l’on t’ait mis à la porte pendant que tu prévoyais un final à ta manière ? De celui qui s’achève par une escampette au petit matin et des fleurs sur une table de chevet ? Ah ! Ah ! En amour comme à la guerre, mon ami, et ta belle a opéré comme un stratège averti. Elle a agi par anticipation avec une attaque préventive. Elle a dû lire l’Histoire des guerres, du maréchal Pelligram. Pelligram cite de nombreux exemples de victoires obtenues grâce à un tel stratagème.

Geralt ne manifestait toujours pas de réaction. Jaskier, semblait-il, n’en attendait aucune. Il termina sa bière, fit signe à l’aubergiste d’en apporter une autre.

— Prenant en considération ce qui précède, poursuivit-il en serrant les chevilles de son luth, je suis, en général, pour le sexe au premier rancard. Je te le conseille à tout point de vue, à l’avenir. Cela dispense d’autres rendez-vous avec la même personne, ce qui prend du temps et finit par lasser. Et puisque nous y sommes, la jeune avocate dont tu m’avais vanté les mérites s’est révélée effectivement valoir le déplacement. Tu ne me croiras pas...

— Je te crois.

Le sorceleur, n’y tenant plus, l’interrompit avec rudesse :

— Je te crois sur parole, tu peux donc économiser ta salive.

— Mais bien sûr ! constata le barde. Déprimé, affligé, consumé par le chagrin, il en devient rêche et revêche. Ce n’est pas que la femme, apparemment. Il y a autre chose. Je le sais, sacrebleu. Et je le vois. Cela n’a rien donné à Novigrad ? Tu n’as pas récupéré tes épées ?

Geralt poussa un soupir, quoiqu’il se fût promis de ne pas le faire.

— Non. Je suis arrivé trop tard. J’ai rencontré des complications, des événements divers. Nous avons été pris par un orage, ensuite notre barque a commencé à prendre l’eau... Et puis un mégissier est tombé gravement malade... Ah, je ne vais pas t’embêter avec les détails. Pour être bref, je ne suis pas arrivé à temps. Lorsque j’ai atteint Novigrad, les enchères étaient terminées. À la salle des Borsody, on m’a rabroué vite fait. Les objets mis aux enchères sont un secret commercial, respecté aussi bien par l’exposant que par l’acheteur. La firme ne délivre aucune information à des personnes tierces, blablabla, au revoir monsieur. Je n’ai rien appris du tout. Je ne sais pas si les épées ont été vendues, et si tel est le cas, par qui elles ont été achetées. Je ne sais même pas si le voleur les a réellement mises aux enchères. Il aurait très bien pu ignorer le conseil de Pratt, trouver une autre occasion. Je ne sais rien.

— C’est la poisse ! constata Jaskier en secouant la tête. Un enchaînement de coïncidences malencontreuses. L’enquête de mon cousin Ferrant se trouve au point mort également, d’après ce qu’il me semble. Puisqu’on en parle, mon cousin ne cesse de m’interroger à ton sujet. Où es-tu, est-ce que j’ai des nouvelles, quand rentres-tu, seras-tu là à temps pour les noces du roi, et n’aurais-tu pas oublié au moins la promesse faite au prince Egmund. Bien entendu je n’ai pipé mot, ni au sujet de tes entreprises ni à celui des enchères. Mais la Saint-Lammas, je te le rappelle, approche à grand pas, il ne reste que dix jours.

— Je sais. Mais peut-être d’ici là surviendra-t-il quelque chose ? Quelque chose d’heureux, disons ? Une variante dans l’enchaînement des coïncidences malencontreuses serait la bienvenue.

— Entièrement d’accord. Et si...

Geralt ne laissa pas le barde terminer :

— Je vais réfléchir et je prendrai une décision. Rien ne m’oblige, en principe, à assister aux noces royales en tant que garde du corps ; ni Egmund ni l’instigateur n’ont retrouvé mes épées, et c’était la condition. Mais je n’exclus pas du tout d’exaucer le vœu du prince. Ne serait-ce que d’un point de vue matériel. Le prince s’est vanté de se montrer généreux. Et tout semble indiquer que j’aurai besoin de nouvelles épées, réalisées spécialement, sur commande. Et cela coûtera pas mal d’argent. Bah ! Inutile d’ergoter. Allons manger un morceau quelque part. Et boire un verre.

— Chez Ravenga, au Natura ?

— Pas aujourd’hui. Là, tout de suite, j’ai envie d’un bon plat, simple, naturel, et sans tralala. Si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois parfaitement. (Jaskier se leva.) Allons en bord de mer, à Palmyre. Je connais un endroit où ils te servent des harengs, de la vodka et de la soupe de poissons ; des poulettes, c’est le nom des poissons. Ne ris pas ! Ils s’appellent vraiment comme ça !

— Bah ! Peu importe leur nom. Allons-y.

\* \* \*

Le pont sur l’Adalatte était bloqué par une colonne de voitures chargées à bloc et un groupe de cavaliers tirant des chevaux non attelés. Geralt et Jaskier durent s’écarter de la route et patienter.

Un cavalier solitaire sur une jument baie fermait le défilé. La jument secoua son museau et accueillit Geralt d’un hennissement prolongé.

— Ablette !

— Bonjour, sorceleur ! (Le cavalier ôta sa capuche, découvrit son visage.) Je venais te voir, justement. Quoique je ne m’attendais pas à ce que nous tombions aussi vite l’un sur l’autre.

— Bonjour, Pinety.

Pinety sauta à bas de sa monture. Geralt remarqua qu’il était armé. C’était assez étrange, les magiciens ne portaient une arme qu’en de très rares occasions. La ceinture de Pinety, ferrée de cuivre, était alourdie d’une épée protégée d’un fourreau richement décoré. Ainsi que d’un stylet, large et solide.

Geralt prit les rênes d’Ablette, et il caressa les naseaux et la crinière de la jument. Pinety ôta ses gants et les fixa derrière sa ceinture.

— Daigne me pardonner, maître Jaskier, dit-il, mais je souhaiterais parler seul à seul avec Geralt. Ce que j’ai à lui dire n’est destiné qu’à ses seules oreilles.

— Geralt n’a pas de secret pour moi, se rengorgea Jaskier.

— Je sais. J’ai appris beaucoup de détails sur sa vie privée grâce à tes ballades.

— Mais...

— Jaskier, l’interrompit le sorceleur. Va voir ailleurs. Je te remercie, dit-il au magicien une fois qu’ils furent seuls. Je te remercie d’avoir ramené mon cheval, Pinety.

— J’avais remarqué que tu y étais attaché, répondit le magicien. Lorsque donc nous l’avons trouvé à la Pinèdre...

— Vous êtes allés à la Pinèdre ?

— Oui. Le constable Torquil nous a fait mander.

— Vous avez vu...

— Oui, l’interrompit rudement Pinety. Nous avons tout vu. Je n’arrive pas à comprendre, sorceleur. Je n’arrive pas à comprendre. Pourquoi ne l’as-tu pas tué tout de suite ? Là-bas, sur place ? Tu n’as pas agi, permets-moi de te le dire, de la manière la plus maligne.

Je sais, s’abstint de reconnaître Geralt. Je le sais, et comment. Je me suis montré trop stupide pour profiter de la chance qui m’était offerte. Un cadavre en décomposition de plus, après tout, qu’est-ce que cela me coûtait ? Quelle importance, pour un tueur professionnel. J’étais dégoûté d’être votre instrument, oui, et alors ? Je suis toujours l’instrument de quelqu’un de toute façon. Il aurait fallu serrer les dents et faire ce qu’il convenait.

— Cela te surprendra sans doute, déclara Pinety en le regardant dans les yeux, mais nous nous sommes empressés de voler à ton secours, Harlan et moi. Nous avions deviné que tu avais besoin d’aide. Nous avons pincé Degerlund le lendemain, alors qu’il en décousait avec une bande de passage.

Vous l’avez pincé, s’abstint de reprendre le sorceleur. Et vous lui avez réglé son compte sans tarder ? Vous montrant plus malins que moi, vous n’avez pas réitéré mon erreur ? Tout juste. S’il en était ainsi, tu n’aurais pas cette mine à présent, Guincamp.

— Nous ne sommes pas des assassins, balbutia le magicien en rougissant. Nous l’avons emmené à Rissberg. Et ça a fait toute une histoire... Tous étaient contre nous. Ortolan, ô miracle ! se comporta sobrement, alors que nous craignions le pire venant de lui. Mais Biruta Icarti, le Grêlé, Sandoval et même Zangenis qui, auparavant, nous était favorable... Nous avons entendu une longue conférence sur la solidarité de la communauté, la fraternité, la loyauté... Nous avons appris que seules les dernières des crapules envoyaient un tueur professionnel contre leur confrère, qu’il fallait être tombé bien bas pour embaucher un sorceleur contre un condisciple. Par jalousie envers ses succès scientifiques et sa réussite.

La référence aux incidents du Plateau, à ses quarante-quatre cadavres, n’a rien donné, s’abstint de constater le sorceleur. Si l’on ne tient pas compte d’un haussement d’épaules. Et d’un long discours, sûrement, sur la science, qui exige des victimes. La fin qui justifie les moyens.

— Degerlund, reprit Pinety, a été entendu en commission et il a eu droit à une sévère réprimande. Pour avoir pratiqué la goétie, pour les gens qui avaient été tués par le démon. Il se montra hautain, comptant visiblement sur l’intervention d’Ortolan. Mais ce dernier l’avait comme oublié, tout dévoué à sa dernière passion : l’élaboration d’une formule pour un engrais particulièrement efficace et universel, qui doit révolutionner l’agriculture. Ne pouvant compter que sur lui-même, Degerlund adopta un autre ton. Larmoyant et misérable. Il a fait de lui un opprimé. Une victime à la mesure de ses ambitions et de son talent de magicien qui lui avait permis d’invoquer un démon impossible à maîtriser tant il était puissant. Il a juré d’abandonner la goétie, de ne plus jamais y toucher. De se consacrer entièrement aux recherches sur l’amélioration du genre humain, le transhumanisme, la spéciation, l’introgression et la modification génétique.

Et on lui fit confiance, s’abstint de constater le sorceleur.

— On lui fit confiance. Sous l’influence d’Ortolan, qui réapparut soudain devant la commission dans les vapeurs de son engrais et décrivit Degerlund comme un jeune homme qui, certes, s’était laissé aller à des erreurs, « mais qui n’en commet point ? » Il ne doutait pas que son assistant se corrigerait, et il s’en portait garant. Il a demandé à ce que la commission tempère sa colère, qu’elle fasse preuve de compassion et ne condamne pas Degerlund. Et enfin, il proclama celui-ci son héritier et successeur, lui cédant en totalité la Citadelle, son laboratoire privé. Lui-même, constata-t-il, n’avait plus besoin de laboratoire, car il s’était résolu à travailler et à exercer en plein air, sur les planches et les plates-bandes. Biruta, le Grêlé et les autres ont apprécié. La Citadelle, du fait de son inaccessibilité, pouvait sûrement faire office de lieu d’isolement. Degerlund était tombé dans son propre piège. Il se retrouvait mis en résidence forcée.

Et l’affaire fut balayée sous le tapis, s’abstint de commenter le sorceleur.

— Je présume, ajouta Pinety en lui lançant un regard perçant, que tu as eu ton influence là-dedans, toi et ta réputation.

Geralt haussa les sourcils.

— Votre code sorcelien, reprit le magicien, la prétendue interdiction de tuer des gens. Mais on dit de toi que tu traites ce code sans égard excessif. Que des choses ont eu lieu ; que par ta faute, plusieurs personnes au moins ont perdu la vie. Biruta et les autres ont eu la frousse. Que tu reviennes à Rissberg et que tu achèves ta mission, et qu’ils écopent eux aussi par la même occasion. La Citadelle est un asile sûr à cent pour cent, une ancienne forteresse de gnomes, en montagne, protégée magiquement désormais. Impossible pour quiconque d’y pénétrer, aucun moyen d’y parvenir. Degerlund, par conséquent, est non seulement isolé, mais aussi en sécurité.

Rissberg aussi est en sécurité, s’abstint de conclure le sorceleur. Préservé des scandales et de la compromission. Degerlund à l’isolement, pas d’histoires. Personne n’apprendra que le lascar carriériste a trompé les magiciens de Rissberg, qu’il les a dupés, eux qui se prennent pour l’élite de la congrégation magicienne et le clament publiquement. Que profitant de la naïveté et de la stupidité de ladite élite, un dégénéré et un psychopathe a pu tuer sans encombre quarante et quelques personnes.

— À la Citadelle, poursuivit le magicien sans détacher son regard, Degerlund sera sous curatelle et sous observation. Il n’invoquera plus aucun démon.

Il n’y a jamais eu aucun démon. Et tu le sais parfaitement, Pinety.

Le magicien détourna le regard, il admira les bateaux dans la rade.

— La Citadelle est localisée dans une roche du massif montagneux de Cremora, au pied duquel est situé Rissberg. Essayer d’y parvenir équivaut à un suicide. Pas uniquement à cause des protections magiques. Te souviens-tu de ce que tu nous avais raconté ? Sur l’énergumène que tu avais tué autrefois ? Dans un cas de force majeure, pour sauver un bien au détriment d’un autre, et faisant par là même de l’acte interdit une exception à l’illégalité ? Tu comprendras certainement, par conséquent, que les circonstances à présent sont tout autres. Degerlund, mis à l’isolement, ne représente plus un danger réel et direct. Si tu touches à un seul de ses cheveux, tu commettras un acte interdit et illégal. Si tu essaies de le tuer, tu seras jugé pour tentative d’assassinat. Certains d’entre nous, je le sais, ont l’espoir que tu essaieras malgré tout. Et que tu finiras sur l’échafaud. C’est pourquoi je te donne un conseil : laisse tomber. Oublie Degerlund. Laisse les choses suivre leur cours.

» Tu ne dis rien, constata Pinety. Tu t’abstiens de tout commentaire.

— Parce qu’il n’y a rien à commenter. Je suis curieux d’une chose seulement. Allez-vous rester à Rissberg ? Toi et Tzara ?

Pinety éclata de rire. D’un rire sec et forcé.

— Nous avons été priés, tous les deux, Harlan et moi, de nous retirer, de notre plein gré, pour raison de santé. Nous avons quitté Rissberg, et nous n’y retournerons plus jamais. Harlan s’apprête à partir à Poviss, où il servira le roi Rhyd. Pour ma part, je tendrais à un voyage plus long encore. J’ai entendu dire que dans l’empire de Nilfgaard, les magiciens étaient traités de manière fonctionnelle et sans respect excessif. Mais qu’ils étaient bien payés. Et puisqu’on parle de Nilfgaard... J’ai failli oublier. J’ai un cadeau d’adieu pour toi, sorceleur.

Il défit le porte-épée, en enveloppa le fourreau et remit l’arme à Geralt.

Avant que le sorceleur ait eu le temps de dire un mot, il prévint :

— C’est pour toi. Je l’ai eu pour mon seizième anniversaire. De mon père, qui ne pouvait se résigner au fait que j’aie choisi l’école de magie. Il escomptait que son cadeau m’influencerait, qu’une fois en possession d’une telle arme, je me sentirais dans l’obligation de maintenir la tradition familiale et de choisir une carrière militaire. Que dire, sinon que j’ai déçu mon géniteur. En tout. Je n’aimais pas chasser, je préférais la pêche à la ligne. Je n’ai pas épousé la fille unique de son meilleur ami. Je ne suis pas devenu soldat, l’épée s’est couverte de poussière dans l’armoire. Elle ne m’est d’aucune utilité. Tu en feras meilleur usage.

— Mais enfin, Pinety...

— Prends, ne fais pas de chichis. Je sais que tes épées ont disparu et que tu es dans le besoin.

Geralt prit le pommeau en peau de lézard, dégagea à moitié la lame de son fourreau. Un pouce au-dessus de la garde on voyait un poinçon en forme de soleil à seize rayons, droits et ondoyants, en alternance, symbole de la splendeur et de l’ardeur du soleil en héraldique. Deux pouces en dessous du soleil, une inscription en caractères joliment stylisés, la célèbre marque de fabrique.

— Une lame de Viroleda, constata le sorceleur. Authentique, cette fois.

— Pardon ?

— Rien, rien. Je suis en admiration. Et je ne sais toujours pas si j’ai le droit d’accepter...

— Tu en as le droit. D’ailleurs, tu l’as fait déjà, tu l’as entre les mains, non ? Au diable, pas de chichis, je t’ai dit. Je te donne mon épée par sympathie. Pour que tu saches que tous les magiciens ne sont pas tes ennemis. Des cannes à pêche me seront plus utiles. À Nilfgaard, les rivières sont belles et propres, on y trouve un tas de truites et de saumons.

— Merci. Pinety ?

— Oui ?

— Tu me donnes cette épée par sympathie uniquement ?

— Par sympathie, et comment ! (Le magicien baissa la voix.) Mais peut-être pas uniquement. Du reste, que m’importe ce qui se passera ici et à quelles fins te servira cette épée. Je quitte cet endroit, je n’y reviendrai jamais. Tu vois ce magnifique galion dans la rade ? C’est L’Euryale, quartier maritime Baccalá. J’embarque après-demain.

— Tu es arrivé un peu à l’avance.

— Oui... (Le magicien marqua un temps d’hésitation.) Je voudrais auparavant... faire mes adieux à quelqu’un d’ici.

— Bonne chance. Merci pour l’épée. Et pour le cheval, merci encore une fois. Adieu, Pinety.

— Adieu. (Le magicien serra sans hésitation la main tendue.) Adieu, sorceleur.

\* \* \*

Geralt retrouva Jaskier dans un troquet portuaire — comment aurait-il pu en être autrement ? — en train de lamper une soupe de poisson dans une écuelle.

— Je pars, l’informa-t-il. Maintenant.

— Maintenant ? (Jaskier resta cloué sur place, la cuillère en suspens.) Maintenant ? Je pensais...

— Peu importe ce que tu pensais. Je pars sur-le-champ. Rassure ton cousin l’instigateur. Je serai de retour pour les noces du roi.

— Et ça, qu’est-ce que c’est ?

— À ton avis, à quoi ça ressemble ?

— À une épée, bien sûr. D’où vient-elle ? Du magicien, n’est-ce pas ? Et celle que je t’avais donnée ? Où est-elle ?

— Elle s’est perdue. Rentre en ville, Jaskier.

— Et Corail ?

— Quoi, Corail ?

— Que dois-je lui dire, si elle demande... ?

— Elle ne demandera rien. Elle n’aura pas le temps. Elle a des adieux à faire.

# 

# INTERLUDE

CONFIDENTIEL

Illustrissimus et Reverendissimus

Magnus Magister Narses de la Roche

Président du Chapitre des Talents et des Arts

Novigrad

Datum ex Castello Rissberg ;

Die 15 mens. Jul. Anno 1245 post Resurrectionem

Re : Maître des Arts

Sorel Albert Amador Degerlund

Honoratissime Archimaître,

Les rumeurs sur les incidents qui ont eu lieu l’été de l’anno currente aux frontières occidentales de la Témérie sont assurément parvenues aux oreilles du Chapitre ; comme on le présume, à la suite de ces incidents, une quarantaine de personnes environ (en déterminer le nombre exact est impossible) ont perdu la vie, des manœuvres forestiers, pour la plupart. À notre grand regret, ces incidents sont liés à la personne de maître Sorel Albert Amador Degerlund, membre du groupe de recherche du complexe de Rissberg.

Le groupe de recherche du complexe de Rissberg se joint à la douleur des familles des victimes des incidents, quoique, placées très bas sur l’échelle sociale, abusant de l’alcool et menant une vie dépravée, ces victimes n’eussent sans doute établi aucun lien familial.

Nous souhaitons rappeler au Chapitre que maître Degerlund, élève et pupille de l’archimaître Ortolan, est un éminent scientifique, spécialisé dans le domaine de la génétique, qui enregistre des résultats considérables et tout à fait inestimables dans le domaine du transhumanisme, de l’introgression et de la spéciation. Les recherches menées par maître Degerlund peuvent se révéler déterminantes pour l’évolution et le développement de la race humaine. La race humaine, nous le savons, est inférieure aux races non humaines sous bien des aspects physiques, psychiques et psychomagiques. Les expérimentations de maître Degerlund, basées sur l’hybridation et l’union d’une quantité de gènes, ont pour but initial l’égalisation des races humaines et non humaines ; à long terme ensuite, à travers la spéciation, la domination de ces derniers et leur assujettissement total. Il est sans doute inutile d’expliquer l’importance capitale de la chose. Il serait contre-indiqué que de menus incidents ralentissent ou freinent les progrès des travaux scientifiques susmentionnés.

Pour ce qui est de maître Degerlund lui-même, le groupe de recherche du complexe Rissberg prend son assistance médicale sous son entière responsabilité. On avait déjà diagnostiqué antérieurement chez maître Degerlund une tendance narcissique, un manque d’empathie et de légers troubles émotionnels. Dans la période qui a précédé les actes qui lui sont reprochés, cet état s’est aggravé jusqu’à l’apparition de manifestations d’une perturbation émotionnelle bipolaire. On peut affirmer qu’au moment où les actes qui lui sont reprochés ont été commis, maître Degerlund ne contrôlait pas ses réactions émotionnelles, et sa capacité à distinguer le bien et le mal était déficiente. On peut considérer que maître Degerlund étant non compos mentis, eo ipso avait temporairement perdu sa lucidité, aussi ne peut-il endosser la responsabilité pénale pour les faits dont il est accusé, étant donné que impune est admittendum quod per furorem alicuius accidit.

Maître Degerlund a été hospitalisé ad interim dans un endroit tenu secret, où il est soigné tout en poursuivant ses recherches.

Considérant l’affaire comme étant close, nous souhaitons attirer l’attention du Chapitre sur la personne du constable Torquil, qui mène l’enquête sur l’affaire des incidents de Témérie. Le constable Torquil, subordonné du bailli de Gors Velen, connu par ailleurs comme étant un fonctionnaire consciencieux et un défenseur zélé de la loi, fait preuve d’un empressement excessif dans cette affaire et suit vraiment, de notre point de vue, une fausse piste. Il conviendrait d’influer sur ses supérieurs afin qu’ils le tempèrent quelque peu. Et si cela se révélait inefficace, il ne serait pas inutile de vérifier ses fichiers, ceux de sa femme, de ses parents, ses grands-parents, ses enfants et membres éloignés de sa famille du point de vue de leur vie privée, de leur passé, criminalité, affaires financières et préférences sexuelles. Nous suggérons de prendre contact avec le bureau d’avocats Codringher et Fenn, dont le Chapitre, s’il m’est permis de le rappeler, avait bénéficié des services voici trois ans de cela afin de discréditer et compromettre des témoins dans l’affaire connue sous le nom de « scandale céréalier ».

Item, nous souhaitons attirer l’attention du Chapitre sur le fait que dans l’affaire qui nous concerne est impliqué le sorceleur nommé Geralt de Riv. Dans les incidents des hameaux, ce dernier avait un lien direct ; nous avons des raisons de supposer que ledit sorceleur associe lui aussi lesdits événements avec la personne de maître Degerlund. Il conviendrait de le faire taire également s’il commençait à creuser la chose avec un peu trop de sagacité. Nous soulignons que l’attitude asociale, le nihilisme, le déséquilibre émotionnel et la personnalité chaotique du sorceleur susmentionné peuvent rendre un simple avertissement non sufficit, et des moyens extrêmes se révéleraient alors nécessaires. Le sorceleur est sous notre constante surveillance, et nous sommes prêts à appliquer ces moyens, si toutefois, bien entendu, le Chapitre les approuve et les préconise.

En espérant que les explications ci-dessus se révéleront suffisantes pour le Chapitre afin de clore cette affaire, bene valere optamus.

Très respectueusement,

Pour le groupe de recherche du complexe Rissberg

Semper fidelis vestrarum bona amica

Biruta Anna Marquette Icarti manu propria

*« Donner coup pour coup, dédain pour dédain, trépas pour trépas, mais avec un fort pourcentage ! Œil pour œil, dent pour dent, au quadruple, au centuple ! »*

La Bible satanique, d’après Anton Szandor Lavey

# CHAPITRE 17

— Pile à l’heure, dit Frans Torquil d’une voix sinistre. Tu arrives juste à temps pour le spectacle, sorceleur. Ça va commencer tout de suite.

Le constable était alité sur le dos, pâle comme un mur blanchi à la chaux, les cheveux trempés de sueur et collés à son front. Il était vêtu d’une simple chemise en lin, grossièrement taillée, que Geralt assimila aussitôt à un linge mortuaire. Un bandage imbibé de sang entourait sa cuisse gauche, depuis l’aine jusqu’au genou.

Au milieu de la pièce une table était installée, recouverte d’un drap. Un individu, petit, en caftan noir sans manches, y étalait à la suite des instruments, l’un après l’autre. Des couteaux. Des pinces. Des ciseaux. Des scies.

— Je ne regrette qu’une chose, dit Torquil en grinçant des dents. De ne pas avoir réussi à les attraper, ces salopards. C’est la volonté des dieux, ça n’était pas écrit... Et cela ne le sera plus.

— Que s’est-il passé ?

— La même chose, nom d’un chien, qu’aux Ifs, à Rogowizna et à la Pinèdre. Sauf que de manière atypique, en lisière de forêt. Et pas dans une clairière, mais sur un chemin. Ils en ont tué trois, ils ont enlevé deux enfants. Par un coup de chance, je me trouvais aux alentours avec ma troupe ; nous sommes immédiatement partis à leur poursuite, et nous les avons vite rattrapés. Deux escogriffes immenses comme des bœufs et un bossu difforme. Et c’est le bossu qui m’a tiré dessus avec son arbalète.

Le constable serra les dents et, d’un geste bref, montra sa cuisse bandée.

— J’ai ordonné à mes hommes de me laisser et de poursuivre les autres. Ils m’ont pas écouté, nom d’un chien. Et résultat, ils se sont échappés. Et moi ? À quoi ça a servi qu’ils m’aient sauvé ? Puisqu’on va me scier la jambe maintenant. J’aurais encore préféré, putain, périr sur place, mais les voir pendre au bout d’une corde avant de fermer les yeux pour de bon. Ils n’ont pas écouté mes ordres, les crapules. Ils sont là maintenant, à attendre, tout honteux.

Les subordonnés du constable faisaient grise mine, en effet, assis comme un seul homme, sur un banc près du mur. Une petite vieille toute ridée, qui ne cadrait en rien avec la bande, leur tenait compagnie. Elle portait sur la tête une couronne de fleurs en totale dysharmonie avec ses cheveux gris.

— On peut commencer, dit l’individu en caftan noir. Le patient sur la table, attachez-le fortement avec les sangles. Que ceux qui n’ont rien à faire ici quittent la pièce.

— Qu’ils restent, rugit Torquil. Que je sache qu’ils regardent. J’aurai honte de crier.

— Une minute, dit Geralt en se redressant. Qui a dit que l’amputation était indispensable ?

— C’est moi qui ai dit cela. (L’individu en noir s’était redressé lui aussi pour regarder Geralt dans les yeux ; même ainsi il devait lever très fort la tête.) Je suis messer Luppi, médecin personnel du bailli de Gors Velen, envoyé spécialement. Après auscultation, j’ai constaté que la blessure était infectée. Il faut amputer la jambe, il n’existe pas d’autre recours.

— Combien prends-tu pour l’intervention ?

— Vingt couronnes à peu près.

— En voilà trente. (Geralt dégotta dans sa bourse trois pièces de dix couronnes.) Embarque tes instruments, fais tes bagages, rentre chez le bailli. S’il pose des questions, le patient se porte mieux.

— Mais... je me dois de protester...

— Fais tes bagages et rentre. Lequel de ces mots ne comprends-tu pas ? Et toi, mémé, viens ici. Déroule le bandage.

— Il m’a interdit de toucher au blessé, dit-elle en désignant le médecin. Comme quoi j’serais une guérisseuse et une sorcière. Il a menacé de me dénoncer.

— Tu t’en fous. D’ailleurs il sort.

La grand-mère, en laquelle Geralt avait immédiatement reconnu une herboriste, obéit. Elle défaisait le bandage prudemment, malgré tout, Torquil secouait la tête, geignait, chuintait.

— Geralt, gémit-il. Qu’est-ce que tu combines ? Le médecin a dit qu’il n’y avait rien à faire... Mieux vaut perdre une jambe que la vie.

— Foutaises. Ça ne vaut pas mieux du tout. Et maintenant, ferme-la.

La blessure n’était pas belle à voir. Mais Geralt en avait vu de pires.

Il sortit de sa besace une trousse avec des élixirs. Messer Luppi, ses bagages à la main, observait, secouait la tête.

— Les décoctions ne serviront à rien ici, dit-il. À rien les tours de guérisseur, la magie-leurre. C’est de la charlatanerie et rien d’autre. En tant que médecin, je me dois de protester...

Geralt se retourna, lui jeta un regard. Le médecin sortit. Précipitamment. En trébuchant sur le seuil.

— J’ai besoin de quatre hommes. (Le sorceleur déboucha un petit flacon.) Maintenez-le. Serre les dents, Frans.

L’élixir que Geralt avait versé sur la blessure se mit à mousser fortement. Le constable poussait des gémissements déchirants. Geralt attendit un instant, versa le deuxième élixir. Celui-là aussi commença à faire des bulles, et à siffler aussi et à fumer. Torquil poussa un cri ; il secoua la tête, se raidit, roula des yeux et s’évanouit.

La vieille femme sortit une petite outre d’un paquet, elle y prit un morceau de pâte verte ; elle en déposa une énorme couche sur un morceau de tissu plié en deux dont elle recouvrit la blessure.

— De la consoude, devina Geralt. Une compresse de consoude, d’arnica et de souci. Bien, mémé, très bien. Du millepertuis serait bien utile aussi, de l’écorce de chêne...

— Visez un peu, l’interrompit la grand-mère sans relever la tête des jambes du constable, il va m’apprendre l’herboristerie. Sache, mon garçon, que je soignais par les herbes alors que tu éclaboussais encore ta nounou avec ta kacha au lait. Et vous, grenadiers, poussez-vous donc, vous me cachez la lumière. Et vous empestez comme c’est pas possible. Faut changer vos bandes molletières, oui, faut les changer. Régulièrement. Hors de la pièce, zou, vous m’avez entendue, là ?

— Il va falloir immobiliser la jambe. La placer dans une longue éclisse...

— M’apprends pas, j’te dis. Et va donc faire un tour dehors toi aussi. Qu’est-ce que t’as à rester planté là encore ? T’attends quoi ? Des mercis, pour avoir sacrifié dans ta grande mansuétude tes remèdes sorceliens magiques ? Des promesses qu’il ne l’oubliera pas de toute sa vie ?

— Je veux lui demander quelque chose.

— Jure-moi, Geralt que tu les attraperas. (Frans Torquil avait parlé, tout à fait inopinément.) Que tu ne les épargneras pas...

— Je vais lui donner un petit quelque chose pour dormir et contre la fièvre, il délire. Et toi, sorceleur, sors. Attends devant la cahute.

Il n’attendit pas longtemps. La grand-mère sortit, elle réajusta sa jupe, remit en place sa couronne. Elle s’assit sur le banc attenant à la maison. Elle frotta ses pieds l’un contre l’autre. Elle les avait extraordinairement petits.

— Il dort, informa-t-elle le sorceleur. Et il vivra sûrement, si rien de mauvais vient s’en mêler, pfft, pfft, croisons les doigts. L’os va se ressouder. Tu lui as sauvé sa guibole avec tes sorts de sorceleur. Y restera boiteux pour toujours, et d’après ce que je vois, y montera jamais plus à cheval, mais deux jambes, c’est mieux qu’une, hé !

Elle mit sa main sous son sein, sous son corset brodé, et en sortit un minuscule coffret ; l’odeur de plantes se répandit davantage. Elle ouvrit le coffret. Après un instant d’hésitation, elle le tendit vers Geralt.

— Tu veux sniffer ?

— Non, merci. Je ne prends pas de fisstech.

— Eh bien, moi... (L’herboriste se mit le narcotique dans le nez, dans une narine d’abord, puis dans l’autre.) ... moi, si, de temps en temps. Ça fait sacrément du bien. Pour la clarté de l’esprit. La longévité. Et la beauté. Regarde-moi un peu.

Geralt la regarda.

— Je te remercie, commença la mémé, pour le remède sorcelien pour Frans. (Elle essuya son œil larmoyant, renifla.) J’oublierai pas. Je sais bien que vous protégez jalousement toutes vos décoctions. Mais toi, sans réfléchir, tu t’en es servi pour l’aider. Alors qu’à cause de ça pourtant, quand tu en auras besoin toi-même, ils peuvent te manquer. Ça te fait pas peur ?

— Si.

Elle tourna la tête de profil. Effectivement, elle avait dû être une belle femme autrefois. Mais ça devait faire fichtrement longtemps.

— Et maintenant, dit-elle en se retournant, parle. Qu’est-ce que tu voulais demander à Franz ?

— Peu importe. Dors ; et pour moi, il est l’heure de me mettre en route.

— Parle.

— La montagne Cremora.

— Fallait le dire tout de suite. Que veux-tu savoir sur cette montagne ?

\* \* \*

La cabane se trouvait assez loin après le village, à la lisière même du bois ; la forêt commençait juste derrière la palissade du jardin fruitier, rempli d’arbres lourds de pommes. Le reste ne se distinguait pas de l’image rurale typique : une grange, une remise, un poulailler, quelques ruches, un potager, un tas de fumier. De la cheminée s’échappait un filet d’une fumée claire et qui sentait bon. Les pintades qui s’agitaient près des clôtures l’aperçurent les premières et alarmèrent l’environnement de leur piaillement infernal. Les mioches qui traînaient dans la cour — ils étaient trois — filèrent vers la cabane. Une femme apparut à la porte. Grande, aux cheveux clairs, elle portait un tablier par-dessus une robe grossière. Il avança plus près, descendit de cheval.

— Bonjour, dit-il en guise de salut. Le maître de maison est là ?

Les enfants, toutes des filles, s’agrippèrent aux jupes de leur mère. La femme observait le sorceleur, et dans son regard, on aurait cherché en vain de la sympathie. Rien d’étonnant. Elle avait bien vu la poignée de l’épée sur l’épaule du sorceleur. Son médaillon autour du cou. Les clous en argent sur ses gants que le sorceleur ne cherchait pas à cacher, pour le moins. Bien au contraire.

— Le maître de maison, répéta-t-il. Otto Dussart, c’est-à-dire. Je dois lui parler.

— De quoi ?

— C’est personnel. Il est là ?

Elle le regardait fixement, sans rien dire, la tête un peu de travers. D’après ce qu’il pouvait en juger, elle était d’une beauté disons, rustique, elle devait donc compter entre vingt-cinq et quarante-cinq printemps. Une évaluation plus précise, comme pour la plupart des habitantes d’un village, était impossible.

— Il est là ?

— Non.

— Alors je vais attendre qu’il revienne, annonça-t-il en jetant les rênes de sa jument sur une perche de la clôture.

— Ça peut être long.

— Je tiendrai le coup. Quoique, à la vérité, je préférerais attendre à l’intérieur que près de la clôture.

Durant quelques secondes, la femme les mesura du regard. Lui et son médaillon.

— Un invité à la maison, dit-elle enfin. Je t’invite à entrer.

— J’accepte ton invitation, répondit-il par la formule habituelle. Je ne faillirai pas aux lois de l’hospitalité.

— Tu ne failliras pas, répéta-t-elle en insistant sur les mots, mais tu portes une épée.

— Telle est ma profession.

— Les épées blessent. Et tuent.

— La vie aussi. Qu’en est-il, alors, de cette invitation ?

— Je te prie d’entrer.

Comme toujours dans ce genre de maison de hameau, il fallait d’abord traverser un vestibule, sombre et encombré d’une multitude de meubles. L’intérieur se révéla assez spacieux, clair et propre. Les murs portaient des traces de suie, mais uniquement à proximité de la cuisine et de la cheminée ; partout ailleurs, ils étaient d’un blanc accueillant et couverts de brocarts colorés, partout aussi étaient suspendus divers ustensiles domestiques, des bouquets d’herbes, des tresses d’ail, des couronnes de paprika. Un rideau tissé séparait la pièce de la chambre. Cela sentait la cuisine. Le chou, plus exactement.

— Je te prie de t’asseoir.

La maîtresse de maison était toujours debout, triturant son tablier. Les enfants s’étaient blottis près du feu, sur un petit banc.

Le médaillon autour du cou de Geralt vibrait. Fort et sans relâche. Il voletait sous sa chemise, comme un oiseau pris au piège.

— Cette épée, dit la femme en se dirigeant vers la cuisine, il faut la laisser dans le vestibule. C’est malséant de s’asseoir à table avec une arme. Y’a que les bandits qui agissent ainsi. T’es un bandit ?

— Tu sais très bien qui je suis, la coupa-t-il. Et mon épée restera là où elle est. Histoire de ne pas oublier.

— Quoi donc ?

— Que les actes trop prompts ont de redoutables conséquences.

— Tu ne trouveras aucune arme ici, donc...

— C’est bon, c’est bon, l’interrompit-il brusquement. Nous n’allons pas nous en conter, hôtesse. Une maison et une ferme de paysan, c’est un arsenal ; plus d’un est tombé à cause d’un binoir, et je ne mentionnerai même pas les fourches et les fléaux. J’ai entendu parler de quelqu’un qui s’était fait tuer avec un battoir à baratte. On peut causer du tort avec n’importe quoi, si on veut. Ou s’il le faut. Puisqu’on en est là, laisse donc cette marmite d’eau bouillante tranquille. Et écarte-toi de la cuisine.

— J’avais aucune intention, rétorqua rapidement la femme, qui mentait de manière évidente. Et c’est pas de l’eau bouillante, mais du bortsch. Je voulais t’en proposer...

— Merci, mais je n’ai pas faim. Donc, ne touche pas à ta marmite et éloigne-toi du feu. Assieds-toi là-bas, auprès des enfants. Et nous allons gentiment attendre le maître de maison.

Ils attendaient, assis, sans parler, dans un silence troublé par le seul bourdonnement des mouches. Le médaillon vibrait.

— La marmite avec le chou qui est dans le poêle. (La femme avait rompu le silence pesant.) Faut l’enlever, mélanger, sinon ça va brûler.

Geralt désigna la plus jeune des fillettes.

— Qu’elle le fasse, elle.

La petite fille se leva, lentement, en lui jetant des regards furtifs de sous sa frange filasse. Elle prit une petite fourche sur un long manche, se pencha vers la porte du four. Et soudain, elle bondit sur Geralt telle une chatte. Elle comptait lui clouer le cou au mur avec sa fourche, mais le sorceleur se pencha, secoua le manche, renversa la fillette sur le plancher en argile. Elle commença à se transformer avant même de toucher terre.

La femme et les deux autres fillettes avaient déjà eu le temps de se métamorphoser. Le sorceleur vit trois loups bondir vers lui, une louve grise et deux louveteaux, les yeux injectés de sang et montrant les crocs. Ils se séparèrent, attaquant de toutes parts, comme une meute. Il sauta de côté, poussa le banc contre la louve, repoussant les louveteaux d’un coup de poing de ses gants cloutés. Ils gémirent, se retrouvèrent au sol, montrant toujours leurs crocs. La louve hurla sauvagement, sauta de nouveau.

— Non ! Edwina ! Non !

Elle se jeta sur Geralt, le pressant contre le mur, mais déjà sous sa forme humaine. Les louveteaux, revenus à leur état de fillettes, filèrent aussitôt s’accroupir près du poêle. La femme resta agenouillée à ses pieds, le regard honteux. Geralt ne savait pas si elle était confuse de l’avoir attaqué, ou de n’avoir pas réussi son attaque.

— Edwina ! Mais comment donc ? gronda un homme barbu de grande taille, en posant les mains sur ses hanches. Qu’est-ce qui t’a pris ?

— C’est un sorceleur ! lança la femme, toujours à genoux. Un bandit avec une épée ! Il est venu te chercher ! Un tueur ! Il pue le sang !

— Tais-toi, femme ! Je le connais. Pardonnez, monsieur Geralt. Vous n’avez rien ? Pardonnez. Elle ne savait pas... Elle s’est dit, c’est un sorceleur, donc...

Il s’interrompit, jeta un regard inquiet autour de lui. La femme et les fillettes étaient rassemblées près du poêle. Geralt aurait juré entendre un sourd grognement.

— Il ne s’est rien passé, dit-il. Je ne leur en veux pas. Mais tu es arrivé au bon moment. Pas une seule seconde trop tôt.

— Je sais. (Le barbu tressaillit perceptiblement.) Je sais, monsieur Geralt. Asseyez-vous, asseyez-vous à table... Edwina ! Apporte de la bière !

— Non. Sortons, Dussart. J’ai à te parler.

Un chat gris était assis au milieu de la cour ; à la vue du sorceleur, il fila en un clin d’œil se réfugier dans les orties.

— Je ne veux pas stresser ta femme ni effrayer tes enfants, déclara Geralt. D’autre part, je préférerais te parler de mon affaire tête à tête. Vois-tu, j’ai un certain service à te demander.

— Tout ce que vous voudrez, répondit le barbu en se redressant. Vous n’avez qu’à parler. J’exaucerai tous vos souhaits, pour peu que ce soit en mon pouvoir. J’ai une dette envers vous, une énorme dette. Grâce à vous, je suis encore vivant en ce monde. Parce que vous m’avez épargné en son temps. Je vous dois...

— Pas à moi. À toi-même. Au fait que même sous l’apparence d’un loup, tu étais resté un homme, et que tu n’avais jamais causé de mal à personne.

— C’est vrai, je n’avais jamais causé de mal. Et qu’est-ce que ça m’a apporté ? Les voisins, devenus soupçonneux, n’ont pas hésité à m’envoyer un sorceleur sur le dos. Ils étaient miséreux, et pourtant, ils avaient économisé sou à sou pour pouvoir vous embaucher.

— J’avais pensé leur rendre l’argent, reconnut Geralt. Mais cela aurait pu éveiller les soupçons. Je leur ai donné ma parole de sorceleur, je leur ai garanti que j’avais ôté ton charme de loup-garou et que je t’avais totalement guéri de la lycanthropie, que tu étais dorénavant le plus normal des hommes. Une telle performance doit coûter cher. Si les gens paient pour quelque chose, ils y croient : ce qui a été payé devient réel et légal. Plus c’est cher, plus c’est vrai.

— J’ai la chair de poule en repensant à ce fameux jour. (Dussart avait blêmi, en dépit de son teint hâlé.) Quand je vous ai vu alors, avec votre épée d’argent, c’est tout juste si je ne suis pas mort de peur. Je pensais que ma dernière heure avait sonné. C’est qu’on en avait entendu, des histoires. De sorceleurs-assassins, se délectant de sang et d’atrocités. Mais vous, vous l’avez prouvé, vous êtes un homme juste. Et bon.

— N’exagérons pas. Mais tu as écouté mon conseil. Tu as quitté Guaamez.

— Il le fallait, dit sombrement Dussart. À Guaamez, ils ont bien voulu croire que j’étais désensorcelé, mais vous aviez raison, un ancien loup-garou n’a pas la vie facile au milieu d’humains. Ça s’est passé comme vous le disiez : votre passé a plus d’importance pour les gens que ce que vous êtes aujourd’hui. Il a fallu que je m’en aille de là-bas, que je parte dans des régions qui m’étaient étrangères, où personne ne me connaissait. J’ai vagabondé de-ci de-là... Pour enfin atterrir ici. Et ici, j’ai rencontré Edwina...

— Cela n’arrive pas souvent que deux thérianthropes s’unissent. Il est encore plus rare que d’une telle union naisse une progéniture. Tu es un veinard, Dussart.

— Si vous saviez, dit le loup-garou dans un large sourire. Les gamines sont sages comme des images ; elles vont devenir de belles jeunes filles. Et avec Edwina, on est coulés du même moule. Je resterai avec elle jusqu’à la fin de mes jours.

— Elle a tout de suite reconnu en moi un sorceleur. Et elle a tout de suite été prête à la défense. Tu ne le croiras pas, elle avait l’intention de m’ébouillanter avec du bortsch. Elle aussi, sûrement, a dû en entendre des histoires de loup-garou sur les sorceleurs assoiffés de sang et se délectant d’atrocités.

— Pardonnez-lui, sieur Geralt. Et ce fameux bortsch, on va vite aller le goûter. Edwina le prépare délicieusement.

— Il vaut peut-être mieux que je ne m’impose pas, répondit Geralt en secouant la tête. Je ne veux pas effrayer les enfants, et encore moins énerver ton épouse. Pour elle, je reste un bandit avec une épée ; on peut difficilement attendre qu’elle m’accepte comme ça du premier coup. Elle a dit que je puais le sang. C’est une métaphore, d’après ce que je comprends.

— Pas vraiment. Soit dit sans offense, monsieur le sorceleur, mais vous traînez derrière vous une atroce odeur de sang.

— Je n’ai pas été en contact avec du sang depuis...

— Depuis quelque deux semaines, je dirais, acheva le loup-garou. Du sang coagulé, figé. Vous avez touché quelqu’un d’ensanglanté. Il y a également du sang plus ancien, qui date d’un peu plus d’un mois. Du sang froid. Celui d’un monstre. Vous-même aussi avez saigné. Une blessure, du sang vivant.

— Je suis plein d’admiration.

— Nous, les loups-garous, dit Dussart en se redressant avec fierté, nous avons un flair un poil plus sensible que celui des humains.

— Je sais, dit Geralt en souriant. Je sais que l’odorat des loups-garous est un véritable miracle de la nature. C’est justement pour cela que je suis venu te demander un service.

\* \* \*

— Des musaraignes, constata Dussart après avoir reniflé. Des musaraignes, c’est-à-dire des musettes. Et des campagnols. Beaucoup de campagnols. Des crottes. Énormément de crottes. De martres, principalement. Et de belettes. Rien d’autre.

Le sorceleur soupira, après quoi il cracha. Il ne cachait pas sa déception. Ils avaient visité quatre grottes déjà, et Dussart n’avait rien flairé d’autre que des rongeurs. Et des rapaces qui chassaient ces derniers. Et une multitude de crottes des uns et des autres.

Ils passèrent à l’ouverture suivante, béante dans un mur rocheux. Les pierres roulaient sous leurs pieds, s’accumulaient sur le clapier. Il était difficile d’avancer sur le chemin escarpé. Geralt commençait à éprouver de la fatigue. Selon le terrain, Dussart se changeait en loup ou bien gardait sa forme humaine.

— Une ourse. (Il jeta un coup d’œil dans la caverne suivante, renifla.) Avec ses petits. Elle y était, mais elle est partie, elle n’est plus là. Il y a des siffleurs. Des musaraignes. Des chauves-souris. Beaucoup de chauves-souris. Une hermine. Une martre. Un glouton. Beaucoup de crottes.

Grotte suivante.

— Un putois femelle. Elle est en chaleur. Il y a une hermine aussi... Non, deux. Un couple d’hermines.

» Une source souterraine, l’eau est légèrement sulfureuse. Des gremlins, tout un groupe, une dizaine sans doute. Des amphibiens, sûrement des salamandres... Des chauves-souris...

Prenant son envol d’un surplomb rocheux situé quelque part sur les hauteurs, un aigle immense tournoya au-dessus d’eux en trompetant. Le loup-garou releva la tête, observa les sommets montagneux. Et les sombres nuages qui s’avançaient derrière eux.

— L’orage arrive. En voilà un été, on n’a quasiment pas un seul jour sans orage... Que faisons-nous, monsieur Geralt ? On attaque le trou suivant ?

— Allons-y, le trou suivant.

Pour atteindre l’antre suivant, ils durent franchir une petite cascade qui coulait d’un escarpement, sans trop de puissance, mais suffisamment pour les mouiller sérieusement. À cet endroit, les rochers, couverts de mousse, étaient glissants comme du savon. Dussart, pour tenter d’avancer un peu, se transforma en loup. Geralt dérapa dangereusement à plusieurs reprises, il se domina, pesta et, à quatre pattes, vint à bout du passage difficile. Heureusement que Jaskier ne me voit pas en ce moment, songea Geralt, il en ferait un sujet de ballade. En tête, un lycanthrope sous sa forme louve, derrière lui un sorceleur à quatre pattes. Les gens auraient bien du plaisir.

— Le trou est grand, monsieur le sorceleur, dit Dussart en reniflant. Grand et profond. Il y a des trolls des montagnes, cinq ou six adultes. Et des chauves-souris. Énormément de crottes de chauves-souris.

— Allons plus loin. Au suivant.

— Des trolls... Les mêmes qu’avant. Les cavernes sont communicantes.

» Un ours. Un bébé. Il était là, mais il est parti. Il n’y a pas longtemps.

» Des siffleux. Des chauves-souris. Des vampires à nez charnu.

Arrivé à la caverne suivante, le loup-garou fit un bond en arrière, comme s’il venait d’être brûlé.

— Une gorgone, murmura-t-il. Au fond de l’antre se trouve une immense gorgone. Elle dort. Il n’y a rien d’autre là-bas.

— Je ne suis pas étonné, marmonna le sorceleur. Éloignons-nous. Sans bruit. Elle pourrait se réveiller...

Ils s’éloignèrent en jetant des regards nerveux derrière eux. Ils se dirigèrent à pas très lents vers la grotte suivante, assez éloignée heureusement du gîte de la gorgone, conscients qu’ils étaient que la prudence ne leur nuirait pas. Elle ne leur nuit pas, mais se révéla inutile. Les quelques antres suivants n’abritaient rien d’autre, dans leurs profondeurs, que des chauves-souris, des siffleurs, des souris, des campagnols et des musaraignes. Et des crottes à foison.

Geralt était fatigué et résigné. Dussart aussi, manifestement. Mais, il fallait le lui reconnaître, il faisait bonne contenance, il n’affichait aucun mécontentement, ni en gestes ni en paroles. Le sorceleur ne se faisait guère d’illusions cependant. Le loup-garou avait des doutes quant à la réussite de l’opération. Conformément à ce qu’avait entendu Geralt autrefois, et qui lui avait été confirmé par la mémé herboriste, du côté de la falaise, sur la face occidentale, la montagne Cremora était trouée comme du fromage, percée d’un nombre incalculable de grottes. Certes, ils trouvèrent des grottes à la pelle. Mais Dussart, très clairement, ne croyait pas qu’il réussirait à flairer et découvrir celle qui se révélerait être le passage souterrain menant à l’intérieur du complexe rocheux de la Citadelle.

Comble de malchance, un éclair transperça le ciel. Un coup de tonnerre gronda. Et il se mit à pleuvoir. Très sincèrement, l’envie démangea Geralt de cracher, de jurer vilainement et de déclarer la fin de l’entreprise. Il prit sur lui.

— On bouge, Dussart. Le trou suivant.

— Comme il vous plaira, monsieur Geralt.

Et soudain, à l’ouverture suivante, exactement comme dans un mauvais roman, survint le tournant de l’action.

— Des chauves-souris, annonça le loup-garou en reniflant. Des chauves-souris et... et un chat.

— Lynx ? Chat sauvage ?

— Un chat, répéta Dussart en se redressant. Un vulgaire chat domestique.

\* \* \*

Otto Dussart examinait avec curiosité les petites fioles d’élixir ; il observait le sorceleur en train de les absorber. Il voyait les changements qui survenaient dans l’aspect de Geralt, et ses yeux s’écarquillaient d’effroi et d’admiration.

— Ne me demandez surtout pas d’entrer avec vous dans ce trou, dit-il. Soit dit sans offense, mais je n’irai pas. Mes poils se hérissent à la seule idée de ce qu’on peut trouver là-bas...

— Cela ne m’a même pas effleuré l’esprit de te le demander. Rentre chez toi, Dussart, auprès de ta femme et de tes enfants. Tu m’as rendu service, tu as fait ce que je t’avais demandé, je ne peux en exiger davantage.

— Je vais attendre, protesta le loup-garou. Je vais attendre que vous sortiez.

— Je ne sais pas quand je sortirai de là-dedans, répliqua Geralt en ajustant correctement son épée dans son dos. Et si même j’en sortirai.

— Ne dites pas cela. J’attendrai... J’attendrai jusqu’au crépuscule.

\* \* \*

Le fond de la grotte était rempli d’une épaisse couche de guano de chauve-souris. Les chauves-souris elles-mêmes — des oreillards ventrus — étaient suspendues à la voûte par grappes entières, elles s’agitaient et piaillaient mollement. Au début, Geralt pouvait avancer aisément et relativement vite sur une surface plane, la voûte se trouvant bien au-dessus de sa tête. Rapidement cependant, ce confort prit fin, il dut commencer par se baisser, se courber de plus en plus, puis il ne lui resta d’autre solution que de se déplacer à quatre pattes. Et pour finir de ramper.

Il y eut un moment où il s’arrêta, décidé à faire demi-tour, le passage devenant si étroit qu’il menaçait de le bloquer complètement. Mais il entendit un bruissement d’eau et sentit sur son visage comme une bouffée d’air frais. Conscient de prendre un risque, il se faufila à travers une crevasse et soupira de soulagement lorsque celle-ci commença à s’élargir. Le corridor se transforma soudainement en une rampe qu’il dévala jusqu’en bas, directement dans le lit d’un torrent souterrain qui jaillissait de sous une roche et disparaissait du côté opposé. Une faible lumière filtrait des hauteurs, et c’est de là aussi, bien haut quelque part, que provenait l’air frais.

Le ponor dans lequel disparaissait le torrent semblait être entièrement inondé ; il n’était pas trop du goût du sorceleur de plonger, bien qu’il soupçonnât là un siphon. Il choisit le chemin qui menait en haut du torrent, sous les rapides, le long de la rampe. Avant même de s’être extirpé de là et de se retrouver dans une salle immense, il était trempé jusqu’aux os et maculé de limon calcaire.

La salle était très grande, tout en glaçures, travertins, draperies, stalagmites, stalactites, piliers majestueux. Un ruisseau coulait au fond, creusé de profonds méandres. À cet endroit aussi de la lumière filtrait d’en haut, et l’on sentait un léger courant d’air. On sentait autre chose aussi. L’odorat du sorceleur ne pouvait rivaliser avec le flair de Dussart, mais Geralt percevait aussi à présent ce qu’avait détecté avant lui le loup-garou, une très légère odeur d’urine de chat.

Il resta immobile un instant, regarda autour de lui. Le courant d’air lui indiquait une sortie, une ouverture, comme le portail d’un palais flanqué de piliers de stalagmites gigantesques. En tournant la tête, il remarqua une cuvette remplie d’un sable fin, et de là provenait, précisément, l’odeur de chat. On pouvait voir sur le sable de nombreuses traces de pattes.

Geralt replaça sur son dos son épée, qu’il avait dû ôter dans l’étroitesse des crevasses. Et il sauta entre les stalagmites.

Un corridor, parfaitement sec et au haut plafond voûté, grimpait gentiment.

De grosses pierres encombraient le fond, mais on pouvait avancer. Ce que fit Geralt. Jusqu’au moment où son chemin fut barré par une porte. Solide et fermée par une énorme serrure.

Jusqu’à cette seconde, il n’était pas sûr de suivre le bon chemin, il n’avait aucune certitude d’avoir pénétré dans la bonne caverne. Cet obstacle semblait être une confirmation.

Dans la porte, à même le seuil, se trouvait une petite ouverture, découpée très récemment. Un passage pour un chat.

Geralt poussa le battant, qui ne frémit même pas. En revanche, l’amulette du sorceleur vibra, imperceptiblement. Cette porte était magique, protégée par un sortilège. Le faible tremblement du médaillon signalait cependant qu’il ne s’agissait pas d’un charme très puissant. Geralt approcha son visage du bois.

— Ami.

La porte s’ouvrit sans bruit sur ses gonds huilés. Comme il l’avait justement deviné, dans les protections magiques peu sophistiquées et les mots de passe standard dont elles étaient équipées, fabriqués en série, personne, heureusement pour lui, n’avait eu envie d’installer quelque chose de plus raffiné. Cette porte devait isoler le complexe de l’ensemble des grottes et des créatures incapables de se servir de magie, même la plus élémentaire.

Pour plus de sécurité, il avait bloqué le battant derrière lui avec une pierre ; là s’achevaient les grottes naturelles, et commençait une galerie qui avait été creusée dans la roche par des pioches.

En dépit de toutes ces données, il n’avait encore aucune certitude. Jusqu’au moment où il vit une lumière devant lui. La lumière clignotante d’un flambeau ou d’une lampe à huile. Et quelques secondes plus tard, il entendait un rire ; un rire familier. Un ricanement.

— Bououh-rrrééé-bouh-ou-ou-ou-rrrééé !

La lumière et le ricanement, comme le constata Geralt, parvenaient d’un local assez grand, éclairé par une torche plantée dans une poignée en fer. Le long des murs étaient amassés des caisses, des coffres et des tonneaux. Assis près de l’une des caisses, se servant de tonneaux en guise de siège, Boué et Bang jouaient aux osselets. Le ricanement était celui de Bang, qui venait justement de marquer pas mal de points.

Sur un caisson à portée de main était posée une dame-jeanne d’aquavit, et également des amuse-gueule.

Une jambe humaine rôtie.

Le sorceleur sortit son épée de son fourreau.

— Salut, les gars !

Boué et Bang le regardèrent fixement un certain temps, la gueule ouverte. Après quoi, ils se mirent à brailler ; ils se levèrent en catastrophe en renversant les tonneaux, et se jetèrent sur leur arme. Boué s’empara d’une faux, Bang, d’un large cimeterre. Et tous deux se ruèrent sur le sorceleur.

Même s’il n’escomptait pas une partie de plaisir, Geralt fut surpris. Il ne s’attendait pas en effet à ce que les deux colosses difformes réagissent aussi promptement.

Boué joua de sa faux, très près du sol ; si le sorceleur n’avait pas eu le réflexe de bondir aussitôt, il aurait perdu ses deux jambes. Il évita de justesse le coup de Bang, dont le cimeterre provoqua des étincelles sur le mur en pierre.

Le sorceleur savait gérer des individus rapides. Et grands aussi. Rapides ou lents, grands ou petits, tous avaient des endroits sensibles à la douleur.

Et ils n’imaginaient pas à quel point un sorceleur pouvait être véloce après avoir absorbé des élixirs.

Boué, touché au coude, hurla ; blessé au genou, Bang hurla plus fort encore. D’une rapide volte-face, le sorceleur le feinta ; il sauta par-dessus la lame de la faux et, du bout de son épée, trancha l’oreille de Boué. Ce dernier rugit en secouant la tête, sa faux décrivant des cercles ; et il attaqua. Geralt croisa les doigts et le marqua du signe d’Aard. Frappé par le sortilège, Boué se retrouva les fesses par terre ; on entendit clairement ses dents claquer.

Cimeterre en main, Bang prit son élan. Geralt plongea adroitement sous le fer, et cingla le géant en vol sur son autre genou ; il virevolta, parvint jusqu’à Boué qui tentait de se relever et cibla les yeux. Boué, cependant, réussit à écarter la tête, le coup faillit et atteignit l’arcade sourcilière, le sang inonda instantanément le visage de l’ogrotroll. Boué beugla, s’arracha du sol et se jeta à l’aveugle vers Geralt. Celui-ci s’écarta d’un bond, Boué tomba sur Bang, ils se télescopèrent. Bang repoussa son comparse et, en beuglant avec fureur, se rua sur le sorceleur, l’attaquant du revers avec son cimeterre. Geralt évita le coup d’une feinte rapide et, d’une volte-face, frappa l’ogrotroll par deux fois, un coup à chaque coude. Bang poussa un hurlement, mais sans lâcher son arme, il prit son élan à nouveau, et envoya des coups larges et chaotiques. Geralt esquiva le fer. Sa feinte le porta dans le dos de Bang ; il ne pouvait pas ne pas profiter de cette chance. Il retourna son épée et trancha par le bas, à la verticale, entre les fesses précisément. Bang se saisit le derrière, hurla, grogna, trottina, fléchit les genoux et se pissa dessus.

Boué, aveuglé, agita sa faux. Il fit mouche. Sauf qu’il ne toucha pas le sorceleur, qui avait esquivé d’une pirouette, mais son compère qui se tenait toujours l’arrière-train. Et il lui balaya la tête des épaules. De l’air s’échappa avec un chuintement sonore de la trachée sectionnée ; du sang jaillit de l’artère, s’élevant très haut, jusqu’au plafond, comme la lave du cratère d’un volcan.

Bang, toujours debout, maintenu à la verticale grâce à ses énormes pieds plats, pissait le sang, telle une statue sans tête dans une fontaine. Mais il finit par pencher et tomber comme une bille.

Boué essuya ses yeux inondés de sang. Il se mit à beugler comme un fou lorsque, enfin, il comprit ce qui s’était passé. Il tapa des pieds, agita sa faux. Il tourna sur place, cherchant le sorceleur. Il ne le trouva pas. Parce que celui-ci était dans son dos. Touché sous l’aisselle, il laissa tomber sa faux et se jeta à mains nues sur Geralt, le sang inondant à nouveau ses yeux, et il vint par conséquent heurter le mur. Geralt bondit jusqu’à lui, frappa.

Visiblement, Boué ignorait qu’il avait les artères tranchées. Et qu’il aurait dû être mort depuis longtemps. Il braillait, faisait la toupie, agitait les bras dans tous les sens. Jusqu’à ce que ses jambes cèdent sous lui et qu’il se retrouve agenouillé dans une mare de sang. Il continua de beugler dans cette posture et de s’agiter, mais de moins en moins fort, de plus en plus mollement. Pour en terminer, Geralt s’approcha de lui et le frappa d’estoc sous le sternum. C’était une erreur.

L’ogrotroll gémit et s’agrippa au fer, à la garde et à la main du sorceleur. Ses yeux devenaient vitreux déjà, mais il ne cédait pas, bien accroché à sa prise. Geralt lui posa son pied sur la poitrine, il s’arc-bouta, secoua son épée. Le sang avait beau couler sur sa main, Boué tenait bon.

— Stupide salopard, l’interpella lentement Pasztor. (Il avait pénétré dans la caverne et pointait sur le sorceleur son arbalète à deux arcs.) Tu es venu chercher la mort en t’introduisant ici. C’en est fini de toi, engeance du diable. Tiens-le bien, Boué !

Geralt tenta de se dégager. Boué gémit, mais ne céda pas. Le bossu montra les dents et appuya sur la détente. Geralt se recroquevilla en une esquive, la lourde empenne effleura son flanc de ses plumes, et vint s’enfoncer dans le mur. Boué lâcha l’épée ; allongé sur le ventre, il attrapa le sorceleur par les jambes, l’immobilisa. Pasztor coassa triomphalement et leva son arbalète.

Mais il n’eut pas le temps de tirer.

Tel un boulet gris, un énorme loup avait surgi dans la caverne. Frappant Pasztor à la manière des loups, dans les jambes, par-derrière, il lui déchira les ligaments et les artères poplités. Le bossu hurla, et tomba. La corde de l’arbalète qu’il avait lâchée claqua. Boué laissa échapper un râle. L’empenne l’avait atteint droit dans l’oreille, y pénétrant jusqu’à la penne. Le pique ressortit par l’autre oreille.

Pasztor hurla. Le loup ouvrit grand sa gueule terrifiante qu’il abattit sur la tête du bossu.

Le hurlement se mua en une complainte.

Geralt écarta de ses jambes l’ogrotroll, enfin mort.

Dussart, ayant repris déjà sa forme humaine, se redressa au-dessus du cadavre de Pasztor, s’essuya les lèvres et le menton.

— Au bout de quarante-deux ans d’existence en tant que loup-garou, dit-il, en croisant le regard du sorceleur, il était de bon ton d’enfin mordre quelqu’un.

\* \* \*

— Il fallait que je vienne, se justifia Dussart. Je savais, monsieur Geralt, que je devais vous mettre en garde.

— Contre eux ? demanda Geralt en désignant les corps inertes.

Il essuya sa lame.

— Pas seulement.

Le sorceleur pénétra dans la salle indiquée par le loup-garou. Et il recula instinctivement.

Le sol en pierre était noir de sang coagulé. Au milieu de la pièce béait un trou sombre cuvelé, à côté duquel étaient entassés des cadavres. Nus et écorchés, découpés, déchiquetés, dépecés parfois. Leur nombre était difficile à évaluer.

Venant des profondeurs du trou, on entendait distinctement des échos de craquements, des bruits secs d’os broyés.

— Je ne pouvais pas le flairer avant, marmotta Dussart d’une voix pleine d’effroi. C’est lorsque vous avez ouvert l’autre porte, là-bas, en bas, que j’ai senti... Sauvons-nous d’ici, monsieur. Loin de ce charnier.

— J’ai encore quelque chose à régler avant. Mais toi, vas-y. Un grand merci à toi d’être venu à mon secours.

— Ne me remerciez pas. J’avais une dette envers vous. Je suis heureux d’avoir pu m’en acquitter.

\* \* \*

Un escalier montant en colimaçon s’enroulait dans une fosse cylindrique, sculptée dans la pierre. Il était difficile de faire une évaluation précise, mais Geralt calcula grossièrement qu’en gravissant les marches d’une tour standard, il se trouverait maintenant au premier ou peut-être au deuxième étage. Il avait compté soixante-douze marches lorsqu’une porte, enfin, l’arrêta.

De même que celle du bas, un passage pour le chat était prévu dans celle-ci également. La porte était verrouillée de la même façon, mais elle n’était pas magique et céda facilement, une fois la clenche actionnée.

La salle dans laquelle se retrouva le sorceleur n’avait pas de fenêtres, et l’éclairage était faible. Sous le plafond étaient suspendues quelques boules magiques, mais seule l’une d’elles était activée. Une puanteur atroce envahissait la pièce, odeur de chimie et de toute sorte d’abomination possible. Le premier coup d’œil trahissait ce qui se jouait ici. Des bocaux, des bouteilles et des flacons sur des étagères ; des cornues, des tubes de verre, des ventouses ; des instruments et des ustensiles métalliques : en bref, un laboratoire. Pas le moindre doute possible.

Sur des rayonnages près de l’entrée était posée toute une rangée de grands bocaux. Le premier contenait des yeux humains nageant dans un liquide jaune, comme des mirabelles dans du sirop. Le deuxième, un homoncule minuscule, pas plus grand que deux poings rassemblés. Dans le troisième...

Dans le troisième bocal, surnageant à la surface d’un liquide, se trouvait une tête humaine. À cause des traits déformés par les blessures, les tuméfactions et la décoloration, peu distincts à travers le liquide trouble et le verre épais, Geralt, peut-être, ne l’aurait pas reconnue. Mais la tête était entièrement chauve. Un seul magicien se rasait la tête.

Harlan Tzara, visiblement, n’était jamais parvenu jusqu’à Poviss.

Dans les bocaux suivants des choses flottaient aussi, diverses horreurs violacées et blêmes. Mais pas d’autres têtes.

Le milieu de la pièce était occupé par une table. Une table en acier profilé avec un tube de drainage.

Sur la table était allongé un cadavre dénudé. Un petit cadavre. La dépouille d’un enfant. Une petite fille aux cheveux clairs.

Le corps était éventré, taillé en forme de Y. Les organes internes avaient été enlevés ; ils étaient soigneusement disposés des deux côtés du cadavre, bien droits, bien nets, bien propres. Cela ressemblait exactement à la planche d’un atlas anatomique. Seules les indications manquaient : fig. 1, fig. 2 et ainsi de suite.

En périphérie de son champ de vision, le sorceleur décela un mouvement. Un grand chat noir se faufila le long du mur, le regarda, lança un chuintement, et s’enfuit par la porte entrebâillée. Geralt lui emboîta le pas.

— Monsieur...

Il s’arrêta. Et se retourna.

Dans un coin, il vit une petite cage, basse, qui rappelait une mue pour les poules. Il aperçut de maigres doigts agrippés aux barreaux métalliques. Et ensuite, des yeux.

— Monsieur... à l’aide.

C’était un petit garçon. Il devait avoir une dizaine d’années tout au plus. Il était recroquevillé, il frissonnait.

— Sauvez-moi !

— Reste tranquille. Tu n’as plus rien à craindre, mais tiens bon encore. Je reviens tout de suite te chercher.

— Monsieur ! Ne partez pas !

— Reste tranquille, je t’ai dit.

Il passa d’abord devant une bibliothèque, couverte de poussière qui chatouillait le nez. Ensuite, il traversa un salon, semblait-il. Et puis une chambre à coucher, où trônait un lit immense avec un baldaquin noir sur des supports en ébène.

Il entendit un bruissement. Il se retourna.

Sorel Degerlund se tenait à la porte. Les cheveux frisés, vêtu d’une houppelande brodée d’étoiles dorées. À ses côtés se trouvait une chose pas très grande, entièrement grise et armée d’un sabre zerrican.

— J’ai un bocal de formol tout prêt, dit le magicien. Il n’attend que ta tête, renégat ! Tue-le, Béta !

Se délectant de sa propre voix, Degerlund achevait à peine sa phrase que le monstre cendré attaquait déjà, spectre livide extraordinairement leste, rat gris souple et silencieux, sifflant et foudroyant comme un sabre. Geralt évita deux coups, portés en croix, classiquement. La première fois, il sentit aux abords de l’oreille le mouvement de l’air poussé par la lame ; la deuxième, un léger frôlement le long de la manche. Il para le troisième coup de son épée ; durant un instant, ils luttèrent corps à corps. Il vit le visage du monstre gris, ses yeux jaunes, à la pupille verticale, une fente étroite à la place du nez, des oreilles en pointe. Le monstre n’avait pas de bouche.

Ils se désunirent. La bête se détourna adroitement, attaquant d’emblée, encore en croix, d’un pas de danse aérien, prévisible de nouveau. Elle était d’une mobilité surnaturelle, incroyablement agile, d’une vélocité diabolique. Mais elle était stupide.

Elle n’avait aucune idée de la vélocité d’un sorceleur qui vient d’absorber des élixirs. Geralt ne lui permit qu’un seul coup, qu’il manœuvra habilement. Ensuite, ce fut à son tour d’attaquer. D’un mouvement travaillé et maintes fois pratiqué. Il cerna le monstre d’un vif demi-tour, effectua une feinte trompeuse et le frappa à la clavicule. Le sang n’avait même pas eu le temps de couler lorsqu’il retourna son épée et assena un coup sous l’aisselle du monstre. Il fit un bond en arrière, prêt à davantage. Mais il n’en fallait pas plus.

Le monstre, selon toute apparence, avait une bouche finalement. Elle s’ouvrit largement sur son visage gris, pareille à une blessure fendillée, d’une oreille à l’autre, mais sur à peine un demi-pouce. On n’entendit pas le son de sa voix pourtant, le monstre n’émit aucun bruit. Durant quelques secondes, il frissonna, agita les bras et les jambes, comme un chien en train de rêver. Puis il mourut. En silence.

Degerlund commit une erreur. Plutôt que de s’enfuir, il leva les deux bras, et d’une voix furieuse, criarde, remplie de rage et de haine, commença à scander une incantation. Autour de ses mains apparurent des flammes qui tournoyèrent pour former une boule de feu. On aurait dit la fabrication d’une boule de ouate sucrée. Accompagnée, d’ailleurs, de la même puanteur. Degerlund n’eut pas le temps de former une boule complète.

Il n’avait, lui non plus, aucune idée de la vélocité d’un sorceleur qui vient d’absorber des élixirs. Geralt bondit jusqu’à lui, assenant ses coups sur la boule et les mains du magicien. Il y eut un fracas, comme un fourneau qui s’embrase, des étincelles jaillirent. Degerlund, dans un hurlement, lâcha la sphère ardente de ses mains ruisselantes de sang. La boule s’éteignit, remplissant l’endroit d’une affreuse odeur de caramel brûlé.

Geralt rejeta son épée. Il prit son élan et frappa Degerlund au visage, du plat de la main. Le magicien poussa un cri, se recroquevilla, se retourna. Le sorceleur le souleva, le ceintura et lui passa le bras autour du cou. Degerlund se mit à hurler, à battre des jambes.

— Tu n’as pas le droit, rugit-il. Tu n’as pas le droit de me tuer ! Tu ne peux pas... Je suis... Je suis un être humain !

Geralt resserra son bras autour de son cou. Pas trop fort pour commencer.

— Ce n’est pas moi ! continuait de hurler le magicien. C’est Ortolan ! Ortolan m’a dit de le faire ! Il m’a forcé ! Et Biruta Icarti était au courant de tout ! C’est elle ! Biruta ! C’était son idée, ce médaillon ! C’est elle qui m’a demandé de le faire !

Le sorceleur resserra son étreinte.

— À l’aideeeee ! À moiiiii ! À l’aideeeee !

Geralt resserra son étreinte.

— À moiiiii... À l’aideee... Noooon...

Degerlund poussa un râle, de la salive coulait en abondance de sa bouche. Geralt détourna la tête. Il resserra encore son étreinte.

Degerlund perdit connaissance, s’affaissa. Geralt serra encore.

L’os hyoïde craqua. Encore. Le larynx céda. Encore. Encore plus fort.

Les vertèbres cervicales craquèrent, elles se déplacèrent.

Geralt maintint la pression quelques secondes de plus. Ensuite, pour être totalement sûr, il secoua fortement la tête du magicien. Et puis, il le relâcha. Degerlund glissa mollement sur le sol, comme un tissu de soie.

Le sorceleur essuya sa manche pleine de salive sur le rideau de la porte.

Le gros chat noir surgit de nulle part. Il se frotta contre le corps de Degerlund. Lécha sa main inerte. Il miaula, pleura plaintivement. Il s’allongea à côté du cadavre, se blottit contre son flanc. Il regardait le sorceleur de ses yeux dorés grands ouverts.

— J’étais obligé, dit le sorceleur. Il le fallait. Les autres, d’accord, mais toi au moins, tu devrais comprendre.

Le chat cligna des yeux. Oui, il comprenait.

*« Au nom du Ciel, asseyons-nous par terre,*

*Et disons des histoires déplorables*

*De mort des rois, les uns tués en bataille,*

*Les autres déposés, d’autres hantés*

*Par le spectre de ceux qu’ils déposèrent,*

*D’autres empoisonnés par leur épouse,*

*Tués en dormant — mais tous, assassinés. »*

La Vie et la Mort du roi Richard II, William Shakespeare[[4]](#footnote-4)

# 

# CHAPITRE 18

La journée des noces royales jouissait depuis poltron-minet d’un temps idéal ; pas un seul petit nuage n’entachait le bleu du ciel de Kerack. Depuis le matin déjà, il faisait très chaud, mais une brise soufflant de la mer venait atténuer un peu la fournaise.

Depuis les premières heures, l’agitation régnait dans la Ville Haute. Les rues et les squares avaient été soigneusement balayés, les façades des maisons décorées de guirlandes et de rubans, des fanions hissés en haut des mâts. Sur la route qui menait au palais royal défilait depuis l’aube déjà un cordon de fournisseurs ; des chariots et des charrettes remplis croisaient les voitures qui revenaient vides, et des porteurs, des artisans, des vendeurs, des courriers, des messagers se hâtaient de monter la colline.

Un peu plus tard, la voie fourmillait de chaises à porteurs sur lesquelles les invités du mariage se rendaient au palais. « Mes noces, ce n’est pas de la petite bière », avait, paraît-il, déclaré le roi Belohun. « Mes noces doivent rester gravées dans la mémoire de tous et avoir un écho retentissant de par le monde entier. » Sur ordre du roi, les festivités devaient donc débuter tôt dans la matinée et se prolonger jusque tard dans la nuit. Durant tout ce temps, des attractions absolument sensationnelles attendraient les invités.

Kerack était un tout petit royaume et, somme toute, de peu d’importance, aussi Geralt doutait-il que le monde se préoccupât particulièrement des noces du roi Belohun ; quand bien même ce dernier aurait décidé de faire la fête durant une semaine entière et aurait inventé le diable seul sait quelles attractions, aucune information sur l’événement n’avait la moindre chance de parvenir aux oreilles de personnes situées à une distance de plus de cent miles. Mais il était de notoriété publique que pour Belohun, le centre du monde se trouvait être la ville de Kerack, le monde étant constitué de ses alentours, dans un rayon, ma foi, fort petit.

Geralt et Jaskier se parèrent tous deux du mieux qu’ils purent et le plus élégamment possible. Geralt avait même acquis pour l’occasion une toute nouvelle veste en peau de veau, qu’il avait, semble-t-il, payée un peu trop généreusement. En ce qui concerne Jaskier, celui-ci avait déclaré depuis le début qu’il se fichait pas mal des noces royales et qu’il ne comptait pas y participer. Car il se trouvait, certes, sur la liste des invités, non pas comme un poète et barde mondialement connu cependant, mais en tant que parent de l’instigateur du roi. Et aucune représentation ne lui avait été demandée. Le considérant comme un outrage, il avait pris la mouche. Comme toujours, son ressentiment ne dura guère, une demi-journée à peine, en tout et pour tout.

Tout au long de la route qui serpentait sur le flanc de la colline avaient été installés des poteaux en haut desquels, agités paresseusement par la brise, flottaient des étendards jaunes avec l’emblème de Kerack, un dauphin nageant bleu azur, aux nageoires et à la queue rouges.

Ferrant de Lettenhove, le cousin de Jaskier, les attendait devant l’entrée du palais, accompagné de quelques gardes royaux aux couleurs du dauphin emblématique, c’est-à-dire en azur et rouge. L’instigateur salua Jaskier et appela un page qui devait assister le poète et le conduire jusqu’au lieu des festivités.

— Quant à vous, sieur Geralt, suivez-moi, je vous en prie.

Ils prirent une allée latérale du parc, passant, à l’évidence, devant les dépendances, car des cliquetis de casseroles et d’ustensiles de cuisine leur parvenaient, de même que les infâmes injures dont les chefs de cuisine abreuvaient les marmitons. Ajouté à cela une odeur agréable et alléchante de nourriture. Geralt connaissait le menu, il savait de quoi se régaleraient les invités du mariage au cours de la fête. Quelques jours auparavant, en compagnie de Jaskier, il avait rendu visite à l’hostellerie Natura Rerum. Febus Ravenga, ne cachant pas sa fierté, s’était vanté d’organiser le festin de concert avec quelques autres restaurateurs, et d’établir la liste des plats à la préparation desquels s’affairerait l’élite des chefs de cuisine locaux. « Au déjeuner », racontait-il, « seront servis des huîtres, des oursins, des crevettes et des crabes sautés. En deuxième plat, de la viande en gelée et divers pâtés, du saumon fumé et mariné, un aspic de canard, du fromage de brebis et de chèvre. Pour le dîner, du consommé de viande ou de poisson ad libitum, avec cela des boulettes de viande ou de poisson, des tripes avec des quenelles de foie, de la lotte grillée, roussie au miel, ainsi que des perches de mer au safran et aux clous de girofle. »

« Ensuite », récitait Ravenga, modulant sa respiration tel un orateur entraîné, « seront servis des morceaux de viande à la sauce blanche aux câpres, aux œufs et à la moutarde, des genoux de cygnes au miel, des chapons bardés de lard, des perdrix à la confiture de coings, des pigeons rôtis ainsi que des tourtes de foies de mouton et de kacha d’orge. Des salades et des légumes les plus variés. Et puis des caramels, des nougats, des biscuits fourrés, des marrons cuits, des confitures et des marmelades. Et seront servis en boucle et sans interruption, cela va sans dire, des vins de Toussaint. »

Ravenga décrivait de manière très imagée, qui donnait l’eau à la bouche. Geralt craignait cependant de ne pas avoir la chance de goûter quoi que ce fût de ce généreux menu. Il n’était pas un invité à ces noces, loin s’en faut. Il se trouvait dans une situation plus difficile encore que celle des pages qui couraient sans cesse, mais parvenaient toujours à piquer quelque chose dans les saladiers qu’ils transportaient, ou du moins à tremper leur doigt dans une crème ou du pâté.

Le terrain principal des festivités était le parc du palais, autrefois le verger du temple, transformé et agrandi par les rois de Kerack, les colonnades notamment, les rotondes et le temple de l’Amour. Ce jour-là, entre les arbres et l’édifice, de nombreuses tonnelles colorées avaient été rajoutées, tandis que des toiles tendues sur des perches protégeaient du soleil brûlant et de la chaleur. Un attroupement d’invités s’était déjà formé à cet endroit. Les convives ne devaient pas être très nombreux au total, quelque deux cents individus. La liste, comme le colportait la rumeur, avait été établie par le roi en personne ; seul un cercle choisi, une élite, devait recevoir une invitation. Il se révéla que l’élite se composait principalement de la famille de Belohun et de ses parents par alliance. Hormis ces derniers avaient été également invités la fine fleur locale, la crème de la crème, les hauts fonctionnaires de l’Administration, les hommes d’affaires les plus fortunés, de la région et de l’étranger, ainsi que des diplomates, à savoir des espions des pays limitrophes, se faisant passer pour des attachés commerciaux. Venait compléter la liste un groupe non négligeable de flagorneurs et de louangeurs, toujours les premiers à lécher le cul du monarque.

Devant l’une des entrées latérales du palais les attendait le prince Egmund, vêtu d’un caftan noir richement brodé d’or et d’argent. Plusieurs jeunes hommes lui tenaient compagnie. Ils portaient tous de longs cheveux frisés au fer, ils étaient tous vêtus de justaucorps matelassés dernier cri et de pantalons moulants aux poches exagérément rembourrées à l’endroit des organes génitaux. Ils déplurent à Geralt. Et pas uniquement en raison des regards ironiques dont ils toisèrent ses vêtements. Ils lui rappelaient un peu trop Sorel Degerlund.

À la vue de l’instigateur et du sorceleur, le prince congédia immédiatement sa suite. Un seul individu resta à ses côtés. Ce dernier avait les cheveux courts, et il portait un pantalon normal. Malgré cela, il déplaisait également à Geralt. Il avait des yeux étranges qui le regardaient vilainement.

Geralt s’inclina devant le prince. Lequel, cela va de soi, ne lui rendit pas son salut.

— Donne-moi ton épée, dit-il à Geralt une fois les salutations terminées. Tu ne peux parader ici avec une arme. Ne crains rien, quand bien même tu ne la verrais pas, elle sera toujours à ta disposition. J’ai laissé des ordres. Si quelque chose survenait, on t’apporterait ton épée aussitôt. Le capitaine Ropp, ici présent, s’en assurera.

— Et quelle est la probabilité que cela arrive ?

— Si elle était nulle ou faible, t’embêterais-je avec cela ? Oh oh ! (Egmund observa le fourreau et le fer.) Une épée de Viroleda ! Non, pas une épée, mais une œuvre d’art. Je le sais, car j’en ai possédé une semblable autrefois. Mon frère consanguin, Viraxas, me l’a volée. Lorsque père l’a chassé, il s’est approprié pas mal de choses qui ne lui appartenaient pas avant de partir. En souvenir, sans doute.

Ferrant de Lettenhove se racla la gorge. Geralt se remémora les paroles de Jaskier. Il était interdit de prononcer le nom du fils aîné répudié à la cour. Mais Egmund méprisait les interdictions, très clairement.

— Une œuvre d’art, répéta le prince, le regard toujours fixé sur l’épée. Sans même attendre de savoir de quelle manière tu te l’es procurée, je te félicite de cette acquisition. Parce que je ne peux pas croire que les épées qui t’ont été volées soient meilleures que celle-ci.

— Question de goût, de saveur et de préférence. Personnellement, je préférerais récupérer les anciennes. Votre Altesse et monsieur l’instigateur m’ont donné leur parole qu’ils découvriraient qui était l’auteur du vol. C’était, me permets-je de le rappeler, la condition à laquelle j’avais accepté de me charger de la protection du roi. Cette condition n’a pas été remplie, de manière évidente.

— Effectivement, de manière évidente la condition n’est pas remplie, reconnut froidement Egmund en confiant l’épée au capitaine Ropp, l’individu au vilain regard. Je me sens par conséquent dans l’obligation de le compenser. Au lieu des trois cents couronnes avec lesquelles je comptais te payer tes services, tu en recevras cinq cents. J’ajouterai également que l’enquête sur l’affaire de tes épées n’est pas close, et que tu peux encore les récupérer. Ferrant, apparemment, a déjà un suspect. N’est-ce pas, Ferrant ?

— L’enquête, déclara sèchement Ferrant de Lettenhove, a désigné sans aucun doute possible la personne de Nikefor Muus, un fonctionnaire municipal et officier de justice. Il s’est échappé, mais son arrestation n’est qu’une question de temps.

— Ça ne devrait pas être long, je présume ! s’esclaffa le prince. Ce n’est pas la mer à boire que d’attraper un scribouillard barbouillé d’encre. Qui, derrière son bureau, a dû attraper à coup sûr des hémorroïdes par-dessus le marché, ce qui complique sa fuite, à pied ou à cheval. Comment est-il même parvenu à filer, d’ailleurs ?

— Nous avons affaire à un homme peu prévisible, répondit l’instigateur en se raclant la gorge. Et qui n’a sans doute pas toute sa tête. Avant de disparaître, il a provoqué un scandale immonde dans l’établissement de Ravenga ; il s’agissait, excusez-moi, de fèces... Ils ont dû fermer le local quelque temps parce que... Je vous épargnerai les détails scabreux. Au cours de la perquisition effectuée dans la maison de Muus, les épées volées n’ont pas été découvertes ; en revanche, on a trouvé... excusez-moi... un havresac en cuir, rempli à ras bord de...

— Ne dis rien, ne dis rien, je devine de quoi, dit Egmund en faisant la grimace. Oui, effectivement, cela en dit long sur l’état psychique de l’individu. Dans cette situation, je dirais que tes épées, sorceleur, ont bel et bien disparu. Même si Ferrant l’attrape, il n’apprendra rien de ce fou. Soumettre au supplice ce genre d’individus ne sert à rien d’ailleurs ; torturés, ils délirent sans rime ni raison. Et à présent, veuillez m’excuser, mes obligations m’appellent.

Ferrant de Lettenhove accompagna Geralt jusqu’à l’entrée principale du parc. Ils atteignirent rapidement un chemin tracé de dalles de pierre sur lequel les sénéchaux accueillaient les nouveaux arrivants, tandis que les gardes et les pages les escortaient plus loin, jusqu’au fond du terrain.

— À quoi puis-je m’attendre ?

— Pardon ?

— À quoi puis-je m’attendre ici aujourd’hui ? Lequel de ces mots n’est-il pas compréhensible ?

— Le prince Xander, commença l’instigateur en baissant la voix, s’est vanté devant témoins qu’il serait roi dès demain. Ce n’est pas la première fois qu’il l’annonce, et toujours en état d’ébriété.

— Est-il capable de commettre un attentat ?

— Pas vraiment. Mais il a une camarilla, des fidèles et des favoris. Ceux-là sont plus doués.

— Quelle est la part de vrai dans le fait que Belohun annoncera dès aujourd’hui que le successeur du trône sera le fils conçu avec sa nouvelle épouse ?

— Une part non négligeable.

— Et le prince Egmund, en train de perdre ses chances d’accéder au trône, engage un sorceleur, tiens tiens ! étonnez-vous ! afin qu’il surveille et protège son père. Il est vraiment digne d’admiration, l’amour filial.

— Pas de divagations. Tu as accepté une mission. Remplis cette mission.

— Je l’ai acceptée et je la remplirai. Bien qu’elle demeure très vague. S’il se passe quelque chose, j’ignore qui j’aurai en face de moi. Au cas où, je devrais tout de même savoir, me semble-t-il, qui m’épaulera.

— Si le besoin s’en fait sentir, comme l’a promis le prince, le capitaine Ropp t’apportera ton glaive. Il t’épaulera également. Moi aussi, dans la mesure de mes moyens, je t’aiderai. Parce que je te veux du bien.

— Depuis quand ?

— Pardon ?

— Nous n’avons jamais discuté entre quatre yeux jusqu’ici. Jaskier était toujours avec nous et, lui présent, je ne voulais pas aborder ce thème. Les informations détaillées sur mes prétendues escroqueries. D’où Egmund les tenait-il ? Qui les a fabriquées ? Pas lui tout de même ? C’est toi qui les as fabriquées, Ferrant.

— Je n’ai rien à voir avec ça. Je t’assure...

— Pour un gardien de la loi tu fais un piètre menteur. On se demande vraiment par quel miracle tu as obtenu ce poste.

Ferrant de Lettenhove serra les lèvres.

— J’ai été obligé, dit-il. J’exécutais les ordres.

Le sorceleur le regarda longuement.

— Tu aurais du mal à croire, dit-il enfin, le nombre de fois où j’ai déjà entendu ça. Ce qui est réconfortant, c’est que cela venait la plupart du temps de la bouche de gens qui allaient être pendus.

\* \* \*

Lytta Neyd faisait partie des invités. Le sorceleur la repéra sans difficulté. De fait, elle attirait le regard. Largement décolletée, sa robe en crêpe de Chine vert juteux était décorée sur le devant d’une broderie en forme de papillon stylisé qui miroitait de minuscules sequins. Le bas de la robe était agrémenté de volants. En règle générale, passé dix ans, les volants sur les toilettes féminines suscitaient chez le sorceleur une pitié ironique ; sur la tenue de Lytta cependant, ils s’harmonisaient parfaitement avec le reste, et ce de manière plus qu’attrayante.

Le cou de la magicienne était paré d’un collier d’émeraudes taillées. Elles étaient toutes aussi grosses qu’une amande. Et l’une d’elles considérablement plus grande.

Ses cheveux roux étaient comme un incendie de forêt.

Mosaïque se tenait au côté de Lytta, vêtue d’une robe noire étonnamment osée, en soie et mousseline totalement transparente sur les épaules et les bras. Une espèce de gorgerette de mousseline drapait de manière fantaisiste le cou et le décolleté de la jeune fille et, associée à ses longs gants noirs, ajoutait à la silhouette une aura d’extravagance et de mystère.

Toutes deux portaient des chaussures à talons de quatre pouces de hauteur ; Lytta en peau d’iguane, Mosaïque en vernis blanc.

Geralt hésita quelques secondes à s’approcher d’elles. Quelques secondes, pas davantage.

— Bonjour ! le salua sobrement la magicienne. Quelle surprise ! Je suis heureuse de te voir. Mosaïque, tu as gagné, mes souliers blancs sont à toi.

— Un pari ! devina Geralt. Quel en était l’objet ?

— Toi. Je supposais qu’on ne te verrait plus, j’avais parié que tu avais disparu pour de bon. Mosaïque, elle, pensait le contraire, elle a donc accepté le pari.

Elle le gratifia d’un profond regard de jadéite, dans l’attente d’un commentaire, de toute évidence. Une parole. N’importe laquelle. Geralt restait silencieux.

— Bonjour, charmantes dames !

Jaskier avait surgi de nulle part, comme de sous terre, deus ex machina, véritablement.

— Je m’incline bien bas et rends hommage à votre beauté. Madame Neyd, mademoiselle Mosaïque. Pardonnez-moi si je n’ai pas de fleurs.

— Nous te pardonnons. Du nouveau en matière d’art ?

— Comme toujours en art, oui et non. (Jaskier s’empara de deux verres de vin sur le plateau d’un page passant devant lui et les offrit aux dames.) La fête est un peu terne, ne trouvez-vous pas ? Mais le vin est bon. De l’Est Est, quarante la pinte. Le rouge n’est pas mal non plus, je l’ai goûté. Par contre, ne buvez pas d’hypocras, ils ne savent pas le préparer. Les invités continuent d’affluer, avez-vous remarqué ? Comme toujours dans les hautes sphères, il s’agit de courses à l’envers, de poursuite à rebours où gagne et ramasse les lauriers le dernier arrivé. En faisant une entrée magnifique. Nous assistons d’ailleurs probablement au finish. La ligne d’arrivée est franchie par le propriétaire d’une chaîne de scieries, accompagné de son épouse, et donc battu par l’administrateur du port qui se trouve juste derrière lui également avec son épouse. Lui-même battu par un élégant inconnu...

— C’est le chef de la représentation commerciale de Kovir, expliqua Corail. Avec une femme. De qui est-elle l’épouse, je me le demande.

— Au peloton de tête se joint, regardez, Pyral Pratt, ce vieux bandit. Avec une cavalière, ma foi, dites donc... Sacrebleu !

— Que se passe-t-il ?

— Cette femme aux côtés de Pratt ! s’exclama Jaskier en s’étranglant. C’est... C’est Etna Asider... La petite veuve qui m’a vendu l’épée...

— C’est ainsi qu’elle s’est présentée ? s’exclama Lytta. Etna Asider ? Anagramme des plus banales. Cette personne est Antea Derris. La fille aînée de Pratt. Elle n’est aucunement veuve, puisqu’elle n’a jamais été mariée. Des bruits courent qu’elle n’aimerait pas les hommes.

— La fille de Pratt ? Impossible ! J’ai été chez lui...

— Et tu ne l’y as pas rencontrée, conclut la magicienne sans le laisser terminer. Rien d’étonnant. Antea n’est pas au mieux avec sa famille, elle n’utilise même pas son propre nom, mais se sert d’un pseudonyme composé de ses deux prénoms. Elle n’entretient avec son père que des relations d’affaires, des affaires d’ailleurs, qu’ils mènent bon train. Je suis moi-même étonnée de les voir ici ensemble.

— Sans doute y ont-ils un intérêt, fit remarquer vivement le sorceleur.

— Je n’ose songer lequel. Officiellement, Antea sert d’intermédiaire commerciale, mais son sport préféré est l’imposture, l’escroquerie et l’arnaque. J’ai une demande à t’adresser, le poète. Toi, tu as de l’expérience en mondanités, contrairement à Mosaïque. Accompagne-la parmi les invités, présente-la à ceux qui valent d’être connus. Indique-lui ceux qui n’en valent pas la peine.

S’étant assuré que le vœu de Corail était un ordre, Jaskier donna son bras à Mosaïque. Geralt et la magicienne restèrent seuls.

— Viens, dit Corail, rompant le silence qui se prolongeait. Allons faire un tour. Là-bas, sur le promontoire.

De là-haut, du temple de l’Amour, se déployait la vue sur la ville, sur Palmyre, le port et la mer. Lytta mit la main en visière pour se protéger du soleil.

— Qu’est-ce qui entre dans la rade ? Et jette l’ancre ? Une frégate à trois mâts de construction étrange. Des voiles noires, ah, c’est assez inhabituel...

— Laissons les frégates. Tu as renvoyé Jaskier et Mosaïque, nous sommes seuls, à l’écart.

— Et toi, répliqua-t-elle en se retournant, tu te demandes pourquoi. Tu attends de savoir ce que je peux bien avoir à te communiquer. Tu attends les questions que je vais te poser. Alors que je souhaite simplement, peut-être, te raconter les derniers potins du cercle des magiciens ? Mais non, sois sans crainte, ils n’impliquent pas Yennefer. Ils concernent Rissberg, un endroit qui ne t’est pas étranger, du reste. Pas mal de changements y sont survenus ces derniers temps... Je ne perçois aucune lueur de curiosité dans tes yeux pourtant. Dois-je poursuivre ?

— Mais comment donc !

— Cela a commencé avec la mort d’Ortolan.

— Ortolan est mort ?

— Oui, il y a un peu moins d’une semaine. Selon la version officielle, il s’est mortellement empoisonné avec l’engrais sur lequel il travaillait. Mais le bruit court qu’il s’agirait d’une attaque cérébrale, provoquée par la nouvelle de la mort soudaine de l’un de ses chouchous, disparu à la suite d’une expérience très suspecte qui aurait mal tourné. Un certain Degerlund. Cela te dit-il quelque chose ? Tu l’avais rencontré durant ton séjour au château ?

— Ce n’est pas exclu. J’y ai rencontré beaucoup de monde. Tous ne valaient pas la peine qu’on s’en souvienne.

— Ortolan aurait, paraît-il, accusé de la mort de son chouchou toute la direction de Rissberg ; il aurait piqué une colère et eu une attaque. Il était vraiment très âgé, et il souffrait depuis des années d’hypertension artérielle ; sa dépendance au fisstech n’était pas non plus un secret, or le fisstech et la tension constituent un mélange explosif. Mais il a dû se passer tout de même quelque chose là-bas, parce qu’un véritable changement de personnel est survenu à Rissberg. Avant la mort d’Ortolan déjà, des conflits s’étaient produits ; Algernon Guincamp, entre autres, plus connu sous le nom de Pinety, a été contraint de partir. Lui, tu dois t’en souvenir, très certainement. Si là-bas quelqu’un valait la peine qu’on s’en souvienne, c’était bien lui.

— Effectivement.

— La mort d’Ortolan a suscité une prompte réaction de la part du Chapitre, poursuivit Corail en le mesurant d’un regard attentif ; sont déjà parvenues à ses oreilles des nouvelles peu rassurantes, relatives aux frasques du défunt et de son chouchou. L’avalanche, c’est curieux, et à notre époque de plus en plus caractéristique, a été déclenchée par un tout petit caillou. Un petit employé municipal insignifiant, un shérif ou un constable, trop zélé. Ce dernier a contraint son supérieur, le bailli de Gors Velen, à agir. Le bailli a transmis la plainte plus haut, et ainsi, d’échelon en échelon, la chose est parvenue au Conseil royal et de là au Chapitre. Pour faire bref, on a découvert les responsables du défaut de surveillance : Biruta Icarti a dû quitter la direction, elle a retrouvé l’enseignement, à Aretuza. Axel le Grêlé et Sandoval sont partis, eux aussi. Zangenis a réussi à sauver son poste, il a obtenu les faveurs du Chapitre en dénonçant les autres et en leur faisant porter toute la faute. Et toi, qu’est-ce que tu penses de tout ça ? Peut-être as-tu quelque chose à me dire ?

— Et qu’est-ce que je pourrais bien avoir à dire ? Ce sont vos affaires. Et vos histoires.

— Des histoires qui surgissent à Rissberg peu de temps après ton séjour au château.

— Tu me surestimes, Corail, ainsi que ma force causale.

— Je ne surestime jamais rien. Et je sous-estime rarement.

— Mosaïque et Jaskier ne vont pas tarder à revenir, dit-il en la regardant bien droit dans les yeux. Or, tu ne leur as pas demandé de s’éloigner sans raison. Dis-moi enfin de quoi il retourne.

Elle soutint son regard.

— Tu le sais parfaitement, riposta-t-elle. Ne vexe donc pas mon intelligence en abaissant la tienne à dessein. Voilà plus d’un mois que tu n’es pas venu me voir. Non, ne va pas croire que j’avais espéré un geste d’un sentimental pathétique, ou un mièvre mélodrame. Je n’attends rien d’autre d’une relation qui se termine qu’un souvenir agréable.

— Tu as utilisé, me semble-t-il, le terme de « relation » ? Vraiment, la charge sémantique de cette notion est surprenante.

— Rien d’autre qu’un agréable souvenir, lâcha-t-elle en ignorant sa remarque et sans le quitter des yeux. J’ignore ce qu’il en est pour ta part, mais en ce qui me concerne, ma foi, je vais être franche, on en est un peu loin. Il serait bon, je pense, de faire quelques efforts dans ce sens. Il n’en faudrait pas beaucoup, à mon avis. Bah ! Un petit quelque chose, mignon toutefois, un accord final sympathique, qui laisserait un souvenir agréable. Ferais-tu l’effort de quelque chose de ce genre ? Daignerais-tu venir me rendre visite ?

Il n’eut pas le loisir de lui répondre. La cloche du campanile se mit à sonner de manière assourdissante ; elle frappa dix coups. Ensuite, retentirent les trompettes en une fanfare vibrante, cuivrée et quelque peu cacophonique. Les gardes en rouge et azur formèrent une haie, séparant en deux le flot des invités. Une grosse chaîne en or autour du cou, une canne longue comme un timon à la main, le maréchal de la cour apparut sous le portique de l’entrée du palais. Derrière lui s’avancèrent les hérauts, suivis des sénéchaux. Et derrière les sénéchaux, coiffé d’un colpack en zibeline et son sceptre à la main, tout en os et en nerfs, venait Belohun, roi de Kerack, en personne. À son côté marchait une blondinette toute menue, un voile sur le visage, qui ne pouvait être que l’élue du roi, son épouse et la reine dans un avenir tout à fait proche. La blondinette portait une robe d’une blancheur immaculée, et elle était couverte de diamants, à la façon des nouveaux riches, pourrait-on dire, à l’excès, dirait-on, et sans goût, ajouterait-on. Tout comme le roi, un manteau d’hermine couvrait ses épaules, soutenu à l’arrière par des pages.

À la suite du couple royal, à une quinzaine de pas derrière les pages soutenant l’hermine, ce qui en disait long tout de même, s’avançait la famille royale. Il y avait là Egmund, bien évidemment, avec à ses côtés quelqu’un de pâle comme un albinos, et qui ne pouvait être que son frère Xander. Derrière les frères marchait le reste de la famille, plusieurs hommes, plusieurs femmes, ajoutés à cela quelques adolescents et adolescentes, sans conteste la progéniture, légale et adultérine.

Au milieu des invités qui saluaient et des dames qui s’inclinaient en de profondes révérences, le cortège royal était parvenu à sa destination, une estrade surélevée, qui, de par sa construction, rappelait quelque peu un échafaud. Sur celle-ci, surmontée d’un baldaquin et protégée sur les côtés par des gobelins, étaient installés deux trônes sur lesquels prirent place le roi et la future mariée. Aux autres membres de la famille, il fut ordonné de rester debout.

Pour la deuxième fois de la journée, les trompettes écorchèrent les oreilles de l’assistance avec leur rugissement cuivré. Le maréchal, agitant les bras tel un chef d’orchestre, incita les invités aux acclamations, aux vivats et aux toasts. De toutes parts retentirent et se répandirent sagement des souhaits de bonne santé, de bonheur, de prospérité, des vœux les meilleurs, de longues, très longues, encore plus longues années, qu’ils vivent le plus longtemps possible, invités et courtisans rivalisant de réciprocité. Le roi Belohun ne broncha pas, gardant la même expression hautaine et renfrognée sur le visage ; seuls de légers mouvements de son sceptre manifestaient sa satisfaction d’entendre les vœux, les éloges et les péans en son honneur et en celui de sa future épouse.

Le maréchal fit taire les invités et entama un discours ; il discourut longuement, passant de la grandiloquence à la pompe et inversement. Geralt consacrait toute son attention à observer la foule, aussi ne perçut-il que très approximativement le sens de son allocution. « Le roi Belohun », proclamait urbi et orbi le maréchal, « se réjouit très sincèrement d’une compagnie venue si nombreuse, il est heureux de la saluer ; en un jour aussi solennel, il formule exactement les mêmes vœux à ses invités que ces derniers ont exprimés pour lui ; la cérémonie nuptiale aura lieu dans l’après-midi, d’ici là, que les invités mangent, boivent et s’amusent, de nombreuses attractions ayant été prévues à cet effet. »

Le rugissement des trompettes annonça la fin de la partie officielle. Le cortège royal délaissait déjà les jardins. Parmi les invités, Geralt avait eu le temps de repérer plusieurs groupes au comportement un peu suspect. L’un deux, surtout, ne lui plaisait pas, car ses membres ne s’inclinaient pas aussi bas que les autres devant le cortège, et s’efforçaient de se frayer à tout prix un chemin vers les grilles du palais. Il se dirigea promptement en direction de la haie de soldats en rouge et azur. Lytta marchait à ses côtés.

Belohun avançait, le regard rivé devant lui. La jeune mariée jetait des coups d’œil à droite et à gauche ; parfois, elle faisait un signe de tête à des invités qui la saluaient. Un léger coup de vent souleva son voile durant quelques secondes. Geralt aperçut de grands yeux bleus. Il vit le moment où ces yeux rencontrèrent soudain Lytta Neyd au milieu de la foule. Et où ils s’enflammèrent de haine. Une haine parfaitement claire, nette, distillée.

Cela dura une seconde, ensuite les trompettes retentirent, le cortège passa, les gardes s’éloignèrent. Le groupe au comportement suspect se révéla n’avoir pour objectif que les vins et les petits fours disposés sur une table qu’il prit d’assaut et dévalisa avant tout le monde. Sur les estrades improvisées çà et là commencèrent des spectacles ; des ensembles de gouslis, de lyres, de fifres et de flûtiaux résonnèrent, des chœurs se mirent à chanter. Des jongleurs remplaçaient les prestidigitateurs, des hercules cédaient la place aux acrobates, des funambules prenaient la relève de danseuses en tenue légère jouant du tambourin. L’ambiance était de plus en plus joyeuse. Les joues des jeunes dames commençaient à rosir, les fronts des hommes à briller de sueur ; les uns et les autres parlaient de plus en plus fort, se mettaient à bafouiller légèrement.

Lytta attira le sorceleur derrière le pavillon. Ils effrayèrent un couple qui s’était caché là à des fins clairement sexuelles. La magicienne ne s’en émut pas, y prêtant à peine attention.

— J’ignore ce qui se trame ici, dit-elle. J’ignore, bien que je le devine, pour quelle raison et à quelles fins tu te trouves en ces lieux. Mais garde les yeux ouverts, et tout ce que tu feras, fais-le avec prudence. La fiancée du roi n’est autre qu’Ildiko Breckl.

— Je ne te demande pas si tu la connais. J’ai vu son regard.

— Ildiko Breckl, répéta Corail. C’est ainsi qu’elle se nomme. Elle a été renvoyée d’Aretuza en troisième année. Pour un menu vol. D’après ce que je vois, elle s’en est bien sortie dans la vie. Elle n’est pas devenue magicienne, mais elle sera reine d’ici quelques heures. La cerisette sur le gâteau, sacrebleu ! Dix-sept ans ? Vieil imbécile. Ildiko en a vingt-cinq bien tassés.

— Et elle ne t’aime pas, je dirais.

— C’est réciproque. C’est une intrigante endiablée, elle traîne toujours des manigances derrière elle. Mais ce n’est pas tout. Cette frégate sous pavillon noir qui est entrée dans le port. Je sais maintenant de quel bateau il s’agit, j’en ai entendu parler. C’est l’Acherontia. Il a très mauvaise réputation. Là où il apparaît survient toujours quelque chose habituellement.

— Du genre ?

— C’est un équipage de mercenaires que l’on peut employer à n’importe quoi. Et à quoi emploie-t-on des mercenaires, à ton avis ? À des travaux de construction ?

— Il faut que j’y aille. Excuse-moi, Corail.

— Quoi qu’il puisse se produire, dit-elle lentement en le regardant dans les yeux, quoi qu’il se passe, je ne peux y être mêlée.

— Sois sans crainte. Je ne compte pas t’appeler à l’aide.

— Tu ne m’as pas bien comprise.

— Assurément. Excuse-moi, Corail.

\* \* \*

Juste derrière une colonnade enroulée de lierre, il rencontra Mosaïque. Étonnamment calme et fraîche au milieu de la chaleur, du brouhaha et de la pagaille.

— Où est Jaskier ? Il t’a laissée ?

— Oui, soupira-t-elle. Mais il s’est excusé gentiment, et m’a priée aussi de l’excuser auprès de vous deux. On lui a demandé une représentation privée. Dans les appartements du palais, pour la reine et les dames de la cour. Il ne pouvait pas refuser.

— Qui le lui a demandé ?

— Un homme à l’allure de soldat. Et qui avait une expression étrange dans les yeux.

— Il faut que j’y aille. Excuse-moi, Mosaïque.

Un petit attroupement s’était formé derrière le pavillon décoré de rubans colorés, où l’on servait à manger des terrines, du saumon et de l’aspic de canard. Geralt se frayait un chemin, essayant de repérer le capitaine Ropp ou Ferrant de Lettenhove. Au lieu de quoi, il tomba directement sur Febus Ravenga. Le restaurateur avait l’air d’un aristocrate. Il était vêtu d’un pourpoint de brocart, avait paré sa tête d’un chapeau orné d’un bouquet de superbes plumes d’autruche. Il était accompagné de la fille de Pyral Pratt, chic et élégante dans un costume d’homme noir.

— Oh ! Geralt ! se réjouit Ravenga. Permets, Antea, que je te présente Geralt de Riv, le célèbre sorceleur. Geralt, voici Mme Antea Derris, courtière. Tu boiras un verre de vin avec nous...

— Pardonnez-moi, s’excusa-t-il, mais je suis pressé. Je connais déjà madame Antea, bien que pas personnellement. Si j’étais à ta place, Febus, je n’achèterais rien venant d’elle.

Un savant linguiste avait orné le portique de l’entrée du palais d’une banderole avec l’inscription : « CRESCITE ET MULTIPLICAMINI ». Geralt, pour sa part, fut arrêté par les hampes croisées des hallebardes.

— L’entrée est interdite.

— Je dois voir d’urgence l’instigateur du roi.

— L’entrée est interdite.

De derrière les hallebardiers surgit le chef de la garde. Il tenait un esponton à la main gauche. Il pointa sous le nez de Geralt un doigt sale de la main droite.

— Interdite, vous avez saisi, monsieur ?

— Si tu n’enlèves pas ton doigt de mon visage, je te le brise en plusieurs morceaux. Ah, voilà ! C’est mieux, tout de même. Et à présent, conduis-moi jusqu’à l’instigateur !

— Chaque fois que tu te retrouves nez à nez avec un garde, ça fait toute une histoire ! intervint Ferrant de Lettenhove dans son dos. (Il avait dû le suivre certainement.) C’est un sacré défaut de ton caractère. Qui peut avoir de fâcheuses conséquences.

— Je n’aime pas qu’on m’interdise d’entrer quelque part.

— C’est bien à cela que servent les gardes et les sentinelles. Ils seraient inutiles si toutes les entrées étaient libres. Laissez-le passer.

— Nous avons des ordres du roi lui-même, rétorqua le chef de la garde en plissant le front. Ne laisser entrer personne sans l’avoir fouillé.

— Eh bien, alors, fouillez-le.

La fouille fut minutieuse. Les gardes ne s’économisèrent pas, ils ne se contentèrent pas d’une palpation superficielle, mais cherchèrent partout consciencieusement. Sans rien trouver ; Geralt n’avait pas emporté aux noces le stylet qu’il portait habituellement dans la tige de sa botte.

— Satisfaits ? (L’instigateur regarda le chef de la garde de haut.) Alors écartez-vous et laissez-nous passer.

— Que Votre Seigneurie daigne nous pardonner, articula lentement le chef. L’ordre du roi était clair. Il concernait tout le monde.

— Qu’est-ce que cela ? Ne t’oublie pas, mon brave ! Sais-tu qui se tient devant toi ?

— Personne sans fouille. (Le chef fit un geste vers les gardes.) L’ordre était clair. Que Votre Seigneurie ne fasse pas d’embarras. Ni à nous... ni à elle-même.

— Que se passe-t-il ici, aujourd’hui ?

— Pour cette question, voyez avec mes supérieurs. Moi, j’ai reçu l’ordre de fouiller.

L’instigateur jura dans sa barbe, et se soumit à la fouille. Il n’avait pas même un canif sur lui.

— Qu’est-ce que tout cela doit signifier, j’aimerais le savoir, dit-il lorsqu’ils se retrouvèrent enfin dans le couloir. Je suis sérieusement inquiet. Sérieusement inquiet, sorceleur.

— As-tu vu Jaskier ? Il paraît qu’on l’aurait convoqué au palais pour une représentation de chant.

— Je ne suis au courant de rien.

— Et sais-tu que l’Acherontia est entré au port ? Ce nom te dit-il quelque chose ?

— Et comment ! Et mon inquiétude croît. De minute en minute. Hâtons-nous.

Dans le vestibule — autrefois le cloître du temple —, s’affairaient des gardes armés de partisanes. On voyait également des uniformes bleu et rouge s’agiter sur les galeries. Un martèlement de chaussures et des éclats de voix parvenaient du corridor.

— Holà ! (L’instigateur leva le bras au passage d’un des soldats.) Sergent ! Que se passe-t-il ici ?

— Que Votre Seigneurie me pardonne... Je dois me presser, j’ai reçu un ordre...

— Ne bouge pas, je te dis ! Que se passe-t-il ici ? J’exige des explications ! Est-il arrivé quelque chose ? Où est le prince Egmund ?

— Monsieur Ferrant de Lettenhove !

Sous des drapeaux avec le dauphin bleu azur accompagnés de quatre gigantesques sbires en camisole de cuir, se tenait le roi Belohun en personne. Il avait abandonné ses attributs royaux et n’avait donc pas l’air d’un roi. Il ressemblait à un paysan dont la vache vient justement de vêler. Mettant au monde un magnifique petit veau.

— Monsieur Ferrant de Lettenhove ! (Dans la voix du roi aussi se ressentait la joie provoquée par le nouveau-né.) L’instigateur royal. C’est-à-dire, mon instigateur. Ou peut-être pas ? Celui de mon fils, peut-être ? Tu surgis, alors que je ne t’ai pas fait mander. En principe, il était de ton devoir d’être ici au moment voulu, mais je ne t’ai pas fait mander. Bah ! me suis-je dit, que Ferrant s’amuse, qu’il mange, qu’il boive un peu, qu’il roucoule et aille baiser sous une tonnelle. Je ne ferai pas mander Ferrant, je ne veux pas le voir ici. Sais-tu pourquoi je ne voulais pas de toi ? Parce que je n’avais pas de certitude, je ne savais pas qui tu servais. Qui sers-tu Ferrant ?

L’instigateur s’inclina profondément.

— Je suis au service de Votre Royale Majesté. Et je suis entièrement dévoué à Votre Majesté.

— Tout le monde a entendu ? (Le roi regarda autour de lui d’un air théâtral.) Ferrant m’est dévoué ! Bien, Ferrant, bien. C’est la réponse que j’attendais, instigateur royal. Tu peux rester, tu seras utile. Je vais tout de suite t’accabler de tâches dignes d’un instigateur... Holà ! Et lui là ? Qui est-ce ? Attendez, attendez ! Ne serait-ce point ce sorceleur qui faisait des magouilles financières ? Celui dont nous a parlé la magicienne ?

— Il est apparu qu’il est innocent, la magicienne avait été induite en erreur. Quelqu’un l’avait dénoncé...

— On ne dénonce pas des innocents.

— Il y eut une décision de justice. L’affaire a été classée faute de preuves.

— Mais affaire il y a eu, cela signifie donc que cela pue. Les décisions et les verdicts des tribunaux sont rendus selon les lubies et les fantaisies des officiers de justice ; la puanteur, elle, provient du cœur même de l’affaire. Mais j’en ai assez, je ne vais pas perdre mon temps à faire des exposés sur la jurisprudence. Le jour de mon mariage, je peux faire montre de magnanimité ; je ne donnerai pas l’ordre de l’enfermer, mais que ce sorceleur disparaisse de ma vue sur-le-champ. Et qu’il ne se montre plus jamais à mes yeux !

— Votre Majesté Royale... Je suis inquiet... Il paraît que l’Acherontia est entré dans le port. Dans cette situation, les raisons de sécurité dictent de vous assurer une protection... Le sorceleur pourrait...

— Que pourrait-il ? Me protéger de sa poitrine ? Immobiliser les auteurs de l’attentat avec des sortilèges de sorceleur ? C’est précisément ce dont l’a chargé Egmund, mon fils aimant ? Protéger son père et assurer sa sécurité ? Suis-moi, je te prie, Ferrant. Ah, du diable, suis-moi toi aussi, sorceleur. Je vais vous montrer quelque chose. Vous verrez comme on veille à sa propre sécurité et comme on s’assure une protection. Vous observerez. Vous écouterez. Peut-être cela vous enseignera-t-il quelque chose. Peut-être apprendrez-vous quelque chose. Sur vous-même. Allez, suivez-moi !

Ils partirent, pressés par le roi et entourés par ses sbires en camisole de cuir. Ils pénétrèrent dans une grande salle ; sous une peinture de plafond représentant des vagues et des monstres marins se trouvait un trône, installé sur une estrade, et sur lequel prit place Belohun. En face, sous une fresque où figurait une carte du monde stylisée, et sous la garde d’autres sbires, étaient assis les fils du roi. Les princes de Kerack. Egmund, noir comme un corbeau, et Xander, pâle comme un albinos.

Belohun prit ses aises sur son trône. Il regardait ses fils de haut, d’un air de triomphateur devant lequel s’agenouillent ses ennemis, foudroyés dans la bataille et l’implorant de sa grâce. Sur les images qu’avait eu l’occasion de voir Geralt, les triomphateurs avaient cependant un air grave, réfléchi ; on lisait sur leurs visages la droiture et le respect. Il aurait été vain de les chercher sur celui de Belohun. Ne se dessinait sur sa figure qu’un sarcasme amer.

— Mon bouffon est tombé malade hier, annonça le roi. Il a attrapé la courante. Je me suis dit, pas de chance, nous n’aurons pas droit aux blagues, aux bouffonneries, ce ne sera pas drôle. Je me suis trompé. C’est drôle. Drôle à s’en tordre les côtes. Parce que c’est vous, vous deux, mes fils, qui êtes drôles. Pitoyables, mais drôles. Des années durant, je vous assure, dans le lit conjugal avec ma petite femme, après nos facéties et cabrioles amoureuses, chaque fois que nous penserons à vous deux, que nous évoquerons ce jour, nous en pleurerons de rire. Car enfin il n’y a rien de plus ridicule qu’un imbécile.

Xander avait peur, il n’était pas difficile de s’en rendre compte. Ses yeux allaient et venaient à travers la salle, et il suait à grosses gouttes. Egmund, au contraire, ne manifestait pas la moindre frayeur. Il regardait son père droit dans les yeux en lui retournant son amertume.

— La sagesse populaire proclame : « Garde espoir pour le meilleur, sois prêt pour le pire. » J’étais donc prêt pour le pire. Car que peut-il y avoir de pire que la trahison de ses propres fils ? J’avais placé mes agents parmi vos plus fidèles commilitium. À peine les eussé-je bousculés, que vos acolytes vous eurent aussitôt trahis. Vos factotums et vos favoris sont en train de fuir la ville justement.

» Oui, mes fils. Vous pensiez que j’étais aveugle et sourd ? Que j’étais vieux, sénile et décrépit ? Vous pensiez que je ne voyais pas que vous vouliez le trône tous les deux et la couronne ? Que vous les désiriez comme un cochon une truffe ? Un cochon qui renifle une truffe perd la tête. De désir, d’avidité, de velléité et d’appétit sauvage. Le cochon devient fou, il grogne, fouille, ne fait attention à rien, du moment qu’il s’empare de la truffe. Pour le repousser, il faut user du bâton, et fortement. Et il se révèle que vous, mes fils, êtes justement des cochons. Vous avez reniflé les champignons, vous êtes devenus fous d’avidité et d’appétit. Mais c’est de la merde que vous aurez, pas des truffes. Et bien sûr, vous goûterez au bâton. Vous vous êtes opposés à moi, mes fils, vous avez attenté à mon pouvoir et à ma personne. D’ordinaire, l’état de santé des gens ayant agi contre moi subit une violente détérioration. C’est un fait confirmé par des études médicales.

» La frégate Acherontia a jeté l’ancre dans le port. Elle a navigué jusqu’ici sur mon ordre, c’est moi qui ai embauché le capitaine. La cour se réunira demain matin, la sentence tombera avant midi. Et à midi, vous serez tous deux à bord. On ne vous permettra de quitter le navire que lorsque la frégate aura dépassé le phare de Peixe de Mar. Ce qui signifie en pratique, que votre nouveau lieu d’habitation sera Nazair, Ebbing, Maecht. Ou bien Nilfgaard. Ou même le bout du monde et la porte de l’enfer si telle est votre volonté. Parce que jamais vous ne reviendrez ici, ni dans le voisinage. Jamais. Si vous tenez à votre tête.

— Tu veux nous bannir ? hurla Xander. De la même façon que tu as banni Viraxas ? Tu vas aussi interdire de prononcer nos noms à la cour ?

— J’ai banni Viraxas dans la colère et sans jugement. Ce qui ne signifie pas que je n’ordonnerais pas de l’exécuter s’il s’avisait de revenir. Vous deux serez condamnés à l’exil par un tribunal. De manière légale et souveraine.

— Tu en es donc si sûr ? Nous verrons ! Nous verrons ce que dira la cour sur un tel arbitraire !

— La cour sait quel verdict j’attends, et c’est ce verdict qu’elle rendra, à l’unanimité comme un seul homme.

— À l’unanimité, bien sûr ! Dans ce pays la justice est indépendante !

— La justice oui, mais pas les juges. Tu es bête, Xander. Ta mère était bête comme ses pieds, tu tiens d’elle. Même cet attentat, j’en suis sûr, tu ne l’as pas tramé toi-même, c’est l’un de tes favoris qui aura tout planifié. Mais finalement, je suis content que tu aies comploté, je me débarrasserai de toi avec joie. Egmund, c’est autre chose, oui, Egmund est rusé. Le fils attentionné qui embauche un sorceleur pour protéger son père ! Ah ! Comme tu as finement gardé le secret, de façon que tous l’apprennent. Et ensuite, un poison de contact. C’est futé, un tel poison ; pour la nourriture et la boisson, j’ai un goûteur, mais qui aurait pensé au manche du tisonnier de la cheminée de la chambre royale ! ? Un tisonnier que je suis le seul à utiliser et que je ne permets à personne de toucher ? Astucieux, mon fils, astucieux. Sauf que ton empoisonneur t’a trahi ; c’est ainsi, les traîtres trahissent les traîtres. Pourquoi ne dis-tu rien, Egmund ? N’as-tu rien à me dire ?

Les yeux d’Egmund étaient froids, on n’y lisait toujours pas l’ombre de la peur. La perspective du bannissement ne l’effraie absolument pas, comprit Geralt, il ne pense pas à l’exil ni à une existence à l’étranger, il ne pense pas à l’Acherontia, ni à Peixe de Mar. À quoi donc songe-t-il ?

— N’as-tu rien à dire, fils ? répéta le roi.

— Une seule chose, lâcha lentement Egmund. L’une de ces sagesses populaires que tu affectionnes tant. Tel sera pris qui croyait prendre. Souviens-toi de ces paroles, cher père. Lorsque viendra l’heure.

— Qu’on les emmène, qu’on les enferme et les surveille, ordonna Belohun. C’est ton devoir, Ferrant, ton rôle d’instigateur. Et maintenant, que l’on fasse venir le tailleur, le maréchal et le notaire ; tous les autres, dehors. Quant à toi, sorceleur... tu as appris quelque chose aujourd’hui, pas vrai ? Quelque chose sur toi-même ? Le fait, notamment, que tu es un jobard plus que naïf. Si tu as compris cela, ta visite d’aujourd’hui n’aura pas été inutile au moins. Visite qui, d’ailleurs, vient précisément de s’achever. Holà ! Vous là-bas, à moi, deux d’entre vous ! Raccompagnez-moi ce sorceleur jusqu’à la grille et jetez-le dehors. Veillez bien à ce qu’il ne fauche pas quelque pièce d’argenterie avant de sortir !

\* \* \*

Dans le couloir, une fois passé le vestibule, les deux sbires furent remplacés par le capitaine Ropp accompagné de deux individus qui avaient exactement les mêmes yeux et la même allure que lui, et se déplaçaient pareillement. Geralt aurait parié que ces trois-là avaient autrefois servi dans la même unité. Et soudain, il comprit. Soudain, il sut clairement ce qui allait arriver, comment les choses allaient tourner. Il ne fut donc pas étonné lorsque Ropp annonça qu’il assurerait sa surveillance et qu’il ordonna aux gardes du roi de s’éloigner. Il savait que le capitaine lui demanderait de le suivre. Les deux autres, comme il s’y attendait, marchèrent derrière lui.

Il pressentait déjà qui se trouverait dans la pièce où ils pénétrèrent.

Jaskier était pâle comme un mort et clairement terrifié. Mais sans doute pas endommagé. Il était assis sur une chaise à haut dossier. Derrière la chaise se tenait un homme maigre aux cheveux nattés. Le type tenait une miséricorde dont le fer, fin, long, et quadrilatère, était pointé sur le cou du poète, sous la mâchoire, en oblique vers le haut.

— Pas de bêtises, sorceleur, prévint Ropp. Surtout pas de bêtises. Un seul geste inconsidéré, ne serait-ce qu’un seul frémissement, et M. Samsa transpercera le ménétrier comme un pourceau. Il n’hésitera pas.

Geralt savait que M. Samsa n’hésiterait pas. Parce que les yeux de M. Samsa étaient plus affreux encore que ceux de Ropp. Des yeux à l’expression très particulière. On pouvait parfois croiser des hommes aux yeux identiques dans les morgues ou les dépositoires. Ils s’y faisaient embaucher non pas tant pour se sustenter, mais plutôt pour avoir la possibilité d’y réaliser leurs penchants inavouables.

Geralt comprenait maintenant pourquoi Egmund était si calme. Pourquoi il regardait l’avenir sans frayeur. Et son père dans les yeux.

— Il s’agit pour nous que tu sois docile, dit Ropp. Si tu es docile, vous aurez la vie sauve tous les deux.

» Si tu fais ce que nous te demandons de faire, continuait de mentir Ropp, nous te laisserons partir, libre, toi et le rimailleur. Si tu te montres récalcitrant, nous vous tuerons tous les deux.

— Tu commets une erreur, Ropp.

— M. Samsa, poursuivit Ropp sans s’émouvoir de l’avertissement, va rester ici avec le ménétrier. Nous, c’est-à-dire toi et moi, nous nous rendrons dans les appartements royaux. Il y aura une sentinelle. Comme tu le vois, j’ai ici ton épée. Je te la donnerai, et tu t’occuperas du garde. Et des secours que le garde aura eu le temps d’appeler. Quand il entendra le raffut, le valet de chambre fera partir le roi par une sortie secrète, où l’attendront messieurs Richter et Tverdoruk. Qui modifieront quelque peu la succession au trône et l’histoire de la monarchie locale.

— Tu commets une erreur, Ropp.

— Et maintenant, dit le capitaine en s’avançant très près du sorceleur, tu vas me confirmer que tu as compris ta mission et que tu l’exécuteras. Si tu ne le fais pas, avant que j’aie compté mentalement jusqu’à trois, M. Samsa transpercera le tympan de l’oreille droite du ménétrier, et moi je continuerai de compter. S’il n’y a pas l’effet escompté, M. Samsa piquera dans l’autre oreille. Et ensuite, il coupera son œil au poète. Et ainsi de suite, jusqu’au bout, où il détruira son cerveau. Je commence le décompte, sorceleur.

— Ne l’écoute pas, Geralt ! (Jaskier, par miracle, avait réussi à émettre un son à travers sa gorge serrée.) Ils n’oseront pas me toucher ! Je suis célèbre !

— Sans doute ne nous prend-il pas au sérieux, estima froidement Ropp. M. Samsa, l’oreille droite.

— Attends ! Non !

— Voilà qui est mieux, dit Ropp en hochant la tête. Voilà qui est mieux, sorceleur. Confirme-moi que tu as compris ta mission. Et que tu l’exécuteras.

— Éloigne d’abord ce stylet de l’oreille du poète.

— Ha ! pouffa M. Samsa en levant sa miséricorde bien haut au-dessus de la tête de Jaskier. Là, ça ira ?

— Ça ira.

De la main gauche, Geralt saisit Ropp par le carpe, de la droite, la poignée de son épée. D’une violente secousse, il attira à lui le capitaine, et de toutes ses forces lui frappa le visage de son front. On entendit un craquement. Le sorceleur tirailla le fourreau pour en extirper son épée ; avant que Ropp ne tombe, il effectua une courte volte-face et, d’un mouvement fluide, sectionna la main tendue de M. Samsa avec la miséricorde. Samsa se mit à hurler, il tomba à genoux. Richter et Tverdoruk, stylet en main, se précipitèrent sur le sorceleur ; celui-ci, d’une pirouette, atterrit au milieu des deux hommes, tranchant au passage la gorge de Richter dont le sang jaillit jusqu’à atteindre une araignée pendue au plafond. Tverdoruk attaqua avec des sauts et des feintes de brigand, mais il trébucha sur le corps de Ropp et perdit un instant l’équilibre. Geralt ne lui laissa pas le temps de le retrouver ; il se fendit et frappa par le bas, à l’aine, et une seconde fois par le haut, dans la carotide. Tverdoruk s’effondra, se roula en boule.

M. Samsa le surprit. Bien que privé de sa main droite, et bien que son moignon pissât le sang, de la main gauche, il trouva sa miséricorde sur le sol. Ainsi armé, il se dirigea vers Jaskier. Le poète poussa un hurlement, mais fit montre de vivacité d’esprit. Il fit tomber sa chaise derrière laquelle il se retrancha face à son agresseur. Et Geralt ne laissa pas le temps à M. Samsa de faire autre chose. Le sang éclaboussa à nouveau le plafond, l’araignée et les débris de chandelles plantés dedans.

Jaskier se redressa sur les genoux et appuya son front contre le mur ; après quoi, il se mit à vomir abondamment par saccades.

Ferrant de Lettenhove surgit dans la salle, accompagné de quelques gardes.

— Que se passe-t-il ? Qu’est-il arrivé ici ? Julian ! Tu es entier ? Julian !

Julian leva le bras, pour faire comprendre qu’il répondrait dans quelques secondes, car pour l’instant il était occupé. Après quoi, il dégobilla de nouveau.

L’instigateur fit sortir les gardes, il ferma la porte derrière eux. Il jeta un coup d’œil aux cadavres, prudemment, pour ne pas mettre le pied dans le sang répandu et en veillant à ce que celui qui s’écoulait de l’araignée ne tachât pas son justaucorps.

— Samsa, Tverdoruk, Tichter. (Il les avait reconnus.) Et monsieur le capitaine Ropp. Les fidèles du prince Egmund.

— Ils exécutaient les ordres, dit le sorceleur avec un haussement d’épaules et en regardant son épée. Tout comme toi, vraisemblablement, ils obéissaient aux ordres. Et toi, tu n’en savais rien. Confirme-le, Ferrant.

— Je n’en savais rien, l’assura vite l’instigateur, et il recula, s’adossa au mur. Je le jure ! Tu ne soupçonnes tout de même pas... Tu ne penses pas...

— Si je le pensais, tu ne serais plus en vie. Je te crois. Tu n’aurais pas mis en jeu la vie de Jaskier, n’est-ce pas ?

— Il faut en informer le roi. Je crains que pour le prince Egmund cela puisse signifier des rectificatifs et des annexes dans l’acte d’accusation. Ropp est encore en vie, il me semble. Il avouera...

— Je doute qu’il en soit capable.

L’instigateur jeta un coup d’œil au capitaine qui était allongé, raide, dans une mare d’urine ; il bavait, copieusement, et frissonnait sans discontinuer.

— Qu’est-ce qu’il a ?

— Des morceaux d’os nasal dans le cerveau. Et sans doute quelques éclats dans les globes oculaires.

— Tu as frappé fort.

— C’est ce que je voulais justement. (Geralt essuya la lame de son épée avec le chemin de table dont il s’était emparé.) Jaskier, comment ça va ? Tout est en ordre ? Tu peux te lever ?

— Tout va bien, tout va bien, bafouilla Jaskier. Je me sens mieux déjà. Bien mieux...

— Tu n’as pas l’air de quelqu’un qui va mieux.

— Du diable, mais je viens d’échapper de peu à la mort ! (Le poète se leva, prit appui sur une commode.) Sacrebleu ! Je n’ai jamais eu aussi peur de ma vie... J’avais l’impression d’avoir un couvercle à mon derrière et que tout allait s’écouler par le bas, dents comprises. Mais lorsque je t’ai vu, j’ai su que tu allais me sauver. Enfin, je ne le savais pas, mais j’y comptais énormément... Sacrebleu ! Il y en a du sang, ici... Et ça empeste ! Je crois que je vais encore vomir...

— Allons chez le roi, dit Ferrant de Lettenhove. Donne-moi ton épée, sorceleur... Et arrange-toi un peu. Toi, Julian...

— Je ne resterai pas une seconde de plus ici. Je préfère me tenir à Geralt.

\* \* \*

L’entrée dans les antichambres royales était protégée par des gardes. Ces derniers reconnurent cependant l’instigateur et le laissèrent passer. Il n’en alla pas aussi facilement à l’entrée des appartements, qu’une barrière formée d’un héraut, de deux sénéchaux et de leur escorte, composée de quatre sbires, rendait infranchissable.

— Le roi essaie son costume de marié, informa le héraut. Il a donné interdiction d’être dérangé.

— Nous avons une affaire urgente qui ne souffre aucun délai !

— Le roi a interdit catégoriquement qu’on le dérange. N’avait-on pas enjoint d’ailleurs, à monsieur le sorceleur, de quitter le palais ? Que fait-il donc encore en ces lieux ?

— Je l’expliquerai au roi. Je vous prie de nous laisser passer.

Ferrant écarta le héraut, poussa un peu le sénéchal. Geralt lui emboîta le pas. Mais ils ne purent atteindre que le seuil de la pièce, de toute façon, et se retrouvèrent derrière plusieurs courtisans rassemblés là. Des sbires en camisole de cuir se mirent en travers de leur route ; sur ordre du héraut, ils les accolèrent contre le mur. Ils étaient peu délicats, mais Geralt suivit tout de même l’exemple de l’instigateur et cessa de résister.

Le roi se tenait sur un tabouret pas très haut. Le tailleur, des épingles à la bouche, rectifiait ses rhingraves. Le maréchal de la cour se tenait à leurs côtés, ainsi que quelqu’un vêtu de noir, un notaire, peut-être bien.

— Juste après la cérémonie nuptiale, discourait Belohun, j’annoncerai que le successeur au trône sera le fils que mettra au monde la femme que j’épouse en ce jour. Cette démarche devrait m’assurer ses bonnes grâces et sa docilité, ma foi. Cela me donnera également un peu de temps et de tranquillité. Une vingtaine d’années passera avant que le morveux atteigne l’âge des complots.

» Mais si l’envie m’en prend, dit le roi en se renfrognant et en lançant un clin d’œil au maréchal, j’annulerai tout et je nommerai un tout autre successeur. Quoi qu’il en soit, il s’agit d’un mariage morganatique, et les enfants issus de tels mariages n’héritent pas les titres, n’est-ce pas ? Et qui est capable de prévoir combien de temps je la supporterai ? Comme s’il n’y avait pas d’autres demoiselles au monde, de plus jolies, de plus jeunes ! Il va donc falloir rédiger des documents appropriés, un contrat de mariage ou quelque chose dans ce style. Garde espoir pour le meilleur, sois prêt pour le pire, eh bien, eh bien !

Le valet de chambre tendit au roi un plateau sur lequel s’amoncelaient des joyaux.

— Emmenez-moi ça, oust, se rembrunit Belohun. Je ne vais pas me couvrir de verroterie comme je ne sais quel godelureau ou quel parvenu. Je ne mettrai que ceci. Un cadeau de ma future épouse. Petit, mais de bon goût. Un médaillon avec les armoiries de mon pays ; il convient que je porte cet emblème. Ce sont ses paroles : « L’emblème du pays autour du cou, son bien dans le cœur. »

Acculé contre le mur, Geralt mit un certain temps à faire le rapprochement.

Le chat, qui frappait le médaillon de sa patte. Un médaillon doré sur une chaîne. De l’émail bleu azur, un dauphin. D’or, dauphin nageant d’azur, lorré, peautré, oreillé, barbé et crêté de gueules.

Il était trop tard pour qu’il puisse réagir. Il n’eut même pas le temps de pousser un cri, de prévenir. Il vit la chaîne en or se raccourcir soudain, se resserrer autour du cou du roi comme un garrot. Belohun devint rouge, il ouvrit la bouche, mais ne parvint ni à inspirer, ni à crier. Des deux mains il se saisit la gorge, s’efforçant d’arracher le médaillon ou du moins de passer un doigt sous la chaîne. Sans succès ; la chaînette s’enfonça profondément dans la peau. Le roi tomba du tabouret, tangua sur quelques pas, vint percuter le tailleur. Celui-ci tituba, s’étranglant, sans doute avait-il avalé ses épingles ; il chancela sur le notaire, l’entraînant dans sa chute. Pendant ce temps, Belohun avait bleui ; les yeux écarquillés, il s’effondra sur le sol, agita les jambes plusieurs fois ; il se raidit. Et demeura immobile.

— À l’aide ! Le roi se trouve mal !

— Un carabin ! s’écria le maréchal. Qu’on appelle un carabin !

— Dieux ! Que s’est-il passé ? Qu’est-il arrivé au roi ?

— Un carabin ! Vite !

Ferrant de Lettenhove porta la main à sa tempe. Il avait une expression étrange sur le visage. L’expression de quelqu’un qui commence à comprendre.

On allongea le roi sur le canapé. Le carabin qu’on avait fait venir l’examina longuement. On ne laissa pas Geralt approcher. On ne lui permit pas de jeter un coup d’œil. Il savait malgré tout que la chaîne avait eu le temps de se desserrer avant même que le médecin soit accouru.

— Apoplexie, déclara en se redressant le carabin. Provoquée par la touffeur. Les mauvaises vapeurs de l’air ont pénétré dans le corps et empoisonné les humeurs. Sont fautifs ces perpétuels orages, qui intensifient la chaleur sanguine. La science est impuissante, elle ne peut rien faire. Notre bon roi miséricordieux n’est plus. Il a quitté ce monde.

Le maréchal poussa un cri, se cacha le visage dans les mains. Le héraut saisit son béret à deux mains. L’un des courtisans eut un hoquet. Plusieurs s’agenouillèrent.

Le couloir et le vestibule retentirent soudain d’un bruit de pas lourds. Un géant surgit sur le pas de la porte, un gaillard mesurant sept pieds, à tout le moins. En uniforme de garde, mais ses insignes indiquaient un grade supérieur. Il était accompagné d’hommes portant un foulard sur la tête et une boucle à l’oreille.

Le géant rompit le silence.

— Que ces messieurs daignent se rendre dans la salle du trône. Immédiatement.

— Dans quelle salle du trône encore ? s’énerva le maréchal. Et pour quoi faire ? Vous rendez-vous compte, M. de Santis, de ce qui vient de se passer ici ? Du grand malheur qui est survenu ? Vous ne comprenez pas...

— Dans la salle du trône. Ordre du roi.

— Le roi est mort.

— Que vive le roi. Dans la salle du trône, je vous prie. Tous. Immédiatement.

Dans la salle du trône, sous le plafond marin orné de tritons, de sirènes et d’hippocampes étaient réunis une vingtaine d’hommes. Certains étaient coiffés de foulards de couleur, d’autres de chapeaux marins avec des rubans. Tous avaient le teint hâlé et une boucle à l’oreille.

Des mercenaires. Ce n’était pas difficile à deviner. L’équipage de la frégate Acherontia.

Sur le trône surélevé siégeait un homme aux cheveux et aux yeux noirs, et au nez proéminent. Lui aussi avait le teint hâlé. Mais il ne portait pas de boucle d’oreille.

À ses côtés, sur une chaise qu’on avait approchée, était assise Ildiko Breckl, toujours vêtue de sa robe d’une blancheur immaculée et toujours parée de ses diamants. La récente fiancée du roi et future jeune mariée contemplait l’homme aux cheveux noirs d’un regard plein d’adoration. Depuis un certain temps déjà, Geralt devinait tant la suite des événements que leur cause ; il rapprochait les faits et tirait les conclusions. À cette minute précise cependant, sans même avoir trop de jugeote, n’importe qui devait voir et comprendre qu’Ildiko Breckl et l’homme aux cheveux noirs se connaissaient, et qu’ils se connaissaient bien. Et depuis longtemps, du reste, pourrait-on dire.

— Viraxas, fils du roi, prince de Kerack, jusqu’à très récemment encore héritier du trône et de la Couronne de Santis, désormais roi de Kerack, souverain légitime du pays, annonça d’une voix sonore de baryton le géant.

Le premier à s’incliner fut le maréchal de la cour, qui se mit ensuite sur un genou. Derrière lui, le héraut rendit hommage au nouveau roi. Les sénéchaux suivirent leur exemple, courbant bien bas leur tête. Le dernier à s’incliner fut Ferrant de Lettenhove.

— Votre Majesté Royale.

— « Votre Seigneurie » pour l’instant suffira, rectifia Viraxas. Le titre au complet me reviendra après le couronnement. Auquel nous n’allons pas tarder à procéder, du reste. Le plus tôt sera le mieux. N’est-ce pas, monsieur le maréchal ?

La salle était plongée dans un profond silence. On entendait le ventre d’un courtisan gargouiller.

— Mon regretté père est mort, déclara Viraxas. Il est retourné chez ses célèbres ancêtres. Mes deux frères cadets sont accusés de haute trahison, ce qui ne me surprend guère. Le procès aura lieu, conformément à la volonté du défunt roi, mes deux frères se révéleront coupables et, par décision de justice, quitteront Kerack pour toujours. Sur le pont de la frégate Acherontia, louée par mes soins... et ceux de mes puissants amis et protecteurs. Le défunt roi, je le sais, n’a pas laissé de testament valable ni de dispositions officielles concernant sa succession. Si tel avait été le cas, j’aurais respecté la volonté du roi. Mais il ne l’est pas. Le droit de succession à la couronne me revient donc. Se trouve-t-il, parmi les personnes présentes, quelqu’un qui voudrait s’y opposer ?

Il ne se trouva personne de tel dans l’assistance. Tous les présents étaient dotés d’un degré de raison suffisant et de l’instinct de conservation.

— Par conséquent, je vous prie d’entamer les préparatifs du couronnement ; que s’en chargent ceux entre les mains de qui ces compétences reposent. Le couronnement sera assorti d’épousailles. Car j’ai décidé de remettre au goût du jour une ancienne coutume des rois de Kerack, un droit instauré voici des siècles. Établissant que, si un futur jeune marié décède avant le mariage, le parent non marié le plus proche devra épouser sa fiancée.

Ildiko Breckl était prête à se soumettre dès maintenant, s’il le fallait, à cette ancienne coutume ; il suffisait de voir son visage rayonnant. Les autres personnes rassemblées se taisaient, s’efforçant assurément de se remémorer qui, quand et à quelle occasion ladite coutume avait été instaurée. Et de quelle manière avait-elle pu l’être voici des siècles, étant donné que le royaume de Kerack n’existait que depuis cent ans à peine. Plissé par l’effort cérébral, le front des courtisans redevint rapidement lisse cependant. Tous, comme un seul homme, en arrivèrent à la conclusion adéquate, qui était la suivante : bien que le couronnement n’ait pas encore eu lieu, et bien que « Sa Seigneurie » seulement, Viraxas était déjà pratiquement roi, et le roi a toujours raison.

— Disparais d’ici, sorceleur, murmura Ferrant de Lettenhove en confiant son épée à Geralt. Emmène Julian hors d’ici. Disparaissez tous les deux. Vous n’avez rien vu, rien entendu. Que personne ne fasse le rapprochement avec vous dans cette histoire.

— Je comprends, et je peux concevoir, poursuivait Viraxas en mesurant du regard les courtisans réunis, que, pour quelques-uns d’entre vous ici présents, la situation puisse paraître surprenante. Que pour certains, les changements surviennent de manière trop inattendue et soudaine, et que les événements se déroulent trop rapidement. Je ne peux exclure non plus que pour quelques personnes parmi nous les choses ne se passent pas conformément à leurs idées, et que la situation ne soit pas de leur goût. Le lieutenant de Santis s’est déclaré immédiatement du bon côté et m’a juré fidélité. J’en attends de même de la part des autres personnes ici rassemblées.

» Nous commencerons, déclara-t-il en le désignant d’un signe de tête, par le fidèle serviteur de mon regretté père. Il se trouve être aussi l’exécutant des ordres de mon frère, qui a attenté à la vie de mon père. Nous commencerons donc par l’instigateur royal, M. Ferrant de Lettenhove.

L’instigateur s’inclina.

— L’enquête ne t’épargnera pas, annonça Viraxas. Et elle révélera le rôle que tu as joué dans le complot des princes. Le complot a été un fiasco, je qualifierai donc les comploteurs d’incompétents. Une erreur, je pourrais la pardonner, l’incompétence, non. Pas chez l’instigateur, le gardien de la loi. Mais plus tard, cela, commençons donc par les choses essentielles. Approche-toi, Ferrant. Nous voulons que tu nous montres et que tu prouves qui tu sers. Nous voulons que tu nous rendes l’hommage qui nous est dû. Que tu t’agenouilles au pied du trône. Et que tu baises notre royale main.

L’instigateur s’avança docilement en direction de l’estrade.

— Disparais d’ici, eut-il encore le temps de murmurer. Disparais au plus vite, sorceleur.

\* \* \*

Dans les jardins, la fête battait son plein.

Lytta Neyd remarqua aussitôt le sang sur la manchette de la chemise de Geralt. Mosaïque aussi le remarqua, et contrairement à Lytta, elle blêmit.

Jaskier s’empara vivement de deux verres sur le plateau d’un page qui passait, et les but d’un trait l’un après l’autre. Ensuite, il en saisit deux autres qu’il proposa aux dames. Celles-ci refusèrent. Jaskier en but un, hésita avant de proposer l’autre à Geralt. Corail, très tendue visiblement, observait le sorceleur en clignant des yeux.

— Que s’est-il passé ?

— Tu vas l’apprendre très vite.

La cloche du campanile se mit à sonner. Elle sonnait de manière si sinistre, si lugubre, si angoissante, que les invités en train de festoyer se turent.

Le maréchal de la cour et le héraut montèrent sur l’estrade qui rappelait un échafaud.

— Rempli de regrets et de désolation, commença le maréchal dans le silence, je me dois, messieurs, dames, de vous annoncer une triste nouvelle. Frappé par la rude main du destin, notre bien-aimé, notre bon et bienveillant souverain, le roi Belohun Premier est mort subitement ; il a quitté ce monde. Mais les rois de Kerack ne meurent pas ! Le roi est mort, vive le roi ! Vive Son Altesse royale le roi Viraxas ! Fils aîné du défunt roi, successeur légitime du trône et de la Couronne ! Le roi Viraxas Premier ! Trois fois qu’il vive ! Qu’il vive ! Qu’il vive !

Le chœur des flagorneurs, des frotte-manches et des lèche-culs se joignit à l’acclamation. Le maréchal les apaisa d’un geste.

— Le roi Viraxas s’est plongé dans le deuil, de même que la cour tout entière. Le banquet est suspendu, les invités sont priés de délaisser les terrains du palais. Le roi prévoit ses propres noces dans un futur très proche, le festin se répétera alors. Afin de ne pas gâcher les victuailles, le roi a ordonné qu’on les emporte en ville et qu’on les expose sur la place du marché. Le peuple de Palmyre se verra également offrir de la pitance. Le temps est venu pour Kerack de la félicité et de la prospérité !

— Eh bien ! constata Corail en arrangeant sa coiffure, il n’est pas faux d’affirmer que la mort du jeune marié est capable de sérieusement perturber les festivités nuptiales. Belohun n’était pas sans défauts, mais ce n’était pas non plus le plus mauvais, qu’il repose en paix, et que la terre lui soit légère. Partons d’ici. On commençait à s’ennuyer de toute façon. Et puisque nous avons une belle journée, allons faire une balade sur les terrasses, nous regarderons la mer. Poète, sois gentil et donne le bras à mon élève. Moi, j’irai avec Geralt. Comme je le présume, il doit avoir des choses à me raconter.

L’après-midi venait à peine de commencer. Il était incroyable que tant de choses se soient produites en si peu de temps.

*« Un guerrier ne meurt pas facilement. La mort, pour le trouver, doit livrer bataille avec lui. Et un guerrier ne cède pas souvent à la mort. »*

La Roue du temps, Carlos Castaneda

# CHAPITRE 19

— Hé ! Regardez ! s’écria soudain Jaskier. Un rat !

Geralt ne réagit pas. Il connaissait le poète, il savait qu’il avait l’habitude de s’effrayer d’un rien, de s’enflammer pour des broutilles et de chercher le sensationnel là où rien, absolument rien ne justifiait ce terme.

— Un rat ! répéta Jaskier ne s’avouant pas vaincu. Tiens, un deuxième ! Un troisième ! Un quatrième ! Par la peste ! Geralt, regarde !

Geralt poussa un soupir, regarda.

Sous la terrasse, le pied de l’escarpement grouillait de rats. L’endroit entre Palmyre et la butte était vivant, il se déplaçait, ondoyait et piaillait. Des centaines, et peut-être des milliers de rongeurs fuyaient la région du port et l’embouchure de la rivière, ils filaient vers la colline, le long des palissades, dans les forêts. Les autres passants avaient également remarqué le phénomène, et de toutes parts fusaient des exclamations de stupéfaction et de frayeur.

— Les rats fuient Palmyre et le port parce qu’ils sont effrayés ! dit Jaskier. Je sais ce qui s’est passé ! Sans doute qu’un bateau dératiseur a accosté !

Personne n’eut l’envie de commenter. Geralt essuya la sueur sur ses paupières, la fournaise était monstrueuse, l’air chaud coupait la respiration. Il leva la tête vers le ciel, il était lumineux, sans un seul petit nuage.

— Une tempête se prépare. (Lytta venait de prononcer à haute voix ce qu’il pensait.) Une forte tempête. Les rats le sentent. Je le sens moi aussi. Je le sens dans l’air.

Et moi aussi, songea le sorceleur.

— Une tempête, répéta Corail. Elle viendra de la mer.

— Quelle tempête encore ? (Jaskier s’éventait avec son petit chapeau.) D’où ? Le temps est magnifique. Le ciel est pur, pas le moindre petit vent. Dommage, avec une telle chaleur, un peu de vent serait le bienvenu. Une brise marine...

Avant qu’il ait terminé sa phrase, le vent se souleva. La brise légère portait l’odeur de la mer, elle procurait un agréable soulagement, revigorait. Et rapidement, elle s’emballa. Les fanions sur les mâts, qui flottaient encore mollement, tristement, quelques instants auparavant, s’agitèrent et se mirent à claquer.

À l’horizon le ciel s’obscurcit. Le vent s’intensifia. Le léger souffle était devenu un bruissement qui se transformait en chuintement.

Les fanions sur les mâts ondoyèrent et claquèrent violemment. Les coqs se mirent à grincer sur les toits et les tours, les abat-vent en tôle à cliqueter et crisser sur les cheminées. Les volets battirent. Des nuages de fumée s’élevèrent.

Jaskier saisit son chapeau des deux mains juste à temps, sinon il se serait envolé avec le vent.

Mosaïque attrapa sa robe, un souffle soudain soulevant très haut sa mousseline, presque jusqu’aux hanches. Avant qu’elle ait pu maîtriser le tissu tiraillé par le vent, Geralt observa avec plaisir ses jambes. Elle remarqua son regard. Ne détourna pas les yeux.

— L’orage... (Pour pouvoir parler, Corail dut se retourner, le vent soufflait déjà si fort qu’il étouffait les mots.) L’orage ! La tempête arrive !

— Dieux ! s’écria Jaskier qui ne croyait en aucun dieu. Dieux, que se passe-t-il ? Est-ce la fin du monde ?

Le ciel noircissait rapidement. Et l’horizon, de bleu marine, était devenu noir.

Le vent montait, sifflant comme un beau diable.

Sur la rade, derrière le promontoire, la mer grossissait en lames déferlantes, les vagues venaient se jeter sur le brise-lames, dans de grosses éclaboussures d’écume blanche. Le grondement de la mer enflait. Il se fit noir comme en pleine nuit.

Parmi les unités restées en rade, on percevait du mouvement. Plusieurs d’entre elles, dont le clipper L’Écho et le schooner novigradien Pandora Parvi, levaient les voiles en hâte, prêtes à s’échapper en pleine mer. Les autres bateaux qui restaient amarrés baissaient les voiles. Geralt se souvenait de quelques-uns, qu’il avait observés depuis la terrasse de la villa de Corail. L’Alke, une cogue de Cidaris, le Fuchsia, il avait oublié de quelle ville. Et les galions : La Gloire de Cintra, avec son pavillon à la croix bleu azur ; le trois-mâts Vertigo, de Lan Exeter. L’Albatros rédanien, et ses cent vingt pieds entre les étraves. Quelques autres encore. Parmi lesquels la frégate Acherontia, avec ses voiles noires.

Le vent ne sifflait plus, il hurlait. Geralt vit, sur l’îlot de Palmyre, le premier toit de chaume voltiger vers le ciel, et se désagréger dans l’air. Il ne fallut pas attendre longtemps pour le deuxième. Le troisième. Et le quatrième. Et le vent ne cessait de s’intensifier. Le claquement des fanions était devenu un fracas ininterrompu, les volets cognaient, les tuiles et les gouttières tombaient en grêle, les cheminées s’effondraient, les pots de fleurs se fracassaient contre les pavés. Agitée par le vent, la cloche du campanile se mit à sonner, émettant un son apeuré, saccadé, funeste.

Tandis que le vent soufflait, soufflait de plus en plus fort. Amenant des vagues de plus en plus grandes vers le bord. Le ronflement de la mer s’amplifiait, il devenait de plus en plus retentissant. Bientôt, ce ne fut plus un ronflement, mais un grondement uniforme et sourd, comme le battement d’une espèce de machine infernale. Les vagues grossissaient, couronnées d’écume blanche ; des rouleaux venaient s’écraser sur la rive. La terre tremblait sous les pieds. Le vent soufflait.

L’Écho et le Pandora Parvi n’eurent pas le temps de fuir. Ils revinrent dans la rade, jetèrent l’ancre.

Les cris des gens rassemblés sur les terrasses retentirent plus fort encore, admiratifs et affolés. Des mains se tendaient vers la mer.

Une lame gigantesque arrivait sur les flots. Un mur d’eau colossal. S’élevant aussi haut, semblait-il, que les mâts des galions.

Corail saisit le sorceleur par le bras. Elle disait quelque chose, ou plutôt, s’efforçait de dire, la tempête la bâillonnant efficacement.

— ... ver ! Geralt ! Nous devons nous sauver d’ici !

La lame s’abattit sur le port. Les gens hurlaient. Sous la poussée de la masse d’eau, le môle se brisa en mille morceaux, les poutrelles et les planches volèrent en éclats. Le dock s’écroula. Les grues et les pylônes des treuils se rompirent. Les barques et les barcasses amarrées sur le quai volaient dans les airs comme des jouets d’enfants, comme des petits canots d’écorce lâchés par les gamins dans les caniveaux. Les cabanes et les baraques installées plus près de la plage avaient été tout bonnement emportées, il n’en restait plus aucune trace. La lame s’était engouffrée dans l’embouchure de la rivière, la transformant instantanément en un brisant infernal. Une foule d’hommes et de femmes fuyaient Palmyre, inondée, la plupart détalant vers la Ville Haute, vers la tour de guet. Ceux-là furent sauvés. Une partie choisit le bord de la rivière comme issue de secours. Geralt vit l’eau les engloutir.

— Une deuxième lame, criait Jaskier. Une deuxième lame !

Effectivement. Il y avait une deuxième lame. Et il y en eut une troisième. Une quatrième. Une cinquième. Et une sixième. Des murs d’eau roulaient dans la rade et dans le port.

Avec une force considérable, les vagues percutèrent les bateaux ancrés qui s’agitaient sauvagement sur leur chaîne ; Geralt vit des gens tomber des ponts.

Tournés proue sous le vent, les bateaux luttaient vaillamment. Quelque temps. Ils perdaient leurs mâts, les uns après les autres. Et puis les vagues commencèrent à les recouvrir. Ils sombraient dans l’écume et resurgissaient, sombraient, resurgissaient.

Le premier à ne pas resurgir fut le clipper postal L’Écho. Il disparut, tout simplement. Quelques instants plus tard, le Fuchsia subit le même sort ; la galère, à proprement parler, se désintégra. Dans son élan, la chaîne d’ancrage brisa la coque de L’Alke, et la cogue disparut dans les profondeurs en un clin d’œil. La proue et le château de proue de L’Albatros furent arrachés sous la pression ; démantibulé, le bateau coula comme un caillou. L’ancre du Vertigo se décrocha, le galion tangua sur la crête d’une vague, se retourna et alla se fracasser contre le brise-lames.

L’Acherontia, La Gloire de Cintra, le Pandora Parvi et deux autres galions inconnus de Geralt levèrent l’ancre, et les flots les emportèrent vers le bord. L’opération n’était désespérément suicidaire qu’en apparence. Les capitaines avaient le choix entre une destruction certaine lors du mouillage, ou une manœuvre risquée pour atteindre l’embouchure de la rivière.

Les galions inconnus n’avaient aucune chance. Aucun ne parvint même à établir ses voiles correctement. Tous deux s’écrasèrent sur la jetée.

La Gloire de Cintra et l’Acherontia ne parvenaient pas non plus à maintenir leur maniabilité. Ils tombèrent l’un sur l’autre, se télescopèrent ; les vagues les pressèrent vers le quai et les mirent en pièces. Leurs débris furent emportés par les flots.

Le Pandora Parvi tanguait et sautait sur les vagues, tel un dauphin. Mais il tenait bon, porté tout droit vers l’embouchure de l’Adalatte, bouillonnante comme un chaudron. Geralt entendit les hurlements des gens qui encourageaient le capitaine.

Corail poussa un cri, le bras tendu.

Une septième lame arrivait.

Geralt avait estimé les autres, de la hauteur des mâts des bateaux, à quelque cinq, six toises, trente à quarante pieds. Ce qui arrivait maintenant de la mer, masquant le ciel, était deux fois plus haut.

Tassés près de la tour de guet, les gens qui avaient fui Palmyre se mirent à hurler. L’ouragan les renversait, les jetait à terre, les pressait contre la palissade.

La lame roulait sur Palmyre. Et purement et simplement, elle l’effaça, l’enleva de la surface de la Terre. En un clin d’œil, l’eau atteignit la palissade, engloutissant tous ceux qui s’y trouvaient. La masse de bois portée par la lame s’abattit sur la tour de guet, brisant les pilotis. Le poste de garde s’effondra et fut emporté.

La trombe d’eau indomptable s’ébranla sur l’escarpement. La colline trembla tant que Jaskier et Mosaïque se retrouvèrent à terre, et Geralt eut toutes les peines du monde à garder son équilibre.

— Nous devons nous sauver ! s’écria Corail, agrippée à la balustrade. Geralt ! Sauvons-nous d’ici ! D’autres lames se préparent !

Une grosse vague se jeta sur eux, les inonda. Les gens de la terrasse, ceux qui ne s’étaient pas sauvés encore, fuyaient à présent. Ils couraient en criant, vers la colline, plus haut, surtout plus haut, vers le palais royal. Quelques-uns, peu nombreux, restèrent. Geralt distingua parmi eux Ravenga et Antea Derris.

Les gens hurlaient, tendaient les bras. Les lames avaient attaqué la falaise à leur droite, sous le quartier résidentiel. La première villa s’effrita comme un château de cartes et glissa le long de la pente, directement dans le tourbillon. Une deuxième villa suivit la première, puis une troisième et une quatrième.

— La ville se désintègre, rugit Jaskier. Elle s’écroule.

Lytta Neyd leva les bras. Elle scanda une formule. Et disparut.

Mosaïque s’agrippa au bras de Geralt. Jaskier hurla.

L’eau se trouvait sous eux désormais, sous la terrasse. Et dans l’eau il y avait des gens. D’en haut, on leur tendait des perches, des gaffes, on leur lançait des cordes, on les tirait. Non loin d’eux, un homme à forte carrure sauta dans le tourbillon, se jeta en nageant au secours d’une femme en train de couler.

Mosaïque poussa un cri.

Geralt vit un morceau du toit d’une cabane qui tanguait sur les flots. Et, cramponnés au toit, des enfants. Trois enfants. Il ôta son épée de son épaule.

— Tiens-moi ça, Jaskier.

Il tomba sa veste. Et sauta dans l’eau.

On ne pouvait ici parler de nage véritable, et les aptitudes naturelles pour la natation n’étaient en l’occurrence d’aucune utilité. Geralt était ballotté par les vagues, vers le haut, vers le bas, sur le côté, frappé par les pieux, les planches et les meubles qui tournoyaient dans les remous ; la quantité de bois qui le pressait de toutes parts menaçait de le réduire en bouillie. Lorsque, enfin, il parvint jusqu’au toit et qu’il s’y agrippa, il était déjà fortement meurtri. Le toit bondissait et tournoyait sur les vagues comme une toupie. Les enfants s’époumonaient à qui mieux mieux.

Ils sont trois, songea-t-il. Je ne parviendrai jamais à les emmener tous.

Il sentit un autre bras contre son épaule.

— Deux ! (Antea Derris recracha de l’eau, saisit l’un des gamins.) Prends les deux autres !

Ce n’était pas aussi simple. Le sorceleur attrapa le garçon, le cala sous son bras. La petite fille, paniquée, s’agrippa si fort à un chevron qu’il mit très longtemps à lui faire lâcher prise. Une vague l’aida, qui les recouvrit. La fillette, submergée, lâcha le chevron. Geralt la fourra sous son deuxième bras. Et ensuite, tous les trois commencèrent à couler. Les gamins crachouillaient et se débattaient. Geralt luttait.

Sans savoir de quelle façon, il remonta à la surface. La lame le pressa contre le mur de la terrasse, lui coupant la respiration. Il ne lâcha pas les enfants. Les gens qui se trouvaient sur la terrasse criaient, s’efforçaient de les aider, de leur tendre quelque chose qu’ils pourraient empoigner. Ils ne s’en sortaient pas. La tempête les entraîna et les souleva. Geralt buta contre quelqu’un ; c’était Antea Derris avec l’autre petite fille dans les bras. Elle luttait, mais il voyait qu’elle aussi était à bout de forces. Elle avait du mal à maintenir hors de l’eau la tête de l’enfant et la sienne.

Il entendit un clapotement à côté de lui, une respiration saccadée. C’était Mosaïque. Elle lui arracha l’un des enfants, essaya de nager. Il vit qu’un pieu, porté par une vague, allait la frapper. Elle poussa un cri, mais ne lâcha pas la fillette.

Une nouvelle fois, la lame les jeta contre le mur de la terrasse. Cette fois, ceux d’en haut étaient préparés, ils avaient même apporté des échelles, étaient grimpés dessus et leur tendaient les bras. Ils attrapèrent les enfants. Geralt vit Jaskier qui saisissait Mosaïque et la tirait sur la terrasse.

Antea Derris le regarda. Elle avait des yeux magnifiques. Elle sourit.

La vague vint projeter sur eux un amas de bois. De gros pieux arrachés de la palissade.

L’un d’eux s’abattit sur Antea Derris et lui fit heurter la terrasse. Elle cracha du sang. Beaucoup de sang. Ensuite, sa tête retomba sur sa poitrine et elle disparut dans l’eau.

Deux pieux frappèrent le sorceleur, l’un sur l’épaule, le second à la hanche. Les coups le paralysèrent, l’engourdirent instantanément et totalement. Il but la tasse, s’étrangla et se mit à couler.

Quelqu’un l’agrippa, d’une poigne de fer, douloureuse, le poussa et le fit remonter à la surface. Il tendit le bras, tâta un biceps dur comme la pierre. L’hercule battait des jambes, fendait l’eau comme un triton ; de sa main libre, il écartait le bois qui flottait autour d’eux et les noyés qui se retournaient dans le tourbillon. Ils émergèrent juste près de la terrasse. Il entendit les cris et les vivats venant d’en haut. Il vit des bras tendus.

Un instant plus tard, il était allongé dans une mare d’eau, toussant, crachant et vomissant sur les dalles en pierre de la terrasse. Près de lui était agenouillé Jaskier, blanc comme du papier. De l’autre côté se trouvait Mosaïque. Le visage livide, elle aussi et les mains tremblantes. Geralt s’assit avec difficulté.

— Antea ?

Jaskier détourna le regard. Mosaïque laissa tomber sa tête sur ses genoux. Le sorceleur vit qu’elle était secouée par les sanglots.

À côté de lui se tenait son sauveur. L’hercule. Une hercule, plus précisément. Un duvet irrégulier sur un crâne chauve. Un ventre comme une échine de porc fumée ficelée. Des épaules de gladiateur. Des mollets de discobole.

— Je te dois la vie.

— Bah... (La commandante du corps de garde fit un geste nonchalant de la main.) Inutile d’en parler. Sinon, tu es vraiment un petit con, et on a de la rancœur envers toi, moi, et les filles, à cause de la bagarre. Donc, vaut mieux que tu te présentes plus sous nos yeux, sinon on t’achève. C’est compris ?

— Compris.

— Mais t’es un petit con courageux, faut le reconnaître. (La commandante cracha un gros glaviot et secoua la tête pour faire sortir l’eau de ses oreilles.) Un petit con courageux, Geralt de Riv.

— Et toi ? Comment te prénommes-tu ?

— Violetta, répondit la commandante, et elle s’assombrit soudain. Et elle ? Là-bas...

— Antea Derris.

— Antea Derris, répéta-t-elle en tordant les lèvres. C’est malheureux.

— Oui.

Du monde était arrivé sur la terrasse, grossissant la foule. La menace avait disparu, le ciel s’était éclairci, le vent avait cessé de souffler, les fanions étaient retombés. Les vagues faiblissaient, l’eau reculait. Laissant un champ de bataille en ruine. Et des cadavres sur lesquels marchaient déjà des crabes.

Geralt se leva à grand-peine. Chaque mouvement et chaque inspiration profonde se manifestait par une douleur sourde au côté.

Son genou le faisait terriblement souffrir. Les deux manches de sa chemise étaient arrachées, il ne se rappelait pas comment il les avait perdues exactement. Sa peau était déchirée à vif au niveau du coude gauche, du bras droit et sans doute aussi de l’épaule. Il saignait à de multiples endroits, mais ses blessures étaient superficielles, rien de sérieux en somme, rien dont il faille s’inquiéter.

Le soleil transperça les nuages, des reflets scintillèrent sur la mer qui retrouvait son calme.

Le toit du phare miroita à l’extrémité du promontoire ; un phare de briques rouges et blanches, vestige des temps elfiques. Vestige qui avait supporté bien plus d’une tempête de la sorte. Et qui en supporterait plus d’une encore, vraisemblablement.

Ayant franchi l’embouchure de la rivière, apaisée déjà, bien qu’obstruée de nombreux détritus flottants, le Pandora Parvi pénétrait dans la rade, toutes voiles dehors, comme à la parade. La foule lança des vivats.

Geralt aida Mosaïque à se relever. Sur la jeune fille non plus il ne restait guère de vêtements. Jaskier la couvrit de son manteau. Et se racla la gorge de manière éloquente.

Devant eux se trouvait Lytta Neyd. Avec sa trousse de médecin sur l’épaule.

— Je suis revenue, dit-elle en regardant le sorceleur.

— Non, la contredit-il. Tu es partie.

Elle le regarda. Avec des yeux glacials, distants. Et juste après, elle concentra son attention sur un point très lointain, situé très loin derrière l’épaule droite du sorceleur.

— C’est donc ainsi que tu veux le jouer, déclara-t-elle froidement. Laisser ce genre de souvenir. Soit, c’est ta volonté, ton choix. Quoique tu aies pu choisir un style moins pathétique. Adieu, donc. Je vais porter mon aide aux blessés et à ceux qui en ont besoin. Toi, très clairement, tu n’as nul besoin de mon aide. Ni de moi-même. Mosaïque !

Mosaïque tourna la tête. Elle prit Geralt sous le bras. Corail éclata.

— Alors on en est là ? C’est ce que tu veux ? De cette façon ? Soit, c’est ta volonté ? Ton choix. Au revoir.

Elle fit demi-tour et s’éloigna.

\* \* \*

Febus Ravenga surgit au milieu de la foule qui commençait à envahir la terrasse. Il avait dû prendre part aux actions de secours, car ses vêtements, trempés, étaient en lambeaux. Un factotum serviable s’approcha et lui tendit son chapeau. Ou ce qu’il en restait, plutôt.

— Et maintenant ? demanda quelqu’un dans la foule. Et maintenant, monsieur l’échevin ?

— Maintenant ? Qu’allons-nous faire ?

Ravenga les regarda. Il les regarda longuement. Puis il se redressa, essora son chapeau et le posa sur sa tête.

— Enterrer les morts, dit-il. Nous occuper des vivants. Et nous mettre à reconstruire.

\* \* \*

La cloche du campanile sonna. Comme si elle voulait signaler qu’elle avait résisté. Que même si beaucoup de choses avaient changé, d’autres étaient immuables.

— Partons d’ici. (Geralt enleva les algues mouillées de son col.) Jaskier ? Où est mon épée ?

Jaskier faillit s’étrangler en indiquant un endroit vide au pied du mur.

— Elles étaient là... Il y a quelques secondes, elles étaient là, ton épée et ta veste ! On les a volées ! Putain de leur mère ! Volées ! Eh ! Les gens ! Il y avait une épée ici ! Je vous prie de la rendre ! Les gens ! Ah, espèces de fils de salopards ! Que le diable les emporte !

Le sorceleur se sentit faiblir tout à coup. Mosaïque le soutint. Ça va mal, se dit-il. Ça va mal si je dois être soutenu par des jeunes filles.

— J’en ai assez de cette ville, dit-il. Assez de tout ce qui fait cette ville. Et de ce qu’elle représente. Partons d’ici. Au plus vite. Et le plus loin possible.

# 

# INTERLUDE

Douze jours plus tard

On entendait le doux clapotis de la fontaine ; la margelle sentait la pierre mouillée. D’autres odeurs agréables emplissaient l’air, celle des fleurs, du lierre qui grimpait sur les murs du patio. Celle des pommes, posées dans une coupe, sur le plateau de la petite table en marbre. Dans deux verres embués, du vin frais attendait.

Deux femmes, deux magiciennes, étaient attablées. Si, par le plus grand des hasards, une personne dotée d’une imagination picturale, sensible à l’art, et versée dans l’allégorie lyrique s’était trouvée à proximité, elle n’aurait eu aucune peine à les représenter toutes les deux. La rousse flamboyante Lytta Neyd, vêtue d’une robe vert et incarnat, était comme un coucher de soleil en septembre. Yennefer de Vengerberg, les cheveux noirs, dans une composition de noir et de blanc, faisait penser à un matin de décembre.

— La plupart des villas voisines se retrouvent en ruine au pied de la falaise. Mais la tienne est intacte, constata Yennefer, brisant le silence. Pas une seule tuile n’est tombée. Tu es vernie, Corail. Suis mon conseil, pense à acheter un billet de loterie.

— Les prêtres n’appelleraient pas cela de la chance, répondit Lytta Neyd avec un sourire. Ils diraient que c’est la protection des dieux et des forces célestes. Les divinités étendent leur protection sur les justes et sauvegardent les vertueux. Ils récompensent la bonhomie et l’honnêteté.

— Tout à fait. Elles les récompensent. Si l’envie leur en prend et qu’elles se trouvent précisément dans les parages. À ta santé, mon amie.

— À la tienne, mon amie. Mosaïque ! Verse du vin à dame Yennefer. Son verre est vide.

» Pour en revenir à la villa, poursuivit Lytta en suivant Mosaïque du regard, elle est à vendre. Je la vends parce que... parce que je dois déménager. Le climat de Kerack ne me convient plus.

Yennefer haussa les sourcils. Lytta ne la fit pas attendre.

— Le roi Viraxas, dit-elle avec une pointe d’ironie tout juste perceptible, a entamé son règne par des édits tout à fait royaux. Primo, le jour de son couronnement a été déclaré fête nationale dans le royaume de Kerack, et jour férié. Secundo, une amnistie a été prononcée à l’encontre des criminels ; les condamnés politiques continuent de croupir en prison, sans droit de visite ni même de correspondance. Tertio, les droits de douane et les taxes portuaires augmentent de cent pour cent. Quarto, dans un délai de deux semaines, tous les non-humains et les sang-mêlé, qui nuisent à l’économie du pays et privent de travail les gens de sang pur doivent quitter Kerack. Quinto, il sera interdit de pratiquer à Kerack tout type de magie sans l’accord du roi, et les magiciens ne seront plus autorisés à posséder des terres ni de l’immobilier. Les magiciens habitant Kerack devront se débarrasser de leurs biens immobiliers et obtenir une licence. Ou alors quitter le royaume.

— Magnifique preuve de reconnaissance, fulmina Yennefer. Le bruit court que ce sont des magiciens qui ont porté Viraxas sur le trône. Qui ont organisé et financé son retour. Et qui l’ont aidé à s’emparer du pouvoir.

— Effectivement. Viraxas graissera largement la patte au Chapitre pour ça ; c’est pour cette raison qu’il augmente les droits douaniers et compte sur la confiscation des biens des non-humains. L’édit me concerne personnellement, aucun autre magicien ne possède de maison à Kerack. C’est une vengeance d’Ildiko Breckl. Et une revanche pour l’aide médicale que j’apporte aux jeunes filles de la ville et que les conseillers de Viraxas ont estimée immorale. Le Chapitre pourrait exercer une pression en ma faveur, mais il ne le fera pas. Il a obtenu peu d’avantages commerciaux, de participation dans les chantiers navals ou les sociétés maritimes de la part de Viraxas. Il poursuit les négociations et n’escompte pas affaiblir sa position. Par conséquent, considérée comme persona non grata, je vais devoir émigrer à la recherche de nouveaux pâturages.

— Ce que tu feras néanmoins sans grands regrets, d’après ce que j’en juge. Comme je le présume, sous le règne actuel, Kerack n’a pas la moindre chance de gagner le concours de l’endroit le plus sympathique sous le soleil. Tu vendras cette villa, tu en achèteras une autre. Ne serait-ce qu’en Lyrie, dans les montagnes. Les montagnes lyriennes sont à la mode en ce moment. Nombre de magiciens s’y sont installés, parce qu’il fait beau là-bas, et que les impôts y sont raisonnables.

— Je n’aime pas la montagne. Je préfère la mer. Je ne m’inquiète pas, je trouverai sans difficulté un port quelconque où je pourrai exercer ma spécialité. Il y a des femmes partout et toutes ont besoin de moi. Bois, Yennefer. À ta santé.

— Tu m’incites à boire, et toi-même tu trempes à peine les lèvres. Serais-tu souffrante ? Tu ne sembles pas au meilleur de ta forme.

Lytta poussa un grand soupir, de manière un peu théâtrale.

— Les derniers jours ont été difficiles. Le renversement du palais, cette terrible tempête, ah ! ajouté à cela ces nausées matinales... Je sais, elles passent au bout du premier trimestre. Mais il en reste encore deux entiers...

Dans le silence qui s’abattit, on entendit le bourdonnement d’une guêpe qui voletait autour d’une pomme.

Corail rompit le silence.

— Ah ! Ah ! Ah ! Je plaisantais. Dommage que tu ne puisses pas voir ta tête ! Tu t’es fait avoir ! Ah ! Ah !

Yennefer leva les yeux, se mit à observer le haut du mur couvert de lierre. Elle garda ainsi longtemps le regard fixé dessus.

— Tu t’es fait avoir, reprit Lytta. Et je parie que ton imagination s’est aussitôt mise à travailler. Tu as tout de suite fait le rapprochement, avoue, entre mon état bienheureux et... Ne fais pas la moue, allez ! La nouvelle a dû te parvenir, la rumeur s’est répandue comme des ronds sur l’eau. Mais sois tranquille, il n’y a dans ces ragots aucune once de vérité. Je n’ai pas plus de chance que toi de tomber enceinte, rien n’a changé de ce point de vue. Et seules des relations professionnelles me liaient à ton sorceleur. Les affaires. Rien de plus.

— Ah bon.

— La populace, tu sais ce que c’est, aime les ragots. Les gens voient une femme avec un homme, et tout de suite, ils en font une histoire d’amour. Le sorceleur, je le reconnais, est venu chez moi, souvent, même. Et effectivement, on nous a vus ensemble en ville. Mais il s’agissait uniquement d’affaires, je te le répète.

Yennefer repoussa son verre, appuya ses coudes sur la table, joignit le bout de ses doigts pour placer ses mains en accent circonflexe. Et elle regarda la magicienne rousse dans les yeux.

— Primo (Lytta toussota, mais ne baissa pas le regard), je ne ferais jamais une chose pareille à une amie. Secundo, ton sorceleur n’était pas du tout intéressé par ma personne.

— Ah non ? s’étonna Yennefer en haussant les sourcils. Vraiment ? Comment l’expliques-tu ?

— Peut-être, répliqua Corail avec un léger sourire, que les femmes d’un certain âge ont cessé de l’intéresser, indépendamment de leur physique actuel ? Peut-être préfère-t-il les véritables jeunes ? Mosaïque ! Viens nous voir, je te prie. Admire un peu, Yennefer. La jeunesse dans toute sa splendeur. Et sa chasteté, jusqu’à récemment encore.

— Elle ? s’exclama Yennefer, dépitée. Lui avec elle ? Avec ton élève ?

— Allez, Mosaïque. Nous t’en prions. Raconte-nous ton aventure amoureuse. Nous sommes curieuses de l’entendre. Nous adorons les romances. Les récits d’amours malheureuses. Plus elles sont malheureuses, mieux c’est.

— Dame Lytta. (Plutôt que de rougir, la jeune fille devint pâle comme une morte.) Je t’en prie... Tu m’as déjà punie pour ça, voyons... Combien de fois peut-on punir pour la même faute ? Ne m’oblige pas...

— Raconte !

— Laisse tomber, Corail ! dit Yennefer en agitant la main. Ne la tourmente pas. Ça ne m’intéresse pas plus que ça.

— Alors là, je ne te crois pas, rétorqua Lytta Neyd avec un sourire malicieux. Mais d’accord, je lui fais grâce ; effectivement, je lui ai déjà administré sa peine, pardonné sa faute et lui ai permis de poursuivre ses études, et ses aveux ânonnés ont cessé de m’amuser. Je résume : elle s’est entichée du sorceleur et s’est enfuie avec lui. Et lui, lorsqu’il s’est lassé, il l’a laissée tomber, tout simplement. Un beau matin, elle s’est réveillée toute seule dans un lit froid, toutes traces de l’amant avaient disparu. Il est parti, parce qu’il devait partir. Il s’est volatilisé, comme la fumée. Autant en emporte le vent.

Bien que cela semblât impossible, Mosaïque blêmit davantage. Ses mains tremblaient.

— Il a laissé des fleurs, dit doucement Yennefer. Un petit bouquet de fleurs, n’est-ce pas ?

Mosaïque releva la tête, mais ne répondit pas.

— Des fleurs et une lettre, répéta Yennefer.

Mosaïque ne disait rien, mais les couleurs revenaient peu à peu sur son visage.

— Une lettre ? interrogea Lytta Neyd en regardant la jeune fille avec un air scrutateur. Tu ne m’as pas parlé d’une lettre. Tu n’en as fait aucune mention.

Mosaïque crispa les lèvres.

— Alors c’est pour ça, acheva Lytta d’un ton apparemment tranquille. C’est pour cette raison que tu es revenue, alors que tu pouvais t’attendre à une punition sévère, bien plus sévère, somme toute, que celle que tu as reçue. Sans cela, tu ne serais pas revenue.

Mosaïque ne répondit pas. Yennefer se taisait également, enroulant une boucle noire autour de son doigt. Elle releva soudain la tête, regarda la jeune fille dans les yeux. Et sourit.

— Il t’a demandé de revenir vers moi, dit Lytta Neyd. Il t’a demandé de revenir, alors même qu’il pouvait imaginer l’accueil que je te réserverais. Je le reconnais, je ne m’attendais pas à cela de sa part.

On entendait le clapotis de la fontaine ; la margelle sentait la pierre mouillée. On sentait aussi l’odeur des fleurs, celle du lierre.

— Là, je suis stupéfaite ! répéta Lytta. Je ne m’attendais pas à cela de sa part.

— Parce que tu ne le connais pas, Corail, répondit tranquillement Yennefer. Tu ne le connais pas du tout.

« What you are I cannot say ;

Only this I know full well

When I touched your face today

Drifts of blossom flushed and fell. »

Siegfried Sassoon

# CHAPITRE 20

La veille encore, le garçon d’écurie avait reçu une demi-couronne ; les chevaux, déjà sellés, les attendaient. Jaskier bâillait et se grattait la nuque.

— Par les dieux, Geralt... sommes-nous vraiment obligés de partir aussi tôt ? Il fait sombre encore...

— Il ne fait pas sombre. Juste comme il faut. Le soleil se lève au plus tard dans une heure.

— Seulement dans une heure. (Jaskier grimpa tant bien que mal sur la selle de son hongre.) Et j’aurais bien passé cette heure à dormir plutôt...

Geralt sauta sur son cheval ; après réflexion, il donna une deuxième demi-couronne au valet.

— Nous sommes en août, dit-il. Entre le lever et le coucher du soleil s’écoulent environ quatorze heures. J’aimerais mettre ce temps à profit pour m’éloigner d’ici le plus possible.

Jaskier laissa échapper un nouveau bâillement. Et l’on aurait dit qu’il venait seulement de remarquer, dans un box derrière la cloison, la jument pommelée, non sellée. Celle-ci agita son museau, comme si elle voulait qu’on se rappelle à elle.

— Une minute ! se ressaisit le poète. Et elle ? Et Mosaïque ?

— Elle n’ira pas plus loin avec nous. Nous nous séparons.

— Comment ça ? Je ne comprends pas... Pourrais-tu être assez aimable de m’expliquer... ?

— Non. Pas maintenant. En route, Jaskier.

— Es-tu sûr de savoir ce que tu fais ? En as-tu pleinement conscience ?

— Non. Pas pleinement. Pas un mot de plus, je ne veux pas en parler maintenant. Allons-y.

Jaskier soupira. Il pressa son hongre. Jeta un coup d’œil autour de lui. Et soupira à nouveau. Il était poète, il avait donc le droit de soupirer autant qu’il le voulait.

L’auberge Secret et Chuchotement se présentait tout à fait bien, sur fond d’aurore, dans la clarté trouble de l’aube. Imagine un peu, noyé dans les mauves, drapé de liserons et de lierre, un manoir de fée, le temple forestier de tes amours secrètes. Le poète s’était absorbé dans ses rêveries.

Il soupira, bâilla, se racla la gorge, cracha, s’emmitoufla dans son manteau, pressa son cheval. Durant ces quelques minutes de méditation, il s’était laissé distancer. Il ne voyait déjà presque plus Geralt dans la brume.

Le sorceleur allait vite. Sans se retourner.

\* \* \*

— Tenez, voilà le vin, dit l’aubergiste en posant sur la table un pot de faïence. Du cidre de Rivie, comme souhaité. Et ma femme m’a chargé de vous demander comment vous trouvez la viande de porc.

— Nous la trouvons..., répliqua Jaskier. De temps en temps. Çà et là parmi la kacha. Pas aussi souvent qu’on le voudrait.

L’auberge où ils étaient arrivés sur la fin de la journée était, comme l’annonçait l’enseigne pittoresque, celle du Sanglier et du Cerf. Mais c’était là l’unique gibier offert par la demeure, car au menu, il n’en figurait aucun. Ici, la spécialité de la maison était la kacha avec des petits morceaux de porc gras et de la sauce à l’oignon bien épaisse. Jaskier, par principe, sans doute, fit la moue sur cette nourriture par trop plébéienne à son goût. Geralt, lui, ne se plaignait pas. On ne pouvait pas reprocher grand-chose au porc, la sauce était potable, et la kacha suffisamment cuite, ce dernier point, surtout, étant loin d’être toujours une réussite dans les auberges de bord de route. Ils auraient pu tomber plus mal, d’autant que le choix était limité. Geralt s’étant obstiné à vouloir parcourir la plus longue distance possible dans la journée, il n’avait pas voulu s’arrêter dans les tavernes qu’ils avaient croisées précédemment.

Il semblait qu’ils n’étaient pas les seuls pour qui L’Auberge du Sanglier et du Cerf constituait l’arrivée de la dernière étape du jour. L’un des bancs contre le mur était occupé par des marchands de passage. Des marchands modernes qui, contrairement aux négociants traditionnels, ne méprisaient pas les serviteurs et ne considéraient pas comme une atteinte à leur dignité de s’asseoir à la même table qu’eux pour manger. La tolérance et la modernité avaient leurs limites, bien entendu : les marchands occupaient un bout de table, leurs serviteurs l’autre, et l’on pouvait clairement noter la ligne de démarcation. Y compris grâce aux plats. Les valets mangeaient du porc dans de la kacha, spécialité de la cuisine locale, qu’ils arrosaient d’une bière légère. Messieurs les marchands avaient droit à un poulet chacun et plusieurs bonbonnes de vin.

À la table d’en face, sous une gueule de sanglier empaillée, soupait un couple : une jeune fille blonde et un homme plus âgé. La jeune fille était richement vêtue, de manière très sévère, pas du tout comme une jeune fille. L’homme avait l’air d’un fonctionnaire, et pas des plus gradés pour le moins. Le couple soupait ensemble et menait une conversation assez animée. Il s’agissait cependant d’une connaissance récente et due plutôt au hasard, comme le laissait à penser le comportement du fonctionnaire qui, à l’évidence, espérait quelque chose de plus : il se montrait obstinément empressé, ce que la jeune fille acceptait avec une réserve aimable, bien qu’ouvertement ironique.

L’un des bancs les plus petits était occupé par quatre prêtresses. Des guérisseuses itinérantes, ce que l’on devinait aisément à leur robe grise et leur capuchon qui cachait soigneusement leurs cheveux. Le repas qu’elles consommaient était plus que modeste, Geralt l’avait remarqué, quelque chose comme de l’orge mondé sans graisse. Les prêtresses n’exigeaient jamais de paiement pour leurs soins, elles soignaient tout le monde et gratuitement, la coutume voulant qu’on leur accorde en échange le gîte et le couvert lorsqu’elles en faisaient la demande. L’aubergiste du Sanglier et du Cerf connaissait la coutume, mais, très clairement, il avait l’intention de s’en tirer à moindres frais.

Sur le banc voisin, sous des bois de cerf, se vautraient trois hommes du patelin, tout à leur litron de vodka de seigle ; qui n’était pas le premier, à l’évidence. Car ayant plus ou moins apaisé leurs besoins quotidiens du soir, ils cherchaient une distraction. Qu’ils trouvèrent rapidement, cela va de soi. Les prêtresses avaient la poisse. Quoique, indubitablement, elles dussent être accoutumées à ce genre de choses.

La table qui se trouvait dans l’angle de la pièce n’était occupée que par un seul client. De même que celle cachée dans l’ombre. L’hôte, comme le constata Geralt, ne mangeait ni ne buvait. Il se tenait assis, immobile, adossé contre le mur.

Les trois types du patelin n’arrêtaient pas, leurs provocations et plaisanteries dirigées à l’adresse des prêtresses devenaient de plus en plus vulgaires et obscènes. Ces dernières observaient un calme stoïque, sans leur prêter la moindre attention. Ce qui commençait très visiblement à rendre furieux les trois hommes, de plus en plus, au fur et à mesure que le niveau de vodka baissait dans la bouteille. Geralt entreprit de donner un coup d’accélérateur à sa cuillère. Il avait décidé d’administrer une tripotée aux amateurs de vodka, mais refusait de manger froid pour autant.

— Sorceleur Geralt de Riv.

Depuis l’angle, une flamme étincela soudain dans l’ombre.

L’homme solitaire assis à la table leva le bras. De ses doigts jaillirent des flammèches de feu ondoyantes. L’homme approcha sa main du bougeoir posé sur la table, et il alluma à tour de rôle ses trois bougies. Faisant en sorte qu’elles éclairent bien sa figure.

Il avait des cheveux gris comme la cendre, traversés sur les tempes de bandes blanches comme la neige. Un visage d’une pâleur cadavérique. Un nez crochu. Et des yeux jaune clair à la pupille verticale.

À son cou, sorti de sous sa chemise, brillait à la lumière des bougies un médaillon d’argent.

Une tête de chat montrant les dents.

— Sorceleur Geralt de Riv, répéta l’homme dans le silence qui s’était emparé de la salle. En route vers Wyzima, je présume ? Pour la récompense promise par le roi Foltest ? Deux mille orins ? Ai-je bien deviné ?

Geralt ne répondit pas. Il n’avait même pas frémi.

— Je ne te demande pas si tu sais qui je suis. Car tu le sais à coup sûr.

— Vous n’êtes plus très nombreux, répliqua calmement Geralt. Aussi est-il plus facile de vous reconnaître. Tu es Brehen. Connu aussi comme le Chat d’Iello.

— Voyez-vous ça ! pouffa l’homme au médaillon de chat. Le célèbre Loup blanc daigne connaître mon nom. Un véritable honneur ! Je dois sans doute aussi considérer comme un honneur le fait que tu t’apprêtes à me voler ma récompense ? Peut-être dois-je te laisser la priorité, m’incliner et te demander pardon ? Comme dans une meute de loups, abandonner la proie et attendre, en remuant la queue, que le chef de la meute soit rassasié ? Qu’il daigne gentiment laisser des restes ?

Geralt se taisait.

— Je ne te céderai pas la priorité, reprit Brehen, connu comme étant le Chat d’Iello. Et je ne partagerai pas. Tu n’iras pas à Wyzima, Loup blanc. Tu ne me voleras pas ma récompense. Le bruit court que Vesemir a prononcé contre moi un arrêt de mort. Tu as l’occasion de l’exécuter. Sors devant l’auberge. Sur la place.

— Je ne me battrai pas avec toi.

L’homme au médaillon de chat s’arracha de derrière la table à la vitesse de l’éclair. Son épée scintilla lorsqu’il s’en empara. Il saisit l’une des prêtresses par sa capuche, la tira hors du banc, la mit à genoux et appliqua la lame contre son cou.

— Tu vas te battre avec moi, dit-il froidement en regardant Geralt. Tu vas te rendre sur la place avant que j’aie compté jusqu’à trois. Dans le cas contraire, le plafond, les murs et les meubles seront éclaboussés du sang de la prêtresse. Et ensuite j’égorgerai tous les autres. Un à un. Que personne ne bouge ! Que personne même, ne frémisse !

Le silence tomba dans l’auberge, un silence lourd et total. Tous étaient figés. Et ils zyeutaient la gueule ouverte.

— Je ne me battrai pas avec toi, répéta tranquillement Geralt. Mais si tu fais du mal à cette femme, tu mourras.

— L’un de nous va mourir, c’est certain. Là-bas, sur la place. Mais ce ne sera pas moi, de préférence. Le bruit court qu’on t’a volé tes célèbres épées. Et je vois que tu as négligé de t’en procurer de nouvelles. Vraiment, il faut être très présomptueux pour aller voler à quelqu’un sa récompense, sans s’être muni auparavant d’une arme. Ou peut-être que le Loup blanc est si fort qu’il n’a pas besoin d’acier ?

On entendit le bruit sourd d’une chaise qu’on repoussait. La jeune fille blonde s’était levée. Elle ramassa sous la table un long baluchon. Le déposa devant Geralt puis s’éloigna en reculant, pour s’asseoir à côté du fonctionnaire.

Geralt savait ce que c’était. Il le sut avant même de dénouer la lanière et de dérouler le tissu de feutre.

Une épée en acier de sidérite, d’une longueur totale de quarante pouces et demi, une lame longue de vingt-sept pouces un quart. Un poids de trente-sept onces. Une garde et une poignée sobres, mais élégantes.

Et une deuxième épée d’égale longueur et de poids identique, en argent. Partiellement, évidemment, l’argent pur n’est pas assez dur pour être affûté correctement. Sur la garde, des glyphes magiques ; sur toute la longueur de la lame des signes runiques étaient gravés.

Les spécialistes de Pyral Pratt n’étaient pas parvenus à les déchiffrer, témoignant par là même d’un piètre gage de leur savoir. Les runes antiques formaient une inscription : « Dubhenn haern am glândeal, morc’h am fhean aiesin. » « Mon éclat transpercera les ténèbres, ma clarté dissipera l’obscurité. »

Geralt se leva. Sortit l’épée en acier de son fourreau. D’un geste lent et uniforme. Il ne regardait pas Brehen. Il regardait sa lame.

— Lâche la femme, dit-il tranquillement. Sur-le-champ. Dans le cas contraire, tu mourras.

La main de Brehen trembla, un filet de sang coula le long du cou de la prêtresse. Celle-ci n’émit pas le moindre gémissement.

— Je suis dans le besoin, dit le Chat d’Iello en sifflant. Cette récompense doit être pour moi.

— Lâche la femme, j’ai dit. Dans le cas contraire, je vais te tuer. Pas sur la place, mais ici même.

Brehen se voûta. Il respirait avec difficulté. Ses yeux brillaient d’un éclat mauvais, ses lèvres se tordaient en un affreux rictus. Le bout de ses doigts qu’il tenait serrés sur la poignée avait blanchi. Il lâcha soudain la prêtresse, la repoussa. Les gens dans l’auberge eurent un frisson, comme réveillés par un cauchemar. La salle fut parcourue de soupirs et de souffles profonds.

— Viendra la mauvaise saison, dit Brehen avec effort, et moi, contrairement à certains, je n’ai pas où hiverner. L’accueillant et chaleureux Kaer Morhen n’est pas pour moi.

— Non, répliqua Geralt, il n’est pas pour toi. Et tu sais parfaitement quelle en est la raison.

— Kaer Morhen est uniquement pour vous, c’est ça, les bons sorceleurs, justes et droits. Hypocrites de merde. Vous faites les mêmes assassins que nous, vous ne vous distinguez en rien de nous autres !

— Sors ! dit Geralt. Quitte cet endroit et suis ton chemin.

Brehen rangea son épée. Il se redressa. Pendant qu’il traversait la salle, ses yeux se transformaient. Ses pupilles remplissaient tout l’iris.

— C’est un mensonge, lui dit Geralt alors que Brehen le croisait, Vesemir n’a pas prononcé d’arrêt de mort contre toi. Les sorceleurs ne luttent pas avec les sorceleurs, ils ne croisent pas le fer entre eux. Mais s’il se reproduit un jour ce qui s’est passé à Iello, si le bruit parvient jusqu’à moi d’une telle chose... Je ferai alors une exception. Je te trouverai et je te tuerai. Ne traite pas cet avertissement à la légère.

Le lourd silence qui régnait dans la salle de l’auberge se prolongea encore un bon moment après que la porte se fut refermée sur Brehen. Le soupir rempli de soulagement que poussa Jaskier sembla vraiment retentissant dans ce silence. L’agitation reprit peu après. Les amateurs de vodka locaux s’éclipsèrent furtivement, sans même terminer leur gnôle. Les marchands avaient tenu bon, quoiqu’ils fussent à présent moins bruyants, et plus blêmes ; ils avaient cependant ordonné à leurs domestiques de quitter la table, avec ordre, certainement, d’aller promptement surveiller leurs chariots et leurs chevaux, menacés lorsqu’une compagnie aussi louche se trouvait à proximité. Les prêtresses pansaient le cou blessé de leur compagne ; elles remercièrent Geralt en s’inclinant silencieusement et allèrent dormir, dans la grange, vraisemblablement, étant peu probable que l’aubergiste leur ait accordé des lits dans la chambre à coucher.

D’un salut et d’un geste Geralt invita à sa table la jeune fille blonde grâce à qui il avait récupéré ses épées. Elle accepta l’invitation très volontiers, abandonnant sans aucun regret son actuel compagnon, le fonctionnaire, le laissant la mine boudeuse.

— Je suis Tiziana Frevi, se présenta-t-elle en tendant la main à Geralt et en la serrant comme un homme. Ravie de faire ta connaissance.

— Tout le plaisir est pour moi.

— C’était un peu tendu, non ? Les soirées dans les auberges des bords de route sont ennuyeuses d’ordinaire, mais aujourd’hui, c’était intéressant. J’ai même failli avoir peur à un moment. Mais apparemment, il ne s’agissait que de rivalités masculines, en quelque sorte ? Un duel aux testostérones ? Ou le jeu des comparaisons, qui a la plus longue ? Il n’y avait pas de réel danger ?

— Non, mentit-il. Principalement grâce aux épées qu’avec ton aide j’ai récupérées. Je t’en remercie. Mais je me creuse la tête pour comprendre de quelle façon elles se sont retrouvées en ta possession.

— Cela devait rester un secret, expliqua-t-elle naturellement. On m’avait recommandé de te glisser les épées furtivement et en cachette, et ensuite de disparaître. Mais les conditions ont soudain changé. La situation exigeait que je te rende tes armes ouvertement, à visage découvert si je puis m’exprimer ainsi. Refuser maintenant les explications ne serait pas poli. C’est pourquoi je ne te les refuserai pas, prenant la responsabilité d’avoir trahi le secret. C’est Yennefer de Vengerberg qui me les a données. Cela s’est passé à Novigrad, voici deux semaines. Je suis une dwimveandre. J’ai rencontré Yennefer par hasard, chez la maîtresse chez qui je terminais ma pratique, justement. Lorsqu’elle a appris que je me rendais vers le sud, et une fois que ma maîtresse se fut portée garante de moi, dame Yennefer m’a confié cette mission. Et elle m’a donné une lettre de recommandation pour une magicienne connue de Maribor chez qui je compte dorénavant pratiquer.

— Comment... (Geralt ravala sa salive.) Comment va-t-elle ? Yennefer ? Tout va bien chez elle ?

— Le mieux du monde, je crois. (Tiziana le regarda par-dessous ses cils.) Elle se porte à merveille, si bien qu’on pourrait même l’envier. Et pour être sincère, je l’envie.

Geralt se leva. Il se dirigea vers l’aubergiste qui, de peur, faillit s’évanouir.

— Mais il ne fallait pas..., dit modestement Tiziana lorsque, un instant plus tard, l’aubergiste plaça devant elle une bonbonne d’Est Est, le vin blanc le plus cher de Toussaint. Et quelques bougies supplémentaires, placées dans le goulot de vieilles bouteilles.

— Que d’embarras, vraiment ! ajouta-t-elle lorsque plusieurs plats apparurent ensuite sur la table, l’un avec des rondelles de jambon cru séché, l’autre contenant de la truite fumée, un troisième, un assortiment de fromages. Tu te mets trop en frais, sorceleur.

— L’occasion est là. Ainsi qu’une charmante compagnie.

Elle le remercia d’un mouvement de tête. Et d’un sourire. Un joli sourire.

Les magiciennes qui terminaient l’école de magie se trouvaient toutes face à un choix : chacune pouvait rester dans l’établissement, comme assistante des maîtresses-préceptrices. Elle pouvait demander à l’une des maîtresses indépendantes de l’accueillir sous son toit en qualité d’apprentie permanente. Ou elle pouvait aussi choisir la voie d’une dwimveandre.

Le système avait été emprunté aux métiers. Dans de nombreux corps de métier un apprenti destiné à être compagnon avait l’obligation d’entamer un voyage durant lequel il entreprenait un travail intermittent, dans divers emplois, chez des maîtres différents, ici et là ; enfin, au bout de quelques années, il revenait pour passer son examen et prétendre devenir maître. Des différences existaient toutefois. Contraint à l’itinérance, le compagnon, s’il ne trouvait pas suffisamment de travail, était fréquemment confronté à la faim, et son voyage s’apparentait souvent à du vagabondage. Alors qu’on devenait dwimveandre de plein gré et par envie, et le Chapitre des magiciens avait créé pour les magiciennes itinérantes un fond boursier spécial, pas du tout négligeable, d’après ce qu’en avait entendu Geralt.

Jaskier se mêla soudain à la conversation.

— Ce type effrayant portait un médaillon semblable au tien. C’était l’un des Chats, pas vrai ?

— Effectivement. Je n’ai pas envie d’en parler, Jaskier.

— Les fameux Chats, expliqua le poète en se tournant vers la magicienne, sont des sorceleurs, mais des sorceleurs ratés. Des mutations ratées. Des timbrés, psychopathes et sadiques. Ils se sont donné eux-mêmes le surnom de Chat, car, comme les chats en effet, ils sont agressifs, cruels, imprévisibles et irresponsables. Et Geralt, comme toujours, le prend à la légère, pour nous rassurer. Parce qu’il y avait bien danger, et grand danger, même ! C’est un miracle que nous ayons échappé au carnage, au sang et aux cadavres. C’eût été un massacre, comme à Iello il y a quatre ans de cela. Je craignais à chaque instant...

— Geralt a demandé de ne pas en parler, l’interrompit Tiziana Frevi, gentiment, mais fermement. Respectons cela.

Geralt regarda Tiziana avec sympathie. Elle lui parut agréable. Et belle. Très belle, même.

La beauté des magiciennes, il ne l’ignorait pas, était arrangée, le prestige de la profession l’exigeait, il fallait que la magicienne suscite l’admiration. Mais l’embellissement n’était jamais parfait, il restait toujours quelque chose. Tiziana Frevi ne faisait pas exception. Juste sous la racine des cheveux, son front portait quelques traces à peine perceptibles de petite vérole, contractée sans doute dans son enfance, quand elle n’était pas encore immunisée. Le tracé de sa jolie bouche était un peu gâché par une petite cicatrice ondulée au-dessus de la lèvre supérieure. Encore une fois, Geralt éprouva de la colère, de la colère contre sa vision, contre ses yeux qui l’obligeaient à percevoir des détails aussi peu significatifs, des détails minuscules qui n’étaient pourtant rien en regard du fait que Tiziana était assise à la même table que lui, qu’elle buvait de l’Est Est, mangeait de la truite fumée et lui souriait. Le sorceleur avait vu et connaissait vraiment peu de femmes dont on pouvait dire de leur beauté qu’elle était irréprochable ; il pouvait par ailleurs estimer à proches de zéro les chances qu’il avait pour que l’une d’entre elles lui sourie.

— Il a parlé d’une récompense... (Lorsque Jaskier avait enfourché un sujet, on pouvait difficilement le contraindre d’y renoncer.) L’un de vous sait-il de quoi il s’agissait ? Geralt ?

— Aucune idée.

— Mais moi je sais, se vanta Tiziana Frevi. Et je m’étonne que vous n’en ayez pas entendu parler, parce que cela a fait grand bruit. Cette récompense a été promise par Foltest, le roi de Témérie. Pour désensorceler sa fille. Piquée par un fuseau et plongée dans un sommeil éternel, la pauvre petite, d’après ce qu’on raconte, repose à l’intérieur d’un cercueil dans un castel envahi par les ronces. Selon une autre rumeur, le cercueil serait en verre et aurait été placé au sommet d’une montagne de verre. D’après une autre rumeur encore, la princesse aurait été transformée en cygne. Ou en terrible monstre, dit-on aussi, en stryge. À cause d’une malédiction, car la princesse serait le fruit d’une relation incestueuse. Ces ragots auraient apparemment été imaginés et seraient colportés par le roi Vizimir, le roi de Rédanie, qui a des différends territoriaux avec le roi Foltest ; ils sont très fâchés, et il ne sait plus quoi inventer pour le tourmenter.

— Cela ressemble en effet à des inventions, estima Geralt. Basées sur des contes ou des légendes populaires. Une princesse ensorcelée et transformée, une malédiction comme punition d’un inceste, une récompense pour un désenchantement. C’est classique et banal. Celui qui a inventé ces histoires ne s’est pas beaucoup fatigué.

— Tout cela, bien entendu, a une finalité politique évidente, ajouta la dwimveandre, c’est pourquoi le Chapitre a interdit aux magiciens de s’engager dans cette affaire.

— Conte ou pas, ce fameux Chat avait l’air d’y croire, déclara Jaskier. À l’évidence, il était en route pour Wyzima, pressé de voir cette princesse ensorcelée justement pour lui ôter son sortilège et rafler la récompense promise par le roi Foltest. Il s’est imaginé que Geralt avait lui aussi l’intention de s’y rendre et de le devancer.

— Il était dans l’erreur, répliqua sèchement Geralt. Je ne m’apprête pas à aller à Wyzima. Je n’ai pas l’intention de fourrer mes doigts dans cette marmite politique. C’est un travail parfait pour quelqu’un comme Brehen, qui est, comme il l’a dit lui-même, dans le besoin. Moi, je ne suis pas dans le dénuement. J’ai retrouvé mes épées. Dépenser de l’argent pour en acheter de nouvelles m’est inutile. Grâce aux magiciens de Rissberg, j’ai des moyens de subsistance...

— Sorceleur Geralt de Riv ?

— Tout à fait. (Geralt mesura du regard le fonctionnaire à la mine boudeuse qui se tenait debout près de lui.) Et à qui ai-je l’honneur ?

— Aucune importance. (Le fonctionnaire dressa la tête et fit la lippe, s’efforçant de se donner de l’autorité.) L’essentiel est la citation à comparaître. Que je vous remets par la présente. Devant témoins. Conformément à la loi.

Le fonctionnaire confia au sorceleur un rouleau de papier. Après quoi il sortit, sans omettre de gratifier Tiziana Frevi d’un regard plein de mépris.

Geralt arracha le sceau, déroula le rouleau.

— « Datum ex Castello Rissberg, die 20 mens. Jul. Anno 1245 post Resurrectionem », lut-il. « Au Tribunal d’instance de Gors Velen. Plaignant : Complexe de Rissberg, société civile. Assigné : Geralt de Riv, sorceleur. Assignation pour : Restitution du montant de 1 000, en toutes lettres mille couronnes novigradiennes. Nous requérons : Primo, la condamnation de l’assigné Geralt de Riv à restituer la somme de mille couronnes novigradiennes ainsi que les intérêts correspondants. Secundo : l’adjudication au profit du plaignant des frais de procès selon les normes prescrites. Tertio : la prescription d’une ordonnance de référé à la sentence. Au motif que l’assigné a soutiré au Complexe Rissberg société civile la somme de mille couronnes novigradiennes. Preuve : copie des chèques bancaires. Le montant correspondait au paiement d’une avance pour un service que l’assigné n’a jamais effectué, et par mauvaise volonté ne comptait pas effectuer... Témoins : Biruta Anna Marquette Icarti, Axel Miguel Esparza, Igo Tarvix Sandoval... » Les salopards !

— Je t’ai rapporté tes épées, dit Tiziana en baissant le regard. Et en même temps, je t’ai attiré des ennuis. Cet huissier m’a abordée. Ce matin, il m’a écoutée lorsque je posais des questions à ton sujet à l’embarcadère du bac. Et juste après, il s’est collé à mes basques. Je sais pourquoi à présent. Cette assignation, c’est ma faute.

— Tu vas avoir besoin d’un avocat, constata Jaskier d’un ton lugubre. Mais je te déconseille l’avocate de Kerack. Celle-là se débrouille bien surtout en dehors des tribunaux, je dirais.

— Je peux me passer d’avocat. As-tu fait attention à la date de la citation ? Je suis prêt à parier que l’affaire est déjà entendue, ainsi que le verdict, par contumace. Et qu’ils ont déjà bloqué mon compte.

— Je te demande pardon, vraiment, dit Tiziana. C’est ma faute. Pardonne-moi.

— Je n’ai rien à te pardonner, tu n’es coupable de rien. Quant à eux, Rissberg et leurs tribunaux, qu’ils aillent se faire voir. Aubergiste ! Une bonbonne d’Est Est, si je puis vous demander !

\* \* \*

Bientôt, ils furent les seuls clients dans la salle ; d’un bâillement ostentatoire, l’aubergiste leur fit comprendre qu’il était temps de terminer. La première à regagner sa chambre fut Tiziana, suivie peu après par Jaskier.

Geralt n’alla pas dans la petite pièce qu’il occupait avec le poète. Au lieu de cela, il frappa tout doucement à la porte de Tiziana Frevi. Celle-ci lui ouvrit aussitôt.

— J’attendais, ronronna-t-elle en l’attirant à l’intérieur. Je savais que tu viendrais. Et si tu n’étais pas venu, je serais allée te chercher.

\* \* \*

Elle avait dû l’endormir par magie, autrement, à coup sûr, il se serait réveillé au moment où elle quittait la chambre. Or, elle avait dû sortir avant l’aube, alors qu’il faisait encore nuit. Elle avait laissé derrière elle son parfum. Une senteur délicate d’iris et de bergamote. Et de quelque chose d’autre encore. De rose ?

Sur la petite table, une fleur était posée sur ses épées. Une rose blanche. L’une de celles qui poussaient dans les pots installés devant l’auberge.

\* \* \*

Personne ne se souvenait de ce qu’était cet endroit ; qui l’avait construit ? À qui et à quoi avait-il servi ? Derrière la taverne, dans une cuvette, se maintenaient les ruines d’un ancien édifice, un ensemble autrefois grand et riche sans doute. Des bâtiments, il ne restait quasiment rien : des vestiges de fondation, de grands trous envahis de broussailles, çà et là un bloc de pierre. Le reste avait été dépouillé et saccagé. Les matériaux de construction étaient précieux, rien ne devait être gaspillé.

Ils se retrouvèrent sous les débris d’un portail délabré, arc imposant autrefois, qui avait l’air aujourd’hui d’une potence ; cette impression était renforcée par du lierre suspendu, qui retombait telle une corde coupée. Ils suivirent une allée bordée d’arbres. Des arbres desséchés, estropiés et difformes, qui semblaient ployer sous le poids d’une malédiction pesant sur cet endroit. L’allée menait à un jardin. Ou plutôt à ce qui avait été jadis un jardin. Les parterres de berbéris, de genêts, et de rosiers grimpants, autrefois taillés avec art sans doute, n’étaient plus désormais qu’un enchevêtrement sauvage et désordonné de branches, de lianes épineuses et de mauvaises herbes. Dans ce désordre se profilaient des reliques de statues et de sculptures d’êtres humains, semblait-il, pour la plupart. Elles étaient en si mauvais état que même de près il était impossible de déterminer ce qu’elles représentaient. Cela n’avait du reste pas trop d’importance. Elles étaient le passé. Elles n’avaient pas subsisté, et donc ne comptaient plus. N’en restait qu’une ruine, et cette dernière, apparemment, perdurerait encore longtemps ; les ruines sont éternelles.

Une ruine. Un monument d’un monde brisé.

— Jaskier.

— Oui ?

— Ces derniers temps, tout ce qui pouvait aller mal alla mal. Et j’ai l’impression que c’est moi qui ai tout bâclé. Tout ce que j’ai entrepris dernièrement, je l’ai fait de travers.

— C’est l’impression que tu as ?

— Oui.

— Eh bien ! C’est qu’il en est ainsi. N’espère pas de commentaires. J’en ai marre de faire des commentaires. Et maintenant, si ce n’est pas trop te demander, lamente-toi sur ton sort en silence. Je suis en train de créer présentement, et tes lamentations me déconcentrent.

Jaskier s’assit sur une colonne renversée, repoussa son chapeau sur l’arrière de son crâne, posa une jambe sur l’autre, et resserra les chevilles de son luth.

La chandelle vacille, le feu s’endort

Un vent froid souffle, on le sent

Effectivement, le vent s’était mis à souffler, subitement et violemment. Jaskier cessa de jouer. Et il soupira bruyamment.

Le sorceleur se retourna.

Elle se tenait à l’entrée de l’allée, entre le socle fendu d’une statue devenue méconnaissable et les branchages enchevêtrés d’un cornouiller mort. Élancée, dans une robe moulante. Un pelage grisâtre sur la tête, plus caractéristique des renards corsacs que des renards argentés. Des oreilles pointues et un museau allongé.

Geralt ne fit pas un geste.

— Je t’avais prévenu que je viendrai. Un jour. (Il vit étinceler une rangée de crocs dans la gueule de la renarde.) Ce jour-là est arrivé.

Geralt ne fit pas un geste. Il sentait dans son dos le poids familier de ses deux épées, un poids qui lui avait manqué depuis un mois. Un poids qui lui procurait d’ordinaire la paix et l’assurance. Ce jour-là, à cet instant, il n’en sentait que la lourdeur.

— Je suis venue... (L’aguara fit étinceler ses crocs.) Je ne sais pas moi-même pourquoi je suis venue. Pour te faire mes adieux, peut-être. Ou pour lui permettre, à elle, de te dire au revoir.

Derrière la renarde surgit une mince jeune fille dans une robe ajustée. Son visage, pâle et d’une rigidité inhabituelle, ressemblait encore à celui d’un humain. Mais il était déjà sans doute davantage animal qu’humain. Les changements survenaient rapidement.

Le sorceleur hocha la tête.

— Tu l’as guérie... Tu l’as ramenée à la vie ? Non, c’est impossible. Et donc là-bas, sur le bateau, elle était vivante. Elle vivait. Elle faisait semblant d’être morte.

L’aguara fit claquer ses dents, bruyamment.

Il fallut un moment au sorceleur avant de comprendre qu’il s’agissait d’un rire. La renarde riait.

— Par le passé, nous étions capables de beaucoup ! Nous pouvions créer des illusions d’îles magiques, de dragons dansant dans les airs, des visions d’armées puissantes, approchant des murs de la ville... Par le passé, autrefois. Aujourd’hui, le monde a changé, nos capacités se sont affaiblies... et nous, nous avons dégénéré. Nous tenons plus des renards que des humains. Mais même la plus petite des renardes, même la plus jeune reste capable de tromper vos sens humains primitifs par une illusion.

— Pour la première fois de ma vie, dit-il au bout de quelques secondes, je suis heureux d’avoir été trompé.

— Ce n’est pas vrai que tu as tout fait de travers. Et en récompense, tu peux toucher mon visage.

Il se racla la gorge en regardant les crocs acérés.

— Humm...

— Les illusions sont ce à quoi tu penses. Ce dont tu as peur. Et ce dont tu rêves.

— Pardon ?

La renarde claqua doucement des dents. Et se métamorphosa.

Des yeux sombres, violets, qui irradiaient sur un visage pâle, triangulaire. Des cheveux noir de jais, aux boucles ondoyant comme la tempête et qui tombaient en cascade sur les épaules, qui brillaient, reflétaient la lumière telle une plume de paon, et tournoyaient et ondulaient à chaque mouvement. Des lèvres merveilleusement fines et pâles sous le fard rouge. Autour du cou, un ruban de velours ; sur le ruban, une étoile en obsidienne, qui étincelait et lançait autour d’elle des milliers d’éclats...

Yennefer sourit. Et le sorceleur toucha son visage.

Et à ce moment-là, le cornouiller mort refleurit.

Et puis le vent se mit à souffler, agitant les buissons. Le monde disparut derrière un rideau de pétales blancs tourbillonnants.

— Illusion. (Il entendit la voix de l’aguara.) Tout n’est qu’illusion.

\* \* \*

Jaskier s’arrêta de chanter. Mais il ne reposa pas son luth. Il était assis sur un bloc de colonne renversée. Il regardait le ciel.

Geralt était assis à côté de lui. Il ressassait diverses choses, mettant de l’ordre dans sa tête. Ou tentant, plutôt, d’y mettre de l’ordre. Il tissait des projets. Totalement utopiques, pour la plupart. Il se promettait diverses choses. En se demandant, avec de sérieux doutes, s’il serait capable d’en tenir une seule.

Jaskier prit soudain la parole.

— Et dire que jamais tu ne me féliciterais pour une ballade. J’en ai composé tellement en ta compagnie, je t’en ai chanté tellement. Et toi, jamais tu ne m’as dit : « C’était beau. J’aimerais que tu joues cet air encore une fois. » Jamais tu ne me l’as dit.

— C’est juste. Je ne te l’ai jamais dit. Veux-tu savoir pourquoi ?

— Pourquoi ?

— Parce que je n’en avais pas envie.

— C’est donc un tel sacrifice ? demanda le barde, sans renoncer. C’est si difficile de dire : « Joue cette ballade encore une fois, Jaskier. Rejoue-moi Comme le temps passe. »

— Joue cette ballade encore une fois, Jaskier. Rejoue-moi Comme le temps passe.

— Tu l’as dit sans aucune conviction.

— Et alors, qu’est-ce que ça fait ? De toute façon, tu vas la rejouer.

— Tu ne crois pas si bien dire.

La chandelle vacille, le feu s’endort

Un vent froid souffle, délicatement

Et passent les jours,

Et s’écoule le temps

Sans bruit, tout doucement

Auprès de moi tu demeures, et reste tissé

Malgré tout notre lien, même imparfaitement,

Car passent les jours,

Car s’écoule le temps

Sans bruit, tout doucement

Le souvenir des routes et des chemins traversés

Restera en nous éternellement

Bien que passent les jours,

Bien que s’écoule le temps

Sans bruit, tout doucement

C’est pourquoi ma douce une fois encor

Répétons ce refrain ardemment

Ainsi passent les jours,

Ainsi s’écoule le temps

Sans bruit, tout doucement

Geralt se leva.

— Il est temps de partir, Jaskier.

— Ah oui ? Et où ça ?

— Est-ce important, vraiment ?

— À vrai dire, non, ma foi. Allons-y.

# 

# ÉPILOGUE

Sur la butte se dressaient les vestiges d’un édifice blanc, transformé en ruines depuis si longtemps qu’il était totalement envahi par la végétation. Le lierre avait recouvert les murs, de jeunes arbustes poussaient à travers le dallage fendu. C’était un temple autrefois — Nimue ne pouvait pas le savoir —, la demeure de prêtres dévoués à une divinité oubliée. Pour Nimue, ce n’étaient que des vestiges. Un tas de cailloux. Et un indicateur. Un signe qu’elle suivait le bon chemin.

Car juste après la butte et les décombres, la grand-route faisait une enfourchure. Une voie menait vers l’ouest, à travers une lande de bruyères. Un deuxième chemin, qui allait vers le nord, disparaissait dans une épaisse et lugubre forêt. Il s’enfonçait dans un fourré noir, se noyait et se fondait dans de sombres ténèbres.

Et là était sa route. Vers le nord. À travers la célèbre forêt de Geais.

Des récits dont on tenta de lui faire peur à Ivalo, Nimue ne s’émut guère ; durant son voyage, elle avait eu affaire de nombreuses fois à ce genre de choses, chaque contrée ayant son folklore effrayant, ses horreurs et ses épouvantes, qui servaient à provoquer de belles peurs aux hôtes de passage. On avait déjà fichu la frousse à Nimue avec des ondines dans les lacs, des berehynia dans les rivières, des wirtes aux enfourchures et des fantômes dans les cimetières. Un pont sur deux devait abriter un troll, dans chaque bosquet de saules tordus se cachait la tour de guet d’une stryge. Nimue avait fini par s’habituer ; s’étant familiarisée avec ces peurs, celles-ci n’avaient plus rien d’effrayant. Mais il est toujours difficile de maîtriser la curieuse angoisse qui s’empare de vous au moment de pénétrer dans une sombre forêt, d’emprunter un petit sentier baigné de brume au milieu des kourganes, ou un layon traversant des marécages fumants.

Maintenant, face au mur noir de la forêt, Nimue la ressentait, cette angoisse qui vous parcourait le dos comme la chair de poule et vous asséchait les lèvres.

La route est fréquentée, se répétait-elle, on le voit à toutes ces ornières qui ont été creusées par les chariots, elle est toute piétinée par les sabots des chevaux et des bœufs. Même si ce bois a l’air terrible, il n’a rien d’une forêt vierge sauvage, c’est un sentier battu qui mène à Dorian à travers le dernier lopin de terre en friche épargné par les haches et les scies. De nombreux voyageurs passent par ici, à pied ou en voiture. Moi aussi, je passerai, je n’ai pas peur.

Je suis Nimue verch Wledyr ap Gwyn.

Wyrwa, Guado, Sibell, Brugge, Casterfurt, Mortara, Ivalo, Dorian, Anchor, Gors Velen.

Elle se retourna, pour voir si peut-être quelqu’un arrivait. Je me sentirais plus en sécurité avec de la compagnie, songea-t-elle. Mais comme par un fait exprès, le chemin forestier, ce jour-là justement, à cet instant précis, ne voulait pas être fréquenté. Il était même totalement désert.

Elle n’avait pas d’autre solution. Nimue se racla la gorge, remit correctement son baluchon sur l’épaule, agrippa fort son bâton. Et pénétra dans la forêt.

Le peuplement forestier était dominé par les chênes, les ormes, ainsi que de vieux charmes entremêlés ; il y avait aussi des pins et des mélèzes. Le bas avait été conquis par un épais sous-bois, enchevêtrement d’aubépines, de coudriers, de putiers et de chèvrefeuilles. Un tel sous-bois d’ordinaire pullulait d’oiseaux, mais dans cette forêt, seul régnait un lugubre silence. Nimue avançait le regard fixé sur le sol. Elle poussa un soupir de soulagement lorsque, à un moment, elle entendit un pic tambouriner au loin. Je ne suis pas totalement seule, se dit-elle, finalement quelque chose est vivant ici.

Elle s’arrêta et se retourna brusquement. Elle ne distingua rien ni personne, et pourtant, elle aurait juré pendant quelques secondes que quelqu’un marchait sur ses traces. Elle se sentait observée. Suivie en secret. La peur serra sa gorge, un frisson lui parcourut l’échine.

Elle pressa le pas. La forêt, lui sembla-t-il, devenait peu à peu moins dense, elle s’éclaircissait, la verdure prenait le pas, car les bouleaux avaient tendance à remplacer les chênes dans le peuplement forestier. Encore un tournant, réfléchit-elle fébrilement, puis un deuxième, encore un peu et le bois s’effacera. Je laisserai cette forêt derrière moi, en même temps que ce qui se cache dans mon dos. Et moi, je poursuivrai ma route.

Wyrwa, Guado, Sibell, Brugge...

Elle n’entendit pas même un bruissement ; elle perçut le mouvement du coin de l’œil. Une forme grise, plate, aux multiples pattes et incroyablement rapide émergea de l’épais massif de fougères. Nimue hurla en voyant ses pinces coupantes, immenses comme des faux. Ses paluches hérissées d’épines et de poils. Ses yeux multiples qui entouraient sa gueule, telle une couronne.

Elle sentit une violente secousse qui l’arracha du sol et la repoussa violemment. Elle retomba dos contre de jeunes pousses de coudriers, et s’y agrippa, prête à se relever et à s’enfuir. Elle resta figée en voyant la danse sauvage qui se déroulait sous ses yeux.

Le monstre multipède sautait et tournait au milieu du chemin ; il se mouvait étonnamment vite, agitant ses pattes et faisant claquer ses effroyables mandibules. Et autour de lui, encore plus rapidement, si vite qu’on avait du mal à le distinguer, un homme virevoltait. Armé de deux épées.

Sous les yeux de Nimue, pétrifiée de peur, une patte d’abord, puis une deuxième, et enfin une troisième encore volèrent dans les airs. Les coups d’épée tombaient sur le corps plat d’où jaillissaient des filets de sang verdâtre. Le monstre se démenait et fulminait ; enfin, d’un bond sauvage, il se jeta dans le bois, s’enfuit. Il n’alla pas loin. L’homme aux épées le rattrapa, sauta sur lui et, d’un bel élan, le cloua au sol de la pointe de ses deux lames. Le monstre martela longuement la terre de ses pinces, puis finit par s’immobiliser.

Nimue serra ses mains contre sa poitrine, essayant ainsi de calmer les battements de son cœur. Elle vit son sauveur s’agenouiller près du monstre abattu, et observa qu’il décollait quelque chose sur sa carapace avec un couteau. Puis il essuya la lame de son épée et la replaça dans son fourreau sur son dos.

— Tout va bien ?

Nimue mit un certain temps à comprendre que la question lui était adressée. Quoi qu’il en soit, elle était incapable d’émettre un seul son, ni de se relever des jeunes coudriers. Son sauveur ne se pressait pas pour la sortir de son buisson, et elle dut donc s’en extirper toute seule. Ses jambes tremblaient tellement qu’elle eut du mal à se mettre debout. Et sa gorge restait résolument sèche.

— Mauvaise idée, cette pérégrination solitaire à travers les bois, dit l’homme en s’approchant.

Il ôta sa capuche ; la neige de ses cheveux blancs étincela dans la demi-pénombre de la forêt. Nimue faillit crier ; inconsciemment, elle porta son poing à la bouche. C’est impossible, pensa-t-elle, c’est absolument impossible. Je dois être en train de rêver.

— Mais à partir de maintenant, poursuivit l’homme aux cheveux blancs, tout en observant la plaque de métal noircie et couverte de vert-de-gris qu’il tenait à la main, à partir de maintenant, on pourra marcher tranquillement par ici. Voyons, qu’est-ce que nous avons ici ? « IDR UL Ex IX 0008 BÉTA ». Ah ! Tu manquais à mon compte, le 8. Mais à présent, le compte est bon. Comment te sens-tu, jeune fille ? Ah, désolé ! Sécheresse dans la gorge, hein ? Tu as perdu l’usage de la parole ? Je connais, je connais. Tiens, bois un coup.

De ses mains tremblantes, elle prit la gourde qu’il lui tendait.

— Alors, on va où comme ça ?

— À D... À Do...

— Do ?

— Do... Dorian. C’était quoi ? Là-bas, ce...

— Une œuvre d’art. Chef-d’œuvre numéro huit. Peu importe d’ailleurs, ce que c’était. L’important est que cela ne soit plus. Et toi, qui es-tu ? Où comptes-tu aller ainsi ?

Elle hocha la tête, ravala sa salive. Et se lança. Son audace la surprit elle-même.

— Je suis... Je suis Nimue verch Wledyr ap Gwyn. De Dorian je vais à Anchor, et de là, je me rends à Gors Velen. À Aretuza, l’école de magiciennes sur l’île de Thanedd.

— Oh ! Oh ! Et d’où viens-tu, donc ?

— Du village de Wyrwa. Je suis passée par Guado, Sibell, Brugge, Casterfurt...

— Je connais cet itinéraire, l’interrompit-il. Tu as traversé la moitié de la Terre, en vérité, Nimue, fille de Wledyr. Ils devraient pour ça, à Aretuza, t’accorder des points supplémentaires à l’examen d’entrée. Mais ils ne le feront pas. Tu t’es tracé un objectif ambitieux, jeune fille du village de Wyrwa. Très ambitieux. Viens avec moi.

— Bon... (Nimue se tenait toujours un peu raide sur ses jambes.) Bon monsieur...

— Oui ?

— Merci de m’avoir sauvée.

— C’est moi qui te dois des remerciements. Cela fait pas mal de jours que je guette quelqu’un comme toi. Tous ceux qui sont passés par ici étaient en groupes, bruyants et armés ; ceux-là, notre chef-d’œuvre numéro huit ne se risquait pas à les attaquer, il ne sortait pas le nez de sa cachette. C’est toi qui l’as attiré dehors. Même à une longue distance, il a su reconnaître une proie facile. Quelqu’un qui voyage seul. Et pas très grand. Soit dit sans offense.

La lisière de la forêt était juste là, comme cela se révéla. Un peu plus loin, près d’un îlot d’arbres isolé attendait le cheval de l’homme aux cheveux blancs. Une jument baie.

— Jusqu’à Dorian, dit celui-ci, il reste encore quelque quarante miles. Pour toi, cela fait trois jours de marche. Trois et demi, si l’on compte aujourd’hui. En es-tu consciente ?

Nimue ressentit une euphorie soudaine, qui nivela la torpeur et les autres manifestations consécutives à sa frayeur. C’est un rêve, se dit-elle. Je dois être en train de rêver. Parce que ça ne peut pas être la réalité.

— Qu’as-tu ? Tu te sens bien ?

Nimue rassembla tout son courage.

— Cette jument... (Elle avait du mal à articuler tant elle était excitée.) Cette jument s’appelle Ablette. Parce que chacun de tes chevaux se nomme ainsi. Parce que tu es Geralt de Riv. Le sorceleur Geralt de Riv.

Il la regarda longuement. Sans rien dire. Nimue aussi se taisait, le regard rivé au sol.

— En quelle année sommes-nous ?

— Mille trois cent..., commença-t-elle en relevant ses yeux étonnés. Mille trois cent soixante-treize après la Résurrection.

— Si c’est ça, dit l’homme aux cheveux blancs en s’essuyant le visage de sa main gantée, alors Geralt de Riv n’est plus de ce monde depuis longtemps. Il est mort voilà cent cinq ans de cela. Mais je pense qu’il serait heureux s’il... Il serait heureux qu’au bout de ces cent cinq années, les gens se souviennent de lui. Qu’ils se souviennent de qui il était. Bah ! Qu’ils se rappellent même le nom de son cheval. Oui, je crois qu’il serait heureux... S’il pouvait le savoir. Viens. Je vais t’accompagner un peu.

Ils marchèrent longtemps en silence. Nimue se mordillait les lèvres. Honteuse, elle avait décidé de ne plus prendre la parole.

— Tu vois la fourche devant nous, et le chemin ? (L’homme aux cheveux blancs avait interrompu le silence tendu.) C’est la route pour Dorian. Tu y arriveras en toute sécurité.

— Le sorceleur Geralt n’est pas mort, dit Nimue à brûle-pourpoint. Il s’est retiré simplement, il s’est retiré au Pays des Pommiers. Mais il reviendra... Il reviendra, parce que ainsi le veut la légende.

— Les légendes. Les contes populaires. Les histoires. Les récits et les fables. J’aurais pu m’en douter, Nimue du village de Wyrwa, qui se rend à l’école de magiciennes sur l’île de Thanedd. Tu ne te serais pas risquée à entreprendre cette expédition insensée sans les contes et les légendes avec lesquels tu as grandi. Mais ce ne sont que des histoires, Nimue. Des histoires, seulement. Cela fait trop longtemps que tu as quitté ta maison pour ne pas le comprendre.

— Le sorceleur reviendra de l’au-delà ! insista-t-elle. Il reviendra pour protéger les gens, lorsque le Mal se répandra à nouveau. Tant qu’existeront les ténèbres, on aura besoin des sorceleurs. Et les ténèbres existent toujours !

Il demeura un long moment silencieux, le regard de côté. Enfin, il tourna son visage vers elle. Et sourit.

— Les ténèbres existent toujours, confirma-t-il. Malgré le progrès qui doit, comme on veut nous le faire croire, éclairer l’obscurité, éliminer les menaces et éloigner les peurs. Jusqu’ici, le progrès n’a pas remporté de grands succès en la matière. Jusqu’ici, le progrès essaie de nous persuader que les ténèbres, ce ne sont que des superstitions qui voilent la lumière, qu’il n’y a pas de quoi avoir peur. Mais c’est faux. Il y a de quoi avoir peur. Parce que les ténèbres existeront toujours ! Toujours ! Et toujours dans les ténèbres se répandra le Mal, toujours les ténèbres seront peuplées de crocs et de serres, de la mort et du sang. Et l’on aura toujours besoin des sorceleurs. Et pourvu seulement qu’ils se présentent toujours à l’endroit où on les attend. Là où on leur commande de venir, là d’où provient un appel à l’aide. Pourvu qu’ils répondent à cet appel, l’épée à la main. Une épée dont l’éclat transpercera les ténèbres, dont la clarté dissipera l’obscurité. Joli conte, n’est-ce pas ? Et qui se termine bien, comme tout conte qui se respecte.

— Mais..., balbutia-t-elle. Mais cela fait cent ans... Comment est-ce possible que... Comment est-ce possible ?

— Une future adepte d’Aretuza, l’interrompit-il, toujours avec le sourire — une école où l’on apprend qu’il n’y a rien d’impossible —, n’a pas le droit de poser ce genre de questions. Parce que tout ce qui est aujourd’hui impossible deviendra possible demain. Cette devise devrait figurer à l’entrée de la faculté qui deviendra bientôt la tienne. Bonne route, Nimue. Adieu. C’est ici que nos chemins se séparent.

— Mais...

Elle ressentit un soulagement soudain, et put lâcher un flot de paroles.

— Mais j’aimerais savoir... en savoir plus. Sur Yennefer. Sur Ciri. Sur comment s’est vraiment terminée cette autre histoire. J’ai lu... Je connais la légende. Je sais tout. Sur les sorceleurs. Sur Kaer Morhen. Je connais même le nom de tous les Signes sorceliens ! S’il te plaît, raconte-moi...

— C’est ici que nos chemins se séparent, l’interrompit-il gentiment. Devant toi se trouve la route qui te mènera à ton destin. Devant moi, un tout autre chemin. Le récit continue, l’histoire ne se termine jamais. Et pour ce qui concerne les Signes... Il y en a un que tu ne connais pas. Il porte le nom de Somne. Regarde ma main.

Elle regarda.

— Illusion, entendit-elle encore au loin, très très loin. Tout n’est qu’illusion.

— Eh là, jeune fille ! Ne dors pas, tu vas te faire détrousser sinon !

Elle redressa la tête. Se frotta les yeux. Et se leva en sursaut.

— Je me suis endormie ? Je dormais ?

— Et encore comment ! s’esclaffa une forte femme, assise sur le siège d’un chariot dont elle tenait les rênes ! Comme une souche ! Comme une morte ! Deux fois je t’ai crié dessus pour te réveiller, et toi, rien. J’ai même failli descendre de mon chariot... T’es toute seule ? Qu’est-ce que t’as à te retourner comme ça ? Tu cherches quelqu’un ?

— Un homme... aux cheveux blancs... Il était ici... Ou peut-être... Je ne sais plus moi-même...

— J’ai vu personne ici, répondit la femme.

Dans son dos, de derrière la bâche apparurent deux petites têtes de gamins.

— J’parie que t’es en voyage, dit la femme en désignant des yeux le baluchon et le bâton de Nimue. Je vais à Dorian. Si tu veux, j’t’emmène. Si tu vas par là aussi.

— Merci. (Nimue grimpa sur le siège.) Merci mille fois.

— Bon ! Eh bien, en route alors ! (La femme fit claquer les rênes.) C’est plus confortable en chariot que d’faire le chemin à pattes, pas vrai ? Dis donc, t’as dû sacrément t’éreinter, que le sommeil te gagne au point de t’allonger juste au bord de la route. Tu dormais, j’te l’dis...

— Comme une souche ! (Nimue termina elle-même la phrase avec un soupir.) Je sais. J’étais fatiguée et je me suis endormie. Et avec ça, j’ai...

— Eh ben ? Quoi ?

Nimue regarda de tous côtés. Derrière elle se trouvait la sombre forêt. Devant, une route au milieu d’une haie de saules. La route qui la mènerait à son destin.

Le récit continue, songea-t-elle. L’histoire ne se termine jamais.

— J’ai fait un rêve très étrange.

1. Jenseits von Gut und Böse, traduction de Geneviève Bianquis. (NdT) [↑](#footnote-ref-1)
2. En français dans le texte. (NdT) [↑](#footnote-ref-2)
3. Traduction du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain. (NdT) [↑](#footnote-ref-3)
4. Traduction d’André Markowicz. (NdT) [↑](#footnote-ref-4)